

DOM JEAN DE MONLÉON O.S.B



LE ROI DAVID

Histoire Sainte



ESR

ÉDITIONS SAINT-REMI
BP 80 – 33410 CADILLAC
Tel/Fax : 05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

JEAN JEAN DE MONTEGON

LE ROI DAVID

Histoire sainte

LE ROI DAVID

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
Aux Nouvelles Editions Latines

Le sens mystique de l'Apocalypse, 1 vol. in-12 de 380 pages.

Traité sur l'Oraison (2^e édition), 1 vol. in-12 de 160 pages.

Les Noces de Cana, 1 vol. in-12 de 160 pages.

Le Cantique des cantiques, 1 vol. in-12 de 222 pages.

Aux Editions de la Source
5, rue de la Source - Paris XVI^e

Les Instruments de la perfection, 1 vol. in-12 de 440 pages (épuisé).

Les XII degrés de l'humilité, 1 vol. in-12 de 336 pages.

Histoire Sainte, 1. « Les Patriarches », 1 vol. in-12 de 496 pages.

2. « Moïse », 1 vol. in-12 de 445 pages.

3. « Josué et les Juges », 1 vol. in-12 de 300 pages.

4. « Daniel », 1 vol. in-12 de 229 pages.

Chez d'autres éditeurs

Le Christ-Roi, 1 vol. in-12 de 130 pages. Chez Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris VI^e.

Commentaire sur le prophète Jonas, cahier ronéotypé de 170 pages. Chez l'auteur, 5, rue la Source, Paris XVI^e. (épuisé).

DOM JEAN DE MONLÉON

LE ROI DAVID

Histoire Sainte

NOUVELLES ÉDITIONS LATINES

1, rue Palatine

PARIS

NIHIL OBSTAT
Fr. G. D. SIXDENIER, osb.
ancien secrétaire
de l'Édition de la Vulgate

IMPRIMI POTEST
Fr. EDMOND BOISSARD,
Prieur-Administrateur

IMPRIMATUR

Poitiers, le 24 novembre 1972
P. BOINOT, v.g.

© 1971, by Nouvelles Editions Latines, Paris

AVANT-PROPOS

L'étude sur le Roi David que l'on trouvera dans les pages qui suivent n'est pas une biographie à la manière de celles que l'on écrit aujourd'hui. Elle n'est autre chose qu'un commentaire des *deux premiers livres des Rois*, où est rapportée la vie de notre héros. Comme dans les tomes précédents de cette Histoire Sainte, nous avons suivi le texte officiel de la Vulgate, le seul dont l'inspiration — et donc la vérité absolue — soient garanties par l'Église. Nous l'avons expliqué à la lumière des plus grands Docteurs de la chrétienté : saint Jérôme, saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Bernard, etc... et aussi de l'historien des Juifs, Flavius Josèphe. Nous en avons exposé le sens historique et dans une certaine mesure — encore que ce ne soit pas du goût de tout le monde — le sens spirituel, parce qu'une connaissance au moins élémentaire de celui-ci est indispensable à l'intelligence de la Bible. Malgré les imperfections et les faiblesses de ce travail, nous espérons qu'il aidera le lecteur à se faire une idée exacte de ce saint roi, qui, en dépit de ses qualités charmantes, de ses vertus éminentes, fut à ses heures un pécheur, et un grand pécheur. Mais il sut en faire pénitence, et c'est par là qu'il est pour nous un modèle de perfection.

PREMIÈRE PARTIE

L'ADOLESCENT

*Commentaire historique et mystique
sur le I^{er} Livre des Rois*

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE DE SAMUEL

(I Rois, 1)

B IEN que le *Livre des Juges* s'achève avec la mort de Samson, le mode de gouvernement incarné par ces hauts fonctionnaires n'est pas encore, à cette date, arrivé à son terme : le plus grand des juges, Samuel, reste à paraître. Mais son histoire est rattachée à celle des Rois, parce que c'est à lui qu'incombera la mission d'instaurer en Israël le régime monarchique.

La Sainte Ecriture contient quatre livres, dits : *des Rois*¹, qui renferment toute l'histoire de la royauté israélite, depuis Saül qui en fut le premier titulaire (1095), jusqu'à Sédécias, qui en vit l'écroulement, lors de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor (588).

Les auteurs contemporains attribuent ce changement à des raisons de profonde politique. A la fin du XI^e siècle avant Jésus-Christ, écrit l'un d'eux,

le régime patriarcal et dictatorial se montrait de plus en plus mal adapté aux nouvelles conditions dans lesquelles se trouvait placée la nation (juive), spécialement en face des peuples voisins : Edomites, Philistins, etc., pourvus d'une organisation politique ferme et bien centralisée. L'infériorité d'Israël à ce point de vue devait être évidente, même aux yeux des peuples, car le projet d'une institution de la monarchie avait eu des parti-

1. Dans le canon juif, les deux premiers de ces livres sont appelés : *livres de Samuel* ; les deux suivants : *livres de Malachim*.

sans au temps de Gédéon et d'Abimélech. Toutefois, en face du parti royaliste, un autre était encore très puissant et devait le rester très longtemps : c'était celui des conservateurs, pour lesquels l'adoption d'un nouveau régime de gouvernement en Israël semblait une innovation aussi dangereuse sur le terrain politique que téméraire dans le domaine religieux. Mais personne ne pouvait arrêter le cours des événements, et, avec les années, sous la pression des circonstances, la constitution sociale de l'époque des Juges perdait de son crédit, en même temps que l'idée d'une monarchie devenait plus populaire. Aux frontières mal définies de la nation, la menace des Philistins devenait chaque jour plus grave : les exploits de Samson... n'avaient pas réussi à conjurer le danger qui s'élevait au Sud-Ouest. Ce danger ne fit que croître et ne cessa de menacer Israël à la fin de l'époque des Juges et pendant les premiers temps de la monarchie : c'est même sous son influence que fut institué le régime nouveau destiné à le conjurer².

Voici maintenant comment la Sainte Ecriture nous présente les choses :

Il y avait, dit-elle, dans la ville de Ramathaim un homme de bien, grand serviteur de Dieu, qui s'appelait Elcana. Ramathaim nous est plus connu sous le nom d'Arimatee³ ; c'est le bourg que devait illustrer un jour Joseph, le courageux Sanhédrite, qui obtint de Pilate la permission d'ensevelir le Sauveur.

Elcana appartenait par son père à la tribu de Lévi ; non pas toutefois à la famille d'Aaron, mais à celle de Coré, issue de Cath⁴. Il n'était donc pas prêtre. Par sa mère, il se rattachait à la tribu de Juda : car le titre d'Ephratéen, qui lui est donné ici, indique, non qu'il descendait d'Ephraïm, comme beaucoup l'ont pensé par erreur, mais qu'il était originaire d'Ephrata, c'est-à-dire de Bethléem, sur le territoire de Juda⁵.

2. Ricc., p. 324.

3. Aujourd'hui : Rentis, au nord-est de Lydda, à la lisière occidentale des monts d'Ephraïm.

4. Gen., xlvi, 11.

5. Carth., p. 249.

Il avait une épouse d'une grande beauté, qui s'appelait Anne et qu'il aimait tendrement⁶. Malheureusement, la pauvre femme était stérile et ne lui donnait pas d'enfant. Alors, puisque la loi de Moïse le permettait en certaines circonstances, il s'était décidé à prendre une épouse secondaire, qui avait nom Phénenna, et dont il eut successivement — si nous en croyons les historiens juifs — dix garçons, sans parler des filles.

Chaque année, aux jours fixés par la Loi, c'est-à-dire : à Pâques, à la Pentecôte, à la fête des Tabernacles⁷, cet homme de bien montait à Silo, où se trouvait alors l'arche d'alliance, afin d'adorer le Dieu des armées, et de l'honorer par des sacrifices. Un jour qu'il venait d'offrir ainsi — non de ses propres mains, puisqu'il n'était que lévite, mais par le ministère d'un prêtre, — une *hostie pacifique*, il se mit à table avec ses deux femmes et ses enfants, pour manger la part de viande qui lui revenait sur la bête immolée. Car, dans ces sortes d'hosties, la victime était divisée en trois lots : la graisse était brûlée sur l'autel, en l'honneur de Dieu ; la poitrine, ainsi que le membre antérieur droit, allaient aux prêtres, et le reste appartenait au donateur. Au cours de ce repas Anne, en regardant tous les enfants de Phénenna pressés autour de leur mère, pour recevoir chacun sa part⁸, fut prise d'un tel accès de chagrin, qu'elle fondit en larmes. Sa stérilité lui était une souffrance d'autant plus cruelle que son émule n'épargnait rien pour la lui rappeler par ses réflexions méprisantes. Jalouse de la préférence non dissimulée qu'Elcana témoignait à Anne, elle ne manquait aucune occasion d'humilier celle-ci, et ces pèlerinages en famille lui en offraient chaque année d'excellentes.

Elcana cependant voyant les larmes qui coulaient sur les joues de la femme qu'il aimait, s'appliquait de son mieux à la consoler : « Anne, lui disait-il, *pourquoi pleures-tu ?*

6. Flav., L. V., ch. xi.

7. Deut. XVI, 16 — cf. aussi Ex. xxiii, 14-17 et Lévit., xxiii passim.

8. Flav., L. V., ch. xi.

Pourquoi ne manges-tu pas ? Quelle est la cause qui afflige ton cœur ? Ne suis-je pas meilleur pour toi que dix garçons ? » C'est-à-dire : « Ne vaut-il pas mieux pour toi avoir un mari qui t'aime, qui te comble d'attentions, qu'une bande d'enfants qui te causeraient mille soucis ? »

Anne essaya de prendre un peu de nourriture. Mais ne pouvant arrêter ses larmes, elle se leva bientôt, et se rendit seule devant le Tabernacle, afin d'épancher librement son chagrin. « *Dieu des armées, disait-elle, en gémissant, daignez abaisser votre regard sur votre servante et considérer sa douleur. Daignez vous souvenir de moi et ne pas me délaisser. S'il vous plaît de m'accorder l'enfant que je désire de toute mon âme, et permettre qu'il soit du sexe masculin, je vous promets, en retour, de vous le consacrer dès son plus jeune âge, et d'en faire un Nazaréen, dont les cheveux ne seront jamais coupés.* »

Elle pria longtemps ainsi :

comme si l'amour lui donnait des ailes, dit saint Jean Chrysostome, comme si elle montait au ciel en esprit, comme si elle voyait Dieu en personne⁹.

Elle redisait inlassablement les mêmes choses, mais si profondément recueillie en elle-même, que ses lèvres remuaient à peine, et qu'on n'entendait aucun son en sortir.

Or c'était là, aux yeux des Juifs, une attitude tout à fait singulière. Pour eux, en effet, la prière ne se concevait qu'assortie de gestes extérieurs, et s'exprimant par des formules récitées à haute voix. Justement, le grand-prêtre en personne, Héli, se tenait alors devant le sanctuaire, assis sur une cathèdre, pour répondre aux pèlerins qui désiraient lui parler. Du coin de l'œil il observait cette femme dont le comportement l'intriguait, et il cherchait à se rendre compte s'il sortait de sa bouche au moins un faible murmure¹⁰.

9. *Hom. sur Anne*, 1, 5. — *Patr. gr. t. LIV*, col. 640.

10. *Arab.* — *Poly.*, p. 195.

Mais il avait beau tendre l'oreille, il ne saisissait absolument rien. Il en conclut que cette femme avait trop bu sans doute, et il l'interpella sans aménité : « *Jusqu'à quand vas-tu rester dans cet état d'ivresse ?* demanda-t-il. *Va te coucher un moment pour cuver le vin dont tu es pleine* ». »

Le coup était dur pour la pauvre Anne : elle avait voulu échapper aux insolences de sa compagne et chercher dans la prière quelque adoucissement à sa peine ; et voici que le grand-prêtre en personne, le ministre hautement qualifié de ce Dieu dont elle implorait le secours, lui infligeait un outrage plus humiliant encore que ceux de Phénenna.

Mais c'est dans l'épreuve que les âmes vraiment nobles montrent ce qu'elles sont : sous l'injure qui lui était faite, Anne ne se cabra point ; elle maîtrisa l'indignation qui montait de son cœur et se contenta de dire courtoisement : « *Non, seigneur. Je n'ai bu ni vin, ni rien de ce qui peut enivrer, je suis une femme malheureuse à l'excès, et j'épanche mon âme devant le Seigneur. Ne prenez pas votre servante pour une de ces filles de Béthel, qui vivent dans l'intempérance et la débauche. C'est sous la pression de la douleur et de mon chagrin que j'ai prié jusqu'à maintenant.* »

Héli sentit qu'elle disait vrai et fut touché de sa douleur, de sa simplicité, de sa modestie : « *Va en paix*, lui dit-il, sur un ton paternel cette fois, *et que le Dieu d'Israël t'accorde ce que tu lui as demandé.* » Anne reçut cette parole comme la réponse du Seigneur lui-même. Elle ne douta plus d'être exaucée un jour, surtout si le grand-prêtre voulait bien appuyer sa prière. C'est pourquoi elle ajouta : « *Puisse votre servante trouver grâce devant vos yeux !* » Ce qui revenait à dire : « *Faites-moi la grâce de prier pour moi.* » Apaisée, elle revint près de son mari, lui conta l'incident, *mangea* de bon cœur, et désormais *ses visages ne changèrent plus*, dit

11. La version des LXX met cette algarade dans la bouche du serviteur d'Héli. Mais toutes les autres versions l'attribuent au pontife lui-même. — *Poly.*, p. 194.

l'Écriture : entendez : ne varièrent plus selon les jours et selon les humeurs, ainsi qu'il arrive à la plupart des hommes, lesquels sont tantôt gais, tantôt moroses, tantôt affables et tantôt désagréables, tantôt calmes et tantôt agités. La parole du grand-prêtre lui avait rendu la confiance et la paix.

Le lendemain de cette rencontre, toute la famille se leva de bon matin, se rendit une dernière fois devant le Tabernacle pour adorer le Seigneur, puis retourna à Ramatha.

Quelques jours plus tard, Anne s'aperçut qu'elle était enceinte, et, au bout de neuf mois, elle mit au monde un beau petit enfant, du sexe masculin. Elle l'appela : *Samuel*, c'est-à-dire : *demandé à Dieu*, en souvenir de la prière qu'elle avait adressée à Dieu pour l'obtenir, et qui avait été exaucée. Elcana monta au sanctuaire avec Phénenna, ses enfants, ses serviteurs, et offrit à Dieu un sacrifice solennel d'action de grâces pour cette naissance si vivement désirée, et si longtemps différée. Anne ne l'accompagna pas : soucieuse d'accomplir intégralement la promesse qu'elle avait faite, elle préféra attendre que l'enfant fût *sevré*, c'est-à-dire, au sens large : qu'il fut sorti du bas âge, et capable de commencer à travailler.

Alors, elle l'emmena vers le Lieu Saint, et le présenta au grand-prêtre : « *Je vous en prie*, monseigneur, dit-elle, daignez m'écouter. *Aussi vrai que vous êtes vivant, je suis cette femme qui me tenais ici devant vous, priant Dieu. C'est pour obtenir cet enfant que j'ai prié, et le Seigneur m'a accordé la demande que je lui avais adressée. Aussi je viens à mon tour mettre cet enfant à sa disposition, afin qu'il le serve tous les jours de sa vie.* » Elle avait amené trois mesures de farine, une amphore de vin, et trois bêtes à cornes ; elle fit offrir l'une de celles-ci en sacrifice, avec une mesure de farine, et des libations de vin. Le reste servit à faire un cadeau au grand-prêtre.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

L'histoire d'Anne est un bel exemple de patience dans l'épreuve, et de la douceur qu'il faut garder, même vis-à-vis de ceux qui nous injurient. Non seulement cette noble femme ne riposte pas au grand-prêtre qui l'insulte, mais elle lui parle avec beaucoup de respect, et lui demande humblement le secours de ses prières. Elle prie, en silence, sans faire de bruit, sans prendre des attitudes spectaculaires. « Elle nous montre, dit Rhaban Maur, que la vraie prière consiste à invoquer Dieu, non par un grand bruit de paroles, mais avec larmes et componction. »

Saint Jean Chrysostome souligne la modestie avec laquelle elle parle au grand-prêtre, en lui amenant Samuel.

Elle ne dit pas : « Je suis la femme que vous avez injuriée, que vous avez insultée, bafouée, comme si elle avait bu jusqu'à en perdre l'usage de la raison ! A cause de cela, Dieu a voulu vous montrer que je n'étais pas ivre, que votre reproche était inconsidéré. » Elle ne profère aucune de ces dures paroles, elle répond au contraire avec une douceur parfaite. Quoique le tour qu'avaient pris les événements témoignât assez en sa faveur ; quoiqu'elle fût en droit de reprocher au prêtre l'accusation injuste et déplacée qu'il avait formulée contre elle, elle n'en fait rien, elle ne parle que de la bonté de Dieu. Voyez que de reconnaissance chez cette servante du Seigneur ! Lorsqu'elle était dans la peine, elle n'avait dévoilé son infortune à personne ; elle n'avait pas dit au prêtre : « J'ai une rivale, et cette femme qui m'accable d'injures et d'invectives a de nombreux enfants, tandis que moi, qui vis selon la sagesse, je n'ai pu devenir mère jusqu'à ce jour : Dieu a fermé mon sein, et, me voyant dans les tribulations, il n'a pas eu pitié de moi. » Rien de cela : elle se tait sur la nature de son infortune, elle montre seulement qu'elle est dans la peine, en disant : *Je suis une femme dans l'affliction*. Et elle n'aurait même pas prononcé cette parole, si le prêtre ne l'y avait forcée, en laissant entendre qu'elle était ivre. Mais lorsqu'elle est sortie de cette épreuve, et que Dieu a

exaucé sa prière, alors elle révèle au prêtre ce bienfait, voulant lui faire partager sa reconnaissance, comme autrefois il s'était associé à sa prière¹².



Voici maintenant le sens allégorique de tout cet épisode, tel que l'expose saint Grégoire le Grand¹³ :

Elcana est une figure du Christ. C'est pourquoi il est appelé : *Vir unus*. Il est l'homme pleinement *viril*, chez lequel la raison domine toutes les autres puissances. Et il est l'homme unique, *unus*, celui qui n'a point de second ; le plus beau des enfants des hommes, le Fils bien-aimé en qui le Père a mis toutes ses complaisances, et dont le Nom est au-dessus de tous les noms. Il est originaire de *Ramatha Saphim*, deux mots hébreux qui veulent dire *vision consommée* et *contemplation* : parce qu'il descendait du lieu où la vie n'est autre chose que contempler la divinité, dans la vision béatifique ; et il vient en même temps *de la montagne d'Ephraïm*, c'est-à-dire de la « montagne d'abondance » ; de cette montagne qui domine toutes les autres¹⁴, et où se trouve la surabondance de toutes les vertus : la Très Sainte Vierge Marie.

Et il était lui-même *Ephratéen*, parce qu'il portait assez de fruits pour nourrir le monde entier. *Il montait à Silo aux jours fixés, pour adorer et offrir un sacrifice au Dieu des armées* : parce qu'il suivait rigoureusement les étapes fixées par les Prophètes pour son voyage ici-bas ; *montant* toujours vers les choses célestes, n'aspirant qu'à adorer Dieu, et à lui offrir *le sacrifice* de son propre corps pour le salut du genre humain ; à Silo, mot qui veut dire *Missus*, parce que toute sa vie n'était qu'un acte d'obéissance à la *mission* que lui avait confiée son Père. Il eut ici-bas deux épouses : la Synagogue (Phénenna) et l'Eglise (Anne). Toutes deux étaient alors des

12. Chrys., *Hom. sur Anne*, III^e H., 3.

13. Pat. lat., LXXIX, col. 22.

14. Is., II, 10.

formes valables de la vraie religion, susceptibles d'engendrer les âmes à la vie éternelle.

Phénenna avait des enfants, car la Synagogue était en pleine prospérité. Anne au contraire était stérile, parce que l'Eglise naissante, malgré la prédication du Christ, malgré l'amour qu'il avait pour elle, ne comptait qu'un nombre insignifiant d'adeptes. C'est d'elle aussi que parle mystiquement, dans le même sens, l'Epoux du *Cantique*, quand il dit : *Notre sœur est petite, et elle n'a point de mamelles*¹⁵.

Les outrages dont Phénenna accable la pauvre Anne représentent le mépris des Juifs pour l'Eglise, et les persécutions qu'ils lui ont fait subir. Et Anne pleurait en l'entendant, parce que l'Eglise, en la personne des Apôtres, gémissait de voir l'incrédulité, l'obstination et la méchanceté des Juifs : « *C'est pour moi une grande tristesse, disait saint Paul, et une douleur continuelle pour mon cœur. J'aurais voulu, moi aussi, être anathème et (rejeté) par le Christ, à cause de mes frères, qui sont mes parents selon la chair, les Israélites* »¹⁶.

Mais le Christ la console, en lui montrant la nécessité des persécutions. Ne possède-t-elle pas le bien suprême, le bien qui supplée à tous les autres ? puisqu'elle a l'amour de son Epoux ; puisqu'elle est unie au Roi du ciel par les liens que rien ne saurait rompre ? Est-ce que cela ne vaut pas mieux pour elle que si elle avait *dix fils*, c'est-à-dire : *des fils* marqués du nombre *dix*, qui ne connaîtraient que les dix commandements, et ne s'élèveraient pas au-dessus de l'observance du Décalogue ?

Anne cependant prie pour avoir un enfant, mais elle désire qu'il soit du *sexe masculin*, et elle promet de le consacrer à Dieu : parce que l'Eglise désire surtout des âmes fortes, et elle ne les souhaite que pour les employer au service de Dieu. Elle prie, elle prie sans arrêt, mais silencieusement, de cette prière intérieure, dont le Christ lui a révélé la puissance, et qui est sa marque à elle.

15. VIII, 8.

16. Rom., IX, 2, 3.

Le grand-prêtre Héli, assis sur son siège à la porte du Temple, ne comprend rien à son attitude ; parce qu'il représente le sacerdoce juif qui trône sur la chaire de Moïse, mais en dehors du Temple : en effet, il n'est jamais entré dans le Temple, il n'a jamais compris que le vrai Temple est celui où *l'on adore en esprit et en vérité*. Aussi, quand il voit le comportement des Apôtres au jour de la Pentecôte, il se figure qu'ils sont ivres¹⁷, et il les invite à *cuver leur vin*, c'est-à-dire à se tenir tranquilles, à cesser leurs prédications, à ne plus parler au nom de Jésus.

Mais Anne se défend avec douceur : « Je ne suis pas ivre, dit-elle ; *je n'ai rien bu qui puisse enivrer* » — comme saint Pierre dira, au nom du collège apostolique : *N'allez pas penser que ceux-ci sont ivres*¹⁸.



Au sens moral, Elcana, *vir unus*, représente l'homme juste ; il est *viril* parce qu'il pratique les *vertus*, au lieu d'obéir à la faiblesse de la chair ; il est *un*, parce qu'il a concentré tout son désir, toute sa puissance affective sur un seul objet : Dieu. Il a deux épouses : la vie active, et la vie contemplative ; la première est féconde, elle produit beaucoup de bonnes œuvres, elle enfante nombre d'âmes à la vie éternelle ; la seconde au contraire est stérile : parce que la vie contemplative fait attendre longtemps les joies intérieures. Il faut que l'âme passe par de multiples purifications, avant d'atteindre à la transparence nécessaire pour percevoir la divine lumière. Elle est réduite d'abord à la componction. C'est pourquoi Anne se lamente et pleure, mais ne voit rien venir : ses larmes sont *la seule part* qu'elle reçoit.

Phénenna l'abreuve de critiques et de menus outrages, parce que la vie active est toujours tentée de reprocher à la

17. Act., II, 13. *Quia musto pleni sunt isti.*

18. *Id.*, 15.

vie contemplative sa stérilité : au lieu de rester à ne rien faire, ne vaudrait-il pas mieux travailler, et se dépenser comme elle le fait elle-même ?

Trop souvent les pasteurs qui ont pour mission de diriger les âmes, font chorus avec elle : ils reprochent à la vie contemplative le temps qu'elle perd à adorer et à gémir devant le tabernacle. Ils l'engagent comme Héli à *cuver son vin*, c'est-à-dire à laisser tomber son exaltation et toute sa griserie mystique.

LE CANTIQUE D'ANNE

(I Rois, II)

TANDIS qu'Anne présentait ses offrandes au Temple, elle composa le cantique célèbre qui porte son nom, et que l'Eglise utilise aujourd'hui encore, dans sa liturgie, le mercredi à l'office des Laudes.

Après avoir remercié Dieu de la grâce insigne qu'Il lui a accordée, la pieuse femme, divinement éclairée, s'élève jusqu'à une vision prophétique. Elle prédit le règne du Messie, et la gloire de son Eglise.

« Mon cœur, dit-elle, a tressailli d'allégresse dans le Seigneur, et mon Dieu m'a comblée de gloire... Nul n'est saint, nul n'est fort, nul n'est Dieu en comparaison du Seigneur. Cessez donc à l'avenir de vous glorifier avec des paroles insolentes. Qu'il ne sorte plus de blasphèmes de votre bouche, parce que le Seigneur connaît toutes choses, et les pensées (les plus secrètes) sont présentes devant Lui. L'arc des forts a été brisé et les faibles ont été remplis de force. Ceux qui auparavant étaient comblés de biens ont été (contraints) de se louer pour avoir du pain, et ceux qui étaient faméliques ont été rassasiés. Celle qui était stérile est devenue mère de nombreux enfants ; et celle qui en avait beaucoup est devenue stérile. C'est en effet le Seigneur qui ôte et qui donne la vie ; c'est lui qui conduit aux enfers et qui en retire. C'est lui qui fait le pauvre, et qui donne la richesse, qui abaisse et qui élève. C'est lui qui est maître des gonds de la terre, et qui a posé sur eux l'univers. Il gardera les pieds de ses

saints, et les impies seront réduits au silence dans les ténèbres (de leur honte et de leur désespoir), parce que l'homme ne saurait être fort s'il ne s'appuie que sur sa propre force. Les ennemis du Seigneur trembleront devant lui. Il tonnera sur eux du haut des cieux. Le Seigneur est juge des extrémités de la terre, et il glorifiera son Christ en relevant sa corne, c'est-à-dire, en lui donnant une puissance souveraine. »

Quand elle eut ainsi satisfait sa dévotion, Anne remit l'enfant entre les mains du grand-prêtre, et rentra à Ramathaim avec son mari.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Mon cœur a exulté¹ dans le Seigneur, il a tressailli de joie, non pas pour des succès humains, ni pour des avantages matériels, mais pour la miséricorde que Dieu a témoignée à sa servante.

Et ma corne s'est exaltée dans le Seigneur. La corne représente souvent dans l'Ecriture la force dont le cœur de l'homme se sent rempli pour affronter courageusement des choses difficiles. Cette force peut provenir de l'orgueil, ou de la colère, mais aussi de la grâce de Dieu, et c'est ici le cas. Jusque-là sa stérilité la couvrait de confusion et l'obligeait à marcher la tête basse, à supporter sans rien dire les outrages de Phénenna et sans doute de bien d'autres. Maintenant au contraire, elle peut marcher la tête haute, comme un animal armé de cornes qui est en mesure d'attaquer et de se défendre. Certaine maintenant que Dieu l'écoute, puisqu'il a exaucé sa prière, elle se sent pleine d'audace et de courage pour « ventiler » ceux qui l'insultent.

1. *Exultare*, c'est-à-dire : extra se saltare, danser. D'après Rhab. t. CIX ; Rup. t. CLXVII ; Glos. t. II, col. 326 ; saint Grégoire t. LXXIX, col. 62.

Ma bouche s'est ouverte pour répondre à mes ennemis, pour remettre Phénenna à sa place, si elle recommence à m'insulter, et cette force me vient de la joie que me cause l'enfant que j'ai conçu. Car il est maintenant mon salut : ma stérilité me faisait mourir de tristesse : mais, grâce à lui, j'ai repris goût à la vie, il m'a sauvée.

Nul n'est saint comme l'est le Seigneur, il n'y a personne qui le soit en dehors de Lui, et nul n'est fort comme notre Dieu. La sainteté en effet Lui appartient essentiellement, il la possède dans sa plénitude ; et la sainteté des Saints n'est qu'une participation à la sienne. Elle n'en est pour ainsi dire que l'ombre. Et nul n'est fort comme Dieu : car personne n'aurait pu faire ce qu'il a fait en moi, et rendre féconde une femme stérile.

Cessez donc de vous glorifier et de me mépriser, Phénenna et les autres, comme si vous étiez pour quelque chose dans votre fécondité et dans les beaux enfants dont vous vous enorgueillez. Cessez vos bavardages de vieilles femmes, qui ne riment à rien.

Le Seigneur est le Dieu de toute connaissance ; Il pénètre jusque dans le plus profond des cœurs. Rien ne lui échappe : toutes vos pensées sont présentes devant Lui et il s'en servira pour vous juger un jour. Au lieu de ruminer en vous-mêmes sottises et méchancelés, cherchez plutôt à diriger vos pensées vers Lui. Ne prétendez pas lui dissimuler quelque chose, ou user de finesse avec Lui : car les ruses ne servent de rien devant Lui³.

L'arc des forts a été surmonté, et des faibles ont été ceints de force.

L'arrogance de ceux qui se croyaient forts, qui s'attribuaient à eux-mêmes le mérite de leurs succès, comme Phénenna, comme les Juifs, comme les orgueilleux, a été surmontée par la force dont se sont sentis revêtus soudain

2. D'après les versions arabe et syriaque.

ceux qui ont compris leur faiblesse, et les Apôtres au jour de la Pentecôte. Ils ont reçu l'intelligence de l'Écriture, le don des langues, et un courage invincible pour prêcher l'Évangile. Les Juifs qui d'abord avaient été comblés par Dieu de marques d'attention, auxquels Il avait accordé son alliance, et qu'Il nourrissait des paroles des Prophètes, se sont loués pour des pains³, tandis que les Gentils, qui avaient faim sous l'Ancien Testament, ont été rassasiés abondamment par la prédiction des Apôtres.

Et il en sera ainsi tant que celle qui était stérile (la Gentilité) enfantera de nombreux fils, c'est-à-dire jusqu'à la fin des temps ; et la race élue, qui avait de nombreux fils, sera réduite à la stérilité.

Et si vous demandez : Comment cela peut-il se faire ? Comment expliquer ce délaissement de la Synagogue, et cette élection des Gentils ? — sachez que c'est l'effet de la volonté du Seigneur. C'est Lui qui dispense la mort et la vie. Il a retiré la vie aux Juifs pour la donner aux Gentils. C'est Lui qui laisse tomber en enfer ceux qui se sont détournés de Lui ; et qui arrache aux ténèbres de l'ignorance et du péché ceux qui ont foi en Lui. *Il réduit à la pauvreté, et il enrichit* : il a dépouillé les Juifs de toute la richesse spirituelle, des ornements qu'Il avait octroyés à leurs ancêtres, sous l'espèce des vertus, et il a au contraire enrichi les Gentils des plus belles parures morales, en leur apprenant à pratiquer l'Évangile.

C'est Lui qui fait mourir, et qui donne la vie.

Ceci est vrai pour la vie naturelle, plus vrai encore pour la vie surnaturelle. C'est Lui qui retire sa grâce quand il le juge bon, soit pour punir le pécheur, soit pour éprouver le juste ; c'est Lui qui la donne au contraire, pour nous permettre de

3. C'est-à-dire, d'après saint Grégoire : ont donné leur adhésion aux prophéties concernant le Messie, mais ils ont méconnu Celui-ci quand il est venu, et, à cause de cela, ont été réduits à la disette spirituelle.

faire des œuvres méritoires, et qui dispensera un jour, à ceux qui lui auront été fidèles, la vie éternelle.

C'est Lui qui réduit à la pauvreté un saint homme comme Job, ou l'orgueilleux Pharisien, qui se vante des dons spirituels qu'il a reçus. Il a retiré aux Juifs toutes les richesses spirituelles qu'Il leur avait départies, et Il en a enrichi l'Eglise et les chrétiens.

Il humilie les superbes, et il élève au contraire les humbles, comme le pauvre Lazare.

Il va chercher l'indigent dans la poussière et le pauvre sur son fumier, le pauvre c'est-à-dire celui qui connaît sa misère foncière et son néant.

Regardez à quelle gloire il a élevé Abraham, qui se disait cendre et poussière, et Job, qui pourrissait sur son fumier. Il les a fait asseoir parmi les princes, parmi les Anges et les Archanges, et leur a assuré un trône de gloire. C'est à Lui qu'appartiennent *les gonds de la terre*.

Il gardera les pieds de ses saints : il les empêchera de buter contre la pierre de scandale, il les préservera de tout écart, de tout faux pas, il les maintiendra dans le droit chemin, jusqu'à ce qu'ils parviennent à la vie éternelle.

Et les impies se tairont dans les ténèbres : ceux qui vivent dans les ténèbres du péché, de leurs passions, de leurs erreurs ne pourront prendre part à la louange divine, au concert qui monte de toute la création vers son Dieu ; et ils se tairont au jour du Jugement, parce qu'ils ne pourront rien répondre aux accusations dont ils seront l'objet. Parce que ce n'est pas dans ses propres forces que l'homme trouvera le moyen de résister à Dieu, ni même d'affronter avec sécurité son redoutable jugement.

Les adversaires de Dieu trembleront devant Lui, et la condamnation qu'Il prononcera contre eux sera plus terrible que le tonnerre.

CHAPITRE III

DU DANGER QU'IL Y A A NE PAS CORRIGER SES ENFANTS

(I Rois, III.)

HÉLI avait deux fils, qui se nommaient Ophni et Phinéas. Ces noms étaient vraiment prédestinés, car ils signifient, dit-on, le « fêtard », et le « noir »¹. C'étaient l'un et l'autre de si mauvais garçons que l'Ecriture les appelle : *filis de Bélial*, c'est-à-dire : fils du diable. Ils *ignoraient le Seigneur* ; ils vivaient comme si Dieu n'existait pas, dans l'impiété la plus complète ; et ils *méprisaient les devoirs du prêtre envers le peuple*. Au lieu d'aider les fidèles à offrir les sacrifices, comme c'était leur devoir, ils profitaient de la haute situation qu'occupait leur père, pour soumettre les pèlerins aux exigences les plus injustes et les plus tyranniques. Dès qu'ils voyaient l'un d'eux en train de faire bouillir la chair des victimes, ils envoyaient un serviteur, armé d'une énorme fourchette à trois dents, piquer dans la marmite un morceau de choix, qu'ils s'adjugeaient sans autre forme de procès. Ou bien, avant même que la bête immolée eût été découpée, et que sa graisse eût été offerte à Dieu, comme l'exigeait la Loi², le serviteur venait et disait à celui qui offrait le sacrifice : « *Donne-moi la viande, afin que je la fasse cuire à part pour le prêtre, selon son goût. Donne-la-moi, non pas cuite, mais crue.* » Ce qui était contraire aux prescriptions du Lévitique.

1. D'après Ricc., qui leur suppose une origine égyptienne.

2. Cf. Lévit., III, 5, 11, 16.

Si l'interpellé objectait : « *Laisse d'abord brûler la graisse, en l'honneur de Dieu, comme il se doit, et ensuite, tu prendras ce qui te plaira. Je veux bien être frustré d'une partie de ce qui m'est dû, pourvu qu'aucune offense ne soit commise envers Dieu* », le serviteur répondait : « *Jamais de la vie. Tu vas me donner la viande crue, comme je te l'ai dit, sinon je la prendrai de force.* »

C'étaient là des fautes très graves, qui irritaient le Seigneur, et portaient préjudice au culte divin : car les fidèles préféraient s'abstenir de sacrifices, plutôt que de les offrir sans respecter la loi de Moïse.

Au scandale causé par ces procédés sacrilèges, nos deux mécréants ajoutaient celui d'une conduite éhontée. Ils ne craignaient pas de solliciter au moyen de présents les faveurs des femmes qui venaient accomplir leurs dévotions, et de commettre le mal avec elles dans les dépendances du Temple. Quant à celles qui refusaient de leur céder, ils leur faisaient violence et attentaient à leur honneur par la force³.



Samuel cependant grandissait à l'ombre du sanctuaire. Jamais le fer ne touchait ses cheveux, et il ne buvait que de l'eau, respectant scrupuleusement ses obligations de Nazaréen. Il croissait en grâce et en sagesse aussi bien qu'en âge, et tout faisait prévoir qu'il serait plus tard un grand serviteur de Dieu. Il aidait au service de l'autel avec une piété qui frappait les pèlerins, et, bien qu'il ne fût encore qu'un enfant, il portait déjà l'éphod ; non pas sans doute l'éphod huméral, insigne de grand appareil, réservé au Pontife suprême, mais l'éphod de lin, qui correspondait à notre aube ou au surplis actuel, et que revêtaient tous les lévites dans les fonctions sacrées.

Anne s'était chargée du soin d'habiller son enfant :

3. Flav., L. V., ch. xi. — L'Écriture le confirme un peu plus loin (II, 22).

chaque fois que, pour les fêtes solennelles, elle montait au Temple avec son mari, elle lui portait de petits vêtements à sa taille. Voyant la piété de ces deux époux, le grand-prêtre les bénit à nouveau, et souhaita à la mère de voir bientôt d'autres enfants compenser à son foyer celui qu'elle avait offert au Seigneur. Ce vœu fut entendu, et elle mit encore au monde trois fils⁴ et deux filles.

Héli cependant n'ignorait rien des crimes que commettaient ses garçons dans le lieu saint. Mais au lieu de s'indigner comme il l'aurait dû, et de prendre les mesures rigoureuses qui s'imposaient, pour faire cesser ce désordre, il se bornait à de placides réprimandes, formulées sur un ton paternel. Il employa, dit saint Jérôme, la douceur du père, là où il aurait fallu la sévérité du Pontife. « *Pourquoi, leur disait-il, faites-vous des choses de cette sorte, que j'entends rapporter ? des choses détestables, qui entraînent tout le peuple dans le péché ? Ne faites plus cela, mes enfants, car, d'après ce que j'entends dire, vous n'avez pas bonne réputation, et l'on vous accuse ouvertement d'inciter le peuple du Seigneur à transgresser sa Loi. Si un homme pèche contre un homme, on peut, par des prières et des sacrifices, obtenir de Dieu son pardon. Mais s'il pèche contre Dieu, qui priera pour lui ?* » Cette parole, difficile à interpréter au sens littéral, paraîtra plus claire tout à l'heure, quand nous en donnerons le sens mystique. Elle voulait faire entendre à ces mauvais garnements qu'ils commettaient le péché contre le Saint-Esprit, lequel ne peut être remis ni en ce monde, ni en l'autre⁵.

Ophni et Phinéas ne tinrent naturellement aucun compte de ces observations : Leur cœur était tellement endurci qu'il était complètement imperméable à la grâce, et que la miséricorde divine n'avait plus sur lui aucune prise. C'est pourquoi leur perte était inévitable.

4. D'après Carth., il faudrait compter Samuel dans les trois. Cf. p. 270.

5. Mt., xii, 32.

Héli aurait dû les punir. La loi lui mettait entre les mains les pouvoirs les plus redoutables. Si les coupables s'obstinaient à ne rien entendre, il avait non seulement le droit, mais le devoir, de les faire lapider. Cependant il n'en fit rien. Dieu, voulant épuiser tous les moyens de secouer cette monstrueuse inertie, lui envoya un homme *de sa droite* — sans doute un solitaire adonné à la vie contemplative —, et qui reçut à cette occasion le don de prophétie. Il se présenta devant le grand-prêtre, et lui déclara sans ambages : « *Voici ce que dit le Seigneur : Ne me suis-je pas révélé visiblement à la maison de ton aïeul, lorsque vos ancêtres étaient en Egypte, dans l'empire des Pharaons ?* »

Saint Jérôme pense que cette parole est une allusion à l'ordre que reçut Aaron d'aller au-devant de Moïse revenant du désert pour tirer les Hébreux de la captivité d'Egypte⁶.

« Je l'ai choisi, continua l'envoyé, parmi toutes les tribus d'Israël, pour être mon prêtre, pour monter à mon autel, pour brûler l'encens devant moi, et porter l'éphod en ma présence. J'ai donné à sa maison la haute main sur tous les sacrifices qui seraient offerts par les fils d'Israël. Tu as hérité tous ces privilèges. Pourquoi, après cela, as-tu foulé aux pieds mes victimes, et les dons que j'ai ordonné de m'offrir dans le sanctuaire ? Pourquoi as-tu eu plus d'égards pour tes fils que pour Moi ? Comment t'es-tu associé, par ton silence, au crime qu'ils commettaient, en prenant pour eux les prémices de tous les sacrifices de mon peuple, alors que tu savais bien qu'elles m'étaient dues, à Moi ? A cause de cela, voici ce que je décrète aujourd'hui : J'ai promis autrefois que la charge de grand-prêtre demeurerait toujours dans ta maison⁷. Je retire ce que j'ai dit. Car si je me dois de glorifier ceux qui me glorifient, je me dois aussi

6. Ex., iv, 27.

7. La promesse à laquelle il est fait allusion n'a pas été consignée dans l'Écriture. Aaron eut 4 fils : Nadab, Abiu, Eléazar et Ithamar (Ex., vi, 23). Les deux premiers se rendirent indignes de sa succession et furent frappés de mort (Lévit., x, 1). (Voir, dans la même collection, Moïse, ch. xv.) La dignité de grand-prêtre revint donc au

de couvrir de honte ceux qui osent me mépriser. Puisque tes fils m'ont outragé, voici que viennent des jours où je couperai ton bras, c'est-à-dire : où je retirerai de tes mains l'arche d'alliance, en laquelle réside ta puissance et celle d'Israël, comme la force du corps réside dans le bras. J'enlèverai à ta famille le souverain pontificat, pour le passer à un prêtre fidèle, un homme qui agira selon mon cœur et selon mon âme. » Ce transfert devait se réaliser sous le règne de Salomon. Abiathar, qui sera à cette époque le successeur d'Héli, se verra écarté du sacerdoce suprême pour avoir trahi son roi, et cette dignité retournera à la famille d'Eléazar, qui la recouvrera en la personne de Sadoc⁸.

Le prophète annonça ensuite à Héli que ses deux fils, Ophni et Phinées, seraient frappés de mort tous les deux le même jour ; qu'un destin fatal s'attacherait aux gens de sa maison, les faisant mourir à l'âge mûr, avant d'avoir atteint la vieillesse ; qu'ils végéteraient dans la misère, et qu'on les verrait venir demander en suppliant, contre une modeste obole, une de ces parts sacerdotales des sacrifices, dont leurs ascendants avaient si honteusement trafiqué.

Héli n'ayant donné aucune suite à ces avertissements, Dieu essaya une tentative suprême, en les lui faisant réitérer par le jeune Samuel, qui continuait à grandir dans le Temple, et gardait au milieu de ces désordres l'innocence d'un petit Ange. Il atteignait alors, d'après Josèphe, l'âge de douze ans.

En ces jours-là, dit l'Écriture, la parole de Dieu était rare, et Dieu ne se découvrait pas clairement : à cause des sacrilèges qui se commettaient dans le lieu saint, Dieu se

troisième, Eléazar, et aurait dû rester héréditaire dans sa famille. Mais les traditions des Rabbins rapportent qu'elle fut retirée à ses descendants, à cause de la négligence avec laquelle ils s'en acquittaient, et passa à la branche d'Ithamar, où Héli fut le premier à l'exercer. Elle revint à la descendance d'Eléazar au temps de Salomon. (D'après Josèphe, I. V., ch. xii.)

8. III Rois, ii, 27, 35.

tenait comme à l'écart des hommes : il ne leur parlait plus, ne soulevait plus pour eux le voile de l'avenir. Mais la pureté, la sainteté de Samuel firent cesser cet état de choses, et provoquèrent de nouvelles manifestations divines.

Une nuit que l'enfant dormait dans les dépendances attenantes au Tabernacle, une voix se fit entendre, qui l'appela par son nom : « *Me voici*, répondit Samuel ; et, se levant aussitôt il courut vers l'endroit où reposait le grand-prêtre : *Me voici*, dit-il, *car vous m'avez appelé*. — *Je ne t'ai pas appelé*, mon enfant, repartit Héli. Tu t'es trompé, *retourne te coucher et dors*. » L'enfant obéit et se rendormit. Mais bientôt la voix mystérieuse l'appela à nouveau : « Samuel, Samuel ! » Certain de n'être pas le jouet d'une illusion, il se leva encore et se rendit en hâte près du grand-prêtre : « *Me voici*, parce que vous m'avez appelé. — *Je ne t'ai pas appelé*, mon fils, repartit le vieillard, *retourne te coucher, et dors*. »

Samuel n'avait jamais été l'objet de communications célestes : il n'avait pas l'expérience encore de la manière dont Dieu parle à l'âme des Prophètes. Mais Héli, quand la même scène se reproduisit pour la troisième fois, comprit que cette voix était celle du Seigneur : « Mon fils, dit-il à l'enfant, si l'on t'appelle encore, tu répondras : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute*. »

Bientôt, en effet, un quatrième appel résonna dans la nuit : « Samuel, Samuel », disait la voix. — *Parlez, Seigneur*, répondit l'enfant, *parce que votre serviteur écoute*...

Voici, reprit le Seigneur, que je vais mettre à exécution la parole redoutable que j'ai prononcée contre Israël, et frapper ce peuple d'un châtement tel, que *quiconque l'entendra, les oreilles lui tinteront. Je vais déclencher contre Héli tous les malheurs dont j'ai menacé sa maison et j'irai jusqu'au bout*, sans que rien puisse m'en détourner. *Je lui ai prédit en effet que je punirai éternellement sa descendance, à cause du crime énorme qu'il a commis, en tolérant l'impiété de ses enfants ; parce que, sachant qu'ils se conduisaient d'une manière indigne, il ne les a pas corrigés comme*

il le fallait, et il a laissé le mal se développer librement. *A cause de cela, j'ai juré à la maison d'Héli que son iniquité ne pourrait jamais être expiée, ni par des victimes, ni par des présents.* »



A l'aube, Samuel se leva pour ouvrir les portes du sanctuaire, car cette fonction lui était confiée. Mais il tremblait à la pensée d'avoir à répéter à Héli ce qu'il avait entendu dans sa vision. Le grand-prêtre cependant, pressé de savoir comment s'était terminée l'aventure de la nuit, l'appela : « *Qu'est-ce que le Seigneur t'a dit ?* demanda-t-il. *Ne me cache rien, je t'en prie.* » Puis, voyant que l'enfant hésitait, il ajouta sur un ton plus sévère : « *Que le Seigneur fasse retomber sa colère sur toi, et qu'il y ajoute des châtements, si tu me caches quelque chose de ce qui t'a été révélé !* » Samuel alors s'exécuta, et répéta intégralement les terribles prédictions qui lui avaient été faites. Héli l'écouta sans mot dire. Quand l'enfant eut achevé, il proféra simplement : « *Il est le Seigneur, qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux.* »

Nombre de commentateurs, même parmi les meilleurs, se sont extasiés sur cette parole. « Le vieillard, disent-ils, avait été bien coupable, mais sa foi et sa résignation sont magnifiques. Il acquiesça simplement sans un murmure⁹. » Mais saint Grégoire est d'un avis différent :

Celui, dit-il, qui considère cette réponse d'Héli sans l'approfondir comme il le doit, pense que le grand-prêtre a répondu aussi droitement qu'humblement. Car, à s'en tenir au son extérieur des paroles, celui qui entendit sa propre condamnation, ne pouvait faire à Dieu, qui non seulement le menaçait, mais fulminait sa sentence, une réponse plus humble que de déclarer s'en remettre à son bon plaisir.

Si cependant nous examinons de plus près cette réponse, nous verrons que ce n'est pas là de la véritable humilité. L'humilité

9. Ainsi raisonnent Lyre, Carth., Fill., etc.

vraie en effet se reconnaît à ceci, qu'elle s'accompagne toujours du bien de l'obéissance, et s'empresse d'exécuter les ordres reçus d'un supérieur. Héli se serait montré vraiment humble s'il s'était offert à réparer la faute pour laquelle il était repris. Il se serait montré plus humble encore, si, sans rien répondre aux reproches (dont il était l'objet) il avait infligé à ses scélérats de fils la correction qu'il avait négligée jusqu'alors ; si à ce moment-là enfin il s'était embrassé de zèle pastoral, et avait puni comme il convenait les crimes de ces prêtres iniques. En répondant donc : *C'est le Seigneur, qu'il fasse ce qui semble bon à ses yeux*, il nous indique le parti qu'il a choisi, beaucoup plus qu'il ne manifeste d'humilité : il aime mieux s'exposer aux menaces de Dieu, que de châtier ses fils pour les crimes qu'ils commettent.

Ainsi cette parole, malgré les apparences, témoigne en réalité d'une coupable inertie et d'une lâche dérobade devant le devoir de correction qui s'imposait au grand-prêtre ; elle exprime tout le contraire d'un acte de soumission à la volonté de Dieu.



La marque de prévenance et d'élection que Dieu avait donnée à Samuel, en lui confiant son message, affermit l'enfant dans les chemins où il s'était engagé. Sa piété, sa modestie, son recueillement, qui contrastaient si fort avec le comportement des autres ministres de l'autel, attirèrent bientôt sur lui l'attention des pèlerins qui affluaient au sanctuaire. Ceux-ci, en retournant chez eux, parlaient avec admiration de la bonne grâce du jeune lévite, et des faveurs divines dont on le disait l'objet : si bien qu'au bout de peu de temps tout le monde sut qu'Israël possédait en lui un de ces authentiques prophètes que Dieu avait promis à Moïse pour instruire et diriger son peuple¹¹.

11. Deut., xviii, 15, 18.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

L'histoire du grand-prêtre Héli montre à quel châtement s'exposent ceux qui, ayant l'autorité en main, ne pratiquent pas avec la fermeté nécessaire le devoir de la correction fraternelle. C'est pourquoi saint Benoît évoque cet exemple dans sa Règle, comme un grave avertissement à l'adresse des Supérieurs qui ne veillent pas au maintien de l'observance, font semblant de ne pas voir les désordres, et ne détruisent pas les germes de scandale, dès que ceux-ci se manifestent. La leçon vaut aussi sans aucun doute pour les parents trop faibles. Héli était cependant un digne prêtre, de mœurs honnêtes et exerçant convenablement son ministère. Mais il n'eut pas le courage de corriger ses fils comme ceux-ci le méritaient. A cause de cela, les plus terribles châtements s'abattirent sur sa tête, sur l'ensemble de sa famille, et sur tout le peuple d'Israël.

L'armée, en combattant contre les Philistins, essuya un désastre, qui coûta la vie à plus de trente-quatre mille hommes ; l'arche d'alliance fut prise et, honte suprême ! resta aux mains des incirconcis ; les deux fils du grand-prêtre, qui la convoaient, furent tués ; et Héli lui-même éprouva un tel saisissement en apprenant ce malheur, qu'il tomba de son siège et se fracassa la tête sur le pavé.

Pourtant, dit saint Pierre Damien, il avait averti ses fils, il les avait grondés ; mais avec la douceur et la mansuétude d'un père, non avec la sévérité et l'autorité d'un pontife. Il avait appris, l'Écriture l'atteste, qu'ils dormaient avec les femmes dont la beauté les frappait, quand elles venaient à l'entrée du Tabernacle. Et cependant ceux qu'il vit se comporter ainsi en ennemis de Dieu, il les traita en fils, pour sa perte ; ceux qu'il aurait dû frapper avec un glaive vengeur, il les caressa avec une douce exhortation paternelle. Ce n'est pas ainsi qu'avait agi Moïse, le fidèle serviteur dans la maison de Dieu. Se tenant à la porte

du camp, il dit : *Ceux qui sont du Seigneur, qu'ils se joignent à moi* ; et alors, tous les fils de Lévi s'étant ralliés à lui, il leur enjoignit d'exécuter les révoltés, sans tenir compte des liens de la parenté ou de l'amitié ; et quand ils eurent ainsi mis à mort vingt-trois mille hommes, il leur déclara : *Aujourd'hui vous avez consacré vos mains au Seigneur, chacun dans le sang de son fils ou de son frère, en sorte que vous avez mérité sa bénédiction*¹¹. De même que ceux qui corrigent les fautes sont dignes de bénédictions, au contraire, ceux qui flattent les pécheurs, s'exposent à la malédiction. Comme le dit le Prophète : *Maudit soit celui qui empêche son glaive de verser le sang*¹².



Au sens allégorique, Héli représente le sacerdoce juif. Au temps de Notre-Seigneur, ce sacerdoce avait *vieilli* : il avait perdu le zèle dont il était animé à ses origines, quand les lévites se ralliaient à Moïse pour punir les adorateurs du veau d'or ; quand Phinées poignardait Zambri pour venger le sacrilège que celui-ci venait de commettre ouvertement devant tous¹³. Maintenant il s'était engourdi, sclérosé, endurci. *Sa lumière était presque éteinte*, cette lampe intérieure que l'Évangile recommande de tenir toujours allumée, pour attendre le Maître qui doit venir. Il vivait dans l'aveuglement de la routine quotidienne, et sa foi n'était plus qu'une lueur vacillante. Sans doute, il y avait encore en lui des éléments honnêtes, qui souffraient de voir Israël infidèle à sa mission. Mais ils n'avaient pas le courage de réagir, et se bornaient à des remontrances de pure forme. Ceux-là connurent de grands troubles intérieurs quand la fureurs de leurs collègues se déchaîna contre le Christ. Et la réflexion difficile à comprendre que fait Héli, et que nous avons signalée tout à l'heure, devient alors très claire. Ils

11. Ex., xxxii, 24-29.

12. Jérémie, xlviii, 10. — Dam., *Collectanea in v.t.*, I, col. 1091.

13. Ex., xxxii, 26.

14. Num., xxv, 8.

disaient : « *Si nous péchons contre un homme ordinaire, nous pouvons en obtenir le pardon de Dieu, mais si nous péchons contre Dieu, qui priera pour nous ?* » c'est-à-dire : Si Jésus de Nazareth n'est qu'un homme ordinaire, nous obtiendrons le pardon des traitements que nous lui faisons subir ; mais s'il est Dieu, s'il est vraiment le Messie envoyé pour sauver le monde, et si nous le faisons mourir, qui donc intercédéra pour nous ? qui nous sauvera ? »

Les fils d'Héli représentent les princes des prêtres qui provoquèrent la mise à mort du Sauveur, et la ruine d'Israël. On peut les considérer particulièrement comme des figures d'Anne et de Caïphe héritiers indignes du pontificat suprême, vrais fils de Bélial, c'est-à-dire du démon. Négligeant tous les devoirs de leur sacerdoce, ils faisaient de la maison de Dieu une caverne de voleurs et ne se servaient de leur situation que pour tirer de la bourse des fidèles tout ce qu'ils en pouvaient.

En bouleversant le culte du Temple et en forniquant avec les femmes qui y venaient, ils sont aussi les devanciers des hérétiques qui, sans souci des traditions de l'Église, ont osé porter une main sacrilège sur les cérémonies du culte et attenter au célibat des prêtres. Leur principal crime fut de prétendre manger crue, et accommodée à leur gré, la viande qui doit être *cuite dans la marmite*. Or cette viande représente la Sainte Écriture, aliment substantiel des âmes. Elle doit être servie *cuite*, c'est-à-dire : préparée dans la marmite de la tradition, amollie et rendue assimilable par le feu qui descendit sur les Apôtres au jour de la Pentecôte. Vouloir la prendre *crue*, c'est prétendre s'en tenir à son texte littéral, exclusion faite de tous les commentaires des Pères ; et l'accommoder à son gré, c'est l'interpréter à son idée, selon la doctrine du libre examen, condamnée par l'Église.

Samuel, consacré à Dieu avant d'être venu au monde, prophète dès son bas âge, est une figure de saint Jean-Baptiste auquel il est semblable par sa conception, par sa naissance, et qui annonce la venue du Messie dès le sein de sa Mère ; les reproches et les menaces qu'il adresse au

grand-prêtre de la part de Dieu, annoncent les vigoureuses apostrophes du Précurseur aux Princes des prêtres et aux Phariséens qu'il appellera : *race de vipères*, et auxquels il prédira la ruine imminente et définitive de leur nation quand il dira : *La hache est déjà près de la racine de l'arbre*¹⁵.

15. Mt., III, 7, 10.

CHAPITRE IV

L'ARCHE CHEZ LES PHILISTINS

(I Rois, IV, V et VI)

QUELQUE temps après, la guerre avec les Philistins, qui couvait en permanence depuis Samson, éclata à nouveau. Les Hébreux établirent leur camp en un lieu qui devait s'appeler plus tard : Eben-Ezer, *la Pierre du Secours*¹. Les Philistins, dès qu'ils le surent, s'avancèrent dans leur direction, et se déployèrent en ordre de bataille près d'Aphec. A peine le combat s'était-il engagé que les Israélites plièrent et refluèrent en désordre, laissant environ quatre mille morts sur le terrain.

Devant cet échec inattendu, les chefs de tribus et les anciens tinrent conseil afin d'en rechercher les causes : « *Pourquoi le Seigneur nous a-t-il frappés aujourd'hui devant les Philistins ?* » se demandaient-ils. Comment a-t-il pu nous laisser mettre en déroute, nous, le peuple saint, par ces incirconcis ? » Après avoir mûrement délibéré, ils arrivèrent à cette conclusion que leur défaite était due à l'absence dans leurs rangs de l'arche d'alliance. C'est par elle que Josué avait ouvert un passage dans le Jourdain, fait tomber les murs de Jéricho, remporté tant de victoires. Manifestement, Dieu avait voulu les punir de cette omission. Il fallait la réparer sans délai. Ils dépêchèrent donc sur l'heure des prêtres et des lévites à Silo, avec mission d'y prendre *l'arche de l'alliance du Seigneur des armées, qui*

1. Cf. I Rois, VII, 12.

trône au-dessus des Chérubins, et de la ramener sur le front. Héli consentit à laisser partir le précieux coffret, mais ne pouvant, à cause de son grand âge, l'accompagner lui-même, il en confia la garde à ses deux fils. Il leur recommanda de lui faire au besoin un rempart de leurs corps, et il les prévint que si, par malheur, elle tombait aux mains de l'ennemi sans qu'ils fussent morts en la défendant, ils ne pourraient jamais reparaitre devant lui².

L'arrivée de l'Arche provoqua une explosion de joie chez les Hébreux ; ils crurent que la victoire était déjà entre leurs mains, et firent retentir tout le camp de leurs cris d'enthousiasme. Ce vacarme insolite étonna les Philistins. « *Quelle est donc, se demandaient-ils, la cause de ce grand bruit ?* » Ils apprirent bientôt qu'il était dû à la présence de l'arche chez leurs ennemis. Alors la crainte s'empara d'eux, et ils se prirent à gémir : « *Malheur à nous, disaient-ils ! Le Dieu des Hébreux est descendu dans leur camp. C'est pour cela qu'ils se réjouissent ainsi, car ils n'étaient pas dans une si grande liesse hier et avant-hier ! Malheur à nous ! Qui nous sauvera de la main de ces Dieux si puissants ? Ce sont eux qui ont frappé les Egyptiens de fléaux terribles, et qui ont englouti toute leur armée dans la mer Rouge, sur les confins du désert ! Voilà le sort qui nous attend nous aussi : nous serons vaincus et exterminés comme eux !* »

Cependant quelques hommes énergiques se ressaisirent rapidement, et exhortèrent les autres à surmonter leurs appréhensions. « *Ne vous laissez pas abattre ainsi, disaient-ils, agissez en hommes de cœur, sinon vous serez réduits en servitude par les Hébreux, comme ils l'ont été par nous. Reprenez courage, et combattez vaillamment !* »

Les Philistins attaquèrent donc, et avec tant de vigueur, que les Israélites cédèrent sous le choc, et essayèrent à nouveau une *sanglante défaite* : trente mille d'entre eux restèrent sur le terrain ; les autres s'enfuirent dans un

2. Flav., L. V., ch. xi.

sauve-qui-peut général. L'arche tomba aux mains de l'ennemi, et les deux fils du grand-prêtre furent tués.

Un homme de la tribu de Benjamin, qui avait pris part à la lutte — une tradition juive prétend que c'était Saül, mais elle mérite peu de créance — courut jusqu'à Silo, qu'il atteignit le soir même de la bataille. Il entra dans la ville, les vêtements déchirés, la tête couverte de poussière en signe de deuil, et il annonça le désastre : la bataille perdue, trente mille tués, dont les deux fils du grand-prêtre, l'arche devenue la proie de l'ennemi. La nouvelle se répandit avec la vitesse de l'éclair, et bientôt on n'entendit plus dans toute la ville que des cris et des gémissements de douleur. *Héli* cependant *était assis*, cette fois encore, à l'extérieur, sur un *siège élevé*, devant la porte du Tabernacle. *Son cœur tremblait de crainte pour l'arche de Dieu*. Le souvenir des prédictions faites à Samuel l'obsédait, et il appréhendait une catastrophe. *Il avait alors quatre-vingt-dix-huit ans*, et il était devenu presque aveugle. En entendant le bruit confus qui montait de partout, il devina sans peine qu'il était arrivé un grand malheur. Il envoya quérir le messager et l'interrogea. « *Qu'est-il arrivé, mon fils ?* » demanda-t-il — *Israël a fui devant les Philistins*, répondit l'homme, *et il a subi des pertes considérables. En outre vos deux fils Ophni et Phinéas ont été tués, et l'arche de Dieu a été prise.* »

Héli entendit sans faiblir les premiers mots, mais la nouvelle de la capture de l'arche fit sur lui l'effet d'un coup de massue : il tomba de son siège à la renverse, si brutalement, qu'il se fracassa la tête sur le pavé et rendit l'esprit. Il avait été juge d'Israël pendant quarante ans. Ceci se passait en 1131 av. J.-C., trois cent soixante et un ans après l'Exode.

Cependant la femme de Phinéas, fils d'Héli, était enceinte, et sur le point d'accoucher. En apprenant la nouvelle du désastre, la mort de son mari, celle de son beau-père, la capture de l'arche, elle fut prise soudain des douleurs de l'enfantement, et donna le jour à un fils. Mais elle était au plus mal et semblait prête à rendre l'âme. Ce que voyant,

les femmes qui l'assistaient essayaient de la reconforter en lui disant : « *N'ayez pas peur, vous avez mis au monde un fils !* » Elle ne prêta aucune attention à leurs paroles, et donna à l'enfant le nom d'*Ichabod* qui signifie : *Honte et ignominie*³. Elle l'appela ainsi parce que l'arche avait été prise, ce qui était pour Israël un déshonneur sans nom. Après quoi, elle expira.



Lorsqu'ils virent entre leurs mains ce coffre mystérieux auquel les Hébreux attachaient un si grand prix, les Philistins résolurent d'en faire hommage à leur dieu national, Dagon, auquel ils attribuaient tout le mérite de leur victoire.

Ce Dagon était en réalité une déesse, qui jouait dans le panthéon philistin à peu près le même rôle qu'Aphrodite ou Vénus dans les mythologies antiques. On la représentait avec un buste de femme et une queue de poisson, à la manière des sirènes qu'Horace a immortalisées dans un vers célèbre :

Desinit in piscem mulier formosa superne.

D'après la légende, elle était la réincarnation d'une reine de Ninive, nommée Derceto. Celle-ci avait eu, disait-on, d'une liaison coupable avec un beau jeune homme, une fille dont la gloire devait éclipser la sienne : l'illustre Sémiramis. Mais Derceto ne la connut point, car désespérée de sa faute, elle s'était jetée dans la mer, où elle devint poisson⁴.

Les Philistins menèrent donc l'arche jusqu'à la ville d'Azote, où se trouvait le plus proche des temples dédiés à Dagon, et là, ils l'installèrent aux pieds de l'idole, avec d'autres objets pris sur le butin. Mais le lendemain, quand les premiers visiteurs entrèrent dans le sanctuaire, ils constatèrent avec stupéfaction que la statue de leur dieu avait chu de son piédestal, et se tenait prosternée le visage contre terre, devant l'arche du Seigneur. On s'empressa de la

3. Flav., L. V., ch. XII.

4. Cf. Diodore de Sicile, l. III, ch. II.

ramasser, de la remettre à sa place et d'effacer toutes les traces de l'accident, avant que la foule ne vint contempler les dépouilles prises aux Juifs. Peine perdue : le jour suivant, quand les prêtres vinrent de grand matin ouvrir les portes du temple, ils trouvèrent à nouveau l'idole à terre, dans la même position, avec cette aggravation que, cette fois, sa tête et ses mains avaient été coupées, et gisaient sur le seuil de l'édifice. Seul le tronc était resté devant l'arche. Impossible de dissimuler le désastre, la statue était brisée. Mais au lieu de réfléchir sur ce double événement extraordinaire, et d'en tirer la conclusion qui s'imposait, les prêtres et les habitants d'Azote redoublèrent d'égards envers Dagon : maintenant, quand ils pénétraient dans le temple, ils veillaient avec affectation à ne pas poser les pieds sur ce seuil qu'avaient touché les restes de l'idole vénérée. Devant cet entêtement obtus, Dieu décida de leur donner une leçon à laquelle ils seraient plus sensibles.

Le texte sacré dit simplement qu'il frappa aussi bien ceux de la ville que des environs, de maladies *qui les démolirent dans les parties secrètes du corps*. Josèphe précise ainsi le sens de ce passage : « Il envoya, dit-il, dans la ville et dans toute la contrée, une dysenterie si cruelle, que leurs entrailles en étaient rongées, et qu'ils mouraient dans des souffrances intolérables⁵. » La version arabe parle, elle aussi, de dysenterie, et tous les commentateurs pensent qu'il s'agit en effet d'une épidémie terrible de ce fléau : *foeda, vehemens, et crudelis*⁶.

En même temps une invasion de rats dévasta le pays, détruisant à la fois les moissons et les arbres fruitiers. Ce fut une désolation sans nom dans la ville d'Azote. Dieu, dit saint Ephrem, voulut punir ainsi les Philistins de leur sot orgueil : ils avaient attribué leur victoire à leur valeur, alors qu'elle avait eu pour seule cause les péchés des Hébreux⁷.

5. Flav., l. VI, c. I.

6. Poly., p. 209.

7. Ephr., t. I, Syr., p. 343.

Les Azotins ne furent pas longs à établir un rapprochement entre la calamité qui les accablait, et la présence de l'arche : à grands cris ils réclamèrent l'éloignement du malencontreux trophée. Les cinq satrapes qui constituaient l'autorité suprême du pays se réunirent en conseil pour aviser aux mesures à prendre. Mais ils n'étaient pas d'accord : les uns voyaient dans ce fléau une vengeance du Dieu des Hébreux, les autres prétendaient qu'il n'y avait là qu'une coïncidence fortuite, et que tous les malheurs survenus dans le pays d'Azote étaient dus à des causes naturelles⁸. Pour trancher l'affaire, ils résolurent de faire héberger successivement l'arche par les différentes villes du pays : on verrait alors si c'était sa présence qui entraînait ces effets catastrophiques, ou si les malheurs qui avaient fondu sur les gens d'Azote devaient être attribués à quelque crime commis par eux.

En conséquence, l'arche fut transférée à Geth, et aussitôt la main de Dieu s'y fit sentir lourdement. Un grand nombre d'habitants périrent, sans distinction d'âge, et les autres furent frappés d'une dysenterie si terrible qu'on voyait leurs intestins en pleine décomposition sortir de leur ventre, et pourrir à l'extérieur de leur corps. Les malheureux se firent des sièges rembourrés de peaux de moutons, afin de pouvoir s'asseoir sans trop souffrir, et pour se protéger aussi contre l'insolence des rats, qui venaient mordiller leurs plaies sanguinolentes⁹.

Mais leurs maux ne cessèrent que quand l'arche les eut quittés, pour se rendre à Ascalon. Là, son arrivée déclencha les mêmes fléaux, et ceux-ci s'arrêtèrent quand elle s'éloigna. Et il en fut de même à Gaza. Il semblait que chaque ville dût acquitter successivement sa quote-part d'un tribut de souffrances, imposé à tout le pays par le Dieu des Hébreux, pour le sacrilège commis envers Lui¹⁰.

8. H. S., c. 1301.

9. Lyre, c. 350.

10. Flav., LVI, ch. 1.

Aussi quand les habitants d'Accaron, la cinquième métropole des Philistins, virent à leur tour le redoutable trophée s'approcher de leurs murs, ils se récrièrent avec véhémence : « *Ils nous ont amené l'arche du Dieu d'Israël*, disaient-ils, *pour qu'elle nous tue, nous et toute la population des environs.* » En hâte ils provoquèrent une nouvelle séance du conseil des satrapes, et ceux-ci, à l'unanimité cette fois, décidèrent qu'il fallait renvoyer l'arche chez les Hébreux. En effet l'épouvante était partout à son comble : *chaque ville était remplie de la frayeur de la mort, et la main de Dieu s'appesantissait lourdement. Ceux qui ne mouraient pas étaient frappés dans les secrètes parties du corps¹¹, et de chaque ville montaient des gémissements vers le ciel.* Philon estime à 220 000 le nombre de ceux qui périrent : le fléau cependant frappa surtout les femmes et les enfants en bas âge¹².

A la suite de la décision des satrapes, on laissa provisoirement l'arche dehors, dans les champs, espérant ainsi que les villes n'auraient plus à souffrir¹³. Mais l'invasion des rats redoubla de violence, détruisant toutes les moissons.

Dépassés par la gravité des événements, les satrapes prirent conseil auprès des prêtres et des devins : « *Que ferons-nous, demandèrent-ils, de l'arche du Seigneur ? Dites-nous comment nous devons la renvoyer en son lieu.* — Si vous la renvoyez, leur fut-il répondu, *ne la renvoyez pas vide. Offrez-lui une réparation pour votre péché, c'est-à-dire : pour l'injure que vous lui avez faite en vous emparant d'elle, et en en faisant hommage à Dagon. Alors vous serez guéris, et vous comprendrez pourquoi, jusqu'à maintenant la main du Dieu d'Israël ne s'est pas éloignée de vous, pourquoi vous n'avez pu conjurer le fléau.* — Que devons-nous offrir comme réparation ? reprit les satrapes. —

11. D'après la Glose, ce fut pour les punir du péché de sodomie auquel ils s'adonnaient librement.

12. Cf. Corn., p. 293.

13. Cf. Proc., Théod., Gloss.

Faites faire cinq ans d'or, un par province, et de même cinq rats d'or. Vous rendrez ainsi hommage au Dieu d'Israël, reconnaissant par ces objets que les fléaux dont vous souffrez sont envoyés par Lui. Peut-être qu'alors il relèvera sa main, et fera cesser le châtement qui pèse sur vous, sur vos dieux et sur votre terre. N'imitiez pas le Pharaon d'Égypte, qui, au temps de Moïse, ne voulut pas s'humilier, et endurcit son cœur dans l'impénitence, attirant sans cesse sur son royaume de nouvelles plaies, de plus en plus terribles. Mais faites construire un chariot neuf, par respect pour l'arche. Vous n'y attellerez que deux vaches, « fraîches veulées », dit Joseph¹⁴, n'ayant jamais porté le joug, et dont vous enfermerez les veaux à l'étable. Vous prendrez ensuite l'arche du Seigneur, vous la mettrez sur le chariot, et vous placerez à côté d'elle dans un coffret, les figurines d'or dont nous avons parlé. Puis vous la laisserez aller. Si les vaches, au lieu de chercher à retourner vers leurs veaux, comme leur instinct les y portera, prennent le chemin qui conduit à Bethsamès, sur le territoire des Israélites, nous reconnaitrons à ce signe que c'est bien le Dieu d'Israël qui nous a envoyé ce fléau. Si au contraire les vaches prennent une autre direction, ou refusent d'avancer, nous saurons que ce n'est pas sa main qui nous a frappés, mais que ces maux nous sont arrivés par hasard. »

Les Philistins se rangèrent avec empressement à cet avis. Non seulement les cinq villes principales fournirent les figurines en or qui leur étaient demandées, mais toutes les autres cités et bourgades, jusqu'aux plus humbles, aussi bien celles qui étaient fortifiées que celles qui ne l'étaient pas, voulurent offrir également un rat en or, parce que toutes avaient subi l'invasion de ces affreux rongeurs, et voulaient se concilier la faveur du Dieu d'Israël, pour éviter le retour de cette plaie. Par contre, n'ayant pas souffert de la dysenterie, qui avait sévi seulement dans les grandes villes, elles ne crurent pas nécessaire d'offrir l'autre ex-voto.

14. Flav., l. VI, ch. 1.

Quand tout fut prêt, les Philistins installèrent l'arche sur le véhicule flambant neuf qu'ils avaient construit à cette intention. Ils y attelèrent les deux vaches, et conduisirent celles-ci jusqu'à un carrefour, où ils les laissèrent à elles-mêmes. Sans hésiter, les deux bêtes prirent le chemin qui conduisait à Bethsamès. Elles avançaient d'un même pas régulier, aussi sûrement, aussi calmement que si un bouvier avait marché devant elles, ne déviant ni à droite, ni à gauche, et beuglant de toute la force de leurs poumons. Les cinq satrapes les suivaient, ainsi qu'une foule nombreuse, qui ne voulait rien perdre de cette étrange aventure, et toute cette procession arriva sur les confins du territoire de Bethsamès, à la frontière des Hébreux¹⁵.

On était alors à la fin du mois de mai et les Bethsamites étaient justement dans les champs, occupés à faire la moisson. Quand ils aperçurent l'arche, il furent d'abord tout surpris, mais la surprise se changea vite en explosion de joie ; et ce fut une ruée générale vers le chariot¹⁶. Les vaches cependant s'avancèrent jusque sur un champ, qui appartenait à un nommé Josué, et là elles s'arrêtèrent à côté d'une large pierre plate, que l'on nommait le grand Abel, et qui avait, disait-on, servi un jour d'autel à Abraham. Les Lévités prirent l'arche et le coffret, les déposèrent sur cette pierre, puis avec le bois du chariot, ils firent un bûcher sur lequel les prêtres immolèrent en holocauste les deux vaches : car ni le véhicule, ni elles ne pouvaient plus servir à des usages profanes. A ce sacrifice les Bethsamites ajoutèrent beaucoup d'autres victimes, ainsi que des festins publics¹⁷ afin de célébrer le retour de l'arche. Les cinq satrapes, après avoir été témoins de ce spectacle, retournèrent le jour même à Accaron, où ils racontèrent ce qu'ils

15. D'après Corn., p. 296, Bethsamès signifie « ville du soleil » comme Héliopolis. Les Hébreux l'avaient nommée ainsi en souvenir du culte que les Égyptiens rendaient au soleil.

16. Flav., l. VI, ch. 11.

17. Flav., l. VI, ch. 11.

avaient vu : et le fléau — croit-on — cessa dès lors d'affliger les Philistins.

Les Hébreux cependant accouraient de tout le pays avoisinant pour contempler l'arche revenue parmi eux, et se livraient à toutes sortes de réjouissances pour célébrer ce merveilleux événement, lorsque soudain la colère du Seigneur s'abattit sur eux avec une violence inattendue. *Il fit mourir, dit l'Écriture, soixante-dix hommes pris dans le peuple, et cinquante mille de la plèbe.*

La Bible ne donne pas la raison de cette sévérité terrible envers des hommes qui fêtaient joyeusement le retour parmi eux de l'objet qui était le témoignage permanent de leur alliance avec le Seigneur. Les commentateurs en sont réduits aux hypothèses : certains pensent que ce fut pour les punir d'avoir laissé l'arche sept mois au mains des incirconcis, sans rien faire pour la délivrer¹⁸ ; d'autres, parce qu'ils avaient immolé des vaches, alors que le Lévitique ne prévoyait que des mâles pour les holocaustes. Mais la raison la plus probable de ce châtement, ce fut le manque de respect avec lequel ils traitèrent cet objet trois fois saint, malgré les prescriptions formelles de la Loi. Si l'auteur sacré en mentionne d'abord *soixante-dix*, qu'il semble distinguer des autres, c'est que ceux-là furent plus gravement coupables : car sans être lévites, ils se seraient permis de toucher l'arche de leurs mains pour la descendre du chariot et la poser sur la pierre¹⁹. Or un geste tout semblable sous le règne de David entraînera la mort immédiate d'Oza, parce que la Loi le défendait expressément²⁰.

Quant aux cinquante mille autres, leur faute fut d'avoir osé regarder l'arche sans retenue, sans révérence, sans tenir aucun compte des prescriptions rigoureuses de la Loi sur ce point. Moïse en effet avait ordonné que, chaque fois que ce meuble précieux aurait à être déplacé, il devrait être

18. Proc., col. 1090.

19. H. S., col. 1302.

20. II Rois, vi, 8.

enveloppé, d'abord dans le voile qui fermait l'entrée du Tabernacle, puis dans une couverture spéciale, faite de peaux teintes en violet, et enfin d'un pallium de couleur bleue. Toutes les autres pièces du mobilier sacré devaient être, elles aussi, emballées dans des conditions strictement déterminées, et si quelqu'un s'avisait de les regarder par pure curiosité, avant qu'elles ne fussent ainsi couvertes, il serait puni de mort²¹.

Or, à Bethsamès, non seulement les Hébreux négligèrent complètement ces prescriptions, mais, au dire de certains auteurs, ils enlevèrent même les couvertures que les Philistins, par respect, avaient posées sur l'arche²². Dieu ne fit donc qu'appliquer ici les sanctions prévues par la Loi, afin d'inculquer aux Juifs cette crainte révérentielle qui est le commencement de la Sagesse ; afin de leur faire entendre quel respect il faut avoir pour les objets sacrés et pour les moindres prescriptions touchant le culte rendu à une si haute Majesté.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Les Juifs qui, aux prises avec les Philistins, mettent toute leur confiance dans l'arche figurent ceux de leurs descendants qui, assiégés dans Jérusalem par les Romains, se persuaderont que le Temple leur sera une protection invulnérable ; que Dieu, sensible sans doute à la beauté et à la richesse de cet édifice dont il avait fait sa demeure, ne permettra jamais qu'il soit détruit. Et cependant le Temple fut brûlé, le sacerdoce juif éteint pour toujours, la population massacrée.

Ils représentent aussi les chrétiens, qui, pressés par quel-

21. Lévit., iv, 1-20.

22. Corn., p. 297.

que calamité, organisent des processions, des cérémonies publiques, afin d'être délivrés : mais parce qu'ils le font sans aucune contrition de leurs fautes, parce qu'ils n'ont aucun désir de changer de vie, aucun amour de Dieu, ils ne sont pas exaucés.

Dans les Philistins qui se troublent en entendant les cris des Hébreux à l'arrivée de l'arche on peut, avec saint Albert le Grand, voir une image de la terreur qui s'empare des démons quand ils entendent les chrétiens acclamer la Très Sainte Vierge Marie : « *Malheur à nous !* gémissent-ils. Cette femme est celle dont il a été dit qu'elle nous ferait la guerre et qu'elle nous écraserait la tête. *Jamais* les pécheurs *n'ont manifesté une telle joie* : parce que jamais ils n'ont reçu un tel secours. *Qu'est-ce donc que cette grande clameur que l'on entend dans leur camp ? Malheur à nous !* »

Abordons maintenant, mais non sans quelque appréhension, le commentaire proprement mystique de ce chapitre, car, dans tel ou tel de ses détails, il ne peut que déchaîner l'ironie et les sarcasmes de ceux qui préfèrent l'esprit de Voltaire à celui des Pères de l'Eglise. Mais en nous dérochant à cette explication, nous craindrions de décevoir la sainte curiosité de ceux pour lesquels tout est pur, parce qu'ils sont purs eux-mêmes, et auxquels la simplicité de leur foi fait comprendre que si l'Eglise conserve dans ses livres sacrés des traits parfois rebutants, c'est parce qu'ils cachent sous leur grossière écorce de précieux ferments de sainteté. Heureusement, dans l'histoire qui nous occupe, ils ont eu la chance d'être commentés par l'une des plus hautes figures de la théologie mystique : saint Grégoire le Grand. L'éminent Docteur leur a consacré de longs développements dans ses *Expositions sur le premier livre des Rois*²³, montrant par là l'importance qu'il leur reconnaissait. Ce sont ses enseignements que nous allons résumer aussi brièvement et aussi clairement qu'il nous sera possible.

23. Alb., *Bibl. Mariana*, t. XXXVII, p. 380.

24. Cf. l. III, ch. iv, Patr. lat. de Migne, t. LXXIX, col. 181 et suiv.

Le saint Docteur nous prévient lui-même que si nous entendons ces choses à la manière des Juifs, selon la grossièreté de la lettre, non seulement elles sont à dédaigner, mais elles ne méritent même pas d'être écoutées. Celui-là les reçoit dignement qui comprend que, plus ce qu'il entend est choquant au sens littéral plus en est utile la signification spirituelle. Car le Saint-Esprit, sous l'inspiration duquel est écrite toute cette histoire sacrée, ne préférerait pas des choses aussi grossières si, sous le voile de cette grossièreté, il n'avait caché de grands et très précieux mystères. C'est ce que saint Paul déclare quand il dit : *Toutes ces choses leur arrivaient en figure, mais elles ont été écrites pour nous*²⁵... Il faut donc chercher d'autant plus profondément leur sens spirituel, que le sens charnel de la lettre paraît plus vil.

L'arche tombée aux mains des Philistins est la figure de la doctrine chrétienne, perdue par les Juifs et recueillie par les païens. Ceux-ci essaient d'abord de la mettre dans le temple de Dagon, c'est-à-dire de la concilier avec le culte des faux dieux. Mais la chose se révèle impossible : partout où s'implante le christianisme, il provoque la chute des idoles.

On promène ensuite l'arche de ville en ville, parce que l'Evangile gagne de proche en proche et se répand dans toute la Gentilité. Mais dès qu'il arrive en un lieu, il frappe les habitants dans *les parties secrètes des corps*, ou plutôt : dans le secret de leur conscience. Il leur fait comprendre combien leur vie est mauvaise, et il déchaîne ainsi une manière de « dysenterie spirituelle » : il les force à évacuer le mal qu'ils portent en eux-mêmes, à prendre conscience de l'ordure où ils se vautrent, et il suscite *les rats pour mordiller leurs parties malades*, c'est-à-dire il excite en eux des remords qui leur reprochent cruellement leur faiblesse, et les maux qu'ils endurent à cause de leurs péchés.

On remarquera l'analogie de cette explication avec

25. I Cor., x, 1.

l'expression : vie *purgative*, familière à la théologie mystique.

Cependant, tous ne se convertissent pas : et ceux qui refusent de recevoir la doctrine nouvelle sont figurés ici par les *Accaronites*, dont le nom veut dire : stériles. Devant la persistance du fléau, les Philistins sincères demandent aux prêtres ce qu'ils ont à faire pour retrouver la paix. Et ceux-ci de leur répondre : *Ne renvoyez pas l'arche vide*, c'est-à-dire : Ne laissez pas la parole de Dieu tomber dans le vide, ne pensez pas que le seul fait de l'avoir écoutée et d'en avoir été touchés suffira à vous sauver. *Mais rendez-lui ce que vous devez pour vos péchés*. Alors la main de Dieu cessera de s'appesantir sur vous : alors Dieu vous pardonnera. — *Que devons-nous donc offrir pour notre péché ?* reprennent les Philistins. — *Vous ferez cinq anus d'or, et cinq rats d'or, selon le nombre de vos provinces... et vous rendrez ainsi gloire au Dieu d'Israël, pour voir s'il retirera sa main de dessus vous, de dessus vos dieux, et de dessus votre terre.*

Remarquons d'abord qu'il faut faire ces anus en or, précisément pour débarrasser cette image de tout ce qu'elle peut avoir de malpropre et de répugnant ; pour la hausser sur le plan spirituel, et lui donner place dans cette Jérusalem céleste dont saint Jean nous dit qu'elle est faite *d'or pur, semblable à du verre transparent*²⁶ ; pour nous faire entendre que dans la vie éternelle, même les parties les plus honteuses de notre corps perdront leur ignominie, pour revêtir la noblesse, la beauté, la pureté et l'éclat de l'or.

De même que le corps se débarrasse par cet orifice de tout ce qu'il renferme de malsain, de même l'âme doit expulser par la confession tout ce qu'il y a d'impur en elle ; et parce que toutes ses souillures lui viennent de ses cinq sens, elle est invitée à les purifier tous les cinq. Mais cette confession qui nous humilie, qui nous couvre de honte, en réalité vaut de l'or. C'est le gage le plus précieux que nous

26. Apoc., xxi, 18.

puissions offrir à Dieu, avec les remords qui rongent notre âme et que figurent les rats. Toute notre espérance de salut est dans l'arche, c'est-à-dire la doctrine du Christ, et à condition que nous y ajoutions la confession de nos fautes (les cinq anus) et le regret de les avoir commises (les rats).

Cette règle vaut pour tous les hommes, y compris les grands Saints, parce que *tous ont péché*, dit saint Paul, *et ont besoin de la gloire de Dieu*²⁷. C'est pourquoi l'auteur sacré ajoute ici : *parce que vous avez tous été frappés, vous et vos princes, d'une même plaie.*

Les deux vaches attelées à l'arche représentent, toujours d'après saint Grégoire, les âmes saintes que le Christ appelle à devenir ses épouses ; *elles doivent être du sexe féminin*, douées de la tendresse et du dévouement qui sont l'apanage de celui-ci, et n'avoir *jamais porté le joug* du péché d'habitude. Elles enferment leurs petits à la maison : elles laissent leurs affections naturelles de côté, elles s'en détachent, pour traîner à travers le monde la doctrine de l'Évangile ; sur un *chariot neuf*, sur une vie nouvelle qui n'est pas celle du vieil homme. Elles sont placées à un carrefour, et choisissent leur route elles-mêmes : parce que c'est librement qu'elles embrassent la route qui conduit à Dieu. Elles emportent avec elles les anus et les rats d'or, c'est-à-dire le souvenir et le remords de leurs péchés. Elles montent vers Bethsamès, vers la maison du soleil, suivant le chemin de la perfection, sans dévier à droite vers une austérité excessive, ni à gauche, vers le relâchement : parce que la vertu se tient dans un juste milieu. *Elles mugissent*, parce qu'elles ont à souffrir des tentations de la chair, et de mille peines ici-bas. Saint Paul mugissait ainsi quand il disait : *Je vois dans mes membres une loi qui contredit la loi de mon esprit, et qui me tient captif sous la loi du péché. Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort*²⁸ ? Elles

27. Rom., iii, 23.

28. Rom., vii, 23.

mugissent, mais elles avancent au pas lent et sûr des petits progrès quotidiens.

Quant au châtimeut des Bethsamites, il est destiné, selon saint Bonaventure, à faire comprendre le danger auquel s'exposent ceux qui veulent pénétrer le mystère de l'Eucharistie avec les seules lumières de leur raison. Ils risquent de perdre la foi et d'être frappés ainsi de mort spirituelle²⁹. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, le ciboire qui contient des hosties consacrées doit toujours, comme l'arche de l'ancienne alliance, être couvert d'un voile.

CHAPITRE V

SAMUEL AU POUVOIR

(I Rois, vii)

DANS le châtimeut qui les frappait, les Bethsamites virent un avertissement du ciel : c'était, pensèrent-ils, un signe qu'ils n'étaient pas assez purs, pour conserver l'arche chez eux. « *Qui pourra subsister, disaient-ils, en la présence du Seigneur, de ce Dieu si saint ? Et chez lequel d'entre nous pourra-t-il demeurer ?* »

Ils se hâtèrent donc d'informer les chefs des douze tribus de ce qui venait d'arriver, et ceux-ci leur prescrivirent de diriger l'arche vers Cariathiarim. Les habitants de cette ville, prévenus, envoyèrent aussitôt une délégation, qu'accompagnaient des prêtres et des lévites. Ceux-ci, chargeant l'arche sur leurs épaules, la portèrent *dans la maison d'Aminadab, sur la colline de Gabaa*¹. Cet Aminadab était un lévite, réputé pour sa piété², et sa demeure parut le lieu le plus digne de recevoir le précieux dépôt. Celui-ci devait y rester vingt ans, et rien ne peut exprimer le soin, le respect avec lequel ce saint homme le traita pendant tout le temps qu'il l'eut en sa garde. Un de ses fils, nommé Eléazar, fut consacré prêtre, sans doute par Architob, qui avait succédé à Héli comme grand pontife, et chargé de s'en occuper spécialement.

1. Le mot *Gabaa* ne désigne pas ici la ville de ce nom : il est pris comme nom commun pour désigner une hauteur sur laquelle était bâtie la citadelle. Les Septante disent simplement : *colline* (βούνο).

2. Flav., l. VI, ch. II.

Le passage qui suit est très obscur, et diversement interprété par les auteurs : *Depuis le jour où l'arche du Seigneur demeura à Cariathiarim, les jours se multiplièrent (c'était déjà la vingtième année) et toute la maison d'Israël se reposa derrière le Seigneur.*

Beaucoup de commentateurs, en particulier Nicolas de Lyre et Denys le Chartreux, l'expliquent comme si les Hébreux, instruits par les malheurs qui venaient de leur arriver, s'étaient attachés fidèlement au service du Seigneur pendant les vingt ans qui suivirent l'installation de l'arche à Cariathiarim. Mais saint Jérôme³ et saint Grégoire le Grand⁴, d'accord d'ailleurs avec les Docteurs juifs, pensent au contraire, que, malgré tant d'avertissements donnés par Dieu, les Hébreux continuèrent pendant vingt ans, à croupir dans la négligence et l'idolâtrie, jusqu'au jour où Samuel, dont l'influence n'avait cessé de grandir, prit en main leur direction. Voyant que les meilleurs parmi eux se contentaient de gémir et de soupirer, il leur prêcha énergiquement ce qu'ils avaient à faire : « *Si vous voulez revenir à Dieu de tout votre cœur, leur dit-il, commencez par enlever du milieu de vous les dieux étrangers, en particulier Baal et Astaroth, ces idoles chananéennes que vous avez adoptées, et auxquelles vous rendez un culte, malgré toutes les défenses qui vous en ont été faites. Préparez vos cœurs afin qu'ils se donnent à Dieu tout entiers ; ne servez plus que Lui, rendez-lui ce culte de latrie qui n'est dû qu'à Lui seul, et alors il vous délivrera de la puissance des Philistins.* »

Les enfants d'Israël obéirent à l'invitation de leur nouveau Juge. Ils firent disparaître les images de Baal et d'Astaroth, et ils ne rendirent plus de culte qu'au Seigneur. Ce premier résultat obtenu, Samuel convoqua une assemblée générale du peuple pour renouveler l'alliance contractée avec le Très-Haut sur le Sinaï au temps de Moïse, et pour retrouver le sens de la prière. Le lieu choisi pour

3. Cité par Corn., p. 299, sans référence.

4. In 1 Rois, l. III, ch. v, 2.

cette réunion fut Masphath, sur le territoire de Juda, où déjà depuis Josué⁵ se tenaient souvent les assemblées nationales. Les Juifs offrirent des sacrifices, puis ils répandirent de l'eau par terre, pour figurer les larmes qu'ils auraient voulu répandre⁶ ; pour signifier aussi que l'eau versée sur la terre et absorbée par elle était l'image de l'idolâtrie, expulsée à jamais de leur cœur. Puis ils s'infligèrent un jeûne d'un jour, et firent une confession publique de leurs fautes, disant : *Nous avons péché devant le Seigneur.* A la suite de cette manifestation, Samuel prit officiellement possession de la judicature, et établit, croit-on, son siège à Masphath.

Au temps où ils étaient vainqueurs, et tenaient les Juifs sous leur joug, les Philistins leur avaient expressément interdit de faire de grands rassemblements⁷. En apprenant celui qui venait de se tenir à Masphath, ils y virent le prélude d'une rébellion, et résolurent de l'étouffer dans l'œuf. Les cinq satrapes se mirent d'accord pour marcher immédiatement sur Masphath avec toutes leurs troupes. En les voyant arriver, les Hébreux furent saisis d'une crainte très vive : car, n'ayant nullement l'intention de combattre, ils n'avaient pas pris leurs armes, et n'étaient pas organisés en ordre de bataille. Effrayés, ils supplièrent Samuel d'invoquer le Seigneur avec toute la ferveur dont il était capable, pour qu'il les délivrât de ce péril.

Le Prophète prit alors un agneau de lait, et l'offrit en holocauste, priant Dieu de ne pas abandonner ce peuple qui mettait toute sa confiance en lui.

Dieu, dit Josèphe, eut cette victime si agréable qu'il leur promit de combattre pour eux, et de leur donner la victoire. Avant que le sacrifice ne fût achevé et la victime entièrement consumée par le feu sacré, les Philistins étaient sortis de leur camp pour engager le combat ; et comme ils avaient fait irrup-

5. Cf. Jud., x, 17 ; xi, 11 ; xx, 1.

6. Lyre, ch. 357.

7. Lyre, ch. 358.

tion sur les Israélites par surprise, sans leur laisser le temps de se mettre en état de défense, ils ne doutaient point du succès. Mais les choses tournèrent tout autrement qu'on ne pouvait le prévoir. Par un effet de la toute-puissance de Dieu, ils sentirent la terre trembler de telle sorte sous leurs pieds, qu'ils pouvaient à peine se tenir debout. Ils la virent s'entrouvrir en quelques endroits et engloutir ceux qui se trouvaient là. En même temps un coup de tonnerre effroyable éclata, accompagné d'éclairs si fulgurants, que leurs yeux en furent éblouis, et ils tremblaient tellement qu'ils ne pouvaient plus tenir leurs armes. Ainsi, ils furent contraints de les jeter, pour chercher leur salut dans la fuite. Les Israélites se précipitèrent à leurs trousses, en massacrèrent un grand nombre, et poursuivirent les autres jusqu'au lieu nommé Choré⁸. C'était un endroit tout proche de celui où, vingt ans auparavant, les Philistins avaient battu Israël et s'étaient emparés de l'arche. En souvenir de cette victoire insigne, Samuel fit dresser là un énorme monolithe, qu'il appela la *Pierre de secours*, en disant : « C'est jusqu'ici que le Seigneur est venu à notre aide. »

Les Philistins furent profondément humiliés de cette défaite. Remplis d'une crainte salutaire, non seulement ils n'osèrent plus désormais empiéter sur le territoire d'Israël, mais ils durent même restituer les villes qu'ils lui avaient soustraites indûment, depuis Accaron jusqu'à Geth. *La main de Dieu* les tint ainsi en respect, pendant tout le temps où Samuel assura les fonctions de Juge, parce que ce saint homme maintenait son peuple dans la voie droite et la fidélité. Pour la même raison, les Israélites ne furent pas inquiétés par les Amorrhéens (c'est-à-dire : les Chananéens établis en Palestine), tant que dura cette judicature. Samuel cependant jugeait Israël tous les jours de sa vie, c'est-à-dire qu'il s'acquittait de ses fonctions avec le plus grand soin, et il continua, même quand Saül eut été nommé roi. Aux trois grandes solennités de l'année : Pâques, la Pentecôte, la fête des Tabernacles, il se rendait dans l'une des trois villes que les Hébreux regardaient comme des villes saintes,

8. Flav., l. VI, ch. II.

et là il tenait une assemblée plénière. Ces villes étaient Béthel, en souvenir de la vision de Jacob ; Galgala, où avait été célébrée la première Pâque en Terre promise, rehaussée par la circoncision générale ; Maspith enfin, parce que Josué y avait établi sa résidence⁹. Le reste du temps, il se tenait à Ramatha, d'où il était originaire : là, il conseillait ceux qui venaient à lui, jugeait les différends, s'employait à maintenir la paix entre les hommes, et la fidélité à la loi de Dieu. Par un privilège spécial, il avait élevé un autel au Seigneur, sur lequel il offrait continuellement des sacrifices, pour concilier à Israël la clémence du Dieu tout-puissant.

C'est une question très discutée de savoir s'il était prêtre. Il est certain qu'il ne l'était pas par naissance : mais on peut admettre qu'il avait recueilli le sacerdoce suprême à la mort d'Héli, dont il était comme le fils adoptif, puisque celui-ci n'avait laissé aucun héritier direct. Tel est en particulier le sentiment de saint Augustin¹⁰, de saint Cyprien¹¹ et de saint Ambroise¹². La manière dont il se comportera plus tard avec Saül semble bien justifier cette opinion. D'autres cependant pensent qu'en sa qualité de prophète il avait simplement reçu de Dieu le pouvoir d'offrir des sacrifices d'une façon permanente.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

L'exemple de Samuel montre les avantages que le peuple chrétien retire de la présence au-dessus de lui d'un vrai pasteur : c'est en effet *une chose infiniment précieuse que*

9. H. S., col. 1303.

10. *Rétractations*, ch. LV, 2.

11. *Epist.*, LXV.

12. In Ps. CXVIII, Sermo 18.

*d'avoir des justes à sa tête, dit l'Écriture, tandis que le gouvernement des impies est la ruine des hommes*¹³.

Et la conduite de ce saint personnage doit servir de guide à tous ceux qui ont charge d'âmes. Plein d'une vraie sollicitude, il ne se contente pas de rassurer ses ouailles par des discours suaves et des paroles pleines d'onction. Il leur promet que Dieu les sauvera, mais à trois conditions : la première, c'est qu'ils *rejettent les idoles*, c'est-à-dire qu'ils renoncent à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ; la seconde, qu'ils *préparent leurs cœurs*, c'est-à-dire qu'ils ne se contentent pas de manifestations extérieures de piété, mais qu'ils descendent dans le sanctuaire intime caché au fond d'eux-mêmes, pour le purifier de toutes les pensées vaines ou mauvaises qui l'encombrent, et le préparer à accueillir Dieu par des actes de contrition et de saints désirs ; — la troisième, qu'ils servent Dieu seul : parce que *nul ne peut servir deux maîtres*. Il ne saurait y avoir cohabitation de la justice avec l'injustice, de la lumière avec les ténèbres, du Christ avec Bélial. Il faut choisir¹⁴.

Il les réunit aussi à Masphath, pour une manière de retraite, où il les exhorte à jeûner et à confesser leurs péchés. *Il les juge continuellement*, c'est-à-dire il leur apprend à ne pas suivre leurs impressions, leurs humeurs, leurs goûts, leurs sentiments propres, mais à ordonner tout ce qu'ils font selon la loi de Dieu ; car ce n'est pas notre raison qui est la règle du bien et du mal, qui détermine ce qui est permis et ce qui est défendu : c'est la Volonté de notre Créateur.

Naturellement, une telle conduite irrite les puissances infernales. Sans perdre de temps, elles mobilisent leurs forces contre ce pasteur et son troupeau. Cette agression est figurée ici par la mise sur pied des Philistins contre Israël. Ce n'est pas un démon seulement qui donne l'assaut,

13. Prov., xxviii, 12. *In exaltatione justorum multa gloria est ; regnantibus impiis, ruinae hominum.*

14. D'après Greg., t. LXXIX, col. 14.

ce sont des légions entières, conduites par leurs satrapes, c'est-à-dire par leurs princes.

Mais le bon pasteur ne se laisse pas émouvoir par cette offensive, il crie vers le ciel, il appelle le secours divin de toute la force de son cœur ; *il prend un agneau* : l'Agneau sans tache, l'Agneau qui porte les péchés du monde ; il l'immole dans le Saint Sacrifice de la Messe ; il l'offre *entier*, par une adhésion totale à sa doctrine ; il offre son Corps, son Sang, son Ame, sa Divinité, et ce sacrifice produit sur les démons l'effet du tonnerre : il les épouvante et les met en fuite. Mais l'offrande de cette petite bête signifie aussi l'immolation de l'homme animal, l'amputation que chacun doit faire de toutes ses tendances naturelles pour imiter la douceur, la docilité, l'innocence de Jésus-Christ.

CHAPITRE VI

ISRAËL VEUT UN ROI

(I Rois, VIII)

SAMUEL continua pendant de longues années encore à exercer les fonctions de Juge en Israël. Lorsque l'âge — et aussi sans doute le désir d'une vie plus retirée — lui rendirent trop pénibles ses courses continuelles à travers le pays, il s'adjoignit ses deux fils, dont l'un se nommait Joël¹, et le plus jeune, Abia. Il partagea le pays en trois circonscriptions, plaça l'ainé à Béthel, le second à Bersabée², tandis qu'il gardait pour lui-même les provinces du centre et du nord. « Alors, dit Josèphe, l'expérience fit voir que les enfants ne ressemblent pas toujours à leur père ; mais que quelquefois les méchants engendrent des gens de bien, et les gens de bien au contraire mettent au monde des méchants. Car ceux-ci, au lieu de marcher sur les pas de leur père, prirent un chemin tout opposé. »

Cependant, si Samuel les avait choisis pour cette fonction, ce n'était pas là l'effet d'une affection aveugle : leur conduite antérieure, et l'éducation qu'ils avaient reçue de lui l'autorisaient à croire qu'ils étaient les plus capables de bien s'en acquitter. Mais cette promotion leur tourna la tête. Comme il arrive souvent, leur conduite fut exemplaire, tant qu'ils eurent un chef au-dessus d'eux. Le jour où ils se virent au faite des honneurs, ils se laissèrent aller à tous

1. Au 1^{er} L. des *Paralip.*, ce Joël est appelé Vasseni (vi, 28).

2. Flav., I. VI, ch. III.

les dérèglements. La même chose devait un peu plus tard arriver à Saül.

Ainsi, dit saint Grégoire, (Samuel) ce saint homme qui était plein de l'esprit de prophétie, ne sut pas discerner la valeur réelle de ceux qu'il choisissait pour juges d'Israël. Quoi d'étonnant que ceux qui n'ont pas l'esprit de prophétie se trompent sur les sujets qu'ils appellent aux saints ordres ?...

Ces fils indignes, donc, se laissèrent pervertir peu à peu par l'amour de l'argent : ils acceptaient des présents, vendaient honteusement la justice, foulaient aux pieds les lois les plus saintes, et se plongeaient dans toutes sortes de voluptés sans craindre d'offenser Dieu, ni de déplaire à leur père, qui souhaitait avec passion les voir s'acquitter de leur devoir³.

Devant cette situation intolérable, les chefs du peuple se concertèrent et vinrent trouver Samuel à Ramatha, où il avait sa résidence. Ils lui représentèrent les désordres qui résultaient de l'inconduite de ses fils. « Puisque votre vieillesse ne vous permet plus de gouverner, ajoutèrent-ils, établissez sur nous un roi, comme en ont toutes les nations, afin qu'il nous juge. » Cette demande causa une peine très vive à Samuel. Josèphe dit que c'est parce qu'il n'aimait pas la royauté, et considérait l'aristocratie comme le meilleur des gouvernements. Mais les raisons du Prophète étaient d'un ordre beaucoup plus élevé : il se rendait compte que Dieu, par un privilège unique, avait choisi pour son peuple un régime qui n'était ni la monarchie, ni l'oligarchie, mais qui les surclassait : c'était la théocratie. Il voulait être personnellement le roi des Hébreux, et le Juge qu'il leur désignait lui-même, n'était que son représentant, son consul, son légat auprès d'eux⁴. Or c'était justement de ce régime théocratique que les Juifs cherchaient à s'affranchir. Comme aux jours du veau d'or, ils n'aspiraient qu'à se

3. Flav., I. VI, ch. III.

4. Proc., p. 1093.

libérer de la discipline liturgique et morale qui les enserrait étroitement.

Ils espéraient, dit saint Ephrem, qu'une fois la royauté établie il leur serait loisible d'avoir tous les dieux qu'ils voudraient, d'en célébrer les fêtes, et, sous le couvert de la religion, de se livrer aux mêmes obscénités que les païens, de se laisser impunément aller à boire jusqu'à l'ivresse, et de s'adonner aux plaisirs les plus honteux dans les jardins et près des sources, une fois que l'adoption d'une nouvelle religion aurait dénoué pour eux les liens de la Loi divine⁵.

Le même Docteur ajoute que cette affaire fut menée surtout par les chefs de la tribu de Juda, qui espérait bien que le roi serait choisi parmi eux.

L'inconduite des deux fils de Samuel ne fut pour eux qu'un prétexte. La preuve, c'est qu'ils ne demandèrent pas au Prophète de les réprimander, ou de les remplacer par d'autres ; ils ne firent aucune allusion au fait qu'il restait lui-même le Juge suprême. Ils réclamèrent d'emblée un roi, comme en ont toutes les nations.

A strictement parler, d'ailleurs, cette requête n'était pas contraire à la Loi de Moïse : le *Deutéronome* défendait d'instituer un souverain étranger, mais il prévoyait au contraire l'établissement d'un roi de race juive dans la Terre promise. Le péché des hommes d'Israël en l'occurrence fut de demander ce prince avant le temps fixé, alors que Samuel vivait encore, et que personne ne pouvait douter qu'il n'eût été choisi par Dieu pour gouverner son peuple⁶.

Le Prophète fut donc vivement affecté par cette démarche. « Sa tristesse, dit Josèphe, alla même jusqu'à lui faire perdre le boire, le manger et le dormir : et son esprit était agité de tant de diverses pensées qu'il ne faisait durant toute la nuit que se retourner dans son lit⁷. »

5. Ephr., t. I, p. 349.

6. Cf. I, Reg. III, 20.

7. L. VI, ch. IV.

Comme il priait avec insistance afin de savoir ce qu'il devait faire, Dieu lui apparut⁸, et lui dit : « *Ecoute la voix de ce peuple dans tout ce qu'ils demandent. Ce n'est pas toi qu'ils ont rejeté, c'est Moi, afin que je ne règne pas sur eux. C'est ainsi qu'ils ont toujours agi, depuis le jour où je les ai tirés d'Egypte jusqu'à aujourd'hui. De même qu'ils m'ont délaissé pour servir des dieux étrangers, de même ils en agissent avec toi. Tu vas donc leur donner pour roi celui que je te ferai connaître. Mais proteste-leur que c'est contre ton gré que tu satisferas leur désir, et annonce-leur de ma part les droits⁹ que s'arrogera, en raison de son autorité sans limites, celui qui régnera sur eux. Ils se plaignent des abus de pouvoir de tes fils : ils verront ce que ce sera, quand ils auront un roi ! »*

Le lendemain, donc, Samuel assembla tout le peuple ; il répéta ce que lui avait dit le Seigneur, et promit d'établir un roi, mais après avoir averti ses auditeurs des charges qui allaient en résulter pour eux. « *Voici, leur dit-il, quel sera le droit du roi qui vous gouvernera : il prendra de vos fils pour équiper ses chars, d'autres pour s'en faire des cavaliers d'escorte, d'autres pour courir et dégager la route devant ses quadriges. Il recrutera une armée où il faudra obéir à des tribuns, à des centurions, et être continuellement exposé aux dangers de la guerre. Il lui faudra des gens pour cultiver ses domaines, assurer ses labours et ses moissons ; d'autres pour lui fabriquer des armes et des chariots, comme de simples esclaves. Vos filles elles-mêmes seront contraintes de se mettre à son service, comme parfumeuses, boulangères ou cuisinières. Il prendra vos champs, vos vignes, vos meilleures oliveraies, pour établir ses familiers ; il exigera la dîme de vos blés et du produit de vos vignes, pour avoir de quoi rétribuer ses eunuques et ses domestiques. Il réquisitionnera vos serviteurs, vos servantes, vos jeunes gens les*

8. Flav., loc. cit.

9. Le mot hébreu *mispat*, que la Vulg. traduit par *jus*, signifie proprement : *droit usurpé*.

plus forts, vos ânes, et les fera travailler pour lui. Il prendra aussi la dîme de vos troupeaux et vous traitera comme ses esclaves. Alors vous crierez pour être délivrés de ce roi que vous aurez voulu et le Seigneur ne vous exaucera pas, parce que c'est vous qui l'avez demandé, contre sa volonté. »

Le peuple refusa de se rendre à ces sages avertissements. « Non, non, disaient-ils, jamais Dieu ne pourra nous tenir rigueur de lui avoir demandé un roi, pour être comme toutes les nations ; un roi qui nous juge, qui marche à notre tête, et qui combatte pour nous dans toutes nos guerres. »

Samuel, voyant à quel point ils étaient obstinés dans leur résolution, et comprenant qu'il n'arriverait pas à les faire changer d'avis, se réfugia dans la prière. « Fais ce qu'ils te demandent, lui répondit le Seigneur, et donne-leur le roi qu'ils réclament. » Samuel les congédia alors, et leur promit que, lorsqu'il en serait temps, il les réunirait à nouveau pour leur faire connaître le prince que Dieu lui aurait désigné.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Le refus des Juifs d'accepter l'autorité de Samuel, homme de Dieu, pour se donner un roi à la manière des Gentils fait entrevoir la dramatique séance où leurs descendants rejeteront solennellement la royauté du Fils de Dieu, pour réclamer celle de César : *Non habemus regem nisi Caesarem*¹⁰.

Mais cette histoire nous montre aussi la condescendance de Dieu à l'égard des faibles, des âmes incapables d'un vrai renoncement. Plutôt que de les priver de nourriture, ou de les voir tomber dans le découragement, il leur accorde ce qu'elles demandent, bien que ce ne soit pas le meilleur pour

10. Jo., xix, 15. — Cf. Ephr., p. 348.

elles¹¹. Se donner un roi qui n'est pas selon la volonté de Dieu, c'est admettre dans son cœur et laisser régner sur lui une passion illégitime. Celle-ci ne tarde pas à réquisitionner toutes les forces vives, toutes les ressources de notre âme pour les faire servir à ses fins. Elle prend *nos fils*, c'est-à-dire nos sentiments virils, elle les met sur ses chars, elle les entraîne dans ses préoccupations à elle, elle en tire des *tribuns* et des *centurions*, c'est-à-dire : des pensées maîtresses qui s'imposent aux autres, et les obligent à combattre pour elle. Elle prend *nos filles*, tout ce qu'il y a en nous de tendresse, de grâce, de féminité, au bon sens de ce mot, pour en faire des pâtissières et des parfumeuses, *unguentorias* : c'est-à-dire pour les employer à flatter, à aduler, à séduire ceux qu'elle veut gagner à sa cause. Elle prend *nos champs*, *nos esclaves*, toutes nos ressources naturelles ; nos âmes, nos dispositions instinctives à l'obéissance, à la patience, pour servir à la satisfaction de ses désirs. Et elle nous prive du profit que nous devrions retirer de tous ces biens, c'est-à-dire de la récompense éternelle.

Samuel cependant, jugeait Israël tous les jours de sa vie : parce que le bon pasteur ne se donne point de repos. Toujours il est sur pied : il prêche, il exhorte, il conseille, il reprend, il va visiter ses ouailles partout où elles se trouvent : mais toujours il revient à sa maison, à cette demeure intérieure, où il sait trouver Dieu, et où il offre sans cesse le sacrifice que Dieu préfère, le sacrifice de louange. *Sacrificium laudis honorificabit me*¹².

11. Saint Jean de la Croix, *Montée du Carmel*, l. II, ch. xxi.

12. Ps. xliix, 23.

CHAPITRE VII

L'ÉLECTION DE SAÛL

(I Rois, IX et X)

Il y avait dans la tribu de Benjamin un homme de lignée honorable, qui répondait au nom de Cis et s'adonnait à l'élevage des ânesses. La loi de Moïse, en effet, interdisant aux Juifs l'usage du cheval de selle, ceux-ci s'efforçaient d'y suppléer en affinant autant que possible certaines espèces d'ânes et de mules, pour servir de montures aux personnages de distinction. Ce Cis avait un fils, nommé Saül, que des qualités exceptionnelles et une conduite irréprochable faisaient regarder comme le jeune homme le plus accompli du pays. Il était fort, il était beau¹, il était grand, au point de dépasser la foule de toute sa tête.

Or, il advint un jour que les ânesses paternelles prirent la clef des champs et s'échappèrent. Cis envoya aussitôt Saül à leur recherche avec un serviteur² : pendant plusieurs jours, les deux hommes parcoururent le territoire de Benjamin, puis celui des tribus limitrophes, sans trouver aucun indice du passage de leurs bêtes. Saül voulut alors prendre le chemin du retour, pour ne pas inquiéter les siens : mais son compagnon lui fit remarquer qu'ils n'étaient qu'à une courte distance de Ramatha, le bourg où

1. Chald.

2. D'après les traditions juives, ce serviteur ne serait autre que Doëg l'Iduméen, dont Saül fit plus tard son intendant, et qui se rendit tristement célèbre par le massacre des prêtres à Gabaa. Cf. I Rois, Rois., xxii ; Carth., p. 307.

résidait Samuel. « Nous devrions aller voir, suggéra-t-il, cet homme de Dieu. Il aura peut-être quelque indication à nous donner sur l'affaire qui nous occupe. » Saül, jugeant excessif de déranger un Prophète pour une question d'ânesses en rupture de ban, refusa d'abord, prétextant qu'il n'avait aucun présent à lui offrir, comme les conventions l'exigeaient. Mais le serviteur lui ayant présenté une pièce d'un quart de sicle³, qu'il avait découverte au fond de sa besace, il céda.

En arrivant aux portes de la ville, nos deux voyageurs rencontrèrent un groupe de jeunes filles qui descendaient puiser de l'eau à la fontaine, et ils leur demandèrent où logeait « le Voyant ». Elles le leur indiquèrent, tout en les engageant à se hâter s'ils voulaient le voir : car, dirent-elles, l'homme de Dieu devait célébrer ce jour-là un sacrifice solennel, suivi d'un repas d'apparat, et ne serait sans doute pas facile à joindre.

Ce qu'elles ignoraient, c'est que Samuel avait précisément organisé ce festin en prévision de la venue de Saül. Le saint vieillard avait passé toute la journée précédente en prières, pour savoir quel était l'homme dont il devait faire un roi. Et Dieu lui avait révélé que, le lendemain à la même heure, il recevrait la visite d'un jeune membre de la tribu de Benjamin, et que ce serait celui-là. De fait, quand Saül et son compagnon vinrent frapper à sa porte, le Seigneur l'avertit : « Voici l'homme dont je t'ai parlé, lui dit-il. Tu le sacreras roi, c'est lui qui régnera sur mon peuple, et qui le sauvera de la main des Philistins. » Saül cependant s'avança vers le Prophète, le salua, et le pria de vouloir bien lui indiquer où demeurait « le Voyant », s'excusant de son ignorance en sa qualité d'étranger. « C'est moi », répondit Samuel, et aussitôt il témoigna au survenant beaucoup d'égards, l'invita à prendre part au sacrifice que l'on allait célébrer, puis au banquet qui suivrait. En même temps, il le rassura sur le compte des ânesses : elles avaient été

3. Environ 3 francs.

retrouvées. Et il ajouta une discrète allusion à l'événement qui se préparait : « *A qui ira ce qu'il y a de meilleur en Israël, sinon à vous et à la maison de votre père ?* » — Saül comprit probablement ce qu'il voulait dire, d'autant mieux qu'une vision lui avait fait pressentir en songe le sort qui l'attendait⁴. Mais il se défendit avec beaucoup d'humilité : « *Que dites-vous là ?* » répliqua-t-il. Ne suis-je pas de la tribu de Benjamin, la plus petite d'Israël ? Et ma famille n'est-elle pas la moindre de toutes celles de cette tribu ? » La tribu de Benjamin en effet était très réduite en nombre, depuis l'affaire du Lévite de Gabaa, où elle avait failli disparaître⁵ et de plus, ce drame l'avait marquée d'une flétrissure, qui incitait les autres à la mépriser.

Samuel n'ajouta rien : mais, une fois le sacrifice accompli, il entraîna Saül et son serviteur vers la salle où devait avoir lieu le festin. Il y avait là des tables disposées en *triclinium*, c'est-à-dire en fer à cheval, autour desquelles se pressaient une trentaine de convives, choisis parmi les notables de la ville⁶. Samuel conduisit Saül à la place d'honneur, puis dit au cuisinier : « *Servez le morceau de viande que je vous ai dit de mettre à part.* »

Le serviteur obéit et apporta une épaule de bœuf qu'il présenta à Saül : « *Prenez, dit Samuel, et mangez-la : c'est intentionnellement qu'elle a été mise de côté pour vous.* »

Or, l'épaule était, avec la poitrine, la part de la victime réservée aux prêtres dans les sacrifices. En principe elle ne pouvait être consommée que par eux, ou par leurs domestiques. C'était donc un honneur exceptionnel qui était fait là à Saül. Admirez ici la frugalité et la piété des anciens : l'épaule n'est pas considérée, en boucherie, comme un morceau de choix. Mais symboliquement, elle représente la force : c'est pourquoi on l'appelait : part royale.

4. Ce détail est donné par la plupart des grands commentateurs : Carth., p. 309 ; — Lyre, c. 373 ; — Corn., p. 311 ; — Rup., col. 1087 ; — H. S., c. 1304 ; — etc.

5. Cf. *Josué et les Juges*, p. 294.

6. Flav., dit : 70, l. VI, ch. v.

Après le banquet, Samuel ramena Saül coucher dans sa maison. Le lendemain il l'éveilla à la pointe du jour et sortit avec lui. Quand ils furent arrivés au bas de la ville, il lui dit : « *Faites passer votre serviteur devant nous, et laissez-le s'éloigner, afin qu'il ne voie pas ce que nous allons faire. Vous au contraire, demeurez un peu, parce que j'ai quelque chose à vous révéler de la part du Seigneur.* »

Dès qu'ils furent seuls, Samuel sortit une petite burette, qu'il avait apportée et qui contenait de l'huile sainte. C'était une huile dont la consécration avait été enseignée à Moïse⁷, et qui était additionnée de myrrhe, de cinnamome, de calame (ou roseau aromatique), et de canelle. Elle servait à oindre les prêtres, les objets sacrés, et il était défendu de l'employer à des usages profanes.

Samuel versa donc le contenu de sa burette sur la tête de Saül ; puis il l'embrassa en disant : « *Voici que le Seigneur vous a sacré prince sur son héritage ; et c'est vous qui délivrerez son peuple de la main de ses ennemis. Pour vous prouver que c'est bien le Seigneur qui vous a choisi, je vais vous donner trois signes qui ne vous laisseront aucun doute. D'abord, en me quittant aujourd'hui, vous allez trouver, près du tombeau de Rachel, sur l'heure de midi, deux hommes qui vous diront : Les ânesses que vous étiez allé chercher sont retrouvées. Votre père n'y pense plus, mais il est en peine de vous, et il dit : Que ferai-je pour retrouver mon fils ?* — Ensuite, lorsque, poursuivant votre route, vous arriverez au chêne de Thabor, vous serez rencontré par trois hommes qui se rendront à Béthel pour y adorer Dieu. L'un portera trois chevreaux, le second trois tourtes de pain, le troisième une bouteille de vin. Ils vous salueront fort civilement⁸ et vous offriront deux pains qu'il faut que vous acceptiez. — Enfin vous irez jusqu'à la colline du Seigneur⁹

7. Ex., xxx, 22-23.

8. Flav., l. VI, ch. v.

9. Les auteurs anciens sont partagés sur l'identification de cette localité. La B. J. pense qu'il s'agit de Gébéa ou Gabaa, la ville natale

où se trouve une garnison de Philistins. *Là vous rencontrerez une troupe de fils de prophètes qui descendront du sommet. Ils seront précédés de harpes, de tambourins, de flûtes et de cithares, et ils prophétiseront.*

Ces « fils de prophètes » dont il est question ici pour la première fois, nous apparaissent comme les premiers ancêtres des moines. C'étaient des hommes qui vivaient ensemble, sous un Supérieur et une règle commune, en s'adonnant à la prière et à l'étude de la Loi. Pour cette raison, la version chaldéenne les appelle des *scribes*. Cette institution, qui devait devenir très florissante au temps d'Elie et d'Elisée, est cependant antérieure à ces deux Prophètes, et l'on pense communément que ce fut Samuel qui en fut le fondateur¹⁰. S'il est dit ici qu'ils *prophétisaient*, cela ne veut pas dire qu'ils annonçaient l'avenir, mais simplement qu'ils chantaient les louanges de Dieu sous une impulsion toute surnaturelle¹¹.

« Quand vous les aborderez, continua Samuel, *l'esprit du Seigneur s'emparera de vous, vous vous mettrez, vous aussi, à prophétiser comme eux, et vous serez changé en un autre homme. A ces signes vous reconnaîtrez que c'est bien Dieu qui vous a choisi pour être roi. Dès lors n'hésitez plus, agissez royalement selon les circonstances et ne doutez pas que le Seigneur ne soit avec vous. Mais aussi, ne cessez jamais de prier et de Le consulter, pour savoir quelle est sa Volonté. Vous allez descendre avant moi à Galgala, afin d'y offrir un sacrifice d'actions de grâces. Cependant ne commencez pas sans moi ; attendez-moi pendant sept jours, jusqu'à ce que je vienne. Je célébrerai le sacrifice, et je vous instruirai de la conduite à tenir. »*

Les deux hommes se séparèrent. Mais l'onction qu'il venait de recevoir avait fait de Saül un homme nouveau.

de Saül, aujourd'hui : Tell-el-Foul. Rhaban Maur suppose qu'on l'appelait « colline du Seigneur » à cause de la présence des moines.

10. Cf. S. Bonaventure, t. VIII, p. 285. — Fill., p. 251.

11. Cf. H. S., col. 1304 ; — Lyre, c. 377 ; — Corn, p. 316.

Il sentait en lui maintenant l'autorité nécessaire pour s'imposer, la prudence et la lumière dont il avait besoin pour gouverner un royaume. Les signes annoncés se présentèrent exactement comme Samuel les lui avait annoncés : près du tombeau de Rachel, il rencontra deux hommes qui l'informèrent du retour des ânesses, et de l'inquiétude de son père à son sujet. Au chêne de Thabor, trois pèlerins en marche vers le sanctuaire de Béthel, et porteurs des présents indiqués, le saluèrent et lui offrirent deux pains. Enfin, en arrivant à Gabaa, une troupe de « nabis », descendant de la montagne en chantant et en s'accompagnant d'instruments, se présenta à ses yeux. Soudain l'esprit de Dieu fondit sur lui : il se joignit au groupe et se mit à chanter, lui aussi, des hymnes de louange, en accord avec les autres. Cependant, les traditions hébraïques rapportées par saint Jérôme, disent qu'il énonça à ce moment de véritables prophéties touchant Gog et Magog, les guerres qu'ils feraient, la vie éternelle, la récompense des justes, et le châtimement des méchants¹². Les habitants furent naturellement fort surpris de cette transformation subite, et ils se disaient les uns aux autres : « *Qu'est-il donc arrivé au fils de Cis ? Voilà qu'il est prophète maintenant, lui aussi !* »

Saül en effet était admirablement doué pour les exercices du corps, et le métier des armes : mais rien ne semblait le prédisposer à ces hautes faveurs mystiques. L'un des assistants cependant fit cette excellente réponse : « *Qui donc est le père des Prophètes ?* » ce qui voulait dire : c'est Dieu qui est le père des Prophètes en tant qu'ils sont tels. Ce n'est pas de leurs ascendants naturels qu'ils tiennent ce don : ils le reçoivent directement de leur Créateur qui peut évidemment l'accorder à qui et quand il lui plaît. *L'Esprit souffle où il veut*¹³.

Lorsque Saül eut regagné la maison paternelle, un de ses

12. Carth., p. 315 ; — H. S., c. 1304.

13. Jo., III, 8.

oncles qui avait nom *Abénar*¹⁴ et qui nourrissait à son endroit une grande affection, lui demanda des nouvelles de son voyage. Le jeune homme raconta l'histoire des ânesses échappées et comment il avait eu l'idée de se rendre chez l'homme de Dieu. « *Et que t'a dit celui-ci ?* » demanda l'oncle. — Il m'a dit qu'elles étaient retrouvées », répondit Saül. Mais il n'ajouta rien : il ne fit aucune allusion à la royauté et à l'onction qu'il avait reçue, montrant ainsi à quel point il était maître de lui. Car on sait avec quel empressement les hommes parlent de tout ce qui peut les flatter et les mettre en vedette.

Cependant Josèphe lui prête des sentiments plus intéressés.

Il ne voulut point parler (de la royauté), dit-il, de crainte qu'on ne voulut pas y ajouter foi, ou que cela ne lui attirât de l'envie. Encore qu'(Abénar) fût son parent et son ami, il estima que le meilleur était de tenir la chose secrète, la faiblesse des hommes étant si grande que très peu sont constants dans leurs amitiés, et capables de voir sans envie la prospérité des autres, même celle de leurs proches et de leurs amis, quoiqu'ils sachent qu'elle leur arrive par une grâce particulière de Dieu¹⁵.



Tout étant ainsi préparé, Samuel convoqua quelques jours plus tard une assemblée générale du peuple à Masphath et le harangua en ces termes : « *Voici ce que le Seigneur m'a commandé de vous dire : C'est moi qui ai tiré Israël de l'Égypte ; c'est moi qui vous ai délivrés de la puissance des Égyptiens, et de la main de tous les rois qui vous opprimaient. Vous cependant, en reconnaissance de tant de bienfaits, vous ne voulez plus être gouvernés par ce Dieu qui seul vous a sauvés de tous les maux et de toutes vos tribulations. Vous voulez un roi, comme en ont toutes les nations.*

14. Flav., l. VI, ch. v.

15. Flav., l. VI, ch. v.

Eh bien, soit. Qu'il en soit fait selon votre bon plaisir. Nous allons procéder à un tirage au sort en règle pour savoir quel sera l'élu. Rangez-vous par tribus, par familles, et par foyers. » Quand ce fut fait, on tira au sort, et ce fut la tribu de Benjamin qui sortit. On prit alors les noms de toutes les familles de cette tribu, on les mit dans une urne, et le sort tomba sur celle de Metsi. On recommença l'opération avec, cette fois, les noms de tous les hommes de cette famille, et elle donna Saül, fils de Cis. On le chercha alors de tous côtés : et l'on constata qu'il n'assistait pas à la réunion :

« Sachant, dit Josèphe, ce qui allait se passer, il n'avait pas voulu se trouver là, afin de montrer qu'il n'avait pas l'ambition d'être roi¹⁶. » Et il se cacha si bien que Samuel dut consulter le Seigneur, sans doute au moyen de l'urim et du tumim, pour découvrir où il était. Le Seigneur ayant répondu qu'il était caché à la maison, on courut aussitôt l'y quérir, et on l'amena au milieu de la foule, qu'il dominait de sa haute stature. Samuel alors le présenta au peuple : « Voici, dit-il, celui que Dieu a choisi. » Puis il détailla les qualités qui rendaient Saül digne d'un tel honneur, et dont l'énoncé fit éclater les cris de : *Vive le roi !* Il lut ensuite la loi du royaume, c'est-à-dire une sorte de charte constitutionnelle, qu'il avait rédigée par écrit et qui précisait les devoirs du peuple envers le roi, et du roi envers le peuple. Après quoi il congédia l'assemblée, et chacun rentra chez soi. Saül retourna à Gabaa, suivi d'une partie de l'armée : de ceux, précise l'Écriture, dont Dieu avait touché le cœur, de ceux qui, faisant confiance à Samuel, acceptaient son choix sans discuter. Mais beaucoup d'autres, se conduisant en vrais fils de Bétial, se mirent à murmurer : « Est-ce celui-là, disaient-ils, qui pourra nous sauver ? » Et, pleins de mépris pour ce nouveau roi, ils ne lui offrirent aucun présent, ce qui, en raison des usages en cours, constituait une grave injure.

16. Flav., l. VI, ch. v.

Saül, cependant, faisait semblant de ne rien remarquer, de ne pas les entendre : sans cela, il aurait été obligé de sévir, et il ne voulait pas commencer son règne par des mesures de rigueur.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Que Saül ait été une figure du Christ, nous en aurons une preuve plus loin en entendant David l'appeler constamment « l'Oint du Seigneur », *Christus Domini*. Comme le Messie, il fut appelé par la voix unanime d'Israël ; et, quand il eut reçu l'onction, il commença par être méprisé ainsi qu'on vient de le voir. Ceux qui le suivirent étaient peu nombreux, dit saint Ephrem¹⁷, c'étaient ceux qui n'avaient pas demandé de roi, et qui n'ambitionnaient pas la royauté. Les fils d'iniquité, au contraire, ceux qui avaient réclamé un monarque à grands cris, lorsque Saül leur fut donné, et qu'ils perdirent ainsi l'espérance de voir cette dignité leur échoir, protestèrent et accusèrent ce roi d'être sot et inutile. L'allégorie vise manifestement les Juifs : ils avaient appelé le Messie de tous leurs vœux ; mais quand ils le virent, ils le méprisèrent ; bien plus, ils le crucifièrent. « *En quoi celui-là nous sauvera-t-il ?* » disaient-ils. Les contemporains de Saül voyaient la faiblesse de la tribu de Benjamin, la petite condition de la famille du nouvel élu, et ils mettaient en regard la puissance de leurs ennemis, les Philistins et les Ammonites. Ils n'appelaient même pas Saül par son nom, à la manière de ceux qui méprisent ou qui détestent. Ainsi devaient faire les contemporains de Jésus, quand ils l'entendraient s'imposer comme maître de doctrine : « *D'où vient à celui-là sa sagesse et son pouvoir ? N'est-il pas le fils d'un*

17. Ephr., t. I, c. 353.

ouvrier ? D'où tient-il toutes ces choses ? » Et ils se scandalisaient à son sujet¹⁸.



Si Saül avait été choisi pour être roi d'Israël, c'est qu'il avait les qualités requises pour cette haute fonction, comme Judas avait celles qu'exigeait la dignité d'Apôtre. L'un comme l'autre n'ont sombré dans le crime et le désespoir que parce qu'ils en ont fait mauvais usage : Dieu nous choisit d'après le moment présent, explique saint Jérôme, mais ce choix n'annule pas la liberté de celui qui en est l'objet ; il ne le met à l'abri, ni des tentations, ni de la ruine totale¹⁹. Nous trouvons donc chez Saül, au principe de sa vocation, les qualités qui font le chef ; celles que doit posséder un évêque, un apôtre, un prince chrétien, un serviteur de Dieu.

1. — Remarquons d'abord avec saint Grégoire — dont nous allons suivre pas à pas le *Commentaire* sur ce point²⁰, que l'Écriture donne non seulement le nom de son père, mais aussi celui de ses ascendants jusqu'à la sixième génération. *Il était, nous dit-elle, fils de Cis, fils d'Aniel, fils de Seror, fils de Béchorat, fils d'Aphia, fils d'un homme de Benjamin.*

— Pourquoi cela ? Pour nous apprendre que celui qui est appelé à diriger les autres doit être l'héritier et le représentant d'une tradition. Quand il s'agit de dignités ecclésiastiques, cette tradition ne peut être que celle des Pères de l'Église et des Souverains Pontifes.

2. — Son père s'appelait *Cis*, mot qui veut dire : *dur*. C'est qu'aussi bien les vrais prédicateurs sont durs dans leur vie et dans leur action. Quand ils prêchent, ils ne ménagent pas les pécheurs ; mais pour bien corriger les

18. Mt., XIII, 54-57.

19. *Comment. in Ezechielem*, ch. xx.

20. *In primum Regum*, l. IV, 20 et sqq. — *Pat. lat.*, t. LXXIX, c. 247 et sqq.

autres, ils commencent par pratiquer eux-mêmes ce qu'ils enseignent. Saint Jean-Baptiste paraissait dur, quand il appelait les Juifs : *Race de vipères*. Mais il était impitoyable pour lui-même, lui que l'Évangile nous montre vêtu de poils de chameau, portant une ceinture de cuir autour des reins, se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage²¹.

Notre-Seigneur non plus n'était pas tendre pour les Phariséens, quand il les traitait de sots²², d'hypocrites et de sépulcres blanchis. C'est de lui que le Prophète avait dit : *Voici que j'ai rendu votre visage aussi dur que le diamant et le silex*²³. Nul n'a été plus dur pour lui-même que Celui qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête, qui a pris sur ses épaules tous les péchés du monde, et qui a accepté volontairement le supplice de la croix. Cependant il n'est pas possible d'imaginer rien de plus tendre et de plus compatissant que ce Cœur qui a tant aimé les hommes et qui en mourant suppliait son Père de pardonner à ses bourreaux !

3. — Il est dit aussi de *Cis*, qu'il était *fortis robore*, c'est-à-dire fort d'une vraie force. Car, explique saint Grégoire, il y a dans l'Église des gens qui sont forts par orgueil, par arrogance : ils font de grandes choses. Mais dès qu'on cesse de louer ce qu'ils font, ils cessent eux-mêmes de faire ces grandes choses. Celui-là est *fort d'une vraie force*, qui tire la puissance de son action non de l'orgueil, mais du Saint-Esprit. C'est de cette force qu'ont été revêtus les martyrs, les vierges, qui tinrent en échec la fureur des persécuteurs, les défenseurs intrépides de la foi, et tous les Saints. Et Notre Seigneur ne permit pas à ses Apôtres de partir à la conquête du monde, avant qu'ils l'eussent reçu du Saint-Esprit²⁴.

4. — Il dépassait tout le monde de la hauteur de sa tête :

21. Mt., III, 4-7.

22. Lc., XI, 40.

23. Ezech., III, 8.

24. Lc., XXIV, 49.

c'est-à-dire qu'au milieu du monde, il gardait un jugement lucide. L'immense majorité des hommes au contraire ont la tête perdue dans la foule : parce qu'ils suivent sans discernement l'opinion courante, ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, ou lu dans leur journal, ils ne prennent pas soin de juger sainement des choses. Daniel, bien qu'enfant, dépassait la foule de toute sa tête, quand, au milieu d'une multitude aveugle qui réclamait la mort de Suzanne, il criait : « Pour moi, je suis pur du sang de cette femme²⁵. » C'est là le privilège des contemplatifs, des méditatifs, des hommes d'oraison, de tous ceux qui s'appliquent à dépasser les choses de ce monde, et à voir les événements dans la lumière de Dieu. *Spiritualis judicat omnia*²⁶, dit saint Paul.

5. — Il est envoyé par son père à la recherche des ânesses qui se sont échappées : figurant ainsi le Christ qui sera envoyé par son Père à la recherche des âmes qui se sont enfuies loin de Lui et qui, têtues comme des ânesses, s'obstinent dans leur éloignement. Il les *cherche* à la manière dont Dieu cherchait Adam dans le Paradis terrestre, en s'efforçant de trouver le chemin de leur cœur et de les provoquer au repentir : *Adam, ubi es ?*

6. — Mais après les avoir cherchées quelque temps, Saül éprouve le besoin de revenir vers son père à la maison ; ainsi l'homme apostolique, après avoir couru dans le monde à la poursuite des âmes, sent la nécessité de rentrer en lui-même, dans cette chambre intérieure où se pratique le colloque avec le Père des cieux²⁷, de se retremper dans le silence et la méditation. Il sait que le souci des âmes ne doit jamais lui faire oublier la sienne, et que son Père s'inquiéterait s'il voyait qu'il la néglige pour courir après les autres.

25. Dan., XIII, 46. — Cf. *Le Prophète Daniel*, p. 44.

26. L'homme spirituel juge toutes choses. (I Cor., II, 15.)

27. Mt., VI, 6.

CHAPITRE VIII

CAMPAGNE CONTRE LES AMMONITES

(I Rois, XI)

SAÛL était au pouvoir depuis un mois lorsque Naas, roi des Ammonites, fit brusquement irruption dans la province de Galaad, et vint mettre le siège devant la ville de Jabès, qui en était la métropole. Les Ammonites étaient de vieux ennemis d'Israël : nous les avons déjà rencontrés au temps de Jephthé, occupant indûment la Transjordanie, c'est-à-dire le domaine des trois tribus établies par Moïse à l'est du Jourdain : Ruben, Gad et la moitié de Manassé¹. Ils soutenaient que ce territoire leur avait été injustement ravi, au moment de l'arrivée des Juifs en Palestine, et prétendaient en exiger la restitution. Pour semer la panique devant son armée, Naas faisait crever l'œil droit à tous les habitants mâles qui tombaient entre ses mains : c'était, explique Josèphe, une manière de les rendre inaptes à la guerre. Car au combat, l'œil gauche se trouvant couvert par le bouclier, il leur devenait impossible de prendre les armes².

Se voyant acculés à une ruine sans espoir, les habitants de Jabès proposèrent à Naas de traiter : « *Recevez-nous à composition*, dirent-ils, nous vous paierons un tribut³ et nous deviendrons vos vassaux. — *La composition que*

1. Cf. *Josué et les Juges*, p. 186 et suiv.

2. Flav., l. VI, ch. v.

3. Carth., p. 319.

f'exigerai, répondit Naas, sera de vous arracher à tous l'œil droit, et de faire ainsi de vous, par cette mutilation infamante, l'opprobre de votre nation. Si vous n'acceptez pas ma proposition, préparez-vous à l'extermination générale. Il ne sera fait aucun quartier, et votre ville sera détruite de fond en comble. A vous de choisir, et de voir si vous préférez perdre un œil ou périr... »

Epouvantés par ces menaces, les anciens du peuple supplièrent le roi de leur accorder au moins sept jours de délai pour chercher du secours. S'ils n'en trouvaient pas, ils se rendraient à merci. Naas accepta : les Juifs lui inspiraient un tel mépris qu'il les jugeait incapables de risquer leur vie pour délivrer les assiégés, et il estimait que cette concession lui conférait le droit d'exercer ensuite telle vengeance qu'il voudrait.

Les habitants de Jabès dépêchèrent donc en hâte des délégations vers toutes les tribus d'Israël pour demander de l'aide à tout prix. Les messagers reçurent partout l'accueil le plus empressé, le plus compatissant : on pleura, on gémit, on se lamenta avec eux, sans que personne cependant se déclarât prêt à les suivre. Ainsi en fut-il en particulier à Galgala : mais tandis que les habitants se répandaient en manifestations bruyantes et stériles sur l'insulte faite à Israël, Saül revint des champs. Fidèle aux grandes traditions antiques, il continuait, malgré le nimbe dont l'enveloppait maintenant son titre de roi, à tenir lui-même le manche de sa charrue. Il imitait en cela Abraham, Isaac, Jacob, Moïse et les autres Patriarches, qui ne délaissèrent jamais leurs fonctions de pasteurs nomades. Telle fut aussi la conduite des Romains de la première race qui, élevés à la dignité de sénateur, de général, ou même de dictateur, comme Cincinnatus, ne se croyaient pas dispensés pour autant de travailler la terre de leurs mains⁴.

4. Flav., *loc. cit.*

5. Cf. Plin., *Hist.*, l. XVIII, ch. III ; — Valère Maxime, l. IV, ch. IV.

En voyant l'attroupement formé autour des messagers de Jabès, et en entendant les cris que poussait le peuple, Saül demanda ce que voulaient ces gens. On le lui rapporta. Alors, soudain, l'esprit de Dieu fondit sur lui, le revêtant de courage et d'intelligence, et il entra dans une très grande colère. Mais c'était une sainte colère, provoquée par l'outrage que cet idolâtre de Naas se permettait envers le peuple du vrai Dieu. Dans la fureur de son indignation, Saül prit ses deux bœufs, les coupa en morceaux, qu'il fit porter par des messagers dans toutes les terres d'Israël, en disant : *Quiconque ne se lèvera pas pour nous suivre, Samuel et moi, verra ses bœufs traités de la même façon.* Cette menace fit tant d'effet que les Hébreux se levèrent comme un seul homme. Dès le lendemain⁶, ils étaient rassemblés à Bézech, à trente kilomètres de Jabès, au nombre de sept cent soixante-dix mille. Alors, Saül, ayant fait venir les messagers de Jabès, en garda quelques-uns pour lui servir de guides, puis renvoya les autres en grande hâte assurer leurs concitoyens que, le lendemain⁷ à l'heure où le soleil brillerait dans toute sa force, ils seraient délivrés.

Les assiégés reçurent cette nouvelle avec la joie que l'on devine. Néanmoins, pour endormir la méfiance de l'ennemi et permettre à Saül de le surprendre plus facilement, ils donnèrent à entendre aux Ammonites que personne n'avait consenti à les secourir, autrement que par de bonnes paroles, et que, dès lors, ils allaient capituler comme ils l'avaient promis : « Demain, dirent-ils, nous nous rendrons à vous, et vous nous traiterez comme il vous plaira. »

Saül cependant, ayant recensé et organisé rapidement les hommes venus à lui, passa avec eux le Jourdain, marcha toute la nuit, et arriva le lendemain, avant le lever du soleil, à portée de l'ennemi⁸. Là il divisa sa troupe en trois

6. Flav., I. VI, ch. v.

7. Le mot *demain* n'est pas à prendre au sens littéral. Il signifie simplement : un jour prochain, d'après Lyre. Josèphe parle de *trois jours*, suivi par H. S. et Carth.

8. Flav., I. VI, ch. v.

colonnes, et au petit jour il attaqua brusquement, sur trois points à la fois, le camp des Ammonites. Ceux-ci, ne se méfiant de rien, se préparaient à recevoir la reddition des gens de Jabès. Surpris par la violence de l'irruption des Juifs, ils furent taillés en pièces, et le massacre dura jusqu'à ce que le soleil eût atteint son zénith. Les survivants s'enfuirent dans toutes les directions, chacun ne cherchant qu'à se sauver lui-même, sans plus penser à ses camarades. Saül pénétra sur le territoire des Ammonites, le ravagea entièrement, et revint avec son armée chargée de butin. Cette victoire lui valut naturellement un prestige considérable. « Les Juifs ne pouvaient se lasser d'admirer sa valeur et de publier ses louanges. On vit par un soudain changement ceux qui jusque-là le méprisaient lui rendre maintenant le plus d'honneur, et proclamer hautement que nul ne lui était comparable. »

On ne se contentait pas de demander avec ironie quels étaient ceux qui avaient osé dire : *C'est donc Saül qui sera notre roi ?* On voulait une punition exemplaire, et on réclamait à grands cris la tête d'au moins quelques-uns d'entre eux.

Saül loua ces sentiments d'affection à son égard, mais déclara avec serment qu'il ne souffrirait pas que la joie d'une telle journée fût assombrie par le supplice de qui que ce fût. Il n'était pas admissible qu'ils souillent du sang de leurs frères une victoire dont ils devaient une si grande reconnaissance à Dieu. Il était bien préférable au contraire de renoncer à toutes les inimitiés, afin que rien n'empêchât la réjouissance d'être générale⁹.

Quelques jours plus tard, Samuel convoqua l'assemblée du peuple à Galgala, afin de confirmer l'élection du roi. Il consacra Saül pour la troisième fois¹⁰, en répandant

9. Flav., I. VI, ch. v.

10. Il l'avait fait déjà une première fois à Ramatha (I Reg., x, 1), une deuxième à Masphat (x, 24). Saül fut donc oint trois fois, comme plus tard David.

l'huile sainte sur son front, et en le revêtant des insignes royaux¹¹, puis il le fit acclamer par la foule. Après quoi on offrit au Seigneur des sacrifices d'animaux, et on se livra à de grandes réjouissances pour célébrer cet heureux événement, en même temps que le rétablissement de la paix.

Ceci se passa vers l'an 1040, d'après la chronologie admise aujourd'hui¹², et c'est ainsi que la monarchie supplanta en Israël le régime des Juges.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Voici comment saint Pierre Damien a exposé le sens mystique de cet épisode, dans une lettre adressée aux moines de Cluny :

Il faut, dit-il, fuir le monde, qui engendre les ténèbres, il faut rechercher la solitude, où la vraie lumière jaillit comme dans le désert. Il faut absolument écarter de notre amitié celui qui, vivant perpétuellement dans les ténèbres, répand l'obscurité et éteint la lumière chez ceux qui l'accueillent et lui obéissent. Bien plus, nous devons faire une guerre inexpiable à celui qui arrache les yeux de ses amis. C'est là ce que nous enseigne, dans le texte sacré, l'histoire (de Naas l'Ammonite)... Que devons-nous voir, sous ce roi orgueilleux, sinon le monde rebelle à son Créateur, ou le démon, son prince ? C'est de lui qu'il est écrit en effet, qu'il est *roi sur tous les fils d'orgueil*¹³. Et parce que Naas (en hébreu) signifie : *serpent*, c'est bien de ce reptile venimeux et faux qu'il s'agit ici. Que signifie Jabès, cette « cité d'Israël »¹⁴, sinon l'âme chrétienne tendue vers la vision de Dieu par l'appli-

11. Corn., p. 323.

12. Ricc., p. 333 ; Daniel-Rops, p. 451.

13. Job, xli, 25.

14. Israël est pris ici au sens de : celui qui voit Dieu.

cation à la contemplation ? Mais parce que Jabès signifie : *sèche*, ou *desséchée*, il convient de voir en elle l'âme qui a délaissé l'onction de la grâce divine, pour brûler de l'ardeur de la concupiscence charnelle. En cessant d'attirer à elle la rosée de ce don céleste, elle devient sèche, elle qui auparavant était arrosée et vivifiée par son effusion. Le Seigneur l'a dit par la bouche d'Isaïe : *Je verserai de l'eau sur celle qui a soif, et j'arroserai celle qui est desséchée*¹⁵.

Et justement parce qu'elle n'a plus de dévotion, cette âme est prête à conclure un pacte avec celui qui l'assiège, sur la base du péché d'habitude : elle cessera toute mortification, elle ne refusera rien à la chair de ce qu'elle peut lui accorder, sans cependant aller jusqu'à la faute mortelle.

Mais le démon ne se contente pas de cela : il veut qu'elle s'arrache l'œil droit. Qu'est-ce à dire ? — Notre âme a comme deux yeux en effet : l'un qui lui sert à voir les choses de ce monde, c'est son œil gauche ; l'autre qui lui permet de contempler les réalités surnaturelles, c'est son œil droit. Or le diable sait bien que, tant que l'âme garde celui-ci, c'est-à-dire tant qu'elle s'applique à regarder vers Dieu, à prier, à faire oraison, il n'en sera jamais le maître. C'est pourquoi il exige que cet œil soit, non seulement aveuglé, mais arraché ; que le sens des réalités surnaturelles soit détruit jusqu'à la racine. C'est ce qui advint aux Juifs le jour où ils refusèrent solennellement de reconnaître le Christ pour le Fils de Dieu. Ce jour-là, comme le dit saint Paul¹⁶, ils furent vraiment frappés de cécité, ils devinrent *l'opprobre* d'Israël, la honte du peuple des vrais serviteurs de Dieu.

Heureusement Jabès sut se garder de ce malheur. Aussi bien, elle est située *en Galaad*, mot qui veut dire : *monceau de témoignages*. Or les *témoignages* sont innombrables dans l'Eglise, pour affirmer l'importance de la prière, et qu'il ne faut jamais l'abandonner. Jabès demande donc une trêve de sept jours ; de sept, entendez bien, c'est-à-dire d'une semaine entière, comptant à la fois les six jours du travail et le repos du sabbat. En style clair, cela signifie que cette âme entend malgré tout persévérer dans la pratique des bonnes œuvres — figurée par le nombre

15. xliv, 3.

16. Rom., xi, 25.

six — et la fidèle observation du sabbat, ou septième jour, c'est-à-dire du repos de la contemplation.

Alors le Sauveur ne manque jamais de venir à son aide. C'est Lui qui est représenté ici par Saül, que l'Écriture appelle souvent *Christus Domini*, l'Oint du Seigneur, parce qu'il fut une figure du Christ, du vrai Roi d'Israël, toujours prêt à voler au secours de ceux qui sont dans la détresse et qui font appel à Lui. Il divise son armée en trois parties, en fonction des trois vertus théologiques : la foi, l'espérance et la charité. Quand en effet le Sauveur peut s'appuyer sur elles trois, la défaite du démon est certaine. Cependant Saül ne promet le salut que pour le lendemain, quand le soleil sera dans sa force, parce qu'il faut que l'âme, qui s'est refroidie dans la négligence, ravive en elle la flamme du divin amour : alors elle sera délivrée¹⁷.

17. Dam., c. 1094. — Nous avons complété son commentaire par quelques considérations tirées de Carth., Rhab., Lyre, etc.

CHAPITRE IX

RETRAITE DE SAMUEL
ET PREMIÈRES DIFFICULTÉS AVEC SAÛL

(I Rois, xii et xiii)

SAMUEL voulut profiter de l'assemblée générale qui se tenait à Galgala pour résilier solennellement ses fonctions de Juge, pour exhorter aussi les Hébreux à la fidélité envers le Seigneur, et envers le roi qu'il leur avait donné : « Vous voyez, leur dit-il, que je me suis rendu à tout ce que vous m'avez demandé, et j'ai établi sur vous un roi, qui a maintenant pris le pouvoir en main. Pour moi, j'ai vieilli, mes cheveux sont devenus blancs, je suis mûr pour la retraite ; mes fils, dont vous avez eu à vous plaindre, sont rentrés dans la vie privée, et, redevenus de simples citoyens, n'aspirent plus qu'à servir leur souverain de tout leur pouvoir. Avant de quitter moi-même la scène publique, je vous conjure, devant le Dieu tout-puissant, et le roi qui le représente parmi vous, de dire hardiment et librement, sans qu'aucune considération vous en empêche, s'il m'est arrivé de commettre des actes contraires à la justice¹, de prendre le bœuf ou l'âne de qui que ce soit ; d'imputer à quelqu'un de faux crimes ; d'opprimer par violence, d'accepter des présents, fût-ce même une paire de souliers² ; de réquisitionner pour mon usage des chevaux, ou chose quelconque appartenant à l'un d'entre vous. Dites-le, je vous

1. Flav., l. VI, ch. vi.

2. Ces derniers mots sont ajoutés par les Septante, et confirmés par un passage de l'Eccl., xlvi, 22.

en supplie, et je ferai réparation. » La foule s'écria aussitôt d'une seule voix que nul ne pouvait lui imputer chose semblable ; qu'il n'avait jamais opprimé ni lésé personne : au contraire, il les avait toujours gouvernés justement et saintement. Samuel leur demanda de l'attester en présence du Seigneur : « Dieu soit témoin contre vous en ce jour, et témoin son élu, que vous n'avez rien trouvé à ma charge ! » Et tous répondirent : « Qu'ils soient témoins ! »

Alors il reprit : « Puisque vous n'avez rien à me reprocher, laissez-moi maintenant vous dire les torts dont vous vous êtes rendus coupables envers Dieu, et en particulier l'offense que vous lui avez faite en postulant un roi, contre sa Volonté. Vous auriez dû vous souvenir que, lorsque Jacob, notre père, eut été contraint de descendre en Egypte pour éviter la famine, et que sa descendance, qui s'était multipliée d'une façon prodigieuse, se trouva là soumise à la plus cruelle des oppressions, Dieu, cédant aux prières de son peuple, ne se servit point d'un roi, pour les tirer d'une si extrême misère. Il leur envoya Moïse et Aaron, qui les arrachèrent à l'Egypte et les établirent dans ce pays-ci. Lorsque ensuite, en punition de leurs péchés, Dieu dut les livrer successivement à Sisara, général de l'armée d'Asér, puis aux Philistins, puis aux Moabites ; lorsqu'ils crièrent vers lui, reconnaissant humblement leurs fautes et disant : « Nous avons abandonné le Seigneur, pour servir Baal et Astaroth ; mais délivrez-nous maintenant, c'est vous que nous voulons servir désormais », Dieu ne leur envoya point des Rois, pour les tirer d'affaire. Mais il suscita tour à tour : Jephthé, Gédéon, Samson, moi-même, et d'autres encore, qui vous permirent d'éliminer miraculeusement ces divers oppresseurs. Comment, après cela, après tant de preuves de la sollicitude de votre Dieu pour vous, comment avez-vous pu me dire : « Nous ne voulons plus de ce régime théocratique ; nous voulons un roi, comme les autres peuples ! » Devant votre obstination, j'ai dû céder, j'ai demandé à Dieu de me faire connaître l'homme qu'il accepterait de voir régner sur vous, et je l'ai sacré moi-même. Maintenant,

vous l'avez, ce roi que vous avez voulu et réclamé. Le Seigneur a daigné se plier à votre désir. Il ne s'est pas détourné de vous : Si vous Le craignez, si vous Lui obéissez, si vous écoutez sa voix, si vous n'exaspérez pas sa bouche contre vous (c'est-à-dire : si vous ne le poussez pas à prononcer votre condamnation), Il vous traitera comme de vrais serviteurs, vous et le roi qui vous gouverne. Si au contraire, vous n'écoutez pas sa voix, si vous Le provoquez à prononcer des paroles d'exaspération³, Sa main s'appesantira sur vous comme elle s'appesantit sur vos pères. Sachez cependant, que, bien que Dieu ait consenti à vous donner un roi, ce changement lui a été très pénible, et l'a fortement irrité contre vous.

Je m'en vais, sans plus tarder, vous le prouver par un miracle. Ne fait-on pas aujourd'hui la moisson du froment ? (On était en effet au milieu de l'été et, à cette époque, il ne pleut jamais en Palestine.) Or je vais invoquer le Seigneur, et il répondra par la plus formidable tempête que vous ayez jamais vue. Le Prophète se mit donc en prières, et aussitôt le tonnerre éclata avec une violence inouïe, accompagné d'un si grand nombre d'éclairs et d'une grêle si grosse, que le peuple épouvanté se crut perdu⁴.

« Implorez pour nous le Seigneur votre Dieu, criait-il. Sinon, nous allons mourir, car nous avons ajouté à tous nos péchés antérieurs ce crime de demander un roi ! »

« — Soyez sans crainte, repartit Samuel. Oui, vous êtes bien coupables. Du moins ne tournez jamais le dos à Dieu ; servez-le au contraire de tout votre cœur. Souvenez-vous des malheurs qui ont fondu sur vous, chaque fois que vous l'avez délaissé, pour aller à des idoles qui sont impuissantes à secourir et à sauver, puisqu'elles sont néant. Dieu ne saurait abandonner, à cause de l'honneur de son saint Nom, le peuple qu'il s'est choisi, et dont il a juré qu'il ferait son

3. Exaspérer sa bouche, exaspérer ses paroles : proprement en hébreu : « Rendre amère sa bouche, c'est-à-dire : prendre en mauvaise part ses exhortations et ses commandements. »

4. Flav., l. VI, ch. vi.

peuple. *Que le Seigneur me garde de l'offenser, en cessant de prier pour vous !* Toujours je l'invoquerai ; toujours je serai prêt à vous instruire de la voie du bien et de la justice. Mais vous, restez fidèles à la loi de Moïse, servez sincèrement le Seigneur, en considérant les grandes choses qu'Il a faites pour vous. *Si, au contraire, vous persévérez dans le mal, vous serez perdus, et vous, et votre roi.* »

Après ce discours, l'assemblée se sépara, et Saül retourna à Béthel. L'Écriture ajoute ici que ce dernier était *fils d'un an*, quand il commença à régner, et qu'il régna deux ans sur Israël. Or nous avons vu que Saül était, non pas dans les langes, mais dans la force de l'âge, quand il fut choisi par Samuel, et nous savons par les *Actes des Apôtres*, que son règne dura quarante ans⁵. Que signifie cette phrase étrange ? Elle a été tournée et retournée par les commentateurs, sans qu'ils puissent lui trouver un sens acceptable. Il est donc évident qu'elle cache une vérité plus profonde, et il faut, pour en avoir l'explication, nous adresser aux Pères de l'Église. En effet, dit saint Grégoire le Grand, ce qui ne peut se comprendre selon la lettre doit être entendu en fonction de sa signification cachée. Le roi est dit *avoir un an*, pour exprimer qu'il avait gardé dans sa nouvelle dignité l'innocence qui est le privilège de l'enfance... C'est là, de toute évidence, ce que la Vérité recommande aux pasteurs des Églises, quand elle leur dit : « *Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* ». » De ce roi donc, qui fut d'abord bon, puis devint mauvais, il est dit : *qu'il avait un an, quand il commença à régner, et qu'il régna deux ans*. Bien qu'il ait régné en réalité de nombreuses années, il est dit *n'avoir régné* que pendant le temps où il fut humble et innocent. Car par la suite, étant devenu orgueilleux et désobéissant, il entendit tomber sur lui, de la bouche de Samuel, cette sentence : *Parce que tu as rejeté*

5. XIII, 21.

6. Mt., XVIII, 3.

la parole du Seigneur, le Seigneur l'a rejeté : tu n'es plus roi ». »

Une fois rentré à Béthel, Saül avait licencié toute son armée, sauf trois mille hommes qu'il retint sous les armes. Il en garda les deux tiers près de lui, tandis qu'il expédiait le reste, sous le commandement de son fils aîné Jonathas, à Gabaa, dans la tribu de Benjamin, aujourd'hui Tell-el-Foul.

Il y avait là une de ces garnisons que les Philistins avaient établies sur les points du terrain les plus solides pour s'assurer la domination du pays tout entier. Le lieu était admirablement choisi. Les fouilles entreprises par les Américains dans le premier quart de ce siècle ont mis à jour les restes d'une citadelle, campée sur un mamelon rocheux d'où la vue s'étendait fort loin sur l'horizon. Ce mamelon était solidement protégé par un rempart que prolongeait un glacis qui épousait la pente de la colline⁶.

Il est probable que cette garnison philistine s'était livrée à quelque acte de banditisme, et que ce fut là la cause qui motiva l'intervention de Jonathas. En tout cas, celui-ci attaqua la forteresse sans crier gare, s'en empara, et massacra tous les occupants. Saül comprit que cette agression allait inévitablement provoquer une riposte. Il fit aussitôt proclamer à son de trompe, à travers tout le pays, l'état d'alerte, et appela à nouveau tous les hommes sous les armes.

Les Philistins, en effet, furieux de l'affront qu'ils avaient subi, étaient en train de rassembler une armée formidable, pour châtier Israël : *trente mille chars de combat, six mille cavaliers, et une infanterie aussi nombreuse que le sable*

7. I Reg., xv, 26. — Greg., col. 336. — Cette interprétation est aussi celle de saint Jérôme, et elle rallie l'unanimité des commentateurs ; voir par exemple Proc., c. 1094 ; Rup., c. 1088, etc. Elle est renforcée par la version chaldaïque de la Bible, qui dit : *Comme le fils d'un an en qui il n'y a point de fautes, ainsi était Saül, quand il accéda au trône.* (Poly., p. 232.)

8. Cf. Revue biblique, 1923, p. 426.

au bord de la mer — Josèphe évalue son effectif à trois cent mille hommes — vinrent prendre position à Machmas, à l'est de Bethaven.

A cette nouvelle, une véritable panique s'empara des Hébreux : au lieu de rejoindre Saül, ils allèrent se cacher dans les cavernes, dans les lieux écartés, au milieu des rochers, dans les cachettes et les citernes. Beaucoup franchirent le Jourdain pour se mettre en sécurité sur le territoire de Ruben et de Gad, ou même n'hésitèrent pas à passer dans le camp des Philistins, en voyant que ceux-ci étaient les plus forts⁹. Saül, ne sachant comment enrayer cette débandade, fit prier Samuel de venir le rejoindre à Galgala où il se trouvait alors, afin d'aviser ensemble aux mesures à prendre. Le Prophète lui répondit de préparer tout ce qui était nécessaire pour un holocauste solennel, et de l'attendre sur la place pendant sept jours, jusqu'à ce qu'il vint en personne offrir le sacrifice. Cela fait, on engagerait la bataille. Saül obéit : mais le septième jour, Samuel n'apparaissait pas, la débandade s'accélérait, la petite troupe demeurée avec le roi fondait à vue d'œil. Alors il n'y tint plus. « Amenez-moi les victimes », dit-il. On obéit, et il les immola lui-même. Il achevait à peine, que l'on annonça l'arrivée de Samuel. Saül se porta avec empressement à sa rencontre. Mais il se heurta à un accueil glacial. « Qu'avez-vous fait ? demanda le Prophète. — J'ai vu, dit Saül embarrassé, que mes hommes me quittaient les uns après les autres. Vous, vous n'arriviez pas au jour convenu ; les Philistins étaient rangés en ordre de bataille, à Machmas, prêts à descendre sur Galgala, et à m'attaquer. Alors je me suis dit : *Et moi qui n'ai pas apaisé la face du Seigneur !* Talonné par cette nécessité, j'ai offert l'holocauste, sans vous attendre. — Vous avez agi follement, répondit Samuel, vous n'avez pas observé les ordres que Dieu vous avait donnés par mon intermédiaire. Je vous avais dit d'attendre sept jours entiers, et non pas six jours et demi. Vous

9. Rhab., c. 40.

n'auriez pas dû croire si facilement que j'avais oublié ma promesse, et surtout vous n'auriez jamais dû offrir vous-même un sacrifice. Vous savez bien que c'est là un pouvoir réservé aux prêtres. Si vous aviez respecté les instructions que je vous avais transmises, vous auriez affermi votre trône d'une manière définitive. Mais, puisque vous avez désobéi, *votre règne sera sans lendemain*, votre couronne ne passera pas à vos enfants. *Le Seigneur s'est déjà cherché un homme selon son cœur pour vous remplacer, et il a décidé d'en faire le chef de son peuple*¹⁰. »

Sur ces paroles, Samuel quitta le prince, pour marquer son mécontentement, espérant ainsi le provoquer au repentir de sa faute. Il se rendit à Gabaa, où il se joignit aux fils des prophètes, et se mit en prières avec eux pour le salut d'Israël.

Saül, accompagné de son fils Jonathas et d'Abia, descendant d'Héli¹¹, se rendit à Gabaa. Là il fit le compte des troupes qui lui restaient : et il ne trouva que six cents hommes, tout le reste avait fondu. Etant monté sur une hauteur, il vit sortir de Machmas trois colonnes de Philistins, qui prirent respectivement la direction du nord, de l'ouest et de l'est, et se mirent à dévaster le pays. Il ressentit alors une violente douleur de son impuissance : que pouvait-il faire avec le petit nombre d'hommes dont il disposait, et qui de plus n'étaient pas armés ?

Car les Philistins, depuis qu'ils s'étaient installés dans le pays, avaient pris la précaution de supprimer tous les ateliers de forgerons, pour ôter aux Hébreux la possibilité de fabriquer des épées ou des lances. Si bien que, même en temps de paix, pour faire aiguiser le soc de leurs charrues, leurs bêches, leurs sarcloirs, tous les Israélites étaient obligés de descendre chez les Philistins. Or, maintenant que

10. D'après certains commentateurs juifs, Saül aurait espéré qu'en offrant lui-même le sacrifice il obtiendrait l'esprit de prophétie, et pourrait désormais se passer de Samuel. — Corn., p. 336 ; — Lyr., c. 351.

11. Flav., l. VI, ch. VII.

les hostilités avaient repris, ce recours devenait impossible : et tous les outils des Hébreux, *leurs socs de charrues, leurs bêches, leurs fourches, leurs haches, et jusqu'aux aiguillons dont on se sert pour piquer les bœufs, s'étaient émoussés les uns après les autres. Aussi, quand le jour du combat fut venu, il ne se trouva personne, excepté Saül et son fils Jonathas, qui eût une lance, ou une épée, à la main.*

CHAPITRE X

JONATHAS

(I Rois, xiv)

TANDIS que le roi se désolait en voyant les ravages exercés par les Philistins sur les terres de son royaume et son impuissance à les arrêter, son fils Jonathas, « par un mouvement de générosité tout extraordinaire, conçut l'un des desseins les plus hardis que l'on puisse imaginer. Il résolut de pénétrer dans le camp des ennemis, pour y provoquer la panique. Ce camp en effet était très difficile à aborder, parce qu'il était enfermé dans un triangle environné de rochers qui lui servaient comme de remparts. Aussi on ne pouvait y monter, ni même s'en approcher sans grand péril : mais, à cause de cela, les Philistins se croyaient en pleine sécurité, et ne se gardaient pas¹. »

Conscient du danger que présentait l'aventure qu'il voulait tenter, Jonathas n'en parla ni à son père, ni à personne dans le peuple. Il s'en ouvrit seulement au jeune homme qui lui servait d'écuyer : « Viens, lui dit-il, passons jusqu'au poste de ces incirconcis. Peut-être le Seigneur combattra-t-il pour nous, car il ne lui est pas difficile de sauver qui il veut, aussi bien avec un grand nombre de combattants qu'avec un petit. Promets-moi seulement que tu ne m'abandonneras pas². — Faites tout ce qu'il vous plaira, répondit l'écuyer avec un beau courage. Allez où vous voudrez, je vous suivrai

1. Flav., l. VI, ch. vii.

2. Flav., loc. cit.

partout. — Nous allons, continua Jonathas, monter vers ces gens-là. Si, lorsqu'ils nous apercevront, ils nous disent : Attendez jusqu'à ce que nous venions à vous, nous ne bougerons plus. Nous saurons à ce signe que Dieu n'approuve pas notre entreprise. Si, au contraire, ils nous disent : Montez vers nous, nous poursuivrons notre ascension, car ce sera la marque que Dieu les a livrés entre nos mains. »

Les deux jeunes gens se mirent donc en route. Ils passèrent entre deux rochers élevés et escarpés, qui dressaient leurs crêtes, pointues comme des dents, à droite et à gauche du sentier qu'ils suivaient. L'un s'appelait Bosis, et l'autre, Séné.

Quand ils approchèrent du poste des Philistins, ceux-ci les aperçurent : « Tiens, dirent-ils, voilà les Hébreux qui sortent de leurs trous ! » Et ils leur crièrent ironiquement : « Venez, et nous vous montrerons la chose que vous cherchez. » Ce qui voulait dire, d'après Josèphe : « Venez pour recevoir la punition de votre témérité. » En entendant ces paroles, Jonathas fut rempli de joie, car il y vit un présage certain que Dieu approuvait son entreprise et la favoriserait.

« Montons, suis-moi, dit-il à son écuyer, le Seigneur les a livrés entre les mains d'Israël. » Faisant mine de se retirer, il se dirigea vers un autre endroit, où le rocher était si peu accessible qu'on n'avait point jugé nécessaire d'y placer une sentinelle. Les deux hommes l'abordèrent néanmoins, et, s'aidant des mains et des pieds, s'agrippant aux moindres anfractuosités de la roche, ils réussirent, par des efforts incroyables, à se hisser jusqu'au poste ennemi. Là, ils tombèrent sur une vingtaine de Philistins qui, stupéfaits d'une pareille audace, furent comme frappés d'inhibition, et se laissèrent massacrer sans résistance. En entendant les cris qui venaient du poste, tous les Philistins furent saisis de stupeur. Ne pouvant imaginer que deux hommes eussent osé entreprendre seuls cette escalade, ils crurent à une attaque générale de l'ennemi, et à son succès. La panique se mit aussitôt dans leur camp et elle gagna même les trois

colonnes dont nous avons parlé. Les uns se sauvaient en jetant leurs armes, les autres se précipitaient sur leurs compagnons, les prenant pour des ennemis, et les tuaient. La Vulgate dit ici qu'il se produisit *un miracle* dans leur camp : ce que certains commentateurs entendent d'un tremblement de terre, parce que l'Écriture dit que *la terre fut troublée* ; d'autres, d'une épaisse nuée qui serait descendue pour aveugler les Philistins et eux seuls ; mais on peut l'entendre aussi, plus simplement, d'une terreur surnaturelle qui leur fit perdre la tête à tous.

Les guetteurs qui étaient placés en observation sur des points élevés, à Gabaa de Benjamin, aperçurent ce tumulte insolite dans le camp des Philistins. Ils virent étendus à terre des hommes en grand nombre qui avaient tout l'air d'être morts, et ils en prévinrent le roi. Celui-ci devina aussitôt que quelques Israélites intrépides avaient dû tenter un coup de main sur l'ennemi, et provoquer ainsi ce désordre. Voulant connaître les noms de ces braves, il prescrivit un appel immédiat pour qu'on lui signalât les manquants. On s'aperçut alors de l'absence de Jonathas et de son écuyer. Inquiet de savoir ce qui leur était arrivé, Saül pria le grand-prêtre Abia, qui l'accompagnait, de consulter le Très-Haut. Abia se revêtit de l'*ephod*, vint devant l'arche, et se mit en devoir d'interroger le Seigneur, sans doute au moyen de l'*Urim* et du *Tummim*³. Mais le tumulte redoublait du côté des Philistins ; une rumeur montait de leur camp, qui s'amplifiait de plus en plus. Saül, redoutant une attaque imminente, craignant aussi que son fils ne fût aux prises avec un adversaire infiniment supérieur en nombre, résolut d'engager le combat sans plus attendre. « *C'est assez* », dit-il au prêtre, et il s'élança, suivi des quelques hommes qu'il avait sous la main, en criant : « Aux armes ! » Malgré cette infériorité numérique, il fondit comme un aigle sur les Philistins, qui, surpris, ne lui opposèrent aucune résistance. Complètement affolés, ils couraient en tous sens,

3. Sur le sens de ces deux mots, voir plus loin, p. 107.

s'entretenant les uns les autres dans un désordre inexprimable. A ce spectacle, les Hébreux qui avaient fui et qui, tapis dans les cavernes, suivaient la scène de loin, sentirent leur courage renaître, et accoururent au combat. En même temps, nombre de ceux qui étaient passés à l'ennemi se hâtaient de revenir, si bien que Saül eut bientôt derrière lui une dizaine de mille hommes. Avec eux il acheva la débandade des Philistins qu'il poursuivit jusqu'à Bethaven, entre Machmas et Bethel.

Mais alors, soit par imprudence, dit Josèphe, soit parce qu'il lui était difficile de se modérer dans une joie aussi grande et aussi surprenante que la sienne, il commit une faute très grave : voulant tirer de ses ennemis une pleine vengeance, il maudit et voua à la mort quiconque parmi ses soldats cesserait de les poursuivre, de les tuer, et prendrait quelque nourriture, avant que la nuit ne fût venue.

Il craignait en effet que, si l'on s'arrêtait pour manger, on ne perdît un temps précieux, et qu'on ne laissât échapper une occasion inespérée de délivrance.

Mais ce serment n'en était pas moins une lourde erreur sur le plan psychologique, et un acte inhumain. La victoire à cette heure était déjà complète : il était cruel de demander à des hommes qui venaient de se battre courageusement une journée entière, d'observer un jeûne rigoureux jusqu'au soir ; il était déraisonnable de prononcer un tel vœu sous peine de mort, sans formuler aucune réserve, car il était évident qu'il se produirait des transgressions, comme il advint à Jonathas.

Que pouvait-on faire de plus sot que ce serment ? se demande saint Jean Chrysostome. (Saül) aurait dû tout d'abord accorder quelque repos à ses troupes déjà fatiguées, et presque épuisées, pour les lancer ensuite toutes fraîches contre l'ennemi. Et voilà qu'il devient à leur égard plus cruel que les Philistins eux-mêmes, puisque son serment les livre nécessairement au supplice de la faim. Il est toujours dangereux de s'engager personnellement par serment, car souvent on n'est pas maître des cir-

constances, mais il est plus téméraire encore d'englober les autres dans son serment... Saül... ne réfléchit point, que, dans une armée si nombreuse, il s'en trouverait au moins un pour transgresser son vœu ; il ne considéra point que des soldats, et surtout des soldats sur un champ de bataille, sont trop affranchis de la tempérance pour pouvoir vaincre leur estomac. Sans faire aucune réflexion à cela, il crut pouvoir lier par un serment l'armée entière comme s'il se fût agi d'un seul serviteur, que l'on peut contenir à sa volonté⁴.

Continuant sa poursuite, il arriva dans une forêt de la tribu d'Ephraïm, où les abeilles étaient en telle quantité, qu'elles déposaient leur miel dans les anfractuosités des rochers, sur les branches des arbres, et jusque sur le sol⁵, si bien qu'il n'y avait qu'à se baisser pour en ramasser.

Cependant, nul n'osa en porter à sa bouche, parce qu'ils craignaient de violer le serment du roi.

Quelle tentation, s'écrie encore saint Jean Chrysostome, les mets sont tout préparés, et il est facile de les consommer ! Leur douceur est exquise, et l'espoir de cacher son parjure incite à les prendre. Ainsi la faim, la fatigue, et l'occasion, — *car la terre, dit l'Écriture, était couverte de miel*, — tout engageait au péché. Ajoutez encore que la vue seule de ces rayons était bien capable d'amollir la résistance, et d'exciter à violer la défense. En effet, la suavité de cet aliment, la facilité à s'en saisir, le peu de risque d'être pris sur le fait, parlaient plus haut que tout raisonnement. Des mets qu'il aurait fallu préparer et faire cuire, eussent été une tentation moins forte : car outre que leur apprêt eut exigé du temps, on pouvait craindre d'être découvert. Mais ici ce sont des rayons de miel, qu'il est facile de s'approprier ; il suffit même de les toucher du bout des doigts, en passant. Cependant toute l'armée se retint. Nul ne se dit en lui-même : « Que m'importe ? Est-ce moi qui ai fait le serment ? C'est au roi à porter la peine de mon parjure : pourquoi a-t-il fait ce serment inconsidéré ? » Telles ne furent pas

4. Hom. XIV au peuple d'Antioche, 2 ; Pat. gr., t. XLIX.

5. H. S., c. 1308.

leurs pensées : tous passaient avec crainte, et malgré ces dehors alléchants, tous observaient la défense⁶.

Engagé au plus fort de la bataille, Jonathas n'avait pas entendu la défense faite par son père. Cédant à un mouvement bien naturel, *il étendit le bout d'une baguette qu'il tenait à la main, la trempa dans un rayon de miel*, et la porta à sa bouche. Aussitôt *ses yeux furent illuminés*, dit l'Écriture, c'est-à-dire qu'il sentit les forces et le courage lui revenir, épuisé qu'il était par la chaleur, par le jeûne, et par l'effort fourni depuis le début de l'opération⁷. Cependant, en voyant son geste, un de ses hommes l'avertit du vœu solennellement prononcé par le roi, le jour même, en présence de tout le peuple. Jonathas s'arrêta aussitôt, mais il ne put s'empêcher de critiquer une telle décision : *Mon père a troublé la terre*, dit-il, ce qui signifie : « Mon père, par cet ordre, a jeté le mécontentement dans le peuple, et compromis le succès de sa journée. *Vous avez vu vous-mêmes que mes yeux se sont illuminés* et que j'ai repris mes forces, rien que pour avoir goûté un tout petit peu de ce miel. Combien le peuple aurait-il été remonté, s'il avait pu manger du butin qu'il a trouvé chez ses ennemis ! Il n'en aurait eu que plus de force pour poursuivre les Philistins, et leur infliger une défaite complète. »

Les Hébreux cependant poussèrent jusqu'à Ajalon (aujourd'hui Yalo), qui se trouve à cinq heures de marche environ de Machmas, où avait commencé le combat. Ils avaient donc fourni un effort considérable, et n'ayant rien mangé de tout le jour, ils étaient à bout de forces. Aussi, dès que le soleil disparut à l'horizon, amenant la fin de l'interdiction portée par Saül, ils se ruèrent comme des affamés sur les bœufs, les veaux et les moutons qu'ils

6. *Loc. cit.*

7. *Gloss.*, c. 399. — « Cette expression, dit Chrys. (*loc. cit.*), nous montre toute l'imprudence du roi ; car elle nous révèle que la faim avait comme éteint dans toute l'armée la vigueur du regard, et couvert tous les yeux d'un voile épais. »

avaient trouvés en abondance dans le camp des Philistins, et, après les avoir abattus sur place, les firent cuire et se mirent à les manger sans prendre le temps d'en faire égoutter le sang, selon ce que la Loi prescrivait sous peine de mort⁸. Il y avait donc là une faute très grave. Prévenu aussitôt par les Scribes⁹, Saül se mit à crier : « Vous avez violé la Loi ! » Puis il ordonna de rouler au milieu du camp une grosse pierre plate et il fit proclamer que quiconque voudrait immoler une bête, devait l'amener et l'égorger rituellement sur cette pierre, après quoi il pourrait en manger, sans offenser le Seigneur. On lui obéit sans difficulté. Alors il fit élever un autel pour offrir des holocaustes. En cela, tous les commentateurs sont d'accord¹⁰ pour reconnaître qu'il ne pécha point, et qu'on ne peut lui reprocher d'avoir ici usurpé les droits du sacerdoce : parce qu'il était permis, même aux laïcs, d'offrir des sacrifices d'actions de grâces, et parce qu'il n'avait pas reçu d'ordre contraire de Samuel.

Cependant la nuit était tombée. En chef expérimenté, Saül voulait profiter de la débâcle des Philistins pour achever sa victoire, atteindre leur camp et le soumettre à un pillage en règle. Ses hommes ne le désiraient pas moins que lui. Comme il allait donner l'ordre de remise en route, le prêtre qui l'accompagnait, Achias, lui proposa de consulter le Seigneur, pour savoir s'il agréait cette entreprise. Saül acquiesça, et le prêtre interrogea le Seigneur de la part du roi, sans doute en se servant de l'*urim* et du *tummim* : « *Dois-je poursuivre les Philistins*, demanda-t-il, et les livrerez-vous entre les mains d'Israël ? » Mais, contre toute attente, Dieu ne répondit pas¹¹. Saül devina tout de

8. Lévit., vii, 26.

9. Flav., l. VI, ch. vii.

10. Cf. H.S., Carth. Corn., p. 348, Hier., H. de S.V., Gloss., col. 402, etc.

11. D'après Flav. (l. III, ch. ix), Dieu dans les cas semblables, répondait par le « rational » du grand-prêtre, dont les douze pierres se mettaient à étinceler.

suite que si Dieu se taisait, c'est qu'il était mécontent de quelque chose. Il fallait savoir de quoi, afin de prendre les sanctions nécessaires et de faire cesser le désordre. Il manda donc aussitôt les principaux chefs et leur enjoignit de faire une enquête immédiate.

« Rassemblez la multitude du peuple, et voyez quel est celui qui a péché aujourd'hui. Car, je le jure par le Seigneur qui a sauvé Israël, quand même ce serait Jonathas mon fils qui serait le coupable, je ne l'épargnerais pas plus que le dernier de la foule, et il mourra sans rémission ! »

Quelle parole imprudente, s'écrie saint Chrysostome ! il voit que son premier serment a été violé, et, au lieu de devenir plus circonspect, il en prononce un nouveau. Reconnaissez ici la malice du démon. Il savait qu'un fils, amené sous les yeux de son père, obtient facilement le pardon de ses fautes, même si celles-ci sont nombreuses, et qu'ainsi la présence seule de Jonathas suffirait pour apaiser la colère du roi. Aussi s'empresse-t-il d'étouffer chez ce dernier le sentiment paternel, sous la pression d'un second serment. Il le lie, comme d'une double chaîne, et ne lui laisse plus la liberté de ses décisions. L'infortuné prince est entraîné de tous côtés à ce meurtre impie : il agit comme juge, alors qu'il n'a pas encore découvert le coupable ; il prononce la sentence, et il ignore celui qu'elle doit atteindre ! Ainsi un père devient le bourreau de son fils, et un roi condamne à mort sans examen. Peut-on rien imaginer de plus inique¹² ? Et personne dans le peuple, ajoute l'Écriture, n'osa contredire le roi. Sur quoi Chrysostome continue : « Si Saül voulait découvrir le coupable, il ne fallait émettre aucune menace, et ne pas s'obliger par serment à punir. Alors tous auraient osé le découvrir et le lui amener. Mais ce prince, dominé par la fureur et la colère, renouvelle sa première imprudence. »

Voyant que personne ne disait rien, Saül pria le Seigneur de leur faire connaître le coupable, par le procédé habituel des *sorts*, en usage de tout temps dans le peuple juif pour trancher les cas douteux, distribuer les fonctions, partager

12. Hom. xiv, 5.

les héritages, etc. Dieu faisait ainsi connaître sa volonté, en certaines circonstances, comme il nous l'apprend lui-même au Livre des Proverbes : *Les sorts sont mis dans la bourse, mais ils sont mélangés par le Seigneur*¹³.

D'après la Bible de Jérusalem, on utilisait pour cela deux bâtonnets (ou deux dés) que l'on appelait *urim* et *tummim*, auxquels on donnait une signification conventionnelle. Celui qui sortait apportait la réponse divine. Ainsi dans la circonstance présente, on peut supposer qu'il fut convenu que l'un des dés, *urim* par exemple, représentait le roi et Jonathas, l'autre, *tummim*, la masse du peuple.

« Seigneur Dieu, dit Saül, si c'est moi ou mon fils qui sommes responsables de la faute commise, répondez *urim* ; et si c'est le peuple, répondez *tummim*. » On tira, et le sort mit le peuple hors de cause. La faute était donc imputable à Saül ou à Jonathas. On recommença l'opération et, cette fois, le sort désigna Jonathas. « Découvre-moi ce que tu as fait, dit Saül, frappé de stupeur. — J'ai pris un peu de miel, répondit Jonathas, au bout de la baguette que je tenais à la main et j'en ai goûté. Et c'est pour cela que je vais mourir ! »

En entendant ces paroles, Saül fut bouleversé, car il aimait tendrement son fils. Mais il était vraiment possédé par un esprit de vertige. Au lieu de chercher un moyen de sauver un coupable dont la faute était si légère, il s'enferma par un troisième serment : « Que Dieu, s'écria-t-il, multiplie ses châtiments sur moi, si je n'accomplis pas ce que j'ai juré : je ne me laisserai pas arrêter par la voix de la nature, je tiendrai ma promesse : *tu mourras de mort, Jonathas !* » Et la version des Septante ajoute : « *Aujourd'hui.* »

D'après Josèphe, Jonathas manifesta alors une grandeur d'âme qui ne nous surprend pas chez cette nature d'élite. « Je ne vous demande pas, mon Père, dit-il, de me conserver la vie ; j'accepte la mort de bon cœur, plutôt que de vous obliger à violer votre serment ; et je ne puis m'estimer

13. xvi, 33.

malheureux après avoir vu le peuple de Dieu dompter l'orgueil des Philistins par une si éclatante et si glorieuse journée¹⁴. »

Mais le peuple, lui, ne l'entendit pas de cette oreille : « *Eh quoi !* criait-on de toutes parts, *Jonathas va-t-il donc mourir, lui qui a sauvé Israël d'une manière si merveilleuse ? Cela ne saurait être. Nous le jurons par le Seigneur, il ne tombera pas sur le sol un cheveu de sa tête : car il a agi aujourd'hui visiblement avec Dieu.* » Sur quoi, ils arrachèrent le jeune homme aux mains de son père, et prièrent Dieu de lui pardonner la faute qu'il avait commise¹⁵.

La bataille cessa sur cet incident, et les Philistins regagnèrent leur territoire, après avoir perdu dans cette affaire près de soixante mille hommes.

Enhardi par ce succès, Saül continua à guerroyer contre les ennemis d'Israël : les Moabites, les fils d'Ammon, les Iduméens, les Amalécites, les rois de Joba et, à nouveau, les Philistins.

Il confia, dit Josèphe, la charge de général de son armée à Abner, fils de Ner, son oncle, qui était frère de Cis, tous deux enfants d'Abiel. Outre la quantité de gens de pied qu'il entretenait, il avait une forte cavalerie, un grand nombre de chars, et chaque fois qu'il remarquait un homme plus fort et plus adroit que les autres, il le prenait dans sa garde. La victoire l'accompagnait dans toutes ses entreprises : et il porta les affaires des Israélites à un si haut point de prospérité et de puissance qu'ils devinrent redoutables à tous leurs voisins¹⁶. » Ceci se passait vers l'an 1074 av. J.-C.

Malheureusement, son impiété ne cessait de croître en même temps, c'est le texte hébreu qui l'insinue¹⁷. Il avait épousé une femme qui s'appelait Achinoas, fille d'Achimás,

14. L. VI, ch. vii.

15. Flav., l. VI, ch. viii.

16. Flav., l. VI, ch. viii.

17. Lyre, c. 404.

et il en eut six enfants : quatre garçons : Jonathas dont il a été question dans cette histoire, Jessui, Melchisua et Isboseth, que nous retrouverons plus tard¹⁸, — et deux filles : Mérob et Michol, qui épousera David.

Saül eut aussi une autre épouse, Respha, qui lui donna deux garçons : Aimoni et Miphiboseth.

18. II Rois, II.

CHAPITRE XI

DÉSŒBÉISSANCE DE SAÛL
(I Rois, xv)

QUELQUE temps après les événements que nous venons de raconter, Samuel vint trouver Saül et lui dit : « C'est moi que le Seigneur a envoyé pour vous consacrer roi sur son peuple. Dès lors, il est convenable que vous m'écoutez, et que vous fassiez confiance à mes paroles. Prêtez donc aujourd'hui l'oreille à ce que le Seigneur, le Dieu des armées me charge de vous dire : " J'ai fait le compte¹ de tous les maux qu'Amalec a fait souffrir à Israël et, en particulier, de la sauvagerie avec laquelle il s'est jeté sur eux, sans provocation, à Raphidim, au sortir de la mer Rouge². Maintenant l'heure de la justice a sonné : il convient que ces impies soient châtiés comme ils le méritent, et qu'ils expient ce qu'ils ont fait à vos pères. Vous allez donc entreprendre contre eux une guerre sainte, et vous les exterminerez jusqu'au dernier. Ne leur faites aucun quartier : détruisez toutes leurs villes et toutes leurs maisons. Ne les épargnez pas, ne réservez rien de ce qu'ils possèdent. Mais tuez-les tous : les hommes, les femmes, les enfants, les nourrissons, les moutons, les bœufs, les chameaux et les ânes. Je ne veux pas que vous conserviez quoi que ce soit du butin qui tombera entre vos mains ; il faut tout brûler pour

1. La version chaldéenne, et Origène dans l'Homélie XIX sur les Nombres, disent ici : *Je me suis souvenu.*

2. Ex., xvii, 8.

me l'offrir en holocauste, et effacer de la terre le nom d'Amalec. »³

Nicolas de Lyre, Pierre Comestor et Denys le Chartreux émettent ici l'hypothèse que l'ordre de tuer même le bétail venait de ce que les Amalécites étaient très versés dans la sorcellerie, qu'ils savaient se changer en animaux³, et qu'ainsi ils auraient pu échapper au massacre. Mais les exécutions de ce genre sont assez fréquentes dans l'Écriture, en particulier au Livre de Josué, pour qu'il ne soit pas nécessaire de recourir à cette interprétation. Ces exterminations étaient ordonnées par Dieu, pour des raisons que nous indiquerons plus loin.

« Saül promit, dit Josèphe, d'accomplir fidèlement ce que Dieu lui commandait : et, pour montrer la perfection de son obéissance par la promptitude de son exécution, il rassembla aussitôt toutes ses forces, et les passa en revue », *comme des agneaux*, dit l'Écriture, ce qui veut dire que ces hommes se montrèrent d'une docilité exemplaire. Leur nombre s'élevait à 200 000 environ, plus 10 000 de la tribu de Juda, toujours comptés à part, comme une troupe d'élite. A la tête de cette puissante armée, Saül pénétra sur le territoire des Amalécites, et, « pour joindre la ruse à la force, dit Josèphe, il dressa diverses embuscades le long d'un torrent desséché, afin de les surprendre et de les envelopper de toutes parts ». Cependant, avant d'engager la bataille, il eut soin de prévenir les Cinéens qui habitaient dans le voisinage d'avoir à s'éloigner, s'ils ne voulaient pas se trouver englobés dans le massacre. Ces Cinéens étaient les descendants de Jéthro, le beau-père de Moïse. On se souvient que ce digne homme avait reçu chez lui le Patriarche, quand celui-ci s'était enfui de la cour du Pharaon, après avoir tué un Egyptien ; il lui avait ensuite rendu visite dans le désert, et l'avait aidé de ses conseils. De plus les auteurs pensent que son fils Hobab, sur la demande de Moïse, avait accepté de servir de guide aux Hébreux pour la traversée du désert. Après quarante

3. Cf. Lyre, c. 406 ; — Carth., p. 344 ; — H. S., c. 1309.

ans de pérégrinations, il était entré avec eux dans la Terre promise, et c'était sa descendance qui constituait maintenant la tribu des Cinéens ; enfin on se souvient que c'était une femme de cette tribu, Jahel, qui, au temps des *Juges*, avait tué Sisara, le chef des Chananéens, sous le joug desquels Israël gémissait depuis vingt ans⁴. Les Juifs avaient donc envers cette tribu une dette de reconnaissance, que Saül exprime ici en disant : « Car vous avez usé de miséricorde envers tous les enfants d'Israël, lorsqu'ils venaient d'Égypte. »

Les Cinéens tinrent compte de l'avertissement et vinrent dès lors habiter au milieu des Juifs.

Saül remporta d'emblée sur les Amalécites une victoire décisive ; il les mit en fuite, et les poursuivit sans trêve jusqu'à écrasement complet.

Il assiégea leurs places et s'en rendit maître, dit Josèphe, il prit les unes avec des machines, d'autres par des sapes, d'autres par des terrasses qu'il éleva au-dehors ; d'autres par famine, d'autres en les privant d'eau, et d'autres par divers autres moyens. Il ne fit de quartier ni aux femmes, ni aux enfants, non par cruauté, mais parce qu'il en avait reçu l'ordre formel de Dieu.

Toutefois, malgré ce génocide, il resta quelques rejetons du peuple proscrit et plus tard, au temps d'Esther, la haine que vouera à la nation juive Aman, « race d'Amalécite » aurait eu pour origine, d'après saint Ephrem, le souvenir de cette extermination⁵.

Les Hébreux ravagèrent donc tout le pays, depuis Hevila⁶ jusqu'aux confins de l'Égypte, passant au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontraient. Le roi des Amalécites, Agag, fut pris et tomba vivant entre leurs mains : mais la noble allure et la prestance de ce prince firent tant d'impression sur Saül

4. Cf. dans la même collection : *Josué et les Juges*, p. 130 et suiv.
5. Ephr., p. 362.

6. On ignore l'emplacement de cette localité ; Josèphe l'appelle Péluzion.

qu'il crut de son devoir de l'épargner⁷. Peut-être faut-il ajouter à ce sentiment une raison plus prosaïque, et admettre avec certains commentateurs qu'il espérait en tirer une bonne rançon⁸. En tout cas, il usa, pour son malheur, d'une clémence qui ne lui était pas permise. *C'est par une sottise compassion*, dit l'Écriture, *que l'homme épargne l'homme que Dieu a dit de ne pas épargner, comme si l'homme savait mieux ce qu'il convient de faire de l'homme, que celui qui a fait l'homme*⁹.

Dieu en effet était tellement irrité contre les Amalécites qu'il ne voulait pas qu'on épargnât même les enfants, alors que pourtant la faiblesse de ces petits êtres les rend naturellement dignes de compassion. Était-il possible alors de faire grâce au roi, qui était responsable de tout le mal fait au peuple de Dieu ? Mais les Israélites aveuglés par leur cupidité imitèrent leur prince dans son péché, et comme lui méprisèrent l'ordre de Dieu. Au lieu de tuer tous les chevaux et tout le bétail, ils mirent de côté les plus belles bêtes ; ils firent de même pour les vêtements, prirent l'argent qu'ils trouvèrent, et pillèrent tout ce qui pouvait avoir quelque valeur¹⁰. Au contraire, *tout ce qui était vil et de peu de prix, ils le détruisirent*.

Cela fait, Saül s'en revint, aussi content et aussi glorieux de sa victoire que s'il avait ponctuellement exécuté les ordres reçus. Dieu, par contre, était extrêmement irrité de cette désobéissance, qui avait entraîné celle de tout le peuple. Il envoya à Samuel un Ange¹¹ qui lui dit : « *Je me repens d'avoir établi Saül roi, parce qu'il m'a abandonné. Il n'a pas exécuté mes ordres, il les a foulés aux pieds pour ne suivre que sa volonté propre.* »

En entendant ces paroles, Samuel eut le cœur percé de douleur, et *il passa toute la nuit en prière pour obtenir le*

7. Flav., l. VI, ch. VIII.

8. Lyre, c. 406.

9. Eccl., x.

10. D'après Flav., l. VI, ch. VIII.

11. Carth., p. 344.

pardon de Saül. Mais Dieu savait à quel point celui-ci était endurci, et il ne consentit pas à se laisser fléchir. Alors Samuel résolut d'aller trouver le roi, pour essayer de l'amener à résipiscence. Saül cependant s'était rendu sur le mont Carmel, à cause de la célébrité du lieu ; et là, il avait fait dresser un arc de triomphe, à la manière des païens, avec des branches d'olivier, de palmier et de myrte, comme pour s'attribuer à lui-même la gloire de sa victoire, au lieu d'en renvoyer l'honneur à Dieu¹².

Dè là, il revint à Galgala, et c'est dans cette ville que Samuel le rejoignit. Il le trouva en train de faire offrir, par les prêtres¹³, un sacrifice d'actions de grâces au Dieu tout-puissant, avec une partie des bêtes que l'on avait prises aux Amalécites.

Dès qu'il connut l'arrivée du Prophète, le roi se porta à sa rencontre, et l'aborda par une flatterie, afin d'é luder dès le principe toute question pénible : « Vous êtes béni du Seigneur, lui dit-il ; car grâce à vous, j'ai accompli intégralement l'ordre qui m'avait été donné. — Qu'est-ce donc alors, reprit Samuel, que ces hennissements de chevaux¹⁴, ces bêlements de moutons, et tous ces cris d'animaux que j'entends dans votre camp ? — On les a amenés d'Amalec, répondit Saül embarrassé. Le peuple a mis de côté tout ce qu'il y avait de meilleur parmi les brebis et les bœufs, pour les immoler au Seigneur votre Dieu. Mais nous avons tué tout le reste. »

Ainsi, quoique pris en flagrant délit, Saül refusait de se reconnaître coupable. Il essayait de rejeter sa faute sur le peuple, puis de se couvrir hypocritement d'un motif de piété.

Mais le Prophète coupa court à ces vaines excuses.

« Laissez-moi vous parler, dit-il, sans vous irriter de ce que je vais vous dire, et je vous ferai savoir ce que le Sei-

12. Carth., p. 346 ; — Lyr., c. 407.

13. Carth., p. 345 ; — Ephr. par contre dit : lui-même, sans droit, p. 362.

14. Flav., loc. cit.

gneur m'a dit cette nuit. — Parlez, répondit le roi. — N'est-ce pas, reprit le Prophète, lorsque vous étiez petit à vos propres yeux, que vous avez été établi chef des tribus d'Israël ? Alors, le Seigneur vous a consacré roi sur Israël. Il vous a mis en chemin et il vous a dit : Va, et massacre ces pécheurs d'Amalec, et vous combattrez contre eux jusqu'à ce que vous les ayez tous tués. Pourquoi donc n'avez-vous pas écouté la voix du Seigneur ? Pourquoi vous êtes-vous tourné vers le butin, et avez-vous fait le mal aux yeux du Seigneur ? »

Au lieu de se rendre à cet avertissement respectueux et paternel, Saül, selon le caractère que nous lui connaissons, s'obstina dans son attitude et prétendit se justifier. « Bien au contraire, dit-il, j'ai écouté la voix du Seigneur, et j'ai suivi la voie dans laquelle il m'avait envoyé. J'ai amené Agag, roi d'Amalec, et j'ai massacré les Amalécites. Mais le peuple a pris sur le butin des brebis et des bœufs, comme prémices de ce qui a été tué, pour les immoler au Seigneur son Dieu, à Galgala. — Ce ne sont pas des holocaustes, ni des victimes que demande le Seigneur, déclara alors le Prophète sur un ton solennel ; ce qu'il veut, c'est que l'on obéisse à sa voix. L'obéissance est meilleure que les victimes, et mieux vaut ausculter (c'est-à-dire tendre l'oreille de son cœur, pour deviner la volonté divine) que de lui offrir la graisse des béliers. Sans doute, Dieu a prescrit ces sacrifices d'animaux, mais ceux-ci n'ont de valeur que dans la mesure où ils expriment les vrais sentiments de l'âme, la soumission de la créature à son Créateur. Car la désobéissance est un péché aussi grave que la magie, et c'est comme un crime d'idolâtrie que de ne pas vouloir se rendre à sa Volonté, c'est-à-dire, de lui résister de propos délibéré. Sachez donc que le Seigneur va vous appliquer la loi du talion. Puisque vous avez rejeté sa parole, lui aussi vous a rejeté. A dater de ce jour, vous n'êtes plus roi. »

Devant cette déclaration énergique, Saül eut très peur. Il n'ignorait pas le crédit dont jouissait Samuel et auprès de Dieu et auprès du peuple. Il comprit que sa destitution

était inévitable, s'il n'arrivait pas à fléchir les sentiments du Prophète, et si celui-ci se mettait en tête de lui donner un successeur. « *J'ai péché, dit-il, je le reconnais, j'ai transgressé la parole du Seigneur, et vos ordres à vous. Je craignais le peuple, et j'ai obéi à sa voix. Aussi bien il n'était pas en mon pouvoir de retenir des hommes qui venaient de se battre et se livraient au pillage. Maintenant, je vous en prie, pardonnez-moi mon péché, et venez adorer le Seigneur avec moi.* » Samuel ne fut pas dupe de cette apparente humiliation : il vit clairement qu'elle était dictée uniquement par la crainte de perdre la couronne, et qu'il n'y avait dans le cœur du roi aucun repentir. D'ailleurs celui-ci continuait à rejeter la responsabilité de son acte sur le peuple. Le Prophète répondit donc avec la même fermeté : « *Non, je n'irai pas avec vous, parce que vous avez rejeté la parole du Seigneur et que le Seigneur vous a rejeté, pour que vous ne soyez plus roi sur Israël.* »

Et il rompit l'entretien. Saül, ne pouvant se résigner à ce départ, le saisit par l'extrémité de son manteau et voulut le retenir. Mais le manteau se déchira et le morceau lui resta dans la main. « Dieu vous donne là une image de ce qu'il a décrété. *C'est ainsi qu'il a, aujourd'hui, séparé de vous le royaume d'Israël pour le donner à un autre, meilleur que vous.* Parce que vous avez voulu vous attribuer à vous-même une victoire qui était son œuvre à Lui, il a passé votre royauté à un autre, et il ne reviendra pas sur sa décision. Car il n'est pas comme les hommes, qui changent aisément d'avis : tout ce qu'il a décrété s'accomplit infailliblement. »

Saül essaya une dernière tentative : « *J'ai péché, dit-il, je le reconnais. Mais maintenant, honorez-moi devant les anciens de mon peuple et devant Israël, et revenez avec moi, afin que j'adore le Seigneur notre Dieu !* »

D'après saint Ephrem¹⁵ et d'autres commentateurs, Samuel aurait alors ajouté : « Un jour, un homme déchirera le pan de votre manteau, comme vous venez de déchirer le

15. P. 363.

mien ; et celui-là sera l'homme qui doit vous succéder. » C'est pour cela que le jour, où près de la caverne d'Engaddi, David montra à Saül le morceau qu'il venait de couper sur son manteau, celui-ci répondit : « *Maintenant je sais, de la façon la plus certaine, que tu seras roi, et que c'est toi qui auras en ta main le royaume d'Israël.* »

En demandant à Samuel de l'honorer devant le peuple, Saül montrait clairement qu'il agissait, non sous la pression du repentir, mais uniquement par orgueil et pour sauver sa couronne. Il craignait de perdre l'estime et le respect de ses sujets. « A quoi te servira cet honneur, malheureux ? lui demande saint Bernard. Ainsi c'était là toute ta supplication : " J'ai péché, prie le Seigneur pour moi ! " En vérité, il a eu bien raison de ne pas te pardonner, celui qui lisait dans ton cœur ; il ne pouvait se laisser toucher par une supplication hypocrite ! » David, au contraire, quand Nathan lui reprochera son crime, aura à peine prononcé le même mot : « *J'ai péché* » que Dieu lui pardonnera instantanément, parce qu'il verra la sincérité de sa contrition.

Cependant, Samuel, pour ne pas porter atteinte au prestige de la dignité royale, et aussi pour ne pas pousser Saül à quelque acte de démence ou de désespoir, déféra à sa requête, et ils allèrent tous deux de concert adorer le Seigneur.

Le lendemain, soucieux — comme le sont les Saints — de voir la volonté de Dieu intégralement accomplie, ne doutant pas que le fait d'avoir épargné le roi des Amalécites, serait pour Israël une source de maux très graves, et que Dieu en serait très mécontent, le Prophète ordonna qu'on lui amenât Agag. Celui-ci arriva, tremblant, car il ne se faisait guère d'illusions sur le sort qui l'attendait : « Hélas ! dit-il, est-il l'heure de mourir ? Est-ce ainsi que la mort amère nous sépare de tout ce que nous possédons, de tout ce que nous aimons, de tous les plaisirs de la vie ? » Mais

16. Corn., p. 361.

Samuel ne se laissa pas attendrir : « *De même, dit-il, que votre épée a fait tant de mères sans enfants, de même votre mère parmi les femmes sera sans enfants.* » Il le fit exécuter séance tenante, et ordonna de couper son corps en morceaux¹⁷.

L'Écriture a soin de souligner qu'il accomplit cette exécution *en présence du Seigneur*, pour que l'on sache bien qu'il n'agit pas sous l'impulsion d'une colère déchaînée, ou pour savourer le plaisir de la vengeance : il voulut uniquement accomplir ce qu'il savait être la Volonté de Dieu, dans un esprit de zèle pour la justice, comme jadis Phinéas quand il tua Zambri¹⁸ ; comme plus tard Elie, quand il exécuta les prêtres de Baal¹⁹.

Cela fait, le prophète et le roi se séparèrent : le premier s'en retourna à Ramatha, le second à Galgala. Ils ne devaient plus se revoir : l'historien Josèphe dit que « Saül alors ouvrit les yeux et connut dans quel malheur il était tombé pour avoir offensé Dieu ». Mais l'Écriture n'en parle pas, et la suite du récit ne permet guère de le croire. Samuel cessa de faire à Saül les visites protocolaires dont il avait l'habitude, et surtout de lui donner des conseils et des avertissements. Il en avait expérimenté l'inutilité. Mais il ne l'oublia pas pour autant. Au contraire, le texte sacré nous dit qu'il pleurait Saül. Il pleurait l'injure faite à Dieu par ce roi comblé de bienfaits, et qui avait refusé d'obéir ; il pleurait le malheur d'Israël livré à un maître sans pitié.

17. Le texte sacré dit simplement qu'il le coupa en morceaux. On n'est pas obligé cependant de croire qu'il le fit de ses propres mains. Les auteurs sont partagés sur ce sujet.

18. Num., xxv.

19. III Reg., xviii.

CHAPITRE XII

LE PETIT DERNIER

(I Rois, xvi)

TANDIS que Samuel se consumait de chagrin en voyant l'infidélité de ce roi qu'il avait sacré, et sur lequel il fondait de si belles espérances, Dieu lui dit un jour : « *Jusqu'à quand pleureras-tu Saül ? N'espère pas le ramener à de meilleurs sentiments, puisque Moi, je l'ai rejeté : Je ne veux plus qu'il règne sur Israël.* Sache que je lui ai déjà donné un successeur : et c'est toi que je vais charger encore de le sacrer. *Prends* cette fois, non plus un petit flacon, mais *une pleine corne d'huile sainte*, et rends-toi à Bethléem chez l'homme qui a nom Jessé. *C'est parmi ses fils que je me suis choisi un nouveau roi.* — Seigneur, repartit le Prophète, y pensez-vous ? Comment voulez-vous que j'exécute un pareil ordre ? Le jour où Saül apprendra que j'ai sacré clandestinement son successeur — et il en sera instruit certainement sans tarder — *il me fera mettre à mort.* »

Les craintes du Prophète n'étaient pas chimériques. La haine que portera plus tard à David le roi désavoué, la cruauté implacable avec laquelle il fera exécuter le grand-prêtre Achimélech et tout son clergé, pour avoir assisté le proscrit dans sa détresse, témoignent surabondamment qu'il n'aurait pas hésité à faire tuer et le consécrateur et le consacré, s'il avait eu connaissance de la scène qui va suivre.

Dieu cependant rassura son serviteur : « *Ne t'inquiète pas*, lui dit-il. En te rendant à Bethléem, *prends avec toi*

un veau du troupeau et tu l'offriras là-bas en sacrifice. Tu diras que c'était là la raison de ton voyage, et tu inviteras Jessé à la cérémonie. Je te montrerai alors moi-même celui que j'ai choisi, et auquel il faudra faire l'onction sainte. »

Malgré l'assurance que Dieu lui donnait ainsi, Samuel usa dans cette affaire de la plus grande circonspection. Il ne laissa rien soupçonner au père ni aux frères de David, de l'objet réel de sa visite, et il ne s'enquit même pas, une fois sa mission accomplie, du nom de celui qu'il avait consacré afin que, si par hasard Saül le pressait de le lui dire, il pût répondre en toute vérité qu'il ne le connaissait pas¹.

Béthléem, où il avait reçu l'ordre de se rendre, était une petite ville, située au nord du territoire de Juda, à quelques kilomètres de la frontière de Benjamin². Elle s'appelait aussi Ephrata, sans doute du nom du chef de famille qui s'y établit le premier. Elle est mentionnée pour la première fois dans l'Écriture, à propos de Rachel, qui mourut près de là, en mettant au monde son second fils.

Ce qui devait valoir à cette bourgade une gloire impérissable, c'est, après avoir été la patrie de David, d'être le lieu choisi par le Fils de Dieu pour naître en ce monde, au milieu des hommes. Bâtie à huit cents mètres environ au-dessus du niveau de la mer, sur deux petites collines, elle compte aujourd'hui sept mille habitants.

Dans les vignes (qui l'entourent), protégées par des murs de pierre sèche, croissent le figuier, le grenadier, l'amandier et l'olivier. De petites tours de garde... s'y dressent encore çà et là. Le vin et le miel de Béthléem sont exquis. Les habitants y sont laborieux, mais turbulents; les femmes, chastes et belles; les enfants intelligents et doux. Le climat est à peu près celui de Jérusalem, sauf que les vents y soufflent avec plus de violence. L'ensemble du paysage demeure des plus gracieux. La nuit, quand on n'entend plus que quelques chants de pasteurs et les

1. Ephr., p. 364.

2. Elle est appelée dans l'Évangile : *Béthléem de Juda*, pour la distinguer d'une autre bourgade du même nom, située sur le territoire de Zabulon. Cf. Jos., xix, 19.

sonnettes des troupeaux paissant au sommet des collines, tout y porte à de pieuses méditations, et l'on trouve naturel que David, pâtre avant d'être roi, ait puisé, dans le spectacle d'une nature si belle, les plus poétiques inspirations de ses cantiques³.

C'est donc là que se rendit Samuel un jour de l'année 1070, pour obéir à l'ordre de Dieu.

Dès qu'on connut son arrivée dans la petite ville, ce fut à qui accourrait vers lui, en donnant les marques d'une joie très vive, que tempérerait cependant, chez les gens d'âge, une certaine inquiétude. Ils s'étonnaient de voir cet homme, qui avait exercé les plus hautes dignités, voyager ainsi seul, malgré son grand âge — il avait alors quatre-vingt-cinq ans — et se présenter chez eux à l'improviste, sans que sa visite eût été annoncée. Ils craignirent que cette démarche insolite ne fût une conséquence des démêlés du saint vieillard avec Saül, et qu'elle ne leur attirât de sérieux ennuis. Ils lui demandèrent donc avec quelque embarras : « *Nous apportes-tu la paix ?* — Certainement, répondit-il. N'ayez aucune crainte, je ne suis pas un semeur de trouble, je viens chez vous *pour offrir un sacrifice au Seigneur*. Vous y prendrez part avec moi. Purifiez-vous donc d'abord par les ablutions coutumières, et mettez des vêtements propres ainsi qu'il convient. »

Cette invitation générale une fois faite, il demanda qu'on lui présentât Jessé, le pria de venir à la cérémonie avec ses fils, et présida lui-même aux rites de leur purification préalable.

Le sacrifice achevé, il leur exprima le désir de les revoir à nouveau, à l'heure du repas, pour dîner avec lui⁴. Jessé se rendit à l'invitation, amenant avec lui son seul fils aîné, Eliab, un grand et beau garçon, d'aspect si avenant que Samuel, dès qu'il le vit, crut avoir devant lui l'homme qu'il cherchait. « Est-ce celui-là, demanda-t-il tacitement au Seigneur, que vous avez choisi pour recevoir l'huile sainte ?

3. D. B. au mot Béthléem, c. 1693.

4. Flav., l. VI, ch. ix.

— Non, lui fut-il répondu, ne te laisse pas abuser par les traits de son visage, ni par sa haute taille. *Celui-là, je l'ai écarté. Moi, je ne juge pas avec les yeux des hommes : eux ne voient que ce qui paraît au-dehors, mais Moi, je regarde les cœurs, et j'en discerne les pensées les plus secrètes.* »

De fait, nous verrons plus loin qu'il y avait, chez Eliab, une forte dose d'orgueil et d'irascibilité.

A la suite de cette réponse, Samuel pria Jessé de lui amener ses autres enfants. Successivement cinq garçons lui furent présentés qui s'appelaient : Aminadab, Samma, Nathanaël, Raël et Asam⁵. Ils avaient tous fort bonne apparence. Pour chacun d'eux, le Prophète interrogea le Seigneur, et pour chacun d'eux il reçut une réponse négative : « *Ce n'est pas celui-là que j'ai choisi.* » Quand Asam eut passé, Samuel ne voyant plus personne derrière lui, demanda à Jessé si c'était bien tout, s'il n'avait pas d'autres fils... « Pardon, répondit le père, *il y en a encore un plus jeune, mais il n'est pas ici, il est occupé à garder les bêtes dans les champs.* — *Envoyez-le chercher,* reprit l'homme de Dieu. Nous ne nous mettrons pas à table avant qu'il ne soit venu. » L'ordre fut exécuté aussitôt et bientôt on vit arriver un bel adolescent d'une quinzaine d'années, qui semblait comblé des dons de la nature et de la grâce. Tout, dans son visage, qu'auréolait une magnifique chevelure blonde, respirait la franchise, la noblesse, la pureté : mais ce qu'il y avait de plus remarquable en lui, c'était l'extraordinaire limpidité de son regard. Dès que Samuel l'aperçut, une lumière intérieure l'éclaira, et il comprit qu'il avait devant lui l'être prédestiné que Jacob avait aperçu dans une vision prophétique et dont il avait dit : « *Ses yeux sont plus beaux que le vin.* »

Celui-là, sans aucun doute, était bien l'élu de Dieu. Alors, le vieillard sortit la corne d'huile qu'il avait apportée, fit

5. Les deux premiers seuls sont nommés dans l'Écriture. Les noms des trois autres sont tirés de Flav., l. VI, ch. ix.

6. Gen., xlix, 12.

au jeune homme les onctions prescrites, et l'embrassa⁷. Puis il prit congé des assistants et retourna à Ramatha.

Bien que cette consécration eût été accomplie devant les frères de David, parce qu'il fallait qu'elle eut des témoins, il est probable, dit Josèphe, que « Samuel n'en découvrit pas à ceux-ci le mystère, et ne leur laissa pas deviner que Dieu avait choisi cet enfant pour être un jour leur roi... Il est manifeste, en effet, par toute la suite (du récit) que David ne jouissait d'aucune prérogative dans sa famille, et que ses frères ne le traitaient nullement comme un homme destiné à la royauté. »

A dater de ce jour, l'esprit de Dieu se fit sentir à David, « qui commença, dit Josèphe, à prophétiser », tandis qu'au contraire, il délaissait Saül. Celui-ci devint la proie d'un esprit malin qui le tourmentait sans cesse, et semblait à toute heure prêt à l'étouffer. Les médecins, ne parvenant pas à soulager le prince, lui conseillèrent de faire venir près de lui quelqu'un qui sût très bien jouer de la harpe, et qui chanterait des hymnes sacrés en sa présence, pour éloigner ce démon quand il viendrait l'aiguillonner⁸.

Saül se rendit à cet avis, et chargea ses serviteurs de lui trouver le joueur de harpe souhaité. On se mit aussitôt en campagne pour satisfaire ce désir et le choix se porta sur le plus jeune des fils d'un homme de Bethléem, nommé Jessé, qui parut posséder toutes les qualités requises. Sur une demande du souverain, Jessé se hâta de lui envoyer son benjamin, avec un âne chargé de présents modestes, comme le voulait l'usage du temps : du pain, du vin, et un chevreau.

Dès que Saül vit le jeune homme, il fut séduit par la grâce qui émanait de sa personne ; il se prit d'affection pour lui, et se l'attacha en qualité d'écuyer. David fut donc admis à vivre dans l'entourage immédiat du souverain. *Et toutes les fois que le mauvais esprit se saisissait de Saül,*

7. Ephr., p. 365.

8. D'après Flav., l. VI.

il prenait sa harpe et en touchait les cordes. Et Saül était soulagé, et il se trouvait mieux, car l'esprit malin se retirait de lui.

Ce trait nous laisse deviner déjà la haute piété de notre héros. Au lieu d'imiter les bergers ordinaires qui, sur leurs flûtes ou leurs cornemuses, jouent des rengaines ou des chansons d'amour, David enfant s'exerçait déjà à improviser et à chanter des hymnes au Seigneur. Il préludait ainsi à son rôle de Prophète royal, à la composition de ces Psaumes qu'aujourd'hui encore, après tant de siècles, nous ne nous lassons pas de redire, et qui font de lui, sans conteste, le plus grand poète de tous les temps.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Saint Grégoire le Grand se sert de l'exemple de David jouant de la harpe devant Saül, pour montrer que souvent, la superbe des puissants de ce monde se laisse toucher par une douce admonestation.

Presque toujours, dit-il, les plaies à vif se calment sous l'action des pansements lénitifs, et fréquemment la fureur des insensés s'apaise, si le médecin leur parle affectueusement, car cette condescendante douceur calme la passion qui les égare. Il ne faut pas négliger de remarquer que, lorsque l'esprit mauvais s'emparait de Saül, David modérait et apaisait la démence du prince en prenant sa cithare. Que faut-il en effet entendre ici par Saül, sinon l'orgueil des puissants de ce monde ? Et par David, sinon la vie humble des saints ? Quand donc Saül est subitement empoigné par l'esprit impur, David tempère sa fureur en chantant parce que, quand l'esprit des puissants tourne à la démence sous l'empire de leur orgueil, il est bon qu'il soit ramené au calme par la sérénité de nos paroles, comme par la douce (musique) d'une harpe.

9. *Regula pastoralis*, III^e Pars, 11.

En même temps, ce trait nous montre l'action puissante des Psaumes sur le prince des ténèbres. Dans ces textes sacrés, il y a en effet des paroles et des allusions, qui, à notre insu, sont intolérables pour son orgueil. Il ne peut les entendre, et elles le contraignent, pour ainsi dire, à laisser la place. C'est pourquoi l'Eglise n'a pas trouvé de défense plus efficace pour se protéger contre ses attaques, que de s'entourer du rideau d'une Psalmodie continuelle. « *Sur tes murailles, Jérusalem, lui dit le Prophète, j'ai établi des gardes : le jour et la nuit, ils ne cessent de louer le nom du Seigneur*¹⁰. Ces gardes, ce sont les moines et les moniales qui se relaient sans cesse pour assurer la célébration de l'Office divin.

10. *Isaïe*, LXII, 6.

CHAPITRE XIII

GOLIATH

(I Rois, XVII)

QUELQUE temps plus tard, les Philistins se livrèrent à une nouvelle incursion contre les Hébreux. Pénétrant sur leur territoire, ils vinrent dresser leur camp entre Soka et Azéka¹. Ils prirent position sur le versant sud de la vallée du Térébinthe², ainsi nommée parce qu'elle contenait l'arbre sous lequel un jour Jacob avait enfoui les emblèmes idolâtriques qui s'étaient glissés jusque dans sa tribu³.

Saül avec son armée vint s'établir sur le versant opposé, et les deux adversaires demeurèrent ainsi plusieurs jours face à face, chacun attendant une occasion favorable pour engager le combat.

Or, il y avait chez les Philistins un homme d'une taille prodigieuse, qui se nommait Goliath. C'était un survivant attardé des Enacim, ces géants qui avaient tant effrayé les Hébreux lors de l'exploration de la Terre promise⁴. Josué leur avait fait une guerre sans merci, mais quelques-uns d'entre eux avaient pu se réfugier à Gaza, à Azot et à Geth, où leur descendance subsistait encore⁵. Goliath était originaire de cette dernière ville. Si nous en croyons l'*Histoire*

1. Aujourd'hui Tell Zakariyeh, dans le haut pays judéen.

2. Wadi-es-Sand, au S.-O. de Jérusalem.

3. Gen., xxxv, 4.

4. Num., xiii, 34.

5. Jos., xi, 21-22.

Scolastique, son père était païen et sa mère était juive⁶. Au témoignage de l'Écriture, il ne mesurait pas moins de six coudées et une palme, c'est-à-dire : trois mètres quarante de hauteur ; et il portait une armure qui le rendait absolument invulnérable. Il était revêtu d'une cuirasse d'écaillés qui pesait le poids formidable de cinq mille sicles — c'est-à-dire : soixante-dix kilos⁷ — impénétrable, aussi bien aux flèches les plus acérées, qu'aux coups d'épée les mieux assésés. Sa tête était protégée par un casque de bronze qui descendait jusqu'aux yeux ; ses épaules et ses jambes, par des plaques du même métal. La *hampe de sa lance* était aussi grosse qu'un rouleau de tisserand, dit la Vulgate⁸, ou qu'un *mât de navire*, disent les versions d'Aquila et de Théodotion ; et le fer en pesait six cents sicles, soit environ huit kilos et demi. Ajoutez encore à cet attirail un grand bouclier rectangulaire, du modèle appelé *sinnah*, qu'un écuyer portait devant le géant, et vous aurez une idée de l'aspect redoutable du personnage.

Chaque jour, cette tour vivante venait se camper face aux bataillons d'Israël, et les provoquait insolemment : « *Pourquoi venez-vous combattre en bataille rangée ?* » criait-il. *Ne suis-je pas Philistin et vous, serviteurs de Saül ? Choisissez un homme parmi vous, et qu'il vienne se battre avec moi en combat singulier ! S'il est capable de le faire, et si c'est lui qui m'ôte la vie, nous serons vos esclaves ; mais si c'est moi qui ai l'avantage, et qui le tue, c'est vous qui serez les nôtres, et vous nous servirez ! »*

Saül et tous les Israélites subissaient cet affront la rage au cœur, mais personne n'osait relever le gant ; personne ne se sentait en mesure d'engager un combat singulier avec

6. H. S., col. 1311. C'est ainsi qu'elle explique le mot Spurius (bâtard) que lui applique la Vulgate. Certains auteurs le font descendre d'Orpha, la sœur de Ruth (c. 1098).

7. A titre de comparaison, signalons que la cuirasse portée par les derniers cuirassiers, avant la guerre de 1914, pesait de 10 à 15 kilos.

8. *Liciatorium* : rouleau dont se servaient les tisserands d'autrefois, pour monter la chaîne de la toile.

un monstre de cette taille, et si formidablement armé ! Lui, cependant, après avoir ironiquement attendu une réponse à ses provocations, rentra dans son camp la tête haute, raillant et insultant la couardise des Hébreux. Tous les matins et tous les soirs voyaient se renouveler la même scène, et il en fut ainsi pendant quarante jours.

Au moment où avait commencé la campagne, Saül, trouvant David trop jeune encore pour se battre, l'avait renvoyé chez son père. Et l'adolescent, avec une humilité charmante, était retourné garder ses troupeaux, tandis que les trois plus âgés de ses frères : Eliab, Abinadab et Samma, avaient rejoint l'armée.

Au bout de quelque temps, Jessé, leur père, sachant que la nourriture du soldat laisse souvent à désirer, voulut leur envoyer quelques provisions. Il appela David et lui dit : « Prends un éphi de blé grillé⁹, ainsi que ces dix pains, et porte-les à tes frères sur le front. Prends aussi ces dix fromages, que tu offriras à leur maître de camp. »

Le texte hébreu ajoute ici : « Et demande-leur leur gage... c'est-à-dire, d'après l'*Histoire Scolastique*, le libelle de répudiation¹⁰ que tout Hébreu marié, partant à la guerre, avait coutume de laisser à son épouse, afin que celle-ci pût prendre un autre époux, si au bout de trois ans, le premier n'avait pas reparu¹¹. »

David s'empressa de confier ses brebis à un autre berger, se munit des provisions indiquées et se dirigea en hâte vers le lieu du combat. Il atteignit les lignes au point appelé Magala, auprès des chariots, dit la Massore, c'est-à-dire, probablement, auprès des retranchements que les Juifs avaient élevés avec leurs voitures et leurs bagages. Il tomba là au milieu d'un branle-bas général : c'était l'heure où chaque jour, dans le camp des Hébreux comme dans celui des Philistins, on se préparait à combattre. Laissant ses

9. L'éphi valait 38 litres 88.

10. Cf. Deut., xxiv, 1-5.

11. H. S., c. 1311 ; — Carth., p. 356.

provisions à la garde du factionnaire qui surveillait les véhicules, le jeune homme se mit à la recherche de ses frères. A peine les eût-il trouvés, que Goliath apparut, dans le formidable appareil que nous venons de décrire, et se mit à insulter les Hébreux avec plus de violence qu'il ne l'avait jamais fait¹².

Il était tellement effrayant à voir, que tous ceux qui l'entendaient étaient paralysés par la peur : nul n'osait lui répondre ni même le regarder, de crainte d'être personnellement pris à parti par lui. « Vous voyez cet homme qui est venu outrager Israël ? prononça quelqu'un près de David... Celui qui l'abattra fera une bonne affaire : car le roi lui donnera sa fille en mariage, le comblera de biens, et exemptera sa maison d'impôts ! » L'adolescent cependant, violemment ému par l'insolence du géant, n'entendit qu'imparfaitement le sens de ces paroles. Il demanda donc : « Que dites-vous ? Que donnera-t-on à celui qui abattra ce Philistin, et fera cesser l'opprobre d'Israël ? Quel est donc ce Philistin, cet incirconcis qui outrage l'armée du Dieu vivant ? » Et tout le monde lui répétait ce qui lui avait été dit, de la récompense promise par Saül.

Eliab, cependant, le fils aîné de Jessé, en entendant les questions que posait son jeune frère, s'emporta soudain contre lui, soit que son amour fraternel ne redoutât réellement pour l'enfant quelque accident, soit qu'il fût piqué déjà d'une secrète jalousie à son endroit.

« Pourquoi es-tu venu ici ? cria-t-il. Pourquoi as-tu abandonné dans le désert les quelques brebis que tu es chargé de garder ? Occupe-toi de ce qui te regarde, et non pas de ce que font les Philistins. Aussi bien, je connais ton orgueil : tu as entendu dire que le roi avait promis sa fille en mariage à celui qui vaincrait le géant, et tu as la prétention d'être celui-là. Tu te vois déjà le gendre du roi, et l'héritier du trône... Et je connais aussi la perversité de ton cœur : tu aimes à voir le sang couler et les gens s'entr'égorgés. C'est

12. Flav., l. VI, ch. x.

dans l'espoir d'un spectacle de ce genre que tu es descendu jusqu'ici. — Qu'ai-je fait ? demanda David. Pourquoi me grondes-tu ainsi ? N'ai-je pas le droit d'ouvrir la bouche et de demander quelques renseignements ? »

Remarquez sa sagesse et sa douceur, note ici saint Jean Chrysostome. Il n'y a aucune parole irréfléchie, ni aucune amertume dans sa réponse. Pour apaiser la colère de ses frères et calmer leur envie, il leur dit : « Est-ce qu'il n'est pas permis de parler ? M'avez-vous vu prendre les armes ? Ou me mettre dans les rangs avec les autres ? J'ai seulement voulu voir, et m'informer d'où vient à cet homme son audace excessive. Quel est donc cet étranger qui insulte l'armée du Dieu vivant ¹³ ? »

Cependant, obsédé par l'indignation que soulevait en son cœur l'insolence de Goliath, il dit un peu plus tard, à quelques soldats que, pour lui, si on le laissait faire, il ne craindrait pas d'accepter le défi du géant ¹⁴. Et il y mit même tant de conviction que le propos fut rapporté à Saül. Celui-ci le fit appeler et lui demanda s'il était vrai qu'il eût parlé ainsi. « Oui, répondit David. Si vous voulez m'en croire, que personne ne se laisse aller à l'abattement et au découragement. Moi, votre serviteur, j'irai, et je combattrai contre ce Philistin. Je n'ai pas peur de lui : avec l'aide de Dieu, non seulement je le vaincrai, mais je le rendrai aussi méprisable qu'il paraît terrible maintenant ! »

Saül fut saisi d'admiration devant un courage de cette trempe. Cependant, il n'osait donner suite à une proposition qui paraissait insensée. « Tu n'es pas capable, dit-il, de tenir tête à ce Philistin, ni de combattre contre lui. Tu n'es encore qu'un enfant, tu n'as jamais fait la guerre. Comment veux-tu te mesurer avec un homme d'une force aussi prodigieuse, et qui est entraîné à se battre depuis son adolescence ? — Veuillez me pardonner, Sire, répondit David, mais j'ose sans crainte vous promettre que je serai vainqueur, avec l'assis-

13. Chrys. Hom., XLVI, sur la Gen., 3 ; — Patr. gr., t. LIV, col. 425.

14. Flav., l. VI, ch. x.

tance de Dieu : car j'ai éprouvé celle-ci déjà en d'autres occasions. Quand je gardais les bêtes de mon père, il arrivait souvent qu'un lion ou un ours survint, qui emportait un bélier du milieu du troupeau ; et moi je me lançais à leur poursuite, je les lardais de coups, j'arrachais la proie de leur bouche. Alors ils se retournaient furieux contre moi. Mais je les prenais à la gorge, je les empêchais de respirer, et je les mettais ainsi à mort. J'ai donc tué lions et ours, moi votre serviteur. Il en sera de même de ce Philistin, de cet incirconcis ! Si vous voulez me le permettre, j'irai donc, et je ferai cesser l'humiliation que subit votre peuple. Ce qui me donne entièrement confiance, c'est la certitude où je suis que Dieu ne saurait supporter plus longtemps les blasphèmes de cet incirconcis et les outrages qu'il adresse à l'armée du Dieu vivant ¹⁵. Celui qui m'a protégé contre les lions et les ours saura bien me défendre aussi contre ce Philistin ! »

Si David crut devoir raconter ainsi les exploits de son enfance, ce ne fut pas pour donner une haute idée de sa bravoure, mais pour relever le courage de Saül, sur le visage duquel il lisait l'hésitation devant l'entreprise extraordinaire qu'il lui proposait ¹⁶. Il voulut faire comprendre au roi que, malgré sa jeunesse et son inexpérience, le simple berger qu'il était possédait dans sa foi, dans sa confiance en Dieu, une force supérieure à celle d'une troupe de soldats entraînés et bien équipés ¹⁷. D'ailleurs, si nous en croyons saint Jérôme et la tradition catholique, il ne parla avec tant d'assurance que parce que Dieu lui avait donné la certitude intérieure qu'il serait vainqueur dans ce combat ¹⁸.

De fait, Saül fut conquis par cette juvénile intrépidité : « Va, dit-il, et que le Seigneur soit avec toi. » Puis il voulut lui donner des armes à lui, des armes de la meilleure

15. Flav., l. VI, cx.

16. Flav., loc. cit.

17. Cf. Chrys. Hom. XLVI, sur la Genèse, ut supra.

18. Carth., p. 358.

qualité ; il le couvrit d'un casque, d'une cuirasse et le ceignit d'une épée, David s'essaya à faire quelques pas en cet équipage ; mais il n'avait pas l'habitude de se mouvoir avec un attirail aussi lourd, et il s'en trouvait fort mal à l'aise. Il pria donc Saül de le laisser combattre à sa manière, et, laissant là ces armes, il ne prit avec lui que son bâton, sa fronde et cinq pierres, qu'il alla chercher, les plus rondes et les plus polies qu'il put trouver, dans le torrent voisin. Alors, sans peur comme sans forfanterie, il s'avança dans la direction du géant.

L'Écriture note ici qu'il était beau à voir : *pulcher aspectu*, et nous n'avons pas de peine à l'imaginer. Mais Théodoret de Cyr dit, mieux encore, que c'était « son regard qui était beau »¹⁹, parce qu'il avait les yeux fixés sur Dieu, dans un acte de foi intense qui illuminait tout son être.

Goliath cependant avait vu qu'un champion se détachait de la ligne des Hébreux. Aussitôt, il se dirigea vers lui, toujours précédé de son écuyer. Mais quand il s'aperçut que c'était un enfant de quinze ans, armé seulement d'un bâton de berger et d'une fronde, il s'indigna de cette folle audace : « Te crois-tu donc encore derrière tes moutons ? lui cria-t-il. C'est avec cet accoutrement que tu as la prétention d'engager le combat contre moi ? *Suis-je donc un chien, pour que tu m'abordes avec un bâton ? Tu ne seras pas long à apprendre à qui tu as affaire !* » Tout en déversant ce grand fracas de paroles, il s'agitait, gesticulait, brandissait ses armes, et appelait sur son adversaire toutes les malédictions de ses dieux, jurant qu'il le mettrait en pièces et le donnerait en pâture aux animaux. « *Tu viens à moi avec l'épée, la lance et le bouclier*, répondit David, *mais moi je viens à toi au nom du Seigneur des Armées, du Dieu des troupes d'Israël, que tu as insultées aujourd'hui. Le Seigneur te livrera entre mes mains : je te tuerai, je te couperai la tête, et je donnerai aujourd'hui les cadavres des Philistins dans leur camp aux oiseaux du ciel et aux*

bêtes de la terre, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël ; et que toute cette multitude connaisse que ce n'est pas par l'épée ni par la lance que le Seigneur sauve. Car c'est lui qui décide de la guerre, et il vous livrera entre nos mains ! »

Ces paroles portèrent au paroxysme la colère de Goliath. Du pas mesuré et lourd que seul lui permettait sa pesante armure, il fonça sur le petit insolent, pensant l'écraser comme un moucheron. Bien loin de s'enfuir, David se porta hardiment à sa rencontre et se mit à décrire, en courant, un cercle autour du colosse. Puis quand il jugea qu'il était à portée convenable, il s'arrêta, saisit une des pierres qu'il avait placées dans sa besace, l'ajusta sur sa fronde, fit tourner celle-ci à toute vitesse... et soudain on vit le géant s'écrouler de toute sa masse, dans un grand bruit de ferraille. La pierre l'avait frappé au front avec une telle force qu'elle avait pénétré jusqu'au cerveau. Cependant, il pouvait n'être qu'étourdi : sans perdre une seconde, David bondit sur lui, tira du fourreau l'épée que le Philistin portait à son côté, trancha la tête du redoutable matamore, et l'empoignant par les cheveux, la brandit à bout de bras pour la montrer aux deux armées.

Ce coup, dit Josèphe, imprima « un tel effroi dans le cœur de tous les Philistins, que n'osant tenter le hasard d'une bataille après avoir vu tomber devant leurs yeux celui en qui ils mettaient toute leur confiance, ils prirent la fuite. Les Israélites les poursuivirent avec de grands cris de joie jusqu'aux frontières de Geth et jusqu'aux portes d'Ascalon, en tuèrent trente mille, en blessèrent plus de deux fois autant, et revinrent pour piller leur camp, auquel ils mirent le feu, après l'avoir saccagé »²⁰.

En voyant David partir pour combattre Goliath, Saül se tournant vers Abner, qui exerçait les fonctions de commandant en chef, lui demanda : « *De quelle souche descend ce*

jeune homme ? — Par ma foi, *je n'en sais rien* », répondit le général.

Les commentateurs se sont étonnés que Saül n'ait pas reconnu David, qu'il avait eu auparavant comme page.

On peut conclure de là, avec certains d'entre eux, que les facultés mentales du roi, sous l'action de l'esprit malin, s'étaient quelque peu déséquilibrées et qu'il était devenu sujet, en particulier, à des absences de mémoire, *labilis memoriae*²¹. Cependant, il semble préférable de remarquer, avec saint Ephrem, qu'il demanda, non pas *qui* était ce jeune homme, mais de quelle souche il descendait. Tant qu'il n'avait vu en lui qu'un jeune troubadour particulièrement bien doué, il ne s'était jamais préoccupé de ses origines. Mais devant le courage extraordinaire dont l'enfant faisait montre, un secret mouvement de jalousie s'était éveillé dans le cœur du prince. Ne serait-ce pas là le nouvel élu du Très-Haut, celui que Samuel lui avait annoncé, et qui devait le supplanter sur le trône ? Il voulut donc savoir de *quelle souche* il descendait. Était-il par hasard de la tribu de Juda, de la famille de Pharès, dont devaient sortir un jour, selon les prophéties, les rois d'Israël ?

Et quand, après son exploit, David lui fut amené, tenant toujours dans sa main la tête de Goliath, Saül, sourdement travaillé par la même inquiétude, lui demanda : « *De quelle famille es-tu, jeune homme ?* » A quoi l'adolescent se contenta de répondre : « *Je suis le fils de votre serviteur Jessé, de Bethléem.* »

La victoire de David sur Goliath fut évidemment un miracle ; humainement parlant, il est impossible d'admettre qu'une pierre lancée par une fronde, ait pu ouvrir le front d'un homme protégé par un casque, dont la visière descendait jusqu'aux yeux. Une tradition — ou une légende, rapportée par le pseudo-Philon — veut qu'au moment où David se jeta sur lui pour lui trancher la tête, le géant qui n'était pas mort, articula : « Hâte-toi de me tuer, et jouis de ta

21. H. S., col. 1312.

victoire ! — Avant de mourir, répondit David, ouvre les yeux et regarde celui qui t'a vaincu. » Le Philistin regarda et dit : « Tu n'es pas seul, en effet : il y en a un avec toi, mais il n'a pas le visage d'un homme²². » Cette tradition est passée de la Synagogue à l'Eglise. Dans un sermon célèbre où il énumère toutes les interventions de l'archange saint Michel au cours de l'Histoire Sainte²³, le bienheureux Pentaléon, diacre et archiviste de la cathédrale de Constantinople, lui attribue la défaite de Goliath.

David conserva comme un trophée la tête du géant, et lorsque, plus tard, il s'installa à Jérusalem, il l'y transporta avec lui. Quant à l'épée du Philistin, il l'envoya au grand-prêtre Abimélech pour être déposée en manière d'ex-voto dans le sanctuaire de Nobé où elle fut précieusement conservée, à côté de l'éphod du pontife, jusqu'au jour où le jeune vainqueur aux abois en eut besoin de nouveau²⁴.

22. Corn., p. 378.

23. Ce sermon n'est donné qu'incomplètement dans la Patrologie grecque de Migne, t. XC, viii, c. 1260, et suiv. Mais on trouve le texte intégral dans Surius, *Vitae Sanctorum*, du 29 septembre, p. 710.

24. Voir plus bas, p. 159.

CHAPITRE XIV

ENCORE GOLIATH

(I Rois, xvii)

VOICI d'abord comment saint Bernard nous exhorte à ne pas nous contenter du récit historique de cette extraordinaire aventure, mais à en chercher le sens spirituel :

Nous avons entendu, dit-il, Goliath, cet homme d'une stature gigantesque, plein de confiance dans sa force et sa taille extraordinaires, vociférant contre les phalanges d'Israël, et les provoquant à un combat singulier. Nous avons entendu aussi comment l'esprit d'un jeune homme fut excité par Dieu ; comment il fut rempli d'indignation en voyant un bâtard, un incirconcis, insulter le camp d'Israël et les armées du Très-Haut. Nous avons vu l'adolescent s'avancer avec sa fronde et sa pierre, contre cet homme d'une grandeur monstrueuse, couvert de sa cuirasse, protégé par un casque et un bouclier, et terrifiant par tous ses autres instruments de guerre. S'il y a en nous quelques entrailles de pitié, nous n'avons pas pu ne pas trembler en le voyant affronter un tel combat, et ne pas nous réjouir de sa victoire. Nous avons loué la grandeur d'âme de cet enfant, en voyant que le zèle de la maison de Dieu le dévorait, au point qu'il ne pouvait rester insensible aux affronts qu'elle subissait. Il les ressentait au contraire comme des injures personnelles, et gémissait de voir l'impuissance du peuple élu. Nous avons admiré chez lui une confiance telle qu'on n'en eût point trouvé de semblable dans tout Israël. Quand il a enfin obtenu une victoire, manifestement réalisée par la puissance divine, nous l'avons appris avec d'autant plus de joie que nous avons éprouvé plus

d'inquiétude à voir ce duel entre un enfant qui n'avait pour arme que sa foi, et un géant confiant dans sa propre force. Maintenant, si nous n'ignorons pas, selon le témoignage de l'Apôtre, que la loi est *spirituelle*¹ ; qu'elle a été écrite, non seulement pour nous captiver par le spectacle extérieur de cette aventure, mais pour rassasier nos sens intérieurs d'une saveur semblable à la moelle du blé, il nous faut examiner quel est ce Goliath orgueilleux, et gonflé de l'esprit de sa chair, qui, seul, ose insulter le peuple de Dieu, déjà entré dans la terre promise, et victorieux de nombreux ennemis².

Goliath est une figure de Lucifer, le prince des démons. Celui-ci est aussi à sa manière un bâtard, spirituellement parlant : il est le produit d'une nature essentiellement noble, la nature angélique, qui s'est livrée totalement à l'esprit d'orgueil, et qui a été réduite par lui à la plus extrême dégradation.

Son casque, ses cuissards, son armure formidable sont la figure de la défense hermétique qu'il oppose à la grâce. Il est enfermé dans son obstination comme dans une tour d'acier. Aucun trait de la miséricorde divine ne peut plus l'atteindre.

Mais il a des armes pour attaquer l'Eglise : il a un glaive, qui est la tentation charnelle ; et il a une lance dont la hampe est semblable à un *rouleau de tisserand*. C'est la tentation spirituelle, avec laquelle il enveloppe ses victimes, comme dans une toile d'araignée, jusqu'à ce qu'il les ait complètement ligotées, et puisse leur donner le coup de la mort.

Il se fait précéder d'un écuyer, parce qu'il trouve toujours des hommes pour préparer ses voies, et lui ouvrir le chemin des âmes : et ceux-ci se dissimulent derrière le grand bouclier dont il se couvre lui-même : celui de l'hypocrisie³.

1. Rom., vii, 14.

2. S. Bern., *Sermon pour le 4^e dimanche après la Pentecôte*, Pat. lat., t. 183, col. 333.

3. Cf. Bède ; — Saint Bonav., t. XIII, p. 68.

Les bataillons des Philistins qui sont rangés derrière lui, représentent les légions des démons : ceux de la colère, ceux de la jalousie, ceux de l'orgueil, ceux de la calomnie, ceux de la luxure, de la gourmandise, de la discorde, de l'avarice. Tous étaient sous les armes pour mener le combat contre les fils d'Israël, tous sont prêts à attaquer les serviteurs du Dieu vivant, ceux qui cherchent la face du Dieu de Jacob. Ils étaient campés sur la montagne de l'orgueil, où Lucifer a établi son trône⁴ ; tandis que les vrais Israélites s'échelonnent sur celle des béatitudes évangéliques⁵ ; et ces deux armées sont séparées par une vallée, où s'élève un térébinthe, c'est-à-dire par la vertu d'humilité où se dresse la Croix du Christ.

Avant la venue du véritable David, de Jésus notre Sauveur, le démon avait beau jeu pour insulter les saints. Il les tenait tous sous la loi du péché et de la mort.

« Pourquoi êtes-vous venus, armés pour le combat ? leur criait-il. Est-ce que je ne suis pas Philistin, et vous serviteurs de Saül ? », ce qui voulait dire : « A quoi vous servent la Loi, et toutes les observances légales, et toutes les œuvres par lesquelles vous prétendez lutter contre moi ? N'est-ce pas moi qui suis le prince de ce monde ? Et vous, n'êtes-vous pas les esclaves du péché⁶ ? »

Et personne ne pouvait relever le défi... Comment l'homme, réduit à ses propres forces, aurait-il été à même de lutter contre l'Ange des ténèbres et le génie du mal ? L'Écriture ne nous dit-elle pas qu'il n'y a aucune puissance sur la terre qui puisse être comparée à la sienne⁷ ? — Nul donc n'aurait été en mesure de le vaincre, avant que le Christ, envoyé lui aussi par son Père, ne fût venu visiter ses frères, et leur apporter les aliments substantiels de sa doctrine. Durant les années de son enfance, il s'exerça, dans la vie solitaire de Nazareth, au métier de bon Pasteur,

4. Cf. Is., xiv, 13, *Sedebo in monte testamenti.*

5. S. Mt., v, 1 ; — Cf. Bède, col. 609.

6. Rup., c. 1099.

7. Job, xli, 24. Non est super terram potestas, quae comparetur ei.

composant continuellement sur les cordes de son Cœur des cantiques célestes, arrachant ses brebis au lion, c'est-à-dire : au démon de la colère, par sa douceur, et à l'ours, c'est-à-dire : au démon de la sensualité, par la rigueur de sa pénitence⁸.

Les injures que les frères de David adressent à celui-ci, quand il parle d'affronter le géant, annoncent celles que les Juifs décocheront à Notre Seigneur, quand Il promettra de les délivrer du joug de la mort et du péché : « Est-ce que tu es plus grand que notre Père Abraham, qui est mort, et que les Prophètes, qui sont morts ? Pour qui te prends-tu⁹ ? »

Le Christ cependant ne dissimule pas sa certitude de détruire l'empire du démon, comme David annonça qu'il tenait le Philistin : « Maintenant, affirme-t-il, le prince de ce monde sera jeté dehors¹⁰. » Pour ce combat, il s'est d'abord revêtu des armes de Saül, c'est-à-dire de l'armure des observances légales, s'astreignant lui-même à la circoncision et à tous les rites de la loi mosaïque, nous montrant par là avec quel respect nous devons nous soumettre aux moindres prescriptions de l'Église, même quand nous n'en comprenons pas l'utilité. Mais c'était là un joug trop rigide pour Celui qui est venu apprendre aux hommes à servir Dieu avec un cœur d'enfant.

Les laissant de côté — puisqu'Il ne les a pas conservées dans la Nouvelle Alliance — il alla chercher dans le torrent cinq pierres très limpides. Ces cinq pierres représentent la quintessence de l'Ancien Testament : elles figurent les cinq livres de la Loi de Moïse, mais débarrassée de tous les commentaires¹¹, de toutes les arguties, de toutes les traditions, dont l'avaient encombrée Rabbins et Phari-

8. Cf. S. Bonav., *Collationes* in cap. X S. Joannis, t. XI, p. 569, et *In Sapient.*, c. XI, t. X, c. 80.

9. Jo., viii, 53.

10. Jo., xii, 31.

11. Nous avons déjà rencontré cette signification du nombre cinq, à propos de Joseph. Cf. *Les Patriarches*, p. 394.

siens, ramenée à sa pureté première, à sa *limpidité* divine, et n'exprimant autre chose que l'amour de Dieu pour les hommes.

Il alla la chercher dans le *torrent*, c'est-à-dire au milieu du flux, des passions déchaînées de la nation juive.

Le *torrent*, explique saint Augustin, représente ici le peuple élu attaché aux choses temporelles, affectionné à ce qui passe, et entraîné par la force de sa cupidité dans la mer du monde. Tel était le peuple juif. Il avait reçu la Loi, mais il la foulait aux pieds, il passait dessus, comme le fleuve coulait sur ces pierres et se précipitait à la mer... Ces pierres étaient au fond du fleuve, et l'eau passait sur elles, comme le peuple prévaricateur passait sur la Loi¹².

Il prit aussi son bâton, c'est-à-dire sa croix, et il s'avança intrépide pour le combat décisif. Le démon ne pouvait imaginer qu'un homme qui l'attaquait avec des armes aussi ridicules, allait en quelques heures ruiner son empire. Ecumant de fureur en entendant que Jésus, dans ses suprêmes prières, le traitait de *chien*, redisant avec David : *Erue a framea Deus, animam meam, et de manu canis uncam meam*¹³, il marcha sur lui avec tout l'appareil de sa force : mobilisant les Juifs, les princes des prêtres, les Docteurs de la Loi, le gouverneur romain, Hérode, la garde du Temple, les soldats en armes, les bourreaux munis de leurs fouets, et la basse pègre de Jérusalem.

Le combat s'engagea dans des conditions qui paraissaient bien inégales, et le démon pouvait considérer sa victoire comme acquise, lorsque soudain il chancela... Au moment où le Christ, agonisant sur la croix, semblait définitivement hors de cause, une parole jaillit de ses lèvres,

12. Aug. sermo, xxxii ; — Pat. lat., t. XXXVIII, c. 199. — Cette interprétation est devenue classique dans la Tradition. On la retrouve dans la *Glose*, chez Rupert, chez Rhaban Maur, Pierre de Riga, etc.

13. Ps. XXI, 21. Mon Dieu, arrachez mon âme à la framée et à la puissance du chien.

limpide et dure comme un diamant : car elle montrait clairement que *les grandes eaux* de la Passion n'avaient pu faire la moindre entaille à la charité de Celui qui la proférait : « *Mon Père*, disait-elle, *pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font.* » Elle vint frapper l'ennemi au front ; en l'entendant, le démon comprit qu'il avait perdu la partie. Aucun homme, travaillé par des souffrances sans nom, torturé dans toutes les fibres de son être, réduit au dernier degré de la misère et de l'abjection, n'aurait pu concevoir un acte d'amour aussi sublime. Celui-là ne pouvait être que le Fort par excellence, le Fils de Dieu, Dieu en personne.

Le démon s'effondra donc, et aussitôt le Christ lui *trancha la tête*, parce que, de même que Jésus est la tête — ou le chef (*caput*) — des justes, le diable, dit saint Grégoire, est la tête de tous les hommes iniques, et tous les impies sont les membres de ce chef¹⁴. Le Sauveur lui a donc *tranché la tête*, quand il l'a séparé de ces membres, lui ôtant le pouvoir, qu'il avait acquis sur eux par le péché du premier homme. Et il l'a exécuté *avec son propre glaive*.

Le Christ en effet, ici-bas, ne portait pas, comme David, une épée. Jamais, durant sa vie mortelle il ne s'est servi du glaive. Il n'employait pour confondre ses adversaires que la fronde et les pierres, c'est-à-dire les paroles de la Sainte Ecriture, maniées avec une dextérité incroyable. Mais à la fin, quand il eut mené le suprême combat où fut détruite la puissance de l'enfer, il brandit l'arme que le démon avait préparée contre lui, à savoir la croix sur laquelle il l'avait fait attacher. Cette croix, si elle est devenue pour Jésus un emblème éternel de gloire, est aussi pour Satan un perpétuel instrument de supplice. Dès qu'elle est prise en main par quelqu'un de ceux qui combattent avec le Christ, le démon a la tête tranchée, il est séparé des membres auxquels il imposait ses volontés, il

14. *Moral.*, l. IV, ch. xi ; — Pat. lat., t. LXXV, c. 647.

perd tout le pouvoir que lui a donné sur eux le péché de nos premiers parents¹⁵.



Au sens moral, saint Bernard nous montre dans Goliath une figure de l'orgueil, « fier et enivré de l'esprit de la chair ». Ce vice s'en prend spécialement aux âmes généreuses qui, comme David, se sont entraînées à lutter contre les autres concupiscences, la colère et la sensualité, représentées ici par le lion et l'ours, et qui sont arrivées à maîtriser l'homme animal. Les *armes de Saül*, qu'elles sont tentées de prendre d'abord, sont la sagesse profane, les enseignements de la philosophie, et même cette connaissance superficielle de l'Écriture que l'Apôtre appelle : *la lettre qui tue*¹⁶. Mais l'âme comprend vite que ce n'est pas avec de tels moyens qu'elle pourra vaincre l'orgueil et acquérir l'humilité. C'est pourquoi elle se hâte de les rejeter, sentant qu'elles lui sont plutôt un poids qu'une défense, et elle s'attache uniquement à mettre toute son espérance en Dieu. Elle ramasse dans *le torrent* — c'est-à-dire dans le flux incessant de la vie présente, où tout passe, où tout s'écoule comme l'eau d'une rivière, — cinq *pierres* qui, elles, demeurent immuables et restent toujours *admirablement pures*, à savoir les paroles de Dieu, consignées dans les Livres Saints.

Elle en prend *cinq*, parce que ces divines paroles redisent continuellement cinq choses : les châtements qui attendent les pécheurs, les récompenses promises à ceux qui sont fidèles, l'amour de Dieu pour les hommes, les exemples que nous devons imiter, et une exhortation constante à la prière. Dès que l'âme voit Goliath, ou l'orgueil s'approcher d'elle, qu'elle saisisse au hasard une de ces pierres, qu'elle l'envoie avec toute la force dont elle est capable, et la pensée impie

15. Saint Augustin, *Sermo CXCVII de Tempore*.
16. II Cor., iv, 6.

sera réduite à néant. Cependant, ne chantons pas victoire trop vite.

Goliath est à terre, dit saint Bernard, mais peut-être qu'il respire encore. Approchez-vous davantage de crainte qu'il ne se relève. Coupez-lui la tête avec son glaive. Abattez la vanité au moyen de la vanité qui vous attaque. Dans la pensée même d'orgueil qui vous obsède, prenez matière et sujet de vous humilier ; ayez de vous-même l'opinion la plus basse et la plus vile que mérite un homme orgueilleux. Et vous avez tué Goliath avec le glaive de Goliath¹⁷.

17. Saint Bernard, *loc. cit.*

CHAPITRE XV

OU SAÛL COMMENCE A PERSÉCUTER DAVID

(I Rois, XVIII, XIX, XX)

L'INTRÉPIDITÉ dont David avait fait preuve dans son duel avec Goliath attira naturellement sur lui tous les regards ; Jonathas en particulier, le fils aîné de Saül, se prit pour lui de l'amitié la plus tendre. Ce jeune prince d'ailleurs n'avait pas du tout le tempérament de son père : il était aussi généreux et désintéressé que Saül était ombrageux et jaloux. Il avait au contraire une grande affinité de nature avec David : ils étaient l'un comme l'autre d'un courage à toute épreuve — Jonathas avait bien montré, lui aussi, ce dont il était capable quand, seul avec son écuyer, il avait enlevé le nid d'aigle des Philistins à Machmas¹. Mais cette bravoure ne durcissait en rien l'exquise aménité de leurs caractères. Ils possédaient tous deux un cœur chaud, toujours prêt à aimer, à aider, à se donner ; leur piété était profonde, et leur dévouement à la gloire d'Israël, sans réserve. Cette similitude de natures les rapprocha donc au point que *l'âme de Jonathas s'agglutina à l'âme de David et il l'aimait comme sa propre vie*. L'Écriture, par ces mots, a soin de souligner que ce furent leurs âmes qui *s'agglutinèrent*, pour faire entendre que cette amitié demeura toujours absolument pure, et qu'elle ne ressembla en rien à ce que l'on a coutume d'appeler en termes péjoratifs : « une amitié particulière ».

1. I Rois, XIV.

Leur intimité s'entretint d'autant plus facilement que Saül avait à nouveau attaché David au service de sa personne, avec l'intention cette fois de l'y garder toujours. Les deux jeunes gens se lièrent par un pacte, dans lequel ils se promirent sans doute une fidélité à toute épreuve. Et Jonathas, selon le penchant naturel à ceux qui aiment, comblait de cadeaux son ami, qui, lui, n'était pas riche. Il alla jusqu'à lui donner *sa propre tunique, d'autres vêtements, son glaive, son arc et son boudier*.

David au demeurant se gardait bien de tirer vanité de sa victoire sur Goliath : il s'appliquait au contraire à s'effacer le plus possible. Mais cette modestie même, jointe à l'affabilité de ses manières, à la réputation de bravoure intrépide qui l'auroit maintenant, à la sagesse dont il faisait preuve en toutes circonstances, attirait vers lui un courant unanime de sympathie. Tout le monde l'aimait, non seulement dans le menu peuple, mais aussi — ce qui est beaucoup plus rare — parmi les officiers et les hauts dignitaires de la cour. Saül lui-même témoignait à son égard d'une entière confiance : il lui avait donné un commandement dans son armée, et l'employait constamment aux missions les plus diverses, surtout celles qui exigeaient de la sagacité et de la prudence.

Malheureusement, les choses ne tardèrent pas à se gâter. Lorsque, tout danger disparu du côté des Philistins, Saül se mit en devoir de rentrer chez lui, il fit une tournée triomphale à travers son royaume, pour célébrer cette insigne victoire. Selon la coutume juive, chaque fois qu'il approchait d'une ville, les femmes sortaient au-devant de lui, groupées en chœurs, elles chantaient et dansaient en s'accompagnant de sistres, de flûtes et de tambourins. Et partout, elles répétaient un refrain sorti spontanément de l'âme populaire, qui s'était répandu rapidement dans tout le pays.

Mikkah Saül ba — alafâr, disaient-elles ;
Ve David b' rib' botav².

2. Fill., p. 287.

Ce qui signifiait :

Saül en a tué mille,
Et David dix mille.

Sans doute, c'étaient là des expressions hyperboliques : mais on avouera qu'elles étaient maladroites. Elles prouvaient manifestement que la réputation de David auprès du peuple éclipsait celle du roi. Saül en fut profondément vexé : il sentit la jalousie le mordre au cœur, et le soupçon qui déjà avait effleuré son esprit au moment où David s'élançait contre Goliath, se présenta à nouveau à lui avec une force décuplée : « Que lui reste-t-il après cela que d'être roi ? » dit-il rageusement. Et en effet n'y avait-il pas tout lieu de craindre que cet adolescent si remarquablement doué et vers lequel se portait comme d'instinct la faveur populaire, ne fût l'homme dont lui avait parlé Samuel, le rival suscité par Dieu dans le dessein de le supplanter ?

A dater de ce jour, il prit le jeune héros en aversion. Le démon, qui, de son côté, pressentait en David un serviteur de Dieu d'une classe exceptionnelle, résolut d'en profiter. Avec la permission de Dieu, il s'empara de l'esprit du roi, et le mit dans un état de violente exaltation. Saül allait et venait dans son palais, vaticinant à la manière des Prophètes, quand ils étaient saisis par l'esprit. David aussitôt prit sa harpe et commença d'en toucher les cordes, ainsi qu'il avait coutume de le faire jadis, quand l'esprit malin agitait son maître. Soudain, pris d'une fureur subite, le roi pointa violemment contre lui la lance qu'il tenait à la main, comme s'il voulait le clouer à la muraille. David ne réussit que par un prodige d'adresse à esquiver le coup qui l'aurait infailliblement tué.

Un peu plus tard, Saül recommença, sans plus de succès. Alors voyant que le jeune homme avait échappé deux fois à la mort par un vrai miracle, il se sentit pris à son égard d'une crainte superstitieuse. Il se persuada qu'il n'y aurait plus désormais de sécurité pour lui s'il le gardait dans son entourage. N'osant le faire mettre à mort directement, il

résolument au moins de l'éloigner et de lui confier, chaque fois que l'occasion s'en présenterait, les missions les plus dangereuses. Sous le prétexte de lui donner de l'avancement, il le plaça à la tête d'un corps de mille hommes, qu'il employa à toutes les opérations où il y avait quelque chance de laisser sa vie. Mais la protection divine couvrait David, et ces expéditions, dont il revenait toujours indemne, ne faisaient qu'ajouter à sa réputation un éclat toujours plus vif : elles montraient chaque fois davantage que ses capacités de chef et de tacticien étaient à la hauteur de sa bravoure personnelle.

Ainsi il sortait et entrait en présence du peuple, dit l'Écriture, ce qui signifie que tout le monde s'intéressait au succès de ces opérations, et il se faisait aimer de tout Israël et de tout Juda, il attirait à lui toutes les sympathies.



Cependant Saül, on s'en souvient, avait promis, lors des provocations insolentes de Goliath, qu'il donnerait l'une de ses filles en mariage à l'homme qui oserait relever le défi du Philistin. Il lui fallait maintenant tenir cet engagement ; mais, dominé comme il l'était par la jalousie, il vit là un moyen d'exposer encore David à des périls mortels. « Je ne puis le tuer moi-même, se disait-il, mais les Philistins s'en chargeront. » Il prétendit donc exiger de lui de nouvelles actions d'éclat, en échange desquelles il lui donnerait Mérob, sa fille aînée. Le jeune homme aurait pu protester contre ces conditions injustes : mais sa douceur native et son humilité lui faisaient tenir un tout autre langage : « *Qui suis-je, moi ?* disait-il, qu'est-ce que j'ai fait dans ma vie, quelle est la lignée de mon père en Israël, pour que je devienne le gendre du roi ? »

Malgré la docilité de David, le mariage, au dernier moment, fut décommandé. Est-ce Saül qui changea brusquement d'avis, comme il en était coutumier ? Est-ce Mérob

qui ne voulut pas du fils de Jessé ? L'histoire ne le dit pas : la jeune princesse épousa un certain Hadriel, originaire de la ville de Mholah, dans la vallée du Jourdain, sur lequel nous ne possédons aucun autre renseignement.

Mais à la suite de cette aventure, il advint que Michol, la sœur cadette de Mérob, se prit pour David d'une passion si forte qu'il lui fut impossible de la tenir secrète, et Saül en eut bientôt connaissance. Loin de s'en fâcher, il s'en réjouit au contraire, espérant toujours trouver là une occasion de perdre David : car c'était devenu chez lui une idée fixe. Et craignant que le jeune homme, à la suite de son échec avec Mérob, n'osât plus poser sa candidature, il lui fit savoir en sous-main, par ses courtisans, qu'il agréerait volontiers sa demande. David, toujours pénétré d'humilité, répondit qu'il se considérait comme *indigne de devenir le gendre du roi, n'étant qu'un homme pauvre et de très modeste condition.*

Ces propos furent rapportés à Saül, qui fit répondre par la même voie. « Le roi n'a pas besoin de dot pour sa fille, il est largement en mesure de la pourvoir lui-même. Ce qu'il demande c'est un gendre assez courageux pour mener une guerre acharnée contre les Philistins, ses pires ennemis. Qu'il fasse périr cent d'entre eux, ce sera là son présent de nocces³ ! »

David avait une nature trop droite pour soupçonner l'intention perfide qui se cachait sous cette proposition. Il accepta avec joie, car lui aussi aimait Michol, et le danger de l'entreprise n'était pas pour l'effrayer. Sans tarder, avec les mille hommes qu'il commandait, il organisa un coup de main contre la ville d'Accaron. Il tua deux cents Philistins, et en apporta au roi le témoignage irrécusable⁴. C'était le double du chiffre exigé : Saül ne pouvait lui refuser la

3. Ephr., p. 373.

4. Chrys., *Hom. sur David et Saül*, t. 3. — Le texte sacré dit : Non habet rex sponsalia necesse, nisi tantum centum praepudia Philistinorum ; — I Reg., xviii, 25.

5. Attulit eorum praepudia et adnumeravit ea regi.

main de Michol. Il y mit néanmoins toute la mauvaise grâce dont il était capable, car il était furieux à part de lui de voir que sa machination avait encore échoué⁵.

Les nocces venaient à peine de se terminer que les Philistins prirent les armes pour venger le massacre d'Accaron. Mais la campagne qui s'ensuivit fournit à David une nouvelle occasion de prouver sa valeur, en même temps qu'une sagesse consommée. Malgré son jeune âge, *il montrait à la guerre plus de prudence et d'habileté que tous les officiers de Saül. Aussi son nom devint-il très célèbre.*

Saül cependant se consumait de jalousie ; il comprenait clairement devant ces succès extraordinaires que *le Seigneur était avec David*, il voyait aussi que la popularité du jeune héros allait grandissant en Israël. Il le craignait et le haïssait à la fois. Il en vint à se persuader qu'il ne pourrait conserver sa vie et sa couronne, qu'en se débarrassant de lui, et il résolut de le faire assassiner puisque le jeune homme avait échappé aux coups des Philistins.

Il s'ouvrit de ce dessein à quelques-uns de ses familiers les plus intimes et à son fils Jonathas. Il n'ignorait pas l'amitié de celui-ci pour David : mais, comme tous les hommes possédés par une passion, il pensa qu'il n'aurait pas de peine à le faire entrer dans ses sentiments, et qu'obligé de choisir entre son père et un ami d'occasion, le jeune prince n'hésiterait pas.

C'était mal connaître la noblesse de cœur et la loyauté de Jonathas. Celui-ci fut stupéfait du changement d'attitude de Saül, qui jusqu'alors avait toujours donné à David des marques non équivoques d'estime et d'affection. Désireux de concilier ce qu'il devait à l'un et à l'autre, il comprit que son premier devoir était de dissiper les préventions du roi contre son ami. Mais d'abord, il fallait à tout prix éloigner ce dernier si l'on voulait éviter un malheur irréparable. Dès qu'il put le rencontrer, Jonathas le mit donc au courant des intentions homicides de Saül, puis le supplia

6. H. S., c. 1313.

de se tenir sur ses gardes et de disparaître jusqu'à ce qu'il ait pu intervenir en sa faveur. « Je chercherai, lui dit-il, un moment où mon père sera bien disposé ; je l'accompagnerai dans la campagne, je lui parlerai de toi, je tâterai ses dispositions à ton égard⁷, et je te ferai savoir ce qu'il en est. »

De fait, une occasion favorable se présenta bientôt, et Jonathas plaida chaleureusement auprès de son père la cause de son ami : « Seigneur roi, lui dit-il, ne faites pas de mal à David votre serviteur, car il n'a pas péché contre vous ; bien au contraire ses œuvres à votre égard sont très bonnes. Il a exposé sa vie à un extrême péril, il a tué les Philistins et grâce à lui le Seigneur a sauvé tout Israël. Vous l'avez vu et vous avez été dans la joie. Pourquoi vous en prenez-vous maintenant au sang innocent, et pourquoi voulez-vous tuer un homme auquel on n'a rien à reprocher⁸ ? »

Saül était ce jour-là dans un de ses bons jours. Il se laissa toucher par les arguments de son fils, et prompt à s'engager par serment selon son habitude, il jura qu'il ne ferait aucun mal à David. Jonathas aussitôt alla chercher son ami, et le ramena devant le roi, qui lui fit bon accueil, et le pria de reprendre son service comme auparavant.

Mais l'accalmie ne fut pas de longue durée. Les Philistins ayant fait une nouvelle irruption, David, envoyé contre eux, se comporta avec sa bravoure coutumière ; il leur infligea une sanglante défaite, les mit en fuite et revint de là avec une gloire accrue. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller la jalousie de Saül, et la porter à son paroxysme. Ses transports de fureur démoniaque le reprirent. Un jour qu'il en était possédé, il fit appeler le jeune homme, afin qu'il le calmât par quelque mélodie, comme à son ordinaire. David obéit, mais tandis qu'il chantait, en s'accompagnant sur sa

7. Syr., Arab.

8. Flav., l. VI, ch. XIII.

petite harpe, Saül, brusquement chercha à le transpercer avec la lance qu'il tenait à la main. David esquiva miraculeusement le coup une fois de plus, et l'arme alla se planter dans la muraille, sans lui faire de mal. Mais il l'avait échappé belle : comprenant que sa vie était sérieusement menacée, il rentra chez lui en toute hâte, et n'en bougea plus jusqu'au soir.

Craignant qu'il ne profitât de la nuit pour s'échapper, Saül, le soir venu, organisa un service de garde autour de sa maison afin qu'il ne pût sortir : car il voulait, dit Josèphe, le faire arrêter dès le lendemain matin, juger et condamner à mort. Mais Michol, que son extrême amour pour son mari rendait perspicace, devina ce qui allait se passer : « Si le soleil à son lever vous trouve encore ici, lui dit-elle, vous serez mort demain. » Sur quoi, elle attacha une corde à la fenêtre, comme l'avait fait jadis Rahab, quand il s'était agi de sauver les envoyés de Josué. David se laissa glisser jusqu'au sol et s'enfuit dans la campagne, sans être vu. Michol cependant arrangea le lit qu'il venait de quitter comme celui d'un malade : elle plaça sous les couvertures une statue, qui avait la taille d'un homme ordinaire, et qu'elle coiffa d'une toison de chèvre pour simuler l'abondante chevelure de David⁹. Elle voulait ainsi gagner du temps, afin de permettre au fugitif de se mettre en lieu sûr. Car si elle avait dit aux policiers : « Il est parti », Saül aurait aussitôt organisé une battue pour le retrouver. En laissant croire au contraire qu'il dormait sur son lit, elle calmait l'impatience du roi.

9. Josèphe et les historiens juifs ajoutent qu'elle dissimula aussi sous les couvertures le foie tout chaud et frémissant d'une chèvre que l'on venait de tuer, afin de donner l'illusion qu'il y avait là un être vivant. Il paraît que le foie de la chèvre en effet continue à palpiter longtemps après la mort de l'animal. Beaucoup de commentateurs catholiques ont rapporté ce trait, en particulier Théodoret, et Procope de Gaza. Mais saint Jérôme lui est peu favorable. — Proc., c. 1196.

Dès que le jour fut venu, — car la loi ne permettait pas de violer un domicile la nuit, — Saül envoya des appariteurs pour s'emparer de la personne du prévenu. Ces appariteurs étaient des hommes, dont le rôle, analogue à celui des lieutenants romains, consistait à arrêter, à châtier, et à exécuter les coupables. Michol les reçut courtoisement, et leur déclara que son mari était dans l'impossibilité de se lever, ayant été très malade toute la nuit. En même temps, elle ouvrit les rideaux du lit et leur montra le pseudo-dormeur. Les sbires s'en tinrent à cette constatation élémentaire et, sans pousser plus loin leurs investigations, revinrent dire au roi que David était hors d'état de se lever. Furieux, Saül envoya d'autres agents avec ordre de ne pas se contenter du rapport de Michol, mais de voir David de près. « S'il est malade, ajouta-t-il, apportez-le-moi dans son lit, pour qu'on le mette à mort. »

Lorsque la seconde équipe d'appariteurs se présenta chez Michol, celle-ci les conduisit, comme les premiers, auprès du lit de son mari. Mais eux soulevèrent les couvertures, et découvrirent la statue avec sa peau de chèvre sur la tête.

Saül, en apprenant cette supercherie, entra dans une violente colère contre sa fille : « Pourquoi t'es-tu ainsi joué de moi ? lui dit-il. Pourquoi as-tu permis à mon ennemi de fuir ? » Michol s'en tira par un mensonge, selon un procédé, hélas ! trop habituel chez les humains. « C'est lui, déclara-t-elle, qui m'a dit : Fais-moi descendre par la fenêtre, sinon je te tuerai. »

Saül n'insista pas. Mais sa haine contre son gendre sortit de cette aventure encore plus exacerbée. David cependant avait réussi à gagner secrètement la ville de Ramatha. C'est là que s'était retiré Samuel depuis sa rupture avec le roi, et il espérait trouver conseil et protection auprès de lui. Il ne fut pas déçu ; accueilli par le saint vieillard avec la plus grande bonté, il lui conta, rapporte Josèphe, « le dessein qu'avait Saül, de le mettre à mort ; qu'il s'en était fallu d'un rien qu'il le tuât avec sa lance ; et que cependant, lui, David, n'avait jamais rien fait qui pût déplaire au

roi : au contraire, il était prêt à le servir utilement dans toutes ses expéditions¹⁰. »

Samuel, ému de tant d'injustice, emmena le jeune homme dans une école de prophètes¹¹ qui se trouvait non loin de là, à Ramatha près de Naioth. Ces « écoles » étaient l'équivalent de nos monastères actuels. Etablis dans des lieux solitaires, elles réunissaient des hommes qui voulaient se livrer à une vie de pénitence et s'adonner à la contemplation. On pense communément que Samuel en avait été le premier fondateur. C'est pourquoi il conduisit David dans l'une de celles qu'il fréquentait lui-même, afin que le jeune homme pût y faire une manière de retraite spirituelle, et aussi, pour qu'il s'y trouvât à l'abri des poursuites de Saül.

Mais celui-ci, tenaillé comme il l'était par sa haine, ne mit pas longtemps à savoir où se cachait le fugitif, et il dépêcha aussitôt des hommes de police à Naioth pour se saisir de lui. En arrivant au monastère, ceux-ci trouvèrent les fils de prophètes réunis en chœur, qui chantaient sous la direction de Samuel et sous l'inspiration de l'Esprit-Saint. Alors il se produisit une chose que personne ne pouvait prévoir : ces braves gendarmes furent pris soudain d'un saint transport. Oubliant complètement la mission dont ils étaient chargés, ils se mirent à chanter avec les moines les louanges du Seigneur.

Saül, averti de ce fait étrange, ne songea qu'à une chose : son ennemi allait lui échapper une fois de plus. Il se hâta donc d'envoyer d'autres policiers pour l'arrêter coûte que coûte. Mais à peine ceux-ci étaient-ils arrivés à Naioth qu'ils furent empoignés à leur tour par le charisme, et prophétisèrent comme les premiers.

Un troisième détachement leur succéda, qui eut le même sort.

Le roi alors entra dans une grande colère. Au lieu de

10. Flav., l. VI, ch. xiv.

11. Les Septante disent : une église ; la version chaldaïque : une maison de doctrine.

réfléchir et de deviner l'avertissement que Dieu, dans sa miséricorde, lui donnait par ce prodige insolite, il s'entêta dans son aveuglement, et puisque tout le monde le trahissait, puisqu'il ne pouvait compter sur personne, il résolut d'aller lui-même arrêter David.

Il se rendit donc à Socho d'abord et, là, prit la direction de Naioth. Mais avant qu'il n'y fût arrivé, l'esprit de Dieu fondit sur lui et voici qu'il se mit à prophétiser lui aussi, tout en poursuivant son chemin. Quand il atteignit le monastère, ce fut bien autre chose encore : il perdit complètement la tête et les solitaires stupéfaits le virent se dépouiller successivement devant eux de ses insignes royaux, puis de ses vêtements, et, tout nu, passer le reste du jour et la nuit qui suivit à chanter les louanges du Très-Haut, et à vaticiner.

Cette conduite excentrique fut bientôt connue dans tout le pays, où elle provoqua un étonnement général : car nul n'ignorait le peu de piété de Saül, et ne l'aurait cru capable de prophétiser. Elle donna naissance à un proverbe que l'on énonçait chaque fois que l'on voyait un ignorant faire le savant, ou un homme atteindre une situation que rien ne faisait prévoir : *Saül est-il aussi parmi les prophètes ?*

Cette crise d'exaltation mystique eut au moins l'avantage d'immobiliser Saül pendant quelques jours. David se hâta de profiter de ce répit pour quitter secrètement Naioth et pour revenir à Gabaa, où il voulait à nouveau rencontrer Jonathas. Celui-ci, qu'une affaire quelconque avait contraint de s'absenter les jours précédents, ignorait les dernières manifestations de Saül contre son ami¹³. C'est pourquoi, lorsque ce dernier l'aborda, en lui disant : *« Qu'ai-je fait ? Quel est mon crime ? Quelle faute ai-je commise contre ton père, pour qu'il en veuille à ma vie ? c'est en toute sincérité qu'il se récria : « Comment peux-tu penser une chose pareille ? demanda-t-il. Il n'y a aucun danger qu'il te fasse mettre à mort. D'ailleurs, il n'entreprend jamais aucune*

12. Carth., p. 372.

affaire, grande ou petite, sans m'en parler au préalable. Comment voudrais-tu qu'il m'ait caché ce projet-là ? — « Ton père sait très bien que j'ai trouvé grâce à tes yeux, répondit David. Il connaît l'affection que tu me portes. C'est pourquoi il n'a pas voulu que tu le saches, de crainte de te faire de la peine. Mais je te jure, par le Seigneur et par ta vie, qui est pour moi ce qu'il y a de plus précieux au monde, je te jure que je suis dans un extrême péril et qu'il n'y a plus pour ainsi parler, qu'un point¹⁴ entre la mort et moi. » Devant cette attestation solennelle, Jonathas comprit que son ami disait vrai, et il en fut pénétré de douleur¹⁵. *« Que puis-je faire pour toi ? demanda-t-il. Tout ce que tu me diras, je le ferai. — Voici ce à quoi j'ai pensé, reprit David. Tu sais que c'est demain la nouvelle lune, et que ce jour-là, j'ai coutume, en ma qualité de gendre du roi, de m'asseoir à table, à côté de lui, au repas officiel qui suit le sacrifice¹⁵. Permits-moi de ne pas m'y rendre, et de rester caché dans la campagne. Si ton père remarque mon absence et s'inquiète de savoir où je suis, tu lui répondras que je t'ai demandé la permission d'aller à Bethléem, parce que c'est aujourd'hui la fête de ma tribu. S'il dit simplement : *C'est bien*, ce sera la preuve que je n'ai rien à craindre de sa part ; si au contraire, il se met en colère, ne doute pas que sa mauvaise volonté contre moi ne soit arrivée à son paroxysme. Fais-moi alors la faveur de m'en avertir. Aie pitié de moi, puisque tu as bien voulu contracter une alliance avec moi, qui ne suis que ton humble serviteur. Si cependant tu crois que j'ai vraiment offensé le roi, tue-moi toi-même, mais ne m'oblige pas à reparaitre devant ton père. — Comment peux-tu penser une chose pareille ? s'écria Jonathas, et que je néglige de t'avertir si je vois que la haine de mon père contre toi est sans remède ! — Mais, reprit David, en ce cas-là, comment me préviendras-tu ? »*

13. Le texte hébreu dit : *un pas*.

14. Flav., I. VI, ch. XIV.

15. La nouvelle lune, ou premier jour du mois, était en effet une fête religieuse chez les Hébreux. Cf. Nomb., XVIII, 11-15.

Jonathas alors l'entraîna dans la campagne, pour échapper aux regards et aux oreilles indiscrettes puis, en termes solennels, il lui renouvela devant le Seigneur, le Dieu d'Israël, son serment d'une indéfectible amitié. « Si je te manque, ajouta-t-il, que Dieu me retranche de sa maison ! Mais à mon tour, je te conjure, par l'affection que je te porte, et qui m'est plus chère que ma vie, promets-moi que si je meurs avant toi tu prendras soin de mes enfants. » Puis il continua : « Le jour des calendes, tu te tiendras caché près de la pierre nommée Ezel. Je me rendrai là, accompagné seulement d'un page, comme pour m'exercer au tir à la cible. Je tirerai trois flèches. Si je crie à l'enfant : " Les flèches sont en deçà de toi. Ramasse-les, et rapporte-les-moi ", tu sauras que les sentiments de mon père te sont favorables. Si je dis au contraire : " Les flèches sont au-delà de toi ", tu comprendras que tu n'as plus rien à attendre de lui, et qu'il faut t'éloigner. »

Tout se passa comme les deux amis l'avaient concerté. Le jour des Calendes étant arrivé, le roi, « après s'être purifié selon sa coutume »¹⁶, se mit à table pour le repas. Jonathas vint s'asseoir à sa droite, en laissant cependant entre son père et lui la place qui revenait à David en sa qualité de gendre du roi ; et Abner, général en chef de l'armée, à sa gauche. Le siège de David resta naturellement inoccupé, mais Saül n'y fit aucune allusion. « Peut-être, se disait-il en lui-même, le garçon a-t-il encouru quelque impureté légale. » C'était là — on le sait — pour les Juifs une raison sans appel de s'abstenir d'un repas sacré. Le lendemain — car les fêtes de la nouvelle lune duraient trois jours — la même scène se renouvela. Alors Saül dit à Jonathas : « Pourquoi le fils de Jessé n'est-il venu manger ni hier ni aujourd'hui ? » — On remarquera le ton hostile de cette expression : le fils de Jessé, pour désigner son propre gendre.

16. Flav., l. VI, ch. xiv.

Beaucoup de gens, dit saint Chrysostome, ne se résignent point à désigner leurs ennemis uniquement et simplement par leurs noms, il faut qu'ils y ajoutent des termes de violent reproche : le scélérat, le fou, l'insensé, l'idiot, le coquin, et mille autres termes pareils dont ils entremêlent leurs propos quand ils parlent de leurs ennemis. (J'en trouve un exemple chez Saül.) L'excès de son animosité lui défendait d'appeler notre saint par son nom. C'est ainsi que dans une fête, comme il le cherchait, il demanda : Où est le fils de Jessé ? — S'il l'appela de la sorte, c'est d'un côté parce que le nom de David lui faisait horreur ; de l'autre, parce qu'il espérait nuire à la gloire du juste en rappelant qu'il était le fils d'un homme obscur : ignorant que ce qui fait la gloire et la renommée, ce n'est pas l'éclat de la naissance, mais la vertu¹⁷.

A la question de son père, Jonathas répondit : « Il m'a demandé avec beaucoup d'insistance la permission d'aller à Bethléem, parce qu'il y a aujourd'hui, dans cette ville, m'a-t-il dit, un sacrifice solennel, et que l'un de ses frères est venu le chercher. Je n'ai pas cru pouvoir lui refuser cette faveur, et c'est la raison pour laquelle il n'a pas paru à la table du roi. »

A ces mots, la haine qui couvait toujours dans le cœur de Saül contre David, fit explosion, et ce fut Jonathas qui reçut la décharge : « Fils de prostituée, lui cria son père, crois-tu que j'ignore l'affection qui te lie au fils de Jessé pour ta honte, et pour rendre manifeste à tous les yeux l'ignominie de ta mère ? Car si tu étais vraiment mon fils, tu aimerais ceux que j'aime, et tu détesterais mes ennemis. Comment oses-tu conspirer avec l'homme qui devrait t'être le plus odieux ? Tu n'as donc pas compris que, tant que le fils de Jessé vivra sur la terre, il n'y aura de sécurité ni pour moi, ni pour toi, et que tu ne pourras hériter de ma couronne ? Fais-le quérir immédiatement et amène-le-moi ici, il faut qu'il soit mis à mort sans délai ! — Et pour quel crime voulez-vous le faire mourir ? » repartit Jonathas. Qu'a-t-il

17. Hom. sur David et Saül, 1, 6.

fait ? » Cette réponse porta à son paroxysme la fureur du roi. Hors de lui, il saisit sa lance, et il aurait tué son propre fils, si les assistants n'étaient intervenus pour empêcher ce crime affreux.

Jonathas comprit que David avait dit vrai : la haine de Saül était inexpiable, et le vainqueur de Goliath courait le plus grand danger en restant à la cour. Indigné, il se leva de table sans avoir touché à rien et demeura prostré jusqu'au lendemain, le cœur déchiré d'angoisse à la pensée de l'injustice faite à son ami, et du péril qui le menaçait.

Dès que le jour commença à poindre, il se leva et sortit comme s'il allait s'exercer au tir à la cible. Il n'emmenait avec lui qu'un petit page, pour ramasser ses flèches à mesure qu'il les lancerait. Il en tira une première, puis une seconde et, tandis que l'enfant s'élançait pour les retrouver, il lui cria : « *La flèche est devant toi !* » C'était le signal convenu avec son ami pour le prévenir que Saül demeurait intraitable. « *Dépêche-toi, ajouta-t-il, ne t'arrête pas, avertissant ainsi David qu'il n'avait pas de temps à perdre pour se mettre hors d'atteinte. L'enfant ne comprit pas le sens caché de ces paroles ; il se hâta de récupérer les flèches, et de revenir près de son maître. Alors celui-ci lui confia ses armes et lui dit : « Va, reporte-les à la ville. » La campagne en effet était déserte à cette heure et il voulait en profiter pour avoir avec son ami un suprême entretien.*

David sortit de sa cachette, et courant vers Jonathas, se jeta à ses genoux. Par trois fois, il se prosterna à ses pieds jusqu'à terre en l'appelant : « le Sauveur de son âme » ; Jonathas le releva, l'embrassa, et ils demeurèrent longtemps ainsi serrés dans les bras l'un de l'autre, pleurant à chaudes larmes. La séparation qui leur était imposée leur apparaissait plus cruelle que la mort. David surtout avait le cœur déchiré à la pensée de quitter pour toujours, non seulement cet ami qu'il aimait plus que tout, mais encore sa patrie, sa famille et tous les siens. Avant de se séparer les deux jeunes gens se jurèrent une amitié éternelle :

« Que le Seigneur, se dirent-ils l'un à l'autre, soit toujours entre toi et moi, entre ta descendance et la mienne, à tout jamais ! » Puis ils se séparèrent : David disparut dans la campagne, tandis que Jonathas reprenait le chemin de la ville.

Ils devaient se revoir une fois encore en cachette, avant que Jonathas ne quittât ce monde ¹⁸.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

La jalousie haineuse de Saül contre David est une figure prophétique de celle qui devait s'allumer dans le cœur des Princes des prêtres et des Pharisiens en voyant le succès des prédications du Sauveur. Ils diront : « *Que lui manque-t-il, sinon le titre de roi ? Qu'allons-nous faire, car il accomplit nombre de signes ? Si nous le laissons continuer ainsi, tous croiront en lui... Voici que tout le monde s'en va à sa suite* ¹⁹. » Et ils chercheront à le faire mourir, comme Saül cherche à percer David de sa lance.

Les femmes qui chantent : Saül en a tué mille, et David dix mille, représentent la foule des âmes simples en Israël qui magnifiaient le Sauveur, en voyant les miracles qu'il semait sur ses pas.

Jonathas est la figure des Apôtres et des disciples, c'est-à-dire, de l'élite de la nation juive qui s'attache passionnément au Christ et se dépouille de tout pour le suivre.



Au premier livre des *Rois* : lorsque l'auteur sacré parle de l'affection que Jonathas portait à David, il est dit qu'il y avait

18. I Rois, xxxiii, 16-18.

19. Jo., xi, 47, 48 ; xii, 19.

entre ces deux princes une union si intime que *leurs âmes étaient agglutinées l'une à l'autre*. Si l'affection mutuelle de deux hommes a été assez forte, assez puissante pour fondre en quelque sorte leurs âmes l'une avec l'autre, quel monde de merveilles ne produira pas cet ineffable embrassement d'amour entre l'âme et son Créateur ! Ce n'est pas seulement l'âme qui aime Dieu, c'est encore et surtout Dieu qui aime l'âme : Dieu qui, par la puissance irrésistible de son immense amour, absorbe l'âme en lui-même avec plus de force et d'efficacité qu'un torrent de feu ne saisit une goutte de la rosée du matin, pour la transformer en une vapeur insaisissable, qui s'évanouit dans l'atmosphère¹.

CHAPITRE XVI

DAVID S'ENFUIT CHEZ LES PHILISTINS
(I Rois, XXI)

Après la scène douloureuse que nous venons d'évoquer, David se dirigea vers la ville de Nobé, qui avait alors l'honneur de posséder le Tabernacle où s'abritait l'arche d'alliance. Le Pontife suprême qui s'appelait Achimélech¹ y avait sa résidence, ainsi qu'un grand nombre de prêtres. David venait là pour prier, et consulter le représentant du Seigneur sur ce qu'il devait faire.

1. Ce nom fait quelques difficultés parce que, d'après ce même livre des Rois, le grand-prêtre alors en exercice s'appelait Achias (I Rois, xiv, 3) et d'après l'Évangile, Abiathar (Mc., II, 26).

1) Saint Jérôme explique qu'Achias et Achimélech ne sont qu'un seul et même personnage. Ces deux mots en effet sont synonymes : Achias (Ahiah) signifie *frère de Dieu* ; Achimélech, *frère du Roi* (du Roi par excellence : Dieu). En outre, l'Écriture les donne tous les deux comme fils d'Achitob (I Reg., xiv, 3 et xxii, 9). Il s'agit donc sans aucun doute d'un même personnage qui avait pour père Achitob, pour grand-père Phinéas, et pour arrière-grand-père, Héli.

2) Quant à Abiathar, d'après l'opinion la plus commune, il était le fils d'Achimélech et plus tard devint grand-prêtre à son tour, sous le règne de David. Si N.S. l'a nommé de préférence à son père, c'est d'abord parce qu'il assistait ce dernier dans les fonctions sacrées et ce fut lui qui, sur son ordre, remit les pains aux fugitifs.

C'est surtout parce que sa longue carrière de Pontife lui valut auprès des Juifs une célébrité beaucoup plus considérable que celle d'Achimélech, que N.S. invoqua son autorité pour donner plus de poids à ce qu'il enseignait lui-même.

20. Saint Jean de la Croix, *Explicat. du Cantique*, str. xxxi.

En arrivant, il se présenta chez celui-ci, accompagné de quelques hommes d'une fidélité à toute épreuve qui, informés de sa disgrâce, l'avaient rejoint en route.

Le grand-prêtre fut extrêmement surpris de voir David, le gendre du roi, le général de ses armées, l'homme qu'auroit une gloire sans pareille en Israël, venir à lui en si pauvre équipage : « Pourquoi êtes-vous seul, demanda-t-il, et sans personne avec vous ? » David, nous venons de le dire, et l'Évangile le confirme², avait bien quelques compagnons avec lui. Mais cette minuscule escorte était sans proportion avec le train que réclamait la dignité d'un personnage de cette qualité. — « C'est, répondit-il, que le roi m'a chargé d'une mission secrète, en me recommandant la plus extrême prudence. Aussi j'ai donné rendez-vous à mes hommes en différents points, afin de ne pas attirer l'attention. Mais je dois vous avouer que, dans la presse du départ, nous n'avons pas eu le temps d'emporter la moindre provision, et nous mourons littéralement de faim. C'est pourquoi, si vous avez quelque chose de disponible, quand ce ne serait que cinq pains, ou n'importe quoi, donnez-les-moi, je vous en prie. »

Ce chiffre de 5 laisse supposer que les compagnons de David n'étaient pas plus de quatre.

« Je n'ai pas de pains ordinaires sous la main, répondit Achimélech, je n'ai là que du pain consacré. Mais vous savez que pour pouvoir en manger il faut être indemne de toute impureté légale, surtout à l'endroit des femmes. » Le Pontife faisait allusion aux pains de propositions qui venaient d'être retirés du Tabernacle, pour être remplacés par douze pains chauds, comme cela se faisait chaque samedi. En principe, les pains sortants devaient être consommés par les prêtres : cependant, en cas de nécessité, on pouvait les donner à d'autres.

David l'ayant pleinement rassuré à cet égard, le grand-

2. Mt., XII ; Mc., II, 25.

prêtre lui fit remettre les pains, et les fugitifs purent ainsi refaire leurs forces.

Cette scène s'était déroulée vraisemblablement dans le parvis qui entourait le Tabernacle, puisque les laïques ne pouvaient pénétrer à l'intérieur du sanctuaire lui-même. Or il y avait là, juste à ce moment, un personnage souverainement indésirable. C'était un nommé Doëg, Iduméen d'origine et âme damnée de Saül. D'après les historiens hébreux, c'est lui qui accompagnait ce dernier lorsque, jeune homme, il battait la campagne pour retrouver les ânesses de son père. En montant sur le trône, Saül l'avait évidemment entraîné dans son sillage, et lui avait confié un poste important, que l'Écriture désigne du nom un peu vague de « chef des pasteurs », mais que Josèphe dit être : « la surveillance des mules du roi », c'est-à-dire la surintendance des écuries (on sait que la Loi ne permettait pas aux princes l'usage des chevaux).

Pourquoi Doëg se trouvait-il devant le Tabernacle, ce jour-là, et à cette heure ? — L'histoire ne le dit pas. — Peut-être avait-il un sacrifice à offrir ? ou une souillure légale à effacer ? D'après une tradition juive, il se serait engagé par vœu à faire une manière de retraite, près du sanctuaire³.

En tout cas, il ne perdit rien de ce qui se passait, et ce fut le point de départ de l'horrible massacre que nous rencontrerons plus loin.

Quand David se fut restauré, il pria encore le grand-prêtre de lui fournir, si possible, une lance ou une épée, car, disait-il, « toujours à cause de la précipitation du départ, je n'ai pas eu le temps de prendre mes armes ». C'était vrai : Michol l'avait descendu en si grande hâte qu'il n'avait pas eu le loisir de rien emporter.

Or, par une heureuse coïncidence, il y avait là, soigneusement enveloppé dans une pièce d'étoffe précieuse, le fameux glaive de Goliath que David lui-même, après sa vic-

3. Rhab., c. 59.

toire, avait offert au sanctuaire en ex-voto. On le conservait, à côté de l'éphod du Pontife Suprême, comme une relique insigne, un témoignage éclatant de l'assistance divine à l'endroit d'Israël. La nécessité qui pressait David lui donnait naturellement le droit de reprendre ce glorieux trophée, et il ne s'en fit pas faute, sachant qu'il ne pourrait trouver nulle part une épée meilleure que celle-là.

Il se remit alors en route, mais à l'encontre de tout ce que nous pouvions attendre, il se dirigea vers le pays des Philistins, et poussa jusqu'à Geth, la ville même dont Goliath était originaire, et dans laquelle résidait alors le roi Achis. N'était-ce pas se jeter dans la gueule du loup ? Pour expliquer cette décision surprenante, les auteurs supposent que Saül avait publié un décret punissant de mort quiconque, sur le territoire de son royaume, oserait donner asile à David. C'est en vertu de cet édit qu'un peu plus tard Abimélech et les prêtres de Nobé seront mis à mort. Notre jeune héros avait naturellement le cœur trop noble pour exposer qui que ce soit au danger de perdre la vie à cause de lui. Il ne vit pas d'autre issue à cette situation tragique que de fuir en un pays où il pensait n'être connu de personne, et où il pourrait disparaître dans quelque obscure fonction. Mais en cela il se trompait : il était trop célèbre pour ne pas être rapidement repéré, épié, découvert. Très vite, en effet, le bruit se répandit à la cour que le fameux Hébreu qui avait tué Goliath et fait tant de mal aux Philistins avait été aperçu dans la ville : et cette rumeur fut confirmée par une lettre où Saül demandait au roi de Geth de lui rendre son serviteur, qui s'était enfui⁴. Achis ordonna donc d'amener en sa présence l'étranger qu'on lui avait signalé. David comprit qu'il était perdu, si sa véritable identité était découverte. Pour échapper à ce danger, il ne vit qu'un moyen : simuler la folie, en tablant sur la crainte respectueuse qui, en Orient, protège toujours les aliénés... C'est ce à quoi il se résigna.

4. H. S., c. 1316.

En rapprochant les détails donnés par les différentes versions de la Bible⁵, nous pouvons nous représenter cette scène pénible à peu près de la façon suivante :

Il proférait des discours extravagants ; « *il se portait dans ses mains* », c'est-à-dire : il marchait à quatre pattes, et se roulait à terre comme un épileptique. Il tambourinait sur les portes à grands coups de poing, se jetait tête première sur celles qui étaient fermées, ou s'écroulait devant elles. Il faisait l'imbécile, négligeait complètement sa tenue, se laissait tomber entre les mains des serviteurs qui le conduisaient, s'asseyait à terre et répandait à profusion sa salive sur sa barbe.

Quand on l'amena en présence d'Achis, il feignit d'avoir très peur, prit une attitude grotesque, une figure stupide, et s'accroupit sur le seuil de la porte en bavant.

Rien, cependant, ne ressemblait moins à une comédie que l'humiliation à laquelle se soumettait ainsi, par force, cet homme qui, dit saint Jérôme, « avait reçu la beauté en partage » et que nul n'égalait en noblesse.

Tandis qu'il simulait le fou, dit saint Jean Chrysostome, qu'il révérait ses yeux et faisait couler en abondance la bave de sa bouche, il souffrait davantage que ceux qui sont tourmentés par le démon ; il pensait en lui-même à quelle nécessité l'avait réduit l'homme qu'il avait comblé des plus grands bienfaits⁶.

Mais le stratagème réussit à souhait. En voyant arriver ce minable individu, Achis dit à ses serviteurs : « Pourquoi m'avez-vous amené cet énergumène ? Vous voyez bien qu'il a perdu la raison... Est-ce que vous trouvez qu'il n'y a pas déjà assez de fous dans mon palais, pour introduire encore celui-ci en ma présence, et me faire voir ses excentricités ? Chassez-le sur l'heure et qu'il ne mette plus les pieds ici ! »

5. Vulg., Septante, Massore, Ital., paraphrase chaldaïque, version syriaque, version arabe.

6. Gloss., c. 458.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Les Pères ont vu dans cette humiliation volontaire de David une figure de celle que le Christ, dissimulant sa nature divine, a accepté en se faisant homme, *en prenant la forme d'esclave*⁷, et en se prêtant à tous les outrages dont il fut abreuvé dans sa Passion.

Mais le plus beau commentaire est celui qu'en a donné saint Augustin, dans son discours sur le Psaume XXXIII⁸.

Voyez, mes frères, dit-il, la profondeur de ces sens spirituels. S'il n'y a pas de mystère caché sous la victoire de cet enfant sur Goliath, il n'y en a pas non plus lorsqu'il changea son visage, lorsqu'il avait des transports, qu'il tambourinait, s'effondrait devant les portes, et que sa salive coulait sur sa barbe. Comment serait-il possible que cela ne signifiât rien ? Quand l'Apôtre nous dit ouvertement que *toutes ces choses leur arrivaient en figure et qu'elles ont été écrites à cause de nous, vers qui les fins des siècles se sont rencontrées*⁹. Si la manne ne signifie rien, elle dont l'Apôtre dit qu'ils mangèrent un aliment spirituel ; s'il n'y a aucune signification dans la mer qui s'est ouverte, et par le milieu de laquelle passa le peuple élu pour échapper à la persécution du Pharaon, alors que l'Apôtre dit : *« Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, et que tous ont été baptisés sous Moïse dans la nuée et dans la mer »* ; si l'eau jaillissant de la pierre frappée ne signifie rien, quand l'Apôtre dit : *« Et la pierre était le Christ »*, etc., si toutes ces choses ne signifient rien, quand vous voyez, par l'autorité apostolique, qu'elles ont été faites en figure de ce qui devait s'accomplir, alors nous devons penser qu'il n'y a aucune signification non plus dans le trait de l'histoire de David, que je viens de vous raconter.

7. Philip., II, 6.

8. Ce psaume rappelle en effet, dans le titre que lui donne la Vulgate, la folie simulée de David.

9. I Cor., X, 11.

Le saint docteur explique ainsi ensuite le sens caché des différents actes auxquels se livre David, en figure du mystère du Christ.

Il changea son visage : Le Verbe a changé son visage, en effet... quand il s'est fait chair, et qu'il a habité parmi nous. Tout en conservant sa nature divine, il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme de l'esclave, en se rendant semblable aux autres hommes, en assumant toutes les faiblesses de la nature humaine, hormis le péché.

Et il faisait le fou devant le roi Achis, c'est-à-dire devant le peuple juif, sur lequel Dieu a posé comme une couronne royale, en lui donnant la Loi du Sinaï, et en le choisissant pour être son peuple à lui. Les fous ne respectent pas les usages courants, ils se comportent d'une façon excentrique. Et Notre-Seigneur ne s'embarrassait pas des coutumes instituées par les Pharisiens, quand Il déclarait : *« Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens... et Moi je vous dis... »*

Il tenait des propos absolument extravagants. Il se disait le Fils de Dieu, il prétendait être au-dessus du Sabbat, au-dessus de Moïse. Il disait : *« Si quelqu'un ne mange ma chair et ne boit mon sang, il n'aura pas la vie en lui. Car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage¹⁰. »* Il condamnait les richesses et magnifiait la pauvreté ; il disait avoir connu Abraham, il proposait qu'on détruisît le Temple, se faisant fort de le rebâtir en trois jours.

Aussi, si le peuple le regardait avec curiosité, se demandant ce qu'il pouvait bien être, les chefs eux, comme Achis, le condamnaient sans hésiter. *« Vous voyez bien, disaient-ils, qu'il est possédé du démon¹¹. Il délire¹². »* Et les scribes qui étaient descendus de Jérusalem disaient : *« Il est possédé de Beelzéhub, c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons¹³. »*

10. Jo., VI, 54 et suiv.

11. Jo., VIII, 47.

12. Jo., X, 20.

13. Mc., III, 22.

Beaucoup le regardaient comme un insensé, et Hérode n'exprimera qu'une opinion commune quand il lui fera revêtir la robe des fous.

Jésus, cependant, « se laissait aller entre leurs mains... ». Au lieu de se raidir et de manifester sa toute-puissance, il se montrait sensible au froid, à la fatigue, à la faim, à la soif, il s'humiliait de mille manières. Il « avait des transports » (affectabat). « Qu'est-ce qu'avoir des transports ? » se demande saint Augustin. Et il répond : « C'est être sous le poids d'un vif amour, Jésus était transporté d'amour et c'est là ce qui lui faisait parfois pousser des cris : « *Stabat et clamabat dicens : Si quis sitit, veniat ad me et bibat* »¹⁴. »

Quel amour pourrait-on comparer à la miséricorde de Jésus-Christ ? Voyant notre infirmité, il a subi lui-même la mort temporelle au milieu d'un déluge d'outrages et d'injures, afin de nous délivrer par là de la mort éternelle ?

Il ne se contentait pas de crier, il tambourinait sur les portes : entendez : sur les portes de notre cœur, qui sont en même temps celles de la Cité éternelle. Nous avons fermé ces portes par notre endurcissement ; par nos péchés, nous nous étions exclus de la vie éternelle, nous nous étions privés à jamais du bonheur de jouir de la vision du Christ, de sa Mère, de ses Anges. Mais Jésus a frappé à coups redoublés avec tout ce qui était capable de nous émouvoir, en particulier en acceptant pour nous le supplice de la croix.

Il « tombait au pied de ces portes » par sa profonde humilité. Ne s'est-il pas mis au pied d'une porte de fer, d'une porte d'airain, verrouillée par les barres de l'orgueil, quand il a lavé à genoux les pieds de Judas ?

« Il se portait dans ses mains... » Qui donc, mes frères, pourra comprendre que cela soit possible ? Un homme peut être porté dans les mains d'un autre, jamais les siennes¹⁵. Mais cette expression si étrange s'éclaire, si nous montons

14. *Se tenant debout, il criait : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive (Jo., vii, 37).*

15. Saint Augustin, *loc. cit.*

jusqu'au sens spirituel ; elle devient tout à fait intelligible, quand nous lisons que le Christ, ayant pris du pain *entre ses mains* saintes et vénérables, le présenta à ses disciples en disant : « Ceci est mon corps. »

Enfin, David affalé sur une poutre, havant sur sa barbe, devenu un objet de dérision, n'évoque-t-il pas le Christ de pitié, le Christ assis sur le Calvaire, attendant son exécution, le visage maculé de sang et souillé de crachats, ayant perdu toute beauté, et jusqu'à l'apparence humaine¹⁶ ?

Et de même qu'Achis, roi de Geth, avait fait chasser David comme fou, de même le roi Hérode fit revêtir le Christ de la robe des fous, et les Juifs le rejetèrent hors de leur nation en criant : « *Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous.* »

16. Is., LIII, 2. — *Non est ei species neque decor, et non erat aspectus.*

LE MASSACRE DES PRÊTRES

(I Rois, XXII)

A la suite de sa mésaventure à Geth, David comprit qu'il n'était pas plus en sûreté chez les Philistins que dans sa propre patrie. Il revint donc en Palestine et alla se cacher dans une caverne, près de la ville d'Odollam sur le territoire de Juda. Odollam (Adullam en hébreu) est une ancienne cité chananéenne, que l'Écriture situe dans le voisinage de Socho, d'Azéca et de Jérimoth¹. Saint Jérôme et Eusèbe la placent au nord d'Eleuthéropolis. Beaucoup de palestiniologues aujourd'hui l'identifient avec le village d'Aad-el-Milzah qui contient des grottes nombreuses. D'autres cependant la rapprochent de Bethléem et pensent qu'il s'agit en l'occurrence de la célèbre grotte de *Khoreïtoun*, véritable labyrinthe souterrain², où l'on peut abriter sans peine plusieurs centaines d'hommes.

David fit savoir sa présence en ce lieu à ses frères, qui bientôt l'y rejoignirent avec tous les membres de leur famille : il est probable que Saül, dans sa haine, avait porté contre eux un décret de bannissement. De plus un certain nombre d'hommes dont les affaires étaient en mauvais état, ou qui se sentaient menacés, vinrent aussi se mettre sous

1. Cf. Jos., XII, 15 ; — xv, 35 ; — Mich., I, 15.

2. D'après Fill.

sa protection, si bien qu'il put constituer un corps franc de 400 hommes environ. On se tromperait beaucoup cependant si l'on considérait cette troupe comme une bande de brigands. C'étaient des persécutés, des hommes dans la peine, qui venaient à David parce qu'ils connaissaient sa droiture, sa loyauté, son énergie et sa bonté. Et lui, sans aucun doute, pour répondre à leur désir et ranimer leur courage, leur enseignait d'abord la crainte du Seigneur. Le Psaume XXXIII, qu'il composa alors, nous donne la note du climat spirituel qui régnait dans la caverne d'Odollam :

- ... 4. *Magnifiez le Seigneur avec moi et glorifions son Nom dans l'unité* (c'est-à-dire : sans l'offenser par nos divisions).
5. *J'ai cherché le Seigneur et il m'a exaucé, Et de toutes mes tribulations, il m'a délivré.*
6. *Approchez-vous de lui, et vous aurez la lumière, Et vos visages ne seront pas confondus...*
9. *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. Bienheureux l'homme qui espère en lui...*
12. *Venez, mes fils, écoutez-moi, Je vous enseignerai la crainte du Seigneur.*
19. *Le Seigneur est près de ceux qui ont le cœur dans [l'affliction, Et il sauvera ceux qui sont humbles d'esprit.*
20. *Nombreuses sont les tribulations des justes, Mais de toutes, le Seigneur les libérera.*
21. *Le Seigneur garde tous leurs os, Aucun d'eux ne sera brisé, etc.*

Quand sa troupe fut constituée, exercée, entraînée, et qu'il se vit en mesure de passer à l'action, David songea d'abord à mettre en lieu sûr son père, sa mère et les autres personnes de sa famille, trop âgées ou trop faibles pour prendre part à des expéditions militaires. Il s'adressa dans ce dessein au roi de Moab, auprès duquel il pouvait se réclamer de Ruth, son arrière-grand-mère, qui était Moa-

bite³. Le prince l'accueillit à bras ouverts, le traita fort bien, ainsi que toute sa troupe, et lui céda la place forte de Maspha pour y mettre ses parents à l'abri. Mais au bout de quelque temps, un fils de prophète nommé Gad, qui servait probablement à David d'aumônier et de directeur de conscience, le pressa de quitter ce pays et de revenir en Palestine. Il craignait sans doute que, travaillés par les mauvais instincts de leur race, beaucoup de ses compagnons ne subissent l'influence des Moabites et ne tombent peu à peu dans l'idolâtrie.

David obéit. Il comprit qu'entre le danger de perdre la vie du corps, et celui de perdre son âme, il n'y avait pas à hésiter. Il revint donc sur le territoire de Juda, où il se cacha dans la forêt de Haret. Saül en fut bientôt informé, et la présence clandestine de cette bande en armes, sous l'autorité de l'homme qu'il considérait comme son plus mortel ennemi, et dont il n'ignorait ni la bravoure, ni l'audace, le remplit d'inquiétude. Pour parer à ce danger, il convoqua dans un bois, près de Gabaa, tous ses amis, tout le haut personnel de sa cour, et toute la tribu de Benjamin, à laquelle il appartenait. Là, s'étant assis sur un trône, qu'entouraient ses gardes et ses ministres⁴, et serrant sa lance, dans sa main, il tint à peu près le discours que voici : « *Ecoutez-moi, fils de Benjamin. Vous n'avez pas oublié certainement les bienfaits dont je vous ai comblés, ni les honneurs auxquels je vous ai élevés. Espérez-vous vraiment en recevoir de plus grands du fils de Jessé ? Pensez-vous qu'il vous donnera à tous des champs, des vignes, et qu'il vous nommera tous tribuns ou centurions dans son armée ? Je n'ignore pas, sachez-le bien, l'affection que vous nourrissez pour lui. Tous, vous vous êtes ralliés à sa cause ; tous, vous conspirez avec lui contre moi, et il n'y a personne qui m'en avertisse ! Bien plus, l'un de mes propres enfants est à la*

3. Elle avait eu de son mariage avec Booz, un fils, nommé Obed, qui fut le père de Jessé et le grand-père de David.

4. Flav., l. VI, ch. xiv.

tête de cette conjuration générale : *il s'est uni avec le fils de Jessé par une alliance, scellée sous serment, et il l'assiste de tout son pouvoir dans sa lutte contre moi. Mais personne de vous ne s'en inquiète le moins du monde. Il n'y en a pas un seul parmi vous qui soit touché de mon malheur, et qui m'ait informé que mon propre fils a suscité contre moi l'un de mes serviteurs, lequel n'a jamais cessé jusqu'à ce jour de me tendre des pièges afin de me faire disparaître et de prendre ma place ! Vous attendez bien tranquilles, pour voir comment les choses se passeront. »*

Quand le roi eut achevé ce discours, un silence impressionnant plana sur l'assemblée. Bientôt cependant, un homme le rompit, un homme que nous avons rencontré déjà dans cette histoire et qui occupait l'un des premiers postes à la cour de Saül, encore qu'il ne fût qu'un étranger. C'était Doëg l'Iduméen : « *J'ai vu, dit-il, le fils de Jessé à Nobé, chez le grand-prêtre Achimélech, fils d'Achitob. Celui-ci a consulté le Seigneur pour lui, il lui a donné des vivres, le glaive de Goliath le Philistin, et tout ce qui était nécessaire pour continuer son voyage. »* Cette déclaration fit sur la sourde colère du roi l'effet d'un jet d'huile sur le feu. Sans plus attendre il envoya chercher le pontife, ainsi que sa maison, et tous les prêtres qui demeuraient à Nobé. Dès qu'ils furent arrivés, le roi interpella le grand-prêtre : « *Ecoute, fils d'Achitob, dit-il (ici encore la colère l'empêchait de l'appeler par son nom). — Me voici, Seigneur, répondit Abimélech. — Pourquoi, reprit Saül, avez-vous conjuré contre moi, toi et le fils de Jessé ? Pourquoi l'as-tu si bien accueilli, alors que tu ne peux ignorer la haine qu'il me porte, et à ma maison avec moi ? Pourquoi lui as-tu donné des pains et une épée ? Pourquoi as-tu consulté Dieu de sa part, afin qu'il s'élevât contre moi, lui qui ne cesse de me tendre des pièges, jusqu'à ce jour ? »*

A cette algarade inattendue, Abimélech répondit avec beaucoup de dignité : « *Il est vrai, Seigneur, que j'ai reçu David comme vous le dites. Mais comment aurais-je pu deviner qu'il était votre ennemi ? Parmi ceux qui vous ser-*

vent, vous n'en avez pas de plus fidèle. Il est votre gendre, il agit selon vos ordres, et il est traité avec les plus grands honneurs dans votre maison. J'ai consulté Dieu pour lui, comme il me l'a demandé, mais ce n'est pas la première fois : je l'ai toujours fait ainsi. Si je lui ai donné des armes et des vivres pour continuer son voyage, c'est qu'il m'a dit avoir à accomplir une mission importante et pressante pour votre service : j'aurais cru vous offenser vous-même en lui refusant ce qu'il demandait. Loin de moi la pensée d'avoir jamais tramé quoi que ce soit contre vous, Seigneur ! Ne concevez un tel soupçon, ni à mon endroit, ni contre quiconque dans la maison de mon père. J'ignorais absolument tout, et de la fuite de David, et de ses démêlés avec vous. » Cette explication respirait la plus entière bonne foi. Mais Saül, aveuglé par sa haine, ne lui accorda aucune créance. « Tu mourras de mort, Abimélech, dit-il, toi et toute la maison de ton père. »

Puis, sans aucun délai, il ordonna à ses gardes d'exécuter cette sentence abominable. Mais ceux-ci se refusèrent à commettre un tel sacrilège : ils ne voulurent pas porter la main sur les prêtres du Seigneur, redoutant plus la colère de Dieu que celle du roi.

Alors Saül se tourna vers son âme damnée, Doëg l'Iduméen et le chargea d'égorger tous ces prêtres. Le misérable ne se fit pas prier. « Celui qui figurait Judas dans sa trahison, dit Augustin, persévéra comme lui, jusqu'à la fin, dans ses honteux errements. Il continua à faire sortir de la racine empoisonnée de son cœur des fruits tels qu'un mauvais arbre peut en produire⁵. »

Il ramassa, dit Josèphe, un certain nombre de scélérats de son espèce⁶, se jeta avec eux sur les *hommes qui portaient l'éphod de lin*, et en massacra séance tenante quatre-

5. *Enarratio in Ps.*, l. I, 1.

6. D'après certains auteurs juifs, deux des fils que Saül avait eu de sa concubine Respba, Amoni et Miphiboseth, furent du nombre de ces misérables. C'est pour les en punir qu'ils furent crucifiés plus tard par les Gabaonites. Cf. Corn., p. 402.

vingt-cinq, dont le grand sacrificateur en personne. Comme le souligne l'Écriture, ces pauvres prêtres avaient revêtu pour la circonstance leurs vêtements liturgiques : mais la vue même de ces ornements sacrés ne fut pas capable d'émouvoir le cœur de Saül, tellement il était endurci.

L'horrible fureur du monarque ne fut pas encore satisfaite, continue Josèphe. Il envoya ces tueurs à Nobé, avec mission d'exterminer tout ce qu'ils y trouveraient. *Ils passèrent donc au fil de l'épée les hommes, les femmes, les petits enfants et ceux qui étaient à la mamelle, les bœufs, les ânes et les brebis. Après quoi ils mirent le feu à la ville*⁷.

Ainsi l'extermination à laquelle il n'avait pas eu le courage de procéder contre les Amalécites, malgré l'ordre formel de Dieu, Saül l'infligea aux prêtres de son propre peuple, aux hommes qui étaient la part du Seigneur et auxquels il n'avait pas le droit de toucher.

Théodoret⁸ loue les soldats de ce qu'ils ne voulurent pas exécuter l'ordre de Saül ; saint Jean Chrysostome au contraire leur reproche d'avoir laissé le crime se perpétuer, sans prendre la défense des victimes :

Quand il fallut soustraire son fils (Jonathas) à la colère (de Saül) tous vinrent, poussés par l'esprit d'adulation, lui arracher ce fils, quoiqu'il eût transgressé l'ordre (donné par son père). Mais quand le roi voulut mettre à mort tant de prêtres, ces mêmes flatteurs ne firent pas entendre une seule parole pour les défendre. S'ils avaient pour eux, dans le premier cas, un sentiment naturel, dans le second, c'était le sentiment du droit qu'ils devaient invoquer. Les victimes étaient des prêtres, le meurtre était un sacrilège : c'était un effet de la colère, et non d'un juste jugement. La raison de cette conduite était l'engourdissement des âmes et l'indifférence à l'égard des prêtres... Quand vous serez témoins d'un sacrilège, vous ne devez pas rester dans l'inertie, dans une lâche indolence, il faut alors être plus ardent que le feu, ressentir l'injustice aussi vivement que les victimes⁹.

7. Flav., l. VI, ch. xiv.

8. Qu. 53.

9. *Comment. sur le Ps. CXXXIV*, 5.

Et saint Ephrem adresse le même reproche à tous les Juifs présents¹⁰.

Seul, un des fils du grand-prêtre, nommé Abiathar, échappa au carnage et réussit à s'enfuir, en emportant l'éphod précieux du grand-prêtre. Ayant rejoint David dans la caverne d'Odollam, il lui raconta ce qui s'était passé. Le jeune chef eut le cœur transpercé de douleur en apprenant cette affreuse tuerie : « Hélas, dit-il, je me doutais bien, quand j'ai aperçu Doëg près du Tabernacle, qu'il irait tout rapporter à Saül. C'est moi qui suis la cause de la mort de ton père et de tous les autres¹¹. Reste avec moi. Je serai pour toi un père et un ami : si quelqu'un s'en prend à toi, ce sera comme s'il s'en prenait à moi-même. Ne crains rien : j'ai pour moi les promesses de Dieu, et tu seras sauvé avec moi. »

Abiathar se joignit donc au groupe des hors-la-loi, et assura près d'eux le service divin. Mais sa présence était pour David une source continuelle de douleur et de larmes : car il ne pouvait le regarder, sans que lui revint en mémoire le massacre sacrilège de tous ces innocents¹².

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Voici d'abord le jugement que porte sur la conduite de Saül, l'historien Josèphe :

Cette action si détestable de Saül, qui, par la plus horrible de toutes les impiétés, ne craignit point de répandre le sang de

10. Ephr., p. 378.

11. Cause bien involontaire sans doute. Cependant il faut reconnaître que David avait commis une grande imprudence en ne se gardant pas de Doëg et en lui laissant voir qu'il recevait du pain et une épée du grand-prêtre. Il pouvait être sûr que cela serait répété à Saül. Lyr., c. 603.

12. D'après Chrys., *De providentia Dei*, 1. III.

toute la race sacerdotale, sans faire grâce ni aux vieillards, ni aux enfants, et de réduire en cendre une ville que Dieu lui-même avait choisie pour être la demeure de ses sacrificateurs et de ses Prophètes, montre jusqu'où peut aller la corruption de l'esprit des hommes. Tant que la médiocrité de leur condition les empêche d'être en mesure de faire le mal auquel leur inclination les porte, ils paraissent doux, modérés, et témoignent de l'amour pour la justice ; ils donnent l'impression même d'être pieux, et de se souvenir que Dieu, qui est présent partout, considère toutes nos actions et pénètre toutes nos pensées. Mais une fois investis de l'autorité et de la puissance, ils font voir que ces sentiments n'étaient pas dans leur cœur. Semblables à ces acteurs qui, après avoir changé d'habit, reviennent sur le théâtre jouer un autre personnage, ils se montrent dans leur naturel, ils deviennent audacieux et insolents, ils méprisent Dieu et les hommes. Alors que leur haute situation, qui expose leurs moindres actions à la vue de tout le monde, devrait les faire agir d'une manière irrépréhensible, ils se comportent néanmoins comme s'ils croyaient que Dieu a les yeux fermés, ou a peur d'eux. Ils voudraient qu'Il approuve, et que les hommes trouvent juste tout ce que la crainte, la haine, l'impudence leur inspirent, sans se mettre en peine de ce qui peut arriver. Après avoir récompensé d'éminents services par de grands honneurs, ils ne se contentent pas de dépouiller brutalement, sur de faux rapports et des calomnies, ceux qui les avaient justement mérités. Mais ils ne craignent pas de leur ôter même la vie ; et ainsi, au lieu de faire un légitime usage du pouvoir qu'ils ont reçu pour punir les méchants, ils se rendent coupables d'injustice et de cruauté, en opprimant des innocents, que leur situation inférieure empêche de se défendre contre leurs violences. Saül, nous venons de le voir, en est un merveilleux exemple. Peut-on imaginer chose plus étrange... qu'après avoir été établi le premier, Roi du peuple de Dieu, il ait fait tuer, sur un simple soupçon... plus de trois cents sacrificateurs ou prophètes, et brûler leur ville, en les ensevelissant sous ses ruines ; si bien qu'il ne tint pas à lui que, tous les ministres du culte ayant disparu, le sanctuaire de Dieu ne fût entièrement abandonné, et détruit jusque dans ses fondements¹³.

13. Flav., l. VI, ch. xiv.

**

Au sens mystique, le massacre des prêtres de Nobé préfigure les persécutions sanglantes que les chrétiens auront à subir. David, qui se cache dans la caverne d'Odollam, est l'image de l'Eglise, se réfugiant aux Catacombes, dans les déserts, dans les cachettes les plus diverses, au cours des âges. Elle voit venir à elle tous ceux qui sont opprimés, tous ceux qui sont traqués, pour leur fidélité au vrai David, c'est-à-dire : au Christ. Bien loin d'en faire des révoltés, elle leur apprend au contraire à glorifier le Seigneur, à mettre en Lui leur confiance, à pratiquer les vertus angéliques.

Doëg est la figure de Judas, de tous ceux qui, aujourd'hui encore, trahissent les chrétiens et les chargent d'accusations calomnieuses, interprétant en mal tout ce qu'ils font.

Saül représente les persécuteurs, les princes ou maîtres du pouvoir, qui déclarent à la religion une guerre à mort. Ils reprochent aux chrétiens de comploter contre l'Etat : en réalité, le vrai, le seul motif de leur haine, c'est l'attachement irréductible que ceux-ci gardent au Christ. Ils voudraient les anéantir tous, et avec eux, leur cité, c'est-à-dire l'Eglise. Mais jamais ils ne sauraient y parvenir : toujours il y a des survivants, toujours il y aura des Abiathar qui échapperont, en emportant l'éphod, c'est-à-dire : la doctrine infail-
lible.

Et c'est le Christ encore qui dit, par la bouche de David : « *Je m'en doutais bien... Je savais bien à l'avance que tous ceux qui s'attacheraient à Moi seraient persécutés. Mais n'ayez pas peur, petit troupeau. Restez avec Moi, restez dans mon amour. Vous n'avez rien à craindre, car j'ai vaincu le monde.* »

Le 12 septembre 1965, dans un discours prononcé aux Catacombes de sainte Domitille, S.S. le Pape Paul VI, évoquant les persécutions des âges passés, en faisait l'application aux temps présents. « Les rapports sont toujours les

mêmes, disait-il, les persécuteurs ne sont pas morts, qui veulent détruire la foi et l'Eglise : mais l'Eglise est restée vivante, plus vivante que jamais : elle a gardé la même attitude de fermeté dans la foi, et d'amour à l'égard de ceux qui la persécutent ¹⁴. »

Saül, dit saint Augustin, avait été choisi par Dieu ; il était devenu roi ; mais à cause de la dureté de cœur du peuple juif, et de ses mauvaises dispositions, il ne l'était qu'à titre provisoire, pour la punition de ce peuple, et non pour sa prospérité, selon cette parole des Saints Livres, qui disent de Dieu : *Il fait régner l'hypocrite, à cause des péchés du peuple* ¹⁵. Arrivé ainsi au pouvoir, Saül persécutait David : David en qui Dieu préfigurait le royaume du salut éternel, David, que Dieu avait choisi pour régner toujours, en la personne de ses descendants, puisque notre Roi, le Roi des siècles, avec qui nous devons régner éternellement, *devait naître de la race de David selon la chair* ¹⁶. Dieu choisit, élut et prédestina donc David pour être roi ; mais il ne voulut pas le laisser monter sur le trône avant de lui avoir fait subir l'épreuve de la persécution, et de l'en avoir délivré. En cela David nous figurait d'avance, nous, le corps dont le Christ est le chef. Car si notre chef lui-même n'a voulu régner dans le ciel qu'après avoir fourni sur la terre une carrière pénible ; s'il n'a voulu élever jusqu'au ciel le corps dont il s'était revêtu ici-bas, qu'en lui faisant suivre une voie douloureuse, de quel droit les membres oseraient-ils se promettre un sort plus heureux que celui de leur chef ? *S'ils ont appelé le Père de famille Béezébut, ne traiteront-ils pas de même ses serviteurs* ¹⁷ ? N'espérons donc point un chemin plus facile : marchons où il a marché avant nous, suivons la route qu'il nous a tracée ; ses pas doivent nous servir de guides ; si nous nous en écartons, notre perte est certaine.

Vois donc ce que figurait David ; vois, par conséquent, ce que figurait Saül. Saül annonçait le règne du mal, David, celui du

14. *L'Osservatore Romano*, 12-13 septembre 1965.

15. Job, xxxiv, 30.

16. Rom., I, 3.

17. Mt., x, 25.

bien ; celui-ci, la vie, l'autre, la mort. Nous ne sommes, à vrai dire, persécutés que par la mort. Et encore, nous en triompherons à la fin, et nous pourrons lui dire : *O mort, où est la victoire ? O mort, où est ton aiguillon* ¹⁸ ?

18. I Cor., xv, 55 ; — August, *Enarratio in Ps. LI*, 1.

CHAPITRE XVIII

LE DÉSERT DE ZIPH

(I Rois, XXIII et XXIV)

PEU de temps après le massacre des prêtres, David, qui se terrait toujours dans la caverne d'Odollam, apprit que les Philistins avaient fait une incursion sur le territoire d'une ville nommée Céila. Ils avaient emporté toute la moisson qui venait d'être engrangée, et mis le feu aux greniers. Céila — aujourd'hui Kila — était une place forte située sur une hauteur, dans la riche plaine de la Séféla. Bien que toute proche de la Philistie, elle appartenait cependant aux Juifs, et faisait partie du territoire de la tribu de Juda.

Bien loin de chercher à guerroyer contre Saül et à fomenter entre Juifs une lutte intestine, David ne songeait à utiliser son corps franc que pour servir sa patrie contre l'ennemi. En l'occurrence, ne sachant s'il devait intervenir, il fit consulter le Seigneur par Abiathar, au moyen de l'éphod du grand-prêtre que celui-ci avait emporté, comme nous l'avons vu plus haut. « *Dois-je marcher contre les Philistins, demanda-t-il, et pourrai-je les défaire ? — Va, répondit le Seigneur, tu vaincras les Philistins, et tu sauveras Céila.* » Mais à peine le jeune chef eut-il exposé son dessein aux hommes de sa troupe que ceux-ci se récrièrent : « Eh quoi ! dirent-ils, même en nous tenant cachés ici, nous avons tout lieu de craindre la vengeance de Saül. Qu'en sera-t-il si nous nous mêlons d'aller combattre les Philistins ? Il n'aura pas de peine alors à nous prendre à revers,

et à nous exterminer. » Ebranlé par cette protestation inattendue, David consulta le Seigneur une seconde fois. Et ce fut pour obtenir la même réponse : « Marche sur Céila, et je livrerai les Philistins entre tes mains. » Devant cette insistance, les hésitations des hommes tombèrent. Avec leur chef, ils marchèrent hardiment sur la ville, en chassèrent les agresseurs, reprirent toutes les bêtes de somme encore chargées du blé volé, et s'emparèrent en outre d'un butin considérable.

David se proposait de demeurer là quelque temps afin de repousser une contre-attaque éventuelle des Philistins, lorsqu'il fut prévenu que Saül envoyait une armée contre lui. Le bruit de sa victoire en effet s'était immédiatement répandu dans toute la Judée, et Saül n'avait pas été le dernier à en être instruit. En apprenant que celui qu'il haïssait s'installait dans la place conquise, il forma aussitôt le dessein de l'y prendre au piège. Sa folle imagination lui persuada qu'il y avait là un signe du ciel : « C'est Dieu qui a livré mon ennemi entre mes mains, s'écria-t-il joyeusement. Le traître est pris, puisqu'il s'est introduit de lui-même dans une ville où il y a des portes et des serrures, qu'il sera facile de fermer. » Et lançant dans tout le pays un appel aux armes, il dirigea en hâte vers Céila les premières troupes qu'il eut sous la main, leur enjoignant d'investir la ville, et de ne pas desserrer leur étreinte avant que David n'ait été pris et mis à mort.

Celui-ci, averti de ce dessein, consulta Dieu à nouveau, par l'intermédiaire d'Abiathar : « Seigneur Dieu d'Israël, demanda-t-il, votre serviteur a entendu dire que Saül se prépare à venir ici, et qu'il détruira la ville, si les habitants refusent de me livrer à lui. Seigneur Dieu d'Israël, faites savoir à votre serviteur ce qu'il doit faire. Est-il vrai que Saül descendra sur la ville ? » — Et le Seigneur répondit : « Il descendra. — Est-ce que les habitants nous livreront à lui, moi et les hommes qui sont avec moi ? » Et le Seigneur répondit : « Ils vous livreront. »

Bien que la sympathie des habitants de Céila fut toute

acquise à David, qui les avait libérés des Philistins, leur courage n'allait pas jusqu'à accepter le risque d'une extermination totale, comme celle de Nobé, pour l'assister dans son malheur. David de son côté était trop généreux pour attirer par sa présence la foudre sur leurs têtes. Il prit donc le parti de s'éloigner avec ses hommes, dont le nombre s'élevait maintenant à six cents.

Saül, en apprenant ce départ, suspendit l'expédition qu'il dirigeait sur la ville, mais il se mit à battre la campagne, bien résolu à se saisir à tout prix de celui qu'il détestait. David, se sentant traqué de tous côtés, gagna la région que l'Écriture appelle *le désert de Ziph*, c'est-à-dire : la zone désertique qui s'étend entre la ville de Ziph et la mer Morte. C'est une colline arrondie, sur laquelle on ne trouve plus aujourd'hui que des buissons de chênes verts, où broutent quelques chèvres : il n'est pas douteux cependant qu'alors elle était couverte de bois épais, dans lesquels le fugitif n'aurait pas de peine à se cacher. Toujours obsédé par sa jalousie, Saül multipliait les marches et contremarches pour le découvrir : mais Dieu protégeait son serviteur et ne permettait pas qu'il tombât entre ses mains.

Jonathas cependant souffrait affreusement de voir David traité avec une telle injustice, et en danger continu de perdre la vie. Un jour, n'y tenant plus, il quitta secrètement le camp de Saül pour gagner la cachette où se trouvait son ami : il n'eut pas de peine à le découvrir, parce que, dit-on, les deux jeunes gens avaient à leur service quelques émissaires, au moyen desquels ils se tenaient constamment en contact¹. « Ne crains rien, lui dit-il, mon père ne réussira pas à se saisir de toi ; c'est toi qui régneras sur Israël. Dieu te l'a fait savoir par Samuel, et rien ne peut prévaloir contre ses promesses. Quant à moi, je n'ai pas d'autre ambition que de rester au second rang près de toi.

1. Lyre, c. 468. La rencontre eut lieu, d'après les Septante, à la « nouvelle Ziph » que l'on identifie aujourd'hui avec Kirbet-Koreischa, à 3 km au sud de Ziph (B. J.).

Mon Père sait bien que c'est toi qui dois lui succéder ; mais il ne peut se résigner à cette pensée, et c'est pourquoi il cherche à te mettre hors de cause à tout prix. » Les deux jeunes gens renouvelèrent ensuite leur pacte d'alliance devant le Seigneur, dit l'Écriture, c'est-à-dire en présence de ses ministres, probablement du prêtre Abiathar et du prophète Gad², puis ils se séparèrent. Ils ne devaient plus se revoir ici-bas.

Cependant les Ziphéens s'étaient aperçus de la présence de David sur leur territoire. Ils le dénoncèrent à Saül, offrant de le lui livrer. C'était de leur part une odieuse trahison : parce que David ne leur faisait aucun mal ; parce que c'était un homme de leur tribu, persécuté avec la plus flagrante injustice, et qu'ils auraient dû assister de tout leur pouvoir. Les Ziphéens en effet étaient des Juifs de la tribu de Juda : leur ancêtre, Ziph, était le petit-fils de Caleb, qui était lui-même l'arrière-petit-fils de Juda. Mais leurs indignes descendants oublièrent la solidarité de la tribu, pourtant si forte chez les Hébreux, et cédèrent au penchant funeste qui porte l'homme à flatter ceux qui sont au pouvoir. Ils envoyèrent donc une ambassade à Saül pour lui dire : « Ne savez-vous pas que David se cache près de nous, dans les endroits les plus épais de la forêt, sur la colline d'Hachila, qui est à la droite du désert ? Maintenant donc, puisque vous désirez le trouver, venez ; et ce sera notre affaire alors de le livrer entre vos mains. »

Saül naturellement fut ravi de cette déclaration. « Soyez bénis du Seigneur, dit-il, vous qui avez eu compassion de mes maux ! » Puis il recommanda aux émissaires d'épier très soigneusement David et sa troupe, de noter toutes leurs allées et venues, de repérer leurs cachettes, et de lui rapporter ces renseignements, sans qu'il eût à se montrer lui-même avec ses hommes : car leur apparition aurait inmanquablement fait fuir David dans d'autres régions.

2. H. S., c. 1317 ; — Carth., p. 316.

Les Ziphéens exécutèrent les reconnaissances demandées ; puis ils revinrent et servirent de guides aux hommes de Saül, « ne négligeant rien, dit Josephc, de ce qui dépendait d'eux pour plaire à celui-ci. Ainsi ces méchants, qui n'avaient qu'à demeurer dans le silence pour sauver un homme, non seulement très innocent, mais très vertueux, firent par intérêt et par flatterie tout ce qu'ils purent, pour le livrer à son ennemi et le faire mourir. Mais Dieu ne permit pas que le succès répondit à leur volonté mauvaise³ ».

David, en effet, fut prévenu de l'approche de Saül. Aussitôt il quitta le désert de Ziph, pour gagner celui de Maon, autre région désolée, que domine aussi une colline arrondie, nommée aujourd'hui Tell-Main, au sud du Carmel. Il se dirigea vers un rocher qui fut appelé plus tard : *Pierre de la séparation*. Il y avait là une caverne très sûre, où il se proposait de mettre en sécurité les bagages de sa petite troupe, afin d'être plus libre de ses mouvements⁴.

Saül cependant devina son projet et manœuvra pour le prendre comme dans une souricière. Au lieu de marcher directement sur la caverne que David venait d'atteindre, il encercla la base de la colline et fit monter ses hommes *en forme de couronne*, dit l'Écriture, coupant ainsi à son adversaire toute possibilité de lui échapper. Mais, dans cette situation désespérée, David ne perdit pas courage. Avec une foi sublime, il se tourna vers Dieu, et fit jaillir de son cœur l'ardente prière qu'il nous a laissée au Psaume LIII : « Seigneur, sauvez-moi de par votre Nom, et jugez-moi dans votre puissance. » Cette confiance ne fut pas trompée. Soudain, on vit un courrier qui arrivait à toute allure : « Venez, venez, cria-t-il au roi, dépêchez-vous, les Philistins sont en train d'envahir votre royaume ! »

Si acharné qu'il fût dans sa haine, Saül n'avait cependant pas perdu le sens commun ; il comprit que, de deux maux, il faut choisir le moindre, et que l'agression des Philistins

3. Flav., l. VI, ch. xiv.

4. Lyre, c. 470.

constituait pour lui un danger plus pressant que la prétendue conjuration de son gendre. Il abandonna donc la poursuite, et courut protéger sa capitale.

En souvenir de cette délivrance miraculeuse, le rocher près duquel elle s'était accomplie, fut appelé Sala ha-Mahle-goth, c'est-à-dire : « pierre de la séparation ».

David gagna alors une zone qui semblait devoir lui offrir un asile très sûr, la région d'Engaddi, aujourd'hui Aïn-Djédi, ou la source du chevreau. C'est une riche oasis arrosée par un ruisseau abondant qui jaillit du calcaire, sur la rive occidentale de la mer Morte. Mais elle est entourée de rochers tout à fait abrupts, accessibles seulement aux bouquetins, qui bondissent au-dessus des précipices avec une aisance extraordinaire. Ils se lancent dans le vide, vers le rocher qu'ils veulent atteindre, comme s'ils étaient propulsés par une catapulte, et se reçoivent sur leurs longues cornes recourbées en arrière, comme sur des ressorts amortisseurs, sans se faire le moindre mal. C'est l'animal que la Bible appelle : *Ibex*, et les naturalistes modernes : *capra ibex*⁵.

Notre héros se croyait là en pleine sécurité, *in locis tutissimis*, dit l'Écriture. Mais il avait compté sans la haine de Saül. Celle-ci était devenue chez le monarque une passion viscérale. A peine eut-il mis à la raison les Philistins, qu'il apprit la présence de David dans le désert d'Engaddi. Aussitôt, prenant trois mille soldats d'élite, il s'engagea avec eux dans cette région particulièrement difficile, risquant à tout moment la vie de ses hommes sur ces rochers sauvages. Après une course infructueuse à travers ces escarpements, il revint, probablement pour se ravitailler, vers un endroit plus fréquenté, dit *les Bergeries*, parce qu'il y avait là des enclos de pierres sèches, où les pasteurs pouvaient, la nuit, parquer leurs troupeaux. A un moment donné, une nécessité pressante l'obligea à chercher un couvert : or il y avait toute proche de lui une caverne spacieuse et pro-

5. Lyre, c. 471. Et H. S. V., *De bestiis*, l. II, c. 5 : *Pat. lat.*, t. CLXXVII, col. 65 ; — Cf. aussi Pline, *Hist. nat.*, l. VIII, ch. LIII.

fonde à souhait. Il y entra sans méfiance, ne pensant pas que son ennemi put venir se terrer dans un lieu que fréquentaient seuls les pasteurs de montagne.

Mais David, précisément, avait découvert cette cachette, l'avait jugée excellente, et s'y était blotti avec sa troupe, attendant dans le plus grand silence que les poursuivants se fussent éloignés.

Ces cavernes orientales sont aussi noires que la nuit, dit M. Fillion, et l'œil le plus perçant ne saurait voir ce qui se trouve à cinq pas dans la direction de l'intérieur ; mais un homme qui est depuis longtemps dans la grotte, et qui regarde du côté de l'entrée, peut observer avec la plus grande précision ce qui s'y passe. David et ses gens voyaient donc, sans être vus.

Quelques-uns d'entre eux aperçurent Saül qui entrait, et le reconnurent aussitôt. Il n'y avait pas de doute : c'était le roi. Fatigué par la course qu'il venait de fournir, il s'était étendu sur le sol et endormi sans appréhension. Ces hommes dirent donc à David : « Voici venu ce jour dont le Seigneur t'a parlé, quand Il t'a dit : « Je te livrerai ton ennemi, afin que tu le traites comme il te plaira. » David, en entendant ces mots, bondit sur ses pieds. Son premier mouvement fut de saisir au vol cette chance inespérée, et de se débarrasser à jamais de cet adversaire implacable. Il l'avouera un peu plus loin : *Cogitavi ut occiderem te*⁶, dira-t-il à Saül. Tout l'y invitait, remarque saint Jean Chrysostome : les instances de ses soldats, le souvenir de ce qu'il avait eu à endurer, la sécurité que ce meurtre lui procurerait pour l'avenir, l'impossibilité pour Saül d'appeler au secours, l'impunité qui lui était assurée, et même la tranquillité de sa conscience, puisque sa vengeance restait dans les limites fixées par la Loi : *Œil pour œil, dent pour dent*... « Les flots du courroux se soulevèrent dans son âme, un orage troubla ses pensées... Mais il refréna cette tempête, il étouffa le cri de son cœur, il domina sa colère. » Il s'ap-

6. J'ai pensé à te tuer.

procha de son ennemi sans bruit, et, pour avoir une pièce à conviction, se contenta de couper un morceau de sa chlamyde. Cependant même de ce geste inoffensif, il eut du remords, et *le cœur lui battit*. Il craignit d'avoir manqué de respect au roi, car, malgré ses crimes, Saül était toujours le roi en exercice, le représentant de Dieu. Il n'avait pas été officiellement réprouvé. « *Dieu me garde, dit-il, de faire quelque chose contre mon maître, contre l'Oint du Seigneur ; de porter la main sur lui, parce qu'il est l'Oint du Seigneur !* »

Il dit : Dieu me préserve !... car il sait qu'il a besoin de l'assistance du ciel pour tenir sa résolution. L'effort qu'il a à faire est au-dessus des forces de la nature humaine : il faut qu'il résiste à son propre désir de vengeance envers l'homme qui lui a fait tant de mal ; et en même temps, qu'il tienne tête à ses soldats. Ceux-ci ne comprennent pas son attitude : c'est à cause de Saül qu'ils ont dû s'exiler, prendre le maquis, quitter leur maison, leur parenté, se réduire à une vie misérable. Epargner cet homme, maintenant qu'ils le tiennent entre leurs mains, c'est leur enlever le moyen de reprendre une existence normale, c'est les condamner de nouveau à la misère, à l'insécurité, à des dangers de toute espèce.

Et comme ils connaissent la générosité de David, ce n'est pas à l'esprit de vengeance qu'ils font appel en lui — mais à sa piété. « C'est Dieu, lui disent-ils, qui l'a livré entre tes mains. Ton devoir est tout tracé. Tuer cet homme, c'est obéir à Dieu, c'est le servir et exécuter ses arrêts. »

Mais David reste insensible à cet argument.

Il ne se contente pas d'épargner son ennemi, dit Chrysostome, il va jusqu'à le défendre ! Et voyez avec quelle prudence, quelle sagesse ! Comme, en considérant la vie de Saül, il ne trouvait rien de bon ; comme il ne pouvait dire : « Il ne m'a pas fait tort, il ne m'a causé aucun mal », car ceux qui l'écoutaient auraient démenti de telles paroles, eux qui connaissaient par expérience la méchanceté de Saül, il va de tous côtés, cherchant une excuse qui fût spécieuse. Ne trouvant rien de louable dans

la vie, ni dans les actions du roi, il a recours à sa dignité, et il dit : « *C'est l'Oint du Seigneur !* »

Vous dites : c'est un criminel, chargé de forfaits, un scélérat qui nous a fait subir les pires misères ?... Mais c'est un roi, c'est un souverain, il a été investi du droit de nous commander. Et le mot : roi, n'est pas celui dont il se sert. C'est, dit-il, l'Oint du Seigneur ! invoquant ainsi, pour le rendre vénérable, non sa dignité terrestre, mais le choix que Dieu a fait de lui ! »

(L'historien sacré continue en disant) :

Il ne leur permit point de se lever et de tuer Saül. Par là, il montre à la fois, et l'ardeur de ces hommes à commettre le meurtre, et le courage de David... Comme s'il avait entre les mains un dépôt, dont il lui faudrait rendre compte, non seulement il ne porte pas la main sur son ennemi, mais encore il arrête ceux qui veulent le tuer ; il n'est plus son adversaire, mais son garde du corps, son fidèle satellite.

Il est hors de doute, d'après le même Docteur, que David risqua là sa propre vie pour sauver celle de Saül, tant l'irritation des soldats était grande. Mais il bénéficia du prestige que lui conféraient, non seulement son incomparable bravoure, mais plus encore son éminente piété. La grâce de Dieu résidait sur ses lèvres, et donnait un charme pénétrant à ses paroles.

Ce n'était pas un général haranguant ses soldats, c'était un prêtre du Très Haut, parlant au nom de Dieu. La caverne à cette heure était une église, (où il offrait) un sacrifice merveilleux, non point en immolant un veau, en égorgeant un agneau, mais ce qui était bien plus précieux, en faisant au Seigneur une offrande de douceur et de modération, en immolant son courroux, en tuant sa colère... ; un sacrifice où il fut lui-même la victime, le prêtre et l'autel¹.

Quand il eut offert ce glorieux sacrifice, consommé sa victoire et que rien ne manqua à son trophée, le sujet de ces luttes, Saül, se leva, et *sortit de la caverne*, ignorant tout ce qui s'était

7. Chrysostome, Hom. sur David et Saül, II, 1 et 2.

passé. *Et David sortit derrière lui...* Il était plus joyeux alors qu'après avoir abattu Goliath, et coupé la tête de ce barbare. En effet, cette dernière victoire était plus belle, le butin en était plus précieux, les dépouilles plus superbes, le trophée plus glorieux. Alors, il lui avait fallu une fronde, des pierres, un combat en forme : cette fois, la raison lui a suffi. Sans armes, il a remporté la victoire ; sans avoir versé le sang, il a érigé le trophée. Il revenait, rapportant non la tête d'un barbare, mais un cœur maîtrisé, mais une colère vaincue... On ne voyait plus les femmes s'avancer à sa rencontre en dansant, en le saluant de leurs acclamations : mais le peuple des Anges l'applaudissait au ciel, admirant sa sagesse et sa vertu. Car il revenait après avoir gravement blessé son adversaire : non Saül, qu'il avait sauvé, mais son véritable ennemi, le démon, qu'il avait percé de mille coups. Car si nos colères, nos dissensions, nos heurts les uns contre les autres charment et réjouissent ce dernier, au contraire, la paix, la concorde, les victoires remportées sur la colère l'abattent et l'humilient : parce qu'il déteste la paix, parce qu'il est l'ennemi de la concorde et le père de la jalousie.

David sortait donc de la caverne, une couronne sur la tête... Il sortit avec la même gloire que les trois Hébreux, lorsqu'ils sortirent de la fournaise. De même que le feu n'avait pu consumer ceux-ci, de même, lui, le brasier de la colère ne put l'échauffer. Il sut résister à la vue de son ennemi, aux instances de ses soldats, à l'impunité assurée, à l'impuissance de celui qu'il tenait à sa merci, au souvenir du passé, aux angoisses pour le lendemain, et certes les sarments, la poix, les étoupes, et tous les combustibles entassés dans la fournaise de Babylone ne donnaient pas une flamme plus vive. Cependant, il n'en fut pas consumé, il n'éprouva rien de ce que l'on était en droit d'attendre : il sortit pur et la vue de son ennemi fut ce qui l'éleva à la plus haute sagesse. Il le voyait endormi, immobile, sans défense, et il se disait : « Où est maintenant cette colère ? Où est cette scélératesse ? Où sont tant d'artifices et de trames perfides ? Tout a disparu, tout s'est dissipé devant un moment de sommeil... sans que nous ayons recours à aucune intrigue, à aucun complot⁸.

8. Chrysostome, *loc. cit.*, II, 2.

Saül cependant était sorti de la grotte, et se hâtait de rejoindre ses soldats, David le suivit sans faire de bruit, et lorsque le roi se fut un peu éloigné, il lui cria : *Seigneur mon roi !* Saül stupéfait se retourna. Mais David, bien loin de prendre une attitude provocante, de chercher à lui faire peur, ou à le tourner en ridicule, se prosterna le visage contre terre. Puis il lui dit : *Pourquoi écoutez-vous les paroles de ceux qui me calomnient, et qui vous disent : David ne cherche qu'une occasion de vous perdre...*

Peut-être y avait-il en effet certains hommes très mauvais, comme Doëg l'Iduméen, qui s'employaient de leur mieux à perdre David dans l'esprit du souverain. Néanmoins le texte sacré nous a dit lui-même combien celui-ci était aimé du peuple, de l'armée, et même des courtisans. Pourquoi parle-t-il ici de ceux qui le diffament, et qui excitent Saül contre lui ? Il est manifeste que dans cette persécution, le roi n'obéissait pas à une pression extérieure, mais à la jalousie qui le dévorait intérieurement. Pourquoi David rejette-t-il ici la faute sur des tiers ?...

C'est, dit saint Jean Chrysostome, parce qu'il veut donner au roi la possibilité de revenir à de meilleurs sentiments. Souvent les pères en agissent ainsi avec leurs enfants. Viennent-ils à s'apercevoir que leur fils est perverti, qu'il a commis beaucoup de mauvaises actions ; quand bien même ils auraient la certitude que c'est son propre instinct, sa propre volonté qui l'a poussé au vice, cela ne les empêchera pas souvent de rejeter le tort sur d'autres, en disant : « Je sais que ce n'est pas ta faute ; d'autres t'ont séduit et gâté, c'est d'eux que vient tout le mal. En effet, il est plus facile à celui qui s'entend tenir un tel langage de détourner ses yeux du vice, et de revenir à la vertu : parce qu'il aurait honte et rougirait de paraître indigne de l'opinion qu'on a de lui... Ainsi fait David en cette occurrence : dans le désir qu'il a de fournir à Saül un moyen de rentrer dans le droit chemin, il fait entendre que ce sont d'autres personnes qui l'excitent et le poussent au mal. »

Reprenons le discours de David à Saül :

« *Pourquoi écoutez-vous ceux qui prétendent que je ne*

cherche qu'à vous perdre ? Jugez-moi, non sur leurs rapports, mais sur mes actes. *Vous le voyez aujourd'hui de vos yeux : le Seigneur vous a livré entre mes mains dans la caverne ; et j'ai eu d'abord la pensée de vous tuer.* Mais ce n'était là qu'un premier mouvement aveugle et irraisonné. J'ai ouvert mon œil, intérieur, l'œil de la discrétion. J'ai réfléchi à ce que j'allais faire, et je me suis dit : *" Je ne porterai pas la main sur mon maître, parce qu'il est l'Oint du Seigneur. "* Voyez plutôt, mon père, et reconnaissez dans ma main le bord de votre chlamyde. Il m'aurait été facile de vous tuer, tandis que je coupais ainsi l'extrémité de votre vêtement : mais je n'ai pas voulu porter la main sur vous. Réfléchissez, et voyez qu'il n'y a dans ma main ni le mal ni l'injustice que vous me reprochez. *Je n'ai pas péché contre vous, je n'ai jamais cherché à vous nuire, si peu que ce soit, et vous, vous me tendez des pièges pour m'ôter la vie ? Que le Seigneur soit juge entre vous et moi, lui qui sonde les reins et les cœurs !* Il sait que mes intentions à votre endroit ont toujours été pures, ma conduite toujours loyale ! *Que le Seigneur me venge de vous, s'il le juge bon !* Mais qu'il me préserve de porter la main sur vous ! *C'est aux impies à faire des actes impies, comme dit un vieux proverbe.* Pour moi, je ne ferai jamais rien de tel, jamais je ne porterai la main sur vous. A quoi pensez-vous, roi d'Israël ? A quoi perdez-vous votre temps ? *Quel est celui que vous poursuivez, au prix de tant de fatigues, et en vous exposant à de si grands dangers ? Vous vous usez contre un chien mort, qui est bien incapable de mordre ; contre une malheureuse puce, qui n'a d'autre défense que de sauter à droite et à gauche pour échapper à celui qui veut la saisir ! Que le Seigneur soit juge, et qu'il juge entre vous et moi ! Qu'il voit, qu'il juge ma cause et qu'il me délivre de votre main ! »*

Il y avait tant de noblesse, tant de haute valeur morale dans ces paroles ; il y avait quelque chose de si pur, de si sincère, de si poignant dans le ton sur lequel elles furent prononcées, qu'elles dissipèrent, au moins pour un moment, la haine de Saül. Elles traversèrent les sentiments de colère

qui enveloppaient le cœur du roi, comme un chaud rayon de soleil, en perçant une couche de nuages sombres, ramène sur la terre la lumière, la joie et la sérénité.

Emu jusqu'aux entrailles, Saül se laissa aller à dire : *« N'est-ce pas ta voix, mon fils David ?... » Et il fondit en larmes...*

Quel changement opéré tout à coup ! Celui qui jadis ne se résignait même pas à appeler David simplement par son nom, qui haïssait jusqu'à ce nom, voici qu'il l'introduit dans sa famille, en l'appelant : son fils ! Quel plus heureux sort que celui de l'homme qui se fit un père de son assassin, qui changea ce loup en brebis, qui sut éteindre, à force de l'arroser, cette fournaise de colère ; qui fit succéder le calme à la tempête, et apaiser l'inflammation de ce cœur ! Les paroles de David en pénétrant dans l'esprit de cette bête féroce avaient opéré le changement radical dont témoigne cette réponse. Saül ne dit pas en effet : *« C'est toi qui parles, mon fils David ! »* mais bien : *c'est ta voix, mon fils David !* car le seul son de cette voix suffisait maintenant à l'attendrir... Qu'était-ce donc que cette voix ? — C'était celle qui avait abattu Goliath, qui avait arraché la nation au désastre, qui avait rendu à la paix et à la liberté tant d'hommes voués à la mort ou à l'esclavage ; c'était celle qui avait (par ses chants) apaisé la fureur de Saül, celle qui lui avait rendu tant de services éclatants !

En effet c'est bien la voix de David qui triompha de Goliath. Car, avant la pierre, la force de la prière avait vaincu le Barbare. David n'avait pas seulement armé sa fronde ; il avait commencé par dire : *Tu viens contre moi au nom de tes dieux. Moi, je marche contre toi au nom du Dieu des armées, que tu as insulté en ce jour** et c'est alors seulement qu'il lâcha sa pierre. C'est sa voix qui dirigea le projectile, qui jeta l'angoisse au cœur du Barbare, qui abattit l'audace de l'ennemi. Et pourquoi s'en étonner... puisque (la voix du juste) peut mettre en fuite même les démons ?...

Les Apôtres n'avaient qu'à parler, pour mettre en fuite toutes les puissances contraires. La voix des Saints dompta plus d'une fois les éléments, et plus d'une fois changea leurs propriétés.

9. 1 Rois, xvii, 4.

Josué n'eut qu'à dire : *Que le ciel et la lune s'arrêtent !* et ils s'arrêtèrent. De même encore Moïse contint la mer, et la déchaîna ; de même les trois jeunes Hébreux éteignirent l'ardeur du feu par des hymnes et par leur voix. Voilà pourquoi Saül fut ému par le son seul de cette voix et s'écria : *C'est ta voix, mon fils David*¹⁰ !...

A ces mots, David, touché au plus intime de son cœur se mit à son tour à verser des larmes. « C'est à moi de pleurer, lui dit le monarque, et non pas à toi : *Tu es plus juste que moi, car tu ne m'as fait que du bien et moi en échange je t'ai rendu le mal. Tu m'as montré aujourd'hui comment tu me voulais du bien : parce que le Seigneur m'a livré entre tes mains, et tu ne m'as pas tué. Quel est l'homme qui, ayant rencontré son ennemi sans défense, le laisse aller en sécurité ? Que le Seigneur te récompense un jour pour cette conduite que tu as eue envers moi ! Et maintenant, je vais t'adresser une prière. J'ai la certitude aujourd'hui, en rapprochant ce qui vient de se passer de ce que m'avait annoncé Samuel, que c'est toi qui régneras après moi, et que tu auras en ta puissance le royaume d'Israël. Alors, jure-moi par le Seigneur que tu ne détruiras pas ma race après moi, et que tu n'extermineras pas mon nom de la maison de mon père. »*

Vindictif et jaloux comme il l'était, Saül ne pouvait pas imaginer chez David d'autres sentiments que ceux qu'il aurait eu lui-même en pareille circonstance ; il redoutait qu'une fois sur le trône, il ne prit ombrage de la descendance de Saül et ne la fit disparaître, comme cela était fréquent dans l'antiquité.

David prêta le serment que lui demandait le roi, qui rentra chez lui, avec la ferme intention de ne plus persécuter son gendre. Mais celui-ci et ses hommes connaissaient trop le caractère versatile de Saül, son tempérament rancunier et haineux, pour ne pas appréhender chez lui un nouveau changement d'humeur ; le danger passé, ses bonnes

10. Chrysostome, Hom., III, 6.

dispositions pouvaient disparaître aussi vite qu'elles étaient venues. C'est pourquoi, sachant que la prudence est la mère de la sûreté, ils gagnèrent le désert de Pharan.

**

Sur ces entrefaites, Samuel mourut. Depuis longtemps, il ne prenait plus part aux affaires publiques. Il vivait retiré dans sa maison de Ramatha : mais il continuait à jouir d'un prestige moral considérable, nombreux étaient ceux qui venaient lui demander un conseil, ou lui confier leurs peines. C'était un père pour toute la nation. Aussi sa mort prit-elle les proportions d'un malheur public. On lui fit des funérailles magnifiques, comme c'était l'usage chez les Juifs depuis le temps des Patriarches, et on l'ensevelit dans le jardin de sa maison, à Ramatha.

On montre encore son tombeau près du bourg de Néby-Samuel, que l'on identifie avec Ramatha. Mais ses restes en furent enlevés en 406, par l'empereur Arcadius, et déposés dans une basilique de la banlieue de Constantinople, laquelle fut détruite 150 ans plus tard, par un tremblement de terre¹¹.

Voici l'éloge que fait de ce saint homme le livre de *l'Ecclésiastique* :

Samuel, le prophète du Seigneur, a été aimé du Seigneur son Dieu ; il a institué un gouvernement nouveau¹², et il a sacré des princes¹³ dans son peuple. Il a jugé l'assemblée selon la loi du Seigneur, et Dieu (à cause de lui) a jeté sur Jacob un regard propice, et il a été reconnu vrai prophète à cause de sa fidélité (inviolable). Il a été reconnu fidèle dans ses paroles, parce qu'il a vu le Dieu de lumière¹⁴. Il a invoqué le Seigneur tout-puissant par l'oblation d'un agneau

11. D. B. Samuel, c. 1440.

12. La monarchie.

13. Saül, puis David.

14. Ses prophéties se sont réalisées exactement parce qu'il les avait reçues de la lumière divine.

sans tache, en combattant les ennemis qui l'attaquaient de toutes parts. Et le Seigneur tonna du haut du ciel, et il fit entendre sa voix avec un grand bruit. Et il tailla en pièces les princes de Tyr, et tous les chefs des Philistins. Avant la fin de sa vie, il prit à témoin le Seigneur et son Christ, qu'il n'avait reçu de personne de l'argent, ni même une chaussure, et nul homme ne l'accusa. Il s'endormit ensuite (du sommeil éternel). Mais quand la pythonisse d'Endor l'évoqua, il se réveilla, il parla au roi, lui prédit la fin de sa vie, et de la terre (où il était enseveli) il éleva la voix pour prophétiser la ruine du peuple en punition de l'impiété (du roi) ¹⁵.

15. Eccl., XLVI, 16-23. Ce dernier trait est conté plus loin au chapitre XXII.

CHAPITRE XIX

NABAL, LE MAUVAIS RICHE

(I Rois, XXV)

DAVID, pour ne plus inspirer de crainte à Saül, s'était retiré cette fois, dit le texte sacré, *jusque dans le désert de Pharan*. Ce nom désigne d'ordinaire la vaste solitude qui, au sud de la Palestine, occupe la plus grande partie de la péninsule sinaïtique, et qu'Elie gagnera plus tard lui aussi, pour échapper à la persécution de Jézabel. Est-ce d'elle qu'il s'agit ici ? La longue distance qui la sépare de Carmel et de Maon, où se passent les événements qui vont suivre, rend cette hypothèse peu vraisemblable. Aussi les commentateurs pensent-ils que l'auteur sacré veut parler d'une autre région désertique, située au nord du Négueb, entre les monts de Juda et la mer Morte, et qui s'appelait aussi désert de Pharan. Cette hypothèse est confirmée par le texte des Septante, qui place le présent épisode dans le désert de Maon ¹.

Or il y avait là, en train de paître sous la garde de leurs bergers, les troupeaux d'un propriétaire extrêmement riche, qui se nommait Nabal. Bien qu'il fût le descendant de Caleb, le vieillard de si grand mérite dont nous avons parlé au Livre de Josué, ce Nabal était un homme au cœur dur, violent dans ses paroles, et pourri de vices. L'historien

1. Cf. Hummelauer, p. 229. Ce désert fut habité aux premiers siècles du christianisme par des solitaires, sous le gouvernement de saint Chariton.

Josèphe prétend qu'il appartenait à la secte des Cyniques. Mais par un de ces contrastes fréquents dans la vie, il avait une femme qui joignait à une grande beauté une sagesse et une vertu exemplaires. Elle s'appelait Abigaïl.

David apprit un jour que ce Nabal allait faire procéder à la tonte de ses troupeaux, près de Carmel, petite ville du territoire de Juda, qu'il ne faut pas confondre avec le mont Carmel, et qui se trouve à trois heures de marche au sud d'Hébron². La tonte des brebis était toujours chez les Hébreux une occasion de réjouissances et de libéralités, en souvenir des Patriarches, lesquels avaient été pasteurs. David, qui avait toutes les peines du monde à se nourrir avec ses compagnons dans le désert, parce qu'il se refusait à tout acte de brigandage, résolut de profiter de cette heureuse circonstance. Il dépêcha dix de ses hommes vers Nabal, qui le salueraient de sa part, et solliciteraient de lui quelques largesses pour leur subsistance, en échange des services qu'ils avaient rendus à ses bergers. Car non seulement ils ne leur avaient jamais fait subir le moindre dommage, mais au contraire ils les avaient efficacement protégés contre les rôdeurs du désert.

Les dix envoyés se rendirent donc chez Nabal, et lui présentèrent fort courtoisement la requête de leur chef.

« Salut à toi, lui dirent-ils, salut à ta maison, salut à tout ce qui t'appartient. Nous avons appris que tes bergers, qui étaient avec nous dans le désert, étaient en train de tondre les moutons. Or nous ne leur avons jamais été à charge, et il n'a jamais rien manqué à leurs troupeaux durant tout le temps qu'ils ont été avec nous à Carmel. Interroge-les et ils te le diront. Puissions-nous donc, maintenant, trouver grâce devant tes yeux, car nous sommes venus un jour de fête. Tout ce que ta libéralité jugera bon, donne-le à tes serviteurs, et à ton fils David. Et sache qu'en l'obligeant, tu n'obligeras pas un ingrat³. »

2. Ses ruines portent aujourd'hui le nom d'El Kirmil.

3. Flav., l. VI, ch. xiv.

Ayant ainsi parlé, ils se turent. Mais Nabal prit fort mal la chose, et s'emporta selon son habitude. « Qui est David ? leur dit-il. Et qui est le fils de Jessé ? Un individu en révolte ouverte contre son roi, qui sème la division dans Israël, et dont la tête est mise à prix⁴ ? On ne voit aujourd'hui que des serviteurs qui s'émancipent de chez leurs maîtres ! Eh quoi ! j'irais prendre mes pains, mes provisions d'eau, la chair des bêtes que j'ai fait tuer pour nos tondeurs, afin de les donner à des gens que je ne connais pas ? Une bande de maquisards, de vagabonds, de hors-la-loi, en rupture de ban avec la société ? Jamais de la vie. Vous n'aurez rien de moi. » En entendant ses hommes lui rapporter ces propos, David fut saisi à son tour d'une violente indignation. « Que chacun prenne son épée », dit-il. Et sans plus attendre, laissant deux cents hommes à la garde de son campement, il se mit en route avec le reste, bien décidé à tirer une vengeance éclatante de l'injure qu'il venait de recevoir.

Cependant, les serviteurs de Nabal étaient outrés de la manière dont celui-ci avait accueilli la petite ambassade. L'un d'eux s'en ouvrit à sa maîtresse, dont tous estimaient la prudence et la haute vertu. « Notre maître, dit-il, vient de congédier brutalement des messagers que David lui envoyait, porteurs d'amitiés et de bonnes paroles. Or les hommes de cette bande ont toujours été bons pour nous. Jamais ils ne nous ont molestés, jamais ils ne nous ont rien pris, durant tout le temps que nous avons passé avec eux dans le désert. Au contraire, ils ont été pour nous un rempart contre les voleurs, aussi bien la nuit que le jour. C'est pourquoi, réfléchissez et voyez ce que vous pourriez faire pour apaiser leur chef : car il est hors de doute que la coupe va déborder, et que, si vous ne réussissez pas à le calmer, c'en est fait de Nabal et de sa maison. Aussi bien, votre mari est un véritable fils de Bélial, incapable de maîtriser sa violence. Personne ne peut lui adresser la parole, sans courir le risque de se faire injurier ou maltraiter. »

4. Ephr., c. 382.

Abigaïl comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Sans hésiter, sans s'embarrasser de l'avis de personne, elle courut aux provisions préparées pour la fête ; elle prit deux cents pains, deux outres de vin, cinq béliers tout cuits, cinq boisseaux⁵ de « gâli » ou blé grillé (polenta), cent masses de raisins secs⁶, et deux cents de figues sèches. Elle fit charger le tout sur des ânes, qu'elle expédia en avant avec des serviteurs. Puis, sans prévenir son mari qui, dit Josèphe, était en train de faire grande chère avec des personnes de son humeur, elle partit elle-même à la rencontre de David.

Tandis qu'elle descendait le versant d'une vallée, elle l'aperçut bientôt qui descendait le versant opposé avec sa troupe. L'indignation du jeune chef ne s'était pas apaisée, et il continuait à rouler dans son cœur des sentiments de vengeance implacable.

« En vérité, disait-il, c'est bien en vain que j'ai respecté dans le désert tout ce qui était à cet homme, et que rien de ce qui lui appartenait n'a souffert le moindre dommage ! Au lieu de m'en être reconnaissant, il m'a rendu le mal pour le bien. Mais il va recevoir le châtement qu'il mérite. Que Dieu accorde aux ennemis de David toutes sortes de prospérités, et qu'il en ajoute encore, si d'ici demain matin, je laisse subsister seulement un chien de toute sa famille, et de tout ce qui est à lui ! »

Dès qu'Abigaïl eut aperçu David, elle mit pied à terre et se prosterna jusqu'au sol ; puis, se relevant, elle s'avança vers lui, et s'agenouilla à ses pieds. « *Que cette iniquité, monseigneur, retombe sur moi. Permettez seulement, je vous prie, à votre servante, de vous parler et daignez écouter ses paroles. N'attachez aucune importance, mon seigneur et mon roi, aux propos de Nabal, cet homme d'iniquité. Car il porte*

5. Le boisseau hébreu fait de 12 à 13 litres.

6. Hébron et ses alentours ont de tout temps produit d'énormes et succulents raisins, dont les plus beaux sont desséchés, et pressés en masses, ou gâteaux (*simmugim*). De même pour les figues (Filion).

bien son nom : c'est un sot⁷, et la sottise sort de lui à pleins bords⁸. Il ne mérite pas que vous lui répondiez, ni même que vous vous fâchiez contre lui. *Pour moi, monseigneur, je n'ai pas vu les messagers que vous aviez envoyés, je n'ai pas eu connaissance de ce qu'ils demandaient. Sans quoi, soyez assuré qu'ils seraient revenus avec une toute autre réponse. Maintenant donc, je le jure par le Dieu vivant et par votre âme, ne doutez pas que ce soit le Seigneur qui, en m'envoyant au-devant de vous, n'ait voulu vous empêcher de répandre le sang, et vous conserver une main pure de l'exécution que vous aviez décidée ; car un seul était coupable et vous auriez massacré des innocents. Que vos ennemis et tous ceux qui cherchent à vous nuire, soient frappés de stupidité, comme ce Nabal. Vous, monseigneur, daignez agréer ces présents que votre servante vous apporte, et les distribuer à vos compagnons. Votre maison est appelée aux plus hautes destinées, parce que vous combattez les combats du Seigneur. Ne laissez donc jamais ternir votre conduite par aucune tache, durant toute votre vie. Vous n'avez rien à craindre : le Seigneur veille sur vous. Si quelqu'un s'avise de vous persécuter ou d'attenter à votre vie, votre âme restera liée au faisceau des vivants, dans la main du Seigneur votre Dieu, tandis que l'âme de vos ennemis sera placée comme la pierre dans la fronde, pour tourner violemment et être rejetée le plus loin possible. »*

Cette expression : le faisceau des vivants, sert à désigner les élus : Dieu les cueille, pour ainsi dire, un à un, dans le champ de ce monde, il les attache ensemble pour en faire un bouquet, qui le réjouit par son parfum, par ses couleurs vives et variées. Il le tient dans sa main et le met sur son cœur. Les réprouvés, au contraire, forment le « faisceau des morts » : ils sont liés ensemble comme un fagot, pour être

7. *Nabal*, en hébreu, signifie : insensé, en y ajoutant une note d'impiété et de méchanceté. Saint Ephrem dit que de son temps encore, quand un humain en colère voulait en outrager un autre, il lui disait : *Mnabal no loch*.

8. Cf. Théodore, *Patr. gr.*, t. LXXX, col. 583.

jetés dans le feu éternel. Les Juifs se servent souvent de la première expression pour souhaiter à leurs défunts la vie éternelle : on trouve par exemple sur leurs tombes ce souhait : « Que son âme soit dans le faisceau des vivants ? »

« Lorsque le Tout-Puissant, continua Abigaïl, aura accompli pour vous, monseigneur, toutes les choses bonnes qu'il a annoncées de vous ; lorsqu'il vous aura établi chef d'Israël, vous n'aurez pas le regret dans votre cœur ni le remords d'avoir répandu le sang innocent, en massacrant toute la maison de Nabal, et en tirant vengeance vous-même de celui qui vous a offensé. Et lorsque le Seigneur aura mis le comble à ses bienfaits, en vous faisant monter sur le trône d'Israël, souvenez-vous, Seigneur, de votre servante, et soyez, vous aussi, bienfaisant pour elle. »

On voit que cette pieuse femme avait eu connaissance des prophéties faites au fils de Jessé, et qu'elle ne doutait pas de leur réalisation.

David avait l'âme trop noble et le cœur trop tendre pour n'être pas touché par une prière si humble et si pleine de sagesse : « *Béni soit, dit-il, le Seigneur d'Israël qui vous a envoyée aujourd'hui au-devant de moi. Bénie soit votre parole, et bénie soyez-vous vous-même, pour m'avoir empêché de répandre le sang innocent, et de me venger de ma propre main. Sans cela, je le jure par le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui m'a préservé de vous faire du mal, si vous n'étiez pas venue au-devant de moi, il n'y aurait plus eu demain matin un chien vivant dans la maison de Nabal.* »

Abigaïl lui présenta alors les provisions qu'elle avait apportées ; David les reçut avec reconnaissance, et la renvoya en paix, en l'assurant qu'elle n'avait rien à craindre. Arrivée chez elle, elle trouva son époux encore en train de faire avec des amis un festin de roi. Il avait le cœur en liesse et il était complètement ivre. Elle attendit jusqu'au lendemain matin, pour lui raconter ce qui s'était passé : et,

9. Corn., p. 417.

quand il eut cuvé son vin, elle lui dit la colère de David, ses menaces, sa résolution bien arrêtée de le tuer, et comment elle avait réussi à le calmer. Elle espérait amener ainsi ce triste époux à de meilleurs sentiments. Mais Nabal, en apprenant le danger auquel il venait d'échapper, fut tellement saisi qu'il en devint comme une pierre, dit l'Écriture : c'est-à-dire qu'il fut frappé d'apoplexie : il demeura dix jours dans cet état, puis il mourut. « Béni soit le Seigneur, dit David quand il apprit cette nouvelle. Il s'est chargé lui-même de punir Nabal comme il le méritait, pour l'injure qu'il m'a faite, et Il m'a préservé de commettre un crime, en versant le sang innocent. »

Cependant, David avait été très frappé de la sagesse d'Abigaïl, en même temps que de sa vertu et de sa beauté. Il éprouvait pour elle tant d'estime et tant d'inclination que, maintenant qu'elle était veuve, il lui fit demander si elle accepterait de l'épouser¹⁰. En entendant cette proposition que lui transmettait une petite ambassade, Abigaïl se prosterna jusqu'à terre : « Je ne suis pas digne, dit-elle, de baiser les pieds de mon seigneur. Mais puisque tel est son bon plaisir, me voici, je suis sa servante et je suis prête à m'acquitter près de lui des travaux les plus humbles. » Et, prenant avec elle cinq jeunes filles de sa maison, elle suivit les envoyés et devint l'épouse de David. Celui-ci cependant prit vers la même époque, une autre femme : Achinoas, de la ville de Yezaël, qui devait lui donner son premier enfant : Amnon¹¹. Toutes deux le suivirent dès lors dans sa carrière, sur un pied d'égalité. Par contre, en apprenant ce double mariage, Saül reprit Michol, et la donna à un autre homme, un certain Phalti. Or, légalement Michol restait la première et principale épouse de David : cette décision l'obligeait donc à commettre un véritable adultère, et l'exposait ainsi à être lapidée. Mais Saül était tellement

10. Flav., l. VI, ch. xiv.

11. Petite ville sise dans les montagnes de Juda, non loin de Carmel. Il ne faut pas la confondre avec son homonyme du Nord.

aveuglé par la haine qu'il nourrissait contre son gendre, que de telles considérations n'avaient plus aucune prise sur lui.

Heureusement, ce Phalti, à ce que disent les historiens juifs, était un Docteur de la Loi, et un homme de solide vertu. Il n'osa pas résister à l'ordre de Saül, et prit Michol dans sa maison, mais il n'eut aucun rapport conjugal avec elle, d'autant plus qu'il la voyait constamment triste, parce qu'elle aimait toujours David¹².

Le fait que celui-ci, plus tard, exigea qu'Abner la lui rendit¹³ témoigne en faveur de cette tradition : il est probable en effet que si Michol avait péché avec Phalti, David ne l'aurait pas reprise, il l'aurait traitée comme il le fit après la révolte d'Absalon, quand il se refusa à reprendre celles de ses épouses que ce fils indigne avait outragées.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

A propos du comportement de notre héros dans l'affaire de Nabal, les commentateurs se sont posé les deux questions suivantes :

1. Pourquoi, se demande Théodoret, David qui a fait preuve d'une telle patience et d'une telle magnanimité avec Saül, se montre-t-il ici si prompt à se venger¹⁴ ?

Parce que, se répond-il à lui-même, la conduite de Saül avait une excuse dans la popularité dont jouissait son gendre. Il était naturel que le monarque en prit ombrage, qu'il en souffrît, et qu'il redoutât d'être supplanté par le jeune homme. David s'en rendait parfaitement compte : c'est pourquoi il se montra généreux envers son offenseur. Nabal au contraire n'avait reçu de lui que des bienfaits. Il

12. Carth., p. 400 ; Lyr., c. 486.

13. II Rois, III, 13.

14. Quæst. in I Reg., LVIII ; — Pat. gr., t. LXXX, c. 582.

n'avait aucun sujet de se plaindre de lui, il lui devait beaucoup pour la conservation de ses troupeaux, et au lieu de lui en témoigner quelque reconnaissance, il l'injurait grossièrement.

2. Pourquoi David prit-il plusieurs épouses, malgré l'interdiction générale de la polygamie et la défense particulière qui en était faite aux rois par le *Deutéronome* ?

Réponse : Cette loi était destinée seulement à empêcher les rois d'avoir un harem, à la manière des potentats d'Orient. Elle n'annulait pas l'autorisation que Dieu avait octroyée à certains personnages de l'Ancien Testament, tels qu'Abraham, Jacob, David lui-même, d'avoir des épouses secondaires pour hâter l'accroissement du peuple élu et pour réparer les pertes qu'il subissait du fait des guerres incessantes auxquelles il était soumis.

Il va de soi que le double mariage de David avec Abigaïl et Achinoaz a surtout une valeur symbolique. Il évoque la figure des deux épouses que Notre-Seigneur s'est attachées ici-bas, et qui lui ont donné de nombreux enfants : l'une est la partie saine du peuple juif, représentée par Abigaïl, comme nous allons le montrer en détail ; l'autre est la Gentilité, personnifiée par Achinoaz. Mais en même temps Saül (c'est-à-dire : les Princes des prêtres, jaloux de ses triomphes) lui enlève Michol — la masse du peuple juif — sur laquelle Jésus avait tous les droits.



Voici maintenant le commentaire allégorique de cet épisode, tel que le donne saint Bède le Vénéral.

Nabal, ce propriétaire grassement pourvu de tous les biens temporels, représente les Scribes, les Pharisiens, et toute l'élite intellectuelle du peuple juif, qui possédait les trésors des Ecritures, le culte authentique du vrai Dieu, les témoignages éclatants de sa prédilection. Mais, comme Nabal, ces maîtres ne sont que des « sots », parce que, bien qu'ils

soient de la descendance de Caleb, c'est-à-dire issus de la noble lignée des Patriarches, ils n'utilisent tous ces biens que pour leur perte.

Les efforts que fait David pour se concilier la faveur de Nabal, sont l'image de ceux que tentera Notre-Seigneur pour gagner la confiance des Princes des Prêtres et des pharisiens. Mais ceux-ci ne veulent rien entendre : ils reprochent aux Apôtres de s'être émancipés de la Loi, et de suivre un aventurier sans autorité : *Nous, disent-ils, nous sommes les disciples de Moïse, tandis que cet individu, nous ne savons d'où il vient*¹⁵.

Les menaces de David déclarant qu'il ne laissera rien subsister de la maison de Nabal, annoncent celles de Jésus, quand il prédira que, de Jérusalem, il ne restera pas pierre sur pierre.

Abigail, au contraire, représente la partie saine du peuple juif : elle est *très belle*, elle est ornée de toutes les vertus que nous voyons briller chez saint Jean-Baptiste, les Apôtres, sainte Madeleine, sainte Marthe et les autres disciples qui s'attachent à Jésus. Elle est *très prudente*, elle ne fait rien à la légère, elle réfléchit avant d'agir : et c'est ainsi qu'à l'inverse de son stupide époux, elle saura reconnaître dans Celui qui se dit le fils de David, l'envoyé de Dieu, le Sauveur d'Israël. D'emblée elle croit en Lui, elle va à Lui, sans demander avis aux sages de ce siècle, dont la sagesse n'est que folie. Elle souffre des injures qui lui sont faites par les Princes des prêtres, elle désavoue leur conduite, elle reconnaît Jésus pour son roi, elle l'appelle « Seigneur », elle se prosterne à ses pieds comme sainte Marie-Madeleine, elle s'emploie à le nourrir et à le servir de son mieux, comme sainte Marthe à Béthanie.

Cependant elle n'abandonne pas Nabal pour autant ; elle continue à lui être soumise, à pratiquer les observances légales, jusqu'au jour où le drame de la Passion entraînera la mort de celui-ci, c'est-à-dire la fin du sacerdoce juif.

15. Jo., ix, 28.

Alors elle s'attache définitivement à David, c'est-à-dire au Christ.

A la suite de beaucoup d'autres, saint Albert le Grand nous montre dans Abigail aux pieds de David, obtenant par sa prière le salut de toute la maison de Nabal, une figure de la Très Sainte Vierge, obtenant le salut du genre humain tout entier. Sans elle, il n'en serait rien resté. Mais sa voix est toute-puissante sur le Cœur de Dieu. *Benedictum eloquium tuum*¹⁶...

16. Alb., t. XXXVII, p. 380.

CHAPITRE XX

DAVID ÉPARGNE SAÛL UNE SECONDE FOIS

(I Rois, xxvi)

CERTAINS commentateurs ont prétendu ramener cet épisode à celui de la caverne d'Engaddi, dont ils ne voudraient voir ici qu'un doublet. « Mais c'est une erreur, dit M. Fillion, car la ressemblance n'est que générale, et elle disparaît aussitôt que l'on entre dans les détails de lieu, de temps, de personnes, etc. »

Saint Ephrem attribue ce deuxième incident à l'ardent désir qu'avait David de prouver à tous sa loyauté envers son roi. La première rencontre ayant eu lieu dans la caverne, avait eu peu de témoins. De plus, on pouvait attribuer la générosité de David à une prudence tout humaine : car il est évident que s'il était ressorti de la caverne après avoir tué Saül, il courait le risque de se faire massacrer par les trois mille hommes qui attendaient celui-ci dans le voisinage immédiat.

Je crois donc, dit le Docteur syrien, que David supplia Dieu de livrer une seconde fois Saül entre ses mains, non pour tuer celui qui en voulait à sa vie — c'est là un crime horrible qu'il eut toujours en horreur — mais pour montrer à tous les fils d'Israël qu'il n'ambitionnait pas la royauté, et qu'il ne tramait aucune embûche contre le roi¹.

Tandis qu'il se tenait dans le désert de Pharan, quelques Ziphéens vinrent prévenir Saül qu'il avait reparu sur leur

1. Ephr., p. 384.

territoire et qu'il avait établi son camp sur la colline d'Hachilas. Par cette nouvelle trahison, ils espéraient s'assurer à jamais la faveur de Saül, dont ils connaissaient la haine viscérale pour le vainqueur de Goliath, et écarter du trône le jeune héros dont ils avaient tout lieu de redouter la vengeance, depuis l'affaire de Céila².

Saül, qui était à nouveau sous l'empire de la jalousie et de la haine, se porta immédiatement vers le point indiqué, avec 3 000 hommes d'élite.

David ne tarda pas à l'apprendre et il envoya aussitôt des éclaireurs pour repérer exactement l'emplacement de l'ennemi.

Quand la nuit fut venue, il se dirigea dans le plus grand secret vers le camp de Saül, avec deux compagnons seulement : Achimélech le Héthéen, qui n'est mentionné nulle part ailleurs dans la Bible, et son neveu Abisaï, fils de Sarvia³. Ils approchèrent aussi près que possible de l'ennemi et purent l'observer à loisir. On voyait la tente du roi dressée en son milieu, et les soldats étendus autour d'elle. La Vulgate dit que Saül dormait *in tentorio*, et le texte grec : εν λαπήνη, mot qui veut dire *char*, ou *roue*. Les uns l'expliquent en disant que l'on avait fait comme un rempart autour de la tente royale avec les voitures à bagages, d'autres que Saül dormait dans un chariot. Théodoret pense plutôt qu'il y avait des gardes couchés en cercle autour du roi, formant ainsi un cordon impénétrable, ce qui fait mieux ressortir l'audace incroyable de David. Après avoir considéré cette scène et les hommes qui dormaient, comme seuls savent dormir les soldats en campagne, celui-ci demanda à ses compagnons : « Qui veut venir avec moi jusqu'à la tente de Saül ? » A la vérité, d'après ce que nous venons de dire, cette proposition semblait pousser l'audace jusqu'à la folie. Or David, en vrai chef de guerre, était extrêmement prudent.

2. Cf. plus haut, p. 177.

3. Sarvia était une sœur de David. Elle eut trois enfants : Abisaï, Joab et Azaï. David avait une autre sœur qui s'appelait Abigaïl, et qui fut la mère d'Amasa.

S'il agit avec tant d'audace, c'est qu'il était sûr de l'assistance divine, comme quand il avait attaqué Goliath⁴.

A sa question, Achimélech garda le silence. Il ne se sentait pas le courage de le suivre. Abisaï au contraire répondit avec toute l'ardeur de la jeunesse : « *J'irai avec vous.* »

Les deux hommes se glissèrent dans le camp, sans éveiller l'attention des dormeurs, franchirent le cordon des gardes du corps, et pénétrèrent dans la tente du roi. Saül dormait à poings fermés, sa lance fichée en terre près de lui. Alors Abisaï dit à David : « *Dieu a livré aujourd'hui votre ennemi entre vos mains : je vais donc le percer d'un coup de lance jusqu'en terre, et il ne sera pas besoin d'un second.* » Mais David le saisit vivement par le bras⁵. « *Ne le tue pas*, dit-il, *qui donc pourrait porter la main sur l'Oint du Seigneur, et être sans péché ? Je jure par le Seigneur, si Dieu ne le frappe pas lui-même de mort violente, ou si le jour de sa mort n'arrive pas, par vieillesse ou maladie, ou s'il n'est pas tué sur le champ de bataille, ce n'est pas moi qui le tuerai. Que Dieu me garde de porter la main sur l'Oint du Seigneur ! Ce n'est pas pour cela que nous sommes venus jusqu'ici. Prends la lance qui est plantée en terre près de sa tête, ainsi que la cruche d'eau qui est à côté de lui, et allons-nous-en.* »

Cette cruche d'eau a beaucoup intrigué les commentateurs. Ils lui ont donné les destinations les plus diverses : certains ont même pensé que c'était une *clepsydre*, c'est-à-dire une horloge à eau qui marquait les heures de la nuit. Ainsi faisait Jules César et les généraux romains quand ils étaient en campagne⁶. Il est plus probable qu'il s'agit d'une petite provision d'eau, dont Saül se servait pour boire et pour faire sa toilette⁷. Munis de ce léger butin, les deux

4. Ephr., p. 386.

5. Flav., l. VI, ch. xiv.

6. Corn., p. 420.

7. Ce devait être là un usage assez courant chez les anciens. « Sur un bas-relief du vi^e siècle avant J.-C., qui provient de Ninive et qui est conservé au musée du Louvre, on voit un ordonnance préparant

hommes ressortirent de la tente, puis du camp à la faveur de l'obscurité, sans attirer l'attention : personne ne se réveilla, personne ne les vit, personne ne soupçonna rien ; mais tous dormaient parce que le Seigneur lui-même les tenait dans le sommeil, dit l'Écriture, pour faire entendre qu'il y avait en cette torpeur générale plus qu'une simple cause naturelle.

David franchit à nouveau le torrent qui séparait le camp de Saül du sien, puis gagna un pic élevé, d'où il se mit à appeler Abner, en criant si fort qu'il réveilla tout le monde : « *Eh quoi ! Abner, fils de Ner, tu ne réponds pas ? — Qui es-tu donc, repartit l'interpellé, pour crier ainsi sans crainte de déranger le roi ? — Je suis, répondit David, le fils de Jessé, que vous avez chassé⁸. Mais toi, Abner, tu n'es donc pas un homme ? Tu n'es donc pas ce serviteur modèle, dont on dit qu'il n'a pas son pareil dans Israël ? Comment gardes-tu si mal le roi ton seigneur ? Tandis que tu dormais, sans avoir pris les précautions nécessaires, un homme est entré jusqu'à la tente du roi, avec l'intention de le tuer (c'était Abisaï, comme nous venons de le voir). Ce n'est pas bien, ce que vous avez fait là. Je le jure par le Seigneur, vous méritez la mort, tous tant que vous êtes, pour avoir si mal gardé votre maître, l'Oint du Seigneur. Voyez maintenant ce qu'est devenue sa lance, et la cruche d'eau qui était à son chevet ? »*

A ces mots, Saül comprit qu'il venait encore d'échapper à un redoutable danger et qu'il n'avait conservé la vie que grâce à la générosité de David. Emu de tant de noblesse d'âme il lui dit à nouveau, comme à Engaddi : « *N'est-ce pas là ta voix, mon fils David ? — C'est ma voix, mon seigneur le roi* », répondit David. Et il ajouta aussitôt : « *Pourquoi mon seigneur persécute-t-il ainsi son serviteur ? Qu'ai-je fait ? De quel crime ma main s'est-elle souillée ?*

la tente de son officier, et installant près de la tête du lit une petite jarre à portée de la main. » (A. Parrot, *Assur.*, p. 48.)

8. Flav., l. VI, ch. xiv.

Maintenant, je vous en prie, mon seigneur le roi, écoutez les paroles de votre serviteur. Si c'est le Seigneur qui vous excite contre moi, apaisons-le ensemble par un sacrifice et par la prière⁹. Mais si ce sont les fils des hommes, ceux qui font cela sont des êtres vicieux et pervers ; ils sont maudits en la présence du Seigneur, eux qui m'ont contraint à m'exiler, pour que je n'habite pas au milieu de l'héritage du Seigneur, m'obligeant ainsi à vivre parmi les idolâtres, parmi ceux qui servent des dieux étrangers. Ils m'exposent par là avec une criminelle légèreté au danger de servir ces mêmes dieux, car il est bien difficile de ne pas suivre la religion du pays où l'on habite. Je vous en prie donc, mon seigneur le roi, ne les écoutez pas. Que mon sang ne soit pas répandu sur la terre, en présence du Seigneur : car je n'ai jamais conjuré contre vous, je n'ai jamais cherché à vous faire le moindre mal. Le roi d'Israël s'est mis en campagne avec son armée, pour chercher une malheureuse puce, ou comme on court par les montagnes après une perdrix, qui, quand elle est épuisée par sa fuite, se laisse abattre d'un coup de bâton. (Ou bien, d'après l'hébreu : comme une perdrix qui poursuit une mouche, ou un insecte.)

Saül, cette fois encore, fut touché par ces paroles si pleines de cœur : « *J'ai péché*, dit-il, c'est-à-dire : j'ai eu tort. *Ce n'est pas Dieu qui m'a poussé, ce ne sont pas les hommes qui m'ont incité à faire ce que j'ai fait. C'est moi qui ai cédé à mes mauvais instincts. Mais c'est fini maintenant : reviens, mon fils David. Jamais plus à l'avenir je ne te ferai de mal, puisque aujourd'hui tu m'as sauvé la vie et que mon âme a été précieuse à tes yeux*¹⁰. *Il est clair que*

9. *Odoretur sacrificium*. La plupart des commentateurs interprètent ces mots comme nous le faisons ci-dessus. Mais Lyre dit : *Que la patience avec laquelle je supporte cette persécution lui soit aussi agréable qu'un sacrifice*, c. 489, n. 4.

10. C'est-à-dire : non seulement tu m'as sauvé la vie du corps, mais tu n'as pas voulu me faire mourir dans un état qui eût entraîné ma damnation.

j'ai agi sottement, et que j'ai ignoré beaucoup trop de choses. »

Saül était sincère en parlant ainsi. Lorsqu'il n'était pas sous l'empire du démon, lorsque sa passion ne l'aveuglait pas, il redevenait lui-même. Les belles qualités qui l'avaient fait choisir autrefois pour être roi d'Israël reprenaient le dessus. Il reconnaissait ses torts, et c'est sincèrement qu'il aurait voulu se corriger.

Mais David savait que, quand il retombait sous l'empire de sa jalousie, il était incapable de se maîtriser. Il se souvenait des accès de fureur soudains qui avaient failli lui coûter la vie quand il chantait devant lui. Il n'osa donc pas se fier à ses promesses et se contenta d'en appeler à la justice de Dieu : « *Voici*, dit-il, *la lance du roi. Que l'un de ses serviteurs vienne jusqu'ici et l'emporte. Au reste le Seigneur rendra à chacun selon sa justice et selon sa fidélité.* (Ces paroles étaient un avertissement au roi, qui, dans ses rapports avec lui, avait foulé aux pieds la justice la plus élémentaire, et n'avait tenu aucun compte des promesses qu'il lui avait faites.) *Le Seigneur vous a livré aujourd'hui entre mes mains : j'aurais pu vous tuer sans violer la justice, en vertu des lois de la guerre. Mais je n'ai pas voulu porter la main sur l'Oint du Seigneur. Et de même que votre âme a été aujourd'hui d'un grand prix à mes yeux, je prie le Seigneur que la mienne soit précieuse à ses yeux, et qu'il me délivre de tout mal. — Béni sois-tu, mon fils David*, répondit Saül. *En agissant comme tu agis, tu réussiras sans aucun doute, et ta puissance sera grande.* »

La version chaldéenne ajoute ici : « *Et tu régneras.* »

Ils se séparèrent sur ces mots : Saül regagna sa capitale, Gabaa, et David reprit le chemin du désert.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE¹¹

Les Ziphéens représentent les Docteurs de la Loi, les Scribes, les Pharisiens, qui dénoncent aux Princes des prêtres le Christ comme caché dans le pays — en ce sens que beaucoup de Juifs, surtout parmi les petites gens, adhéraient secrètement au Christ dans leur cœur, mais n'osaient se prononcer ouvertement pour Lui.

Les Princes des prêtres se mettent aussitôt en campagne pour essayer de le prendre en défaut. Lui cependant les observe, il pénètre jusque dans le secret de leurs consciences. Mais ils ne l'entendent pas, ne le voient pas, ils dorment, *in tenebris et in umbra mortis*, dans les ténèbres de leur aveuglement et dans la nuit de leur haine.

David, qui choisit des compagnons et descend avec eux au milieu d'un peuple endormi, est la figure du Christ qui désigne des disciples pour prêcher avec Lui au milieu des Juifs. Mais Il ne réussit pas à sortir ceux-ci de leur torpeur. Les disciples furieux voudraient appeler le feu du ciel sur ces traîtres qui résistent à leur Maître. Jésus les calme. « *Le Fils de l'homme*, leur dit-il, *n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver*¹². »

Il leur recommande de respecter les prêtres et le culte établi.

David qui fait enlever la lance et la coupe de Saül, puis se retire, est l'image du Sauveur qui, avant de mourir, a enlevé au peuple juif *sa lance*, c'est-à-dire la protection divine qui faisait sa force, et *l'eau* des observances légales, qui avaient une réelle vertu purificatrice.

Puis Il *s'est retiré* du Temple en disant : *Voici que votre maison va demeurer déserte*¹³ ; Il a passé le torrent de sa Passion et Il est retourné à son Père.

11. D'après saint Bède le Vénérable, c. 689.

12. Luc, ix, 56.

13. Mt., xxiv, 38.

Les reproches de David à Abner sont la figure de ceux que Jésus adressait aux prêtres et aux chefs d'Israël, pour n'avoir pas su garder leur peuple dans la fidélité à sa mission.

Voyez maintenant, ajoute-t-il, *où est la lance du roi et sa cruche*. Où est cette protection divine qui était l'arme par excellence du peuple juif, et qui lui permettait de tenir en échec tous ses ennemis ? Le voilà soumis à César, et sa religion est méprisée. Le sacerdoce suprême est bafoué : Hérode le Grand (celui du massacre des Innocents, qu'il ne faut pas confondre avec Hérode Antipas, celui de la Passion) ne s'est-il pas arrogé le droit de désigner lui-même le grand-prêtre chaque année, et de lui interdire le port de la robe pontificale ?

Saül qui reconnaît la voix de David, qui s'attendrit et reconnaît ses fautes, est la figure des Juifs qui, en entendant la prédication de saint Pierre et des Apôtres, furent touchés de componction, confessèrent leurs péchés et reconnurent le Christ.

David leur rend alors leur lance, parce que Jésus a rendu aux Juifs repentants la protection de Dieu ; mais il ne parle pas de leur restituer leur cruche d'eau, parce que jamais Dieu ne rendra aux Juifs leurs cérémonies légales, jamais leurs ablutions ni leurs sacrifices ne retrouveront quelque valeur salvatrice devant Lui.

CHAPITRE XXI

LA PYTHONISSE D'ENDOR

(I Rois, xxvii et xxviii)

DAVID ne se faisait donc aucune illusion sur les promesses qu'il avait reçues de Saül : il était sûr qu'à la première occasion celui-ci se retournerait contre lui : « *Un jour ou l'autre, pensait-il, je tomberai entre ses mains. Ne vaut-il pas mieux que je m'enfui une bonne fois, et que je me sauve au pays des Philistins ? afin qu'il perde tout espoir de s'emparer de moi et cesse de me poursuivre comme il le fait, sur tout le territoire d'Israël. Je me sauverai donc d'entre ses mains.* »

Il craignait moins pour sa propre sécurité que pour les compagnons qui s'étaient donnés à lui, et pour tous ceux que sa présence en territoire juif risquait de compromettre, ou d'exposer à la fureur du roi.

Il consulta sa troupe sur ce sujet¹ et, les avis étant favorables, il se dirigea vers la ville de Geth, où il avait déjà cherché refuge, lorsque Saül eut contre lui sa première crise violente de jalousie. Mais, cette fois-ci, il ne s'y introduisait plus furtivement, en fuytif et en proscrit. Il y arrivait à la tête d'un « commando » de 600 hommes, supérieurement entraînés à la guerre de partisans. Le roi de Geth l'accueillit d'autant plus volontiers qu'il était alors lui-même en état de guerre larvée avec les Juifs : il comprit tout de suite l'aide précieuse que lui apportait ce renfort inattendu. Ce

1. Flav., I, VI, ch. xiv.

prince s'appelait Achis, fils de Maoch, dit l'Écriture. On pense qu'il avait pour père l'Achis que nous avons rencontré plus haut, et que Maoch était le nom de sa mère².

Les compagnons de David gardèrent du long séjour qu'ils firent à Geth, le nom de « Géthécens », bien qu'ils fussent de pure race juive. Ils constituèrent toujours une troupe d'élite, d'une fidélité à toute épreuve, quelque chose comme la Vieille Garde de l'armée napoléonienne. L'auteur des *Paralipomènes* nous les décrit ainsi : « *C'étaient, dit-il, de vaillants guerriers... qui tiraient de l'arc et lançaient des pierres de la main gauche comme de la main droite... Ils maniaient le bouclier et la lance, ils avaient l'apparence de lions et, pour l'agilité, ils étaient semblables aux chamois sur les montagnes... Le plus petit en valait cent, le plus grand, mille* » Chacun de ces hommes menait avec lui femme et enfants, et David lui-même était suivi de ses deux épouses : Achinoas et Abigaïl.

Saül, quand il apprit l'exil volontaire de son gendre, cessa de le poursuivre. « Il se rappelait, dit Josèphe, l'échec de ses précédentes tentatives, et le danger qu'il avait couru⁴. »

Au bout de quelque temps, David demanda au roi Achis de lui céder une bourgade, dans la campagne, où il pourrait s'installer et travailler avec ses gens, afin, disait-il, de n'être pas à charge aux habitants de Geth.

Cette raison était valable, mais il y en avait une autre, beaucoup plus profonde, qu'il ne pouvait dire, celle qui jadis avait porté les Patriarches à embrasser la vie nomade, sans se fixer dans une ville : c'était le danger de « pagani-sation », si l'on peut ainsi parler. David se rendait compte qu'à vivre au contact permanent des cérémonies idolâtriques et des mœurs licencieuses des Philistins, ses compagnons auraient vite fait d'abandonner la religion de Moïse et l'intégrité de leur vie.

2. Cf. Carth., p. 405 ; Gloss., c. 570.

3. I Paralip., xii, *passim*.

4. L. VI, ch. xiv.

Achis se rendit volontiers à son désir et lui donna en fief le bourg de Sicéleg (ou Siqlag), dont l'emplacement exact est aujourd'hui incertain. Il était situé dans le Négeb, tout près de la frontière qui séparait le royaume d'Israël de la Philistie. Il avait appartenu d'abord à la tribu de Juda, puis passa à celle de Siméon, lorsque celle-ci reçut pour son lot une partie du territoire de la précédente⁵. Plus tard, il avait été occupé par les Philistins, au cours de leurs guerres avec les Juifs.

David s'y installa avec sa troupe et, dit Josèphe, il « affectionna tellement ce lieu, qu'une fois monté sur le trône il l'acheta pour l'avoir en propriété ». C'est ce que l'Écriture indique en disant « *qu'il est venu aux rois de Juda, lesquels le possèdent encore aujourd'hui* ».

De cette base d'opération, David organisa une série de coups de main, non pas contre les ennemis des Philistins, mais contre ceux d'Israël. Il attaqua ainsi successivement les habitants de Gessuri, ceux de Gergi, et les Amalécites, tuant toute la population, et ramenant chaque fois un butin considérable en bétail — brebis, bœufs, ânes, chameaux —, en vêtements et en objets de toutes espèces, dont il remettait consciencieusement une partie au roi Achis.

Celui-ci ne manquait pas de s'enquérir d'où venaient les prises. David répondait d'une façon évasive qu'il les avait raziées dans la plaine de Juda, du côté du Midi, donnant ainsi à croire qu'il avait attaqué des Juifs. C'est pour cela qu'il ne faisait aucun quartier et ne laissait en vie ni homme, ni femme, ni enfant : « *de crainte, disait-il, que ces gens ne parlent contre nous* ».

Cette conduite nous paraît barbare aujourd'hui. Mais l'ordre de Dieu était formel, visant tous les peuples qui occupaient indûment les territoires réservés à Israël : « *Tu n'en laisseras pas un seul en vie, tu les passeras tous au fil de l'épée, l'Héthéen, l'Amorrhéen, le Chananéen, le Phérézéen, l'Hévéen, le Jébuséen ; de crainte qu'ils ne vous*

5. Cf. Jos., xv, 31, et xix, 5.

apprennent à imiter toutes les abominations qu'ils exécutent en l'honneur de leurs dieux, et que vous ne péchiez contre le Seigneur votre Dieu ».

Le roi Achis acceptait d'autant plus volontiers les comptes rendus de David que ceux-ci servaient sa politique.

Il calculait que le jeune condottiere, en infligeant des maux si cruels à ses compatriotes, s'interdisait à jamais de retourner parmi eux et qu'ainsi, lui, Achis, garderait à son service ce chef d'une bravoure incomparable et la troupe d'élite qui était à ses ordres.

Quelque temps après, ayant résolu d'entreprendre une nouvelle campagne contre Israël, il convoqua toutes ses troupes dans la ville de Rengam, et invita David à s'y rendre lui aussi avec sa bande : « *Vous savez, lui dit-il — et je vous le confirme aujourd'hui —, que vous serez avec moi, vous et vos hommes, dans le dispositif de combat.* » C'était une façon de lui dire : « Je ne vous emploierai pas sur les ailes ou en francs-tireurs, comme on le fait généralement pour les corps auxiliaires : je veux vous avoir tout près de ma personne, à cause de la confiance que m'inspire votre bravoure. — Je vous obéirai avec joie, répondit David, pour vous témoigner ma reconnaissance. » Le roi lui promit alors que, s'il remportait la victoire, il récompenserait ses services par de grands honneurs, et ferait de lui le chef de sa garde personnelle⁷.

**

Lorsque l'armée des Philistins eut été rassemblée, elle vint s'établir à Sunam — aujourd'hui Solâm — sur la dernière pente du petit Hermon, en face du Carmel et non loin de Nazareth. Saül, en l'apprenant, se hâta d'alerter, lui aussi, ses troupes, et vint prendre position sur les monts Gelboé — aujourd'hui Djébel Foukoua — qui ferment à

6. Deut., xx, 16-18. — Nous avons expliqué plus haut la raison de cette sévérité. — Cf. dans la même collection : *Josué et les Juges*, p. 73.

7. Flav., I, VI, ch. xv.

l'est la plaine d'Esdreton. Les deux armées avaient entre elles la vaste plaine de Jezraël, et cette situation conférait d'emblée aux Philistins un avantage considérable : car ils allaient pouvoir y lancer les chars et la cavalerie dont ils étaient abondamment pourvus, au contraire des Juifs qui en étaient complètement démunis. Saül vit tout de suite le désavantage qui résultait pour lui de cette disposition. En même temps, il fut vivement impressionné par le nombre des soldats ennemis, qui dépassait de beaucoup l'effectif qu'il pouvait lui-même mettre en ligne. Il sentit la crainte l'envahir, son courage l'abandonner, l'angoisse pénétrer jusqu'au fond de ses entrailles. Dans sa détresse, il résolut de consulter le Seigneur pour savoir s'il devait engager la bataille, et quelle en serait l'issue. Il essaya d'abord de le faire par lui-même, espérant que le Seigneur lui répondrait en songe, comme il l'avait fait souvent pour les Patriarches. N'avait-il pas promis de le faire pour ceux qui jouissaient de l'esprit de prophétie ? Or Saül avait été gratifié de cette faveur au moins une fois⁸. Il semblait donc avoir quelque droit à une réponse, mais Dieu resta muet⁹.

Il songea alors au grand-prêtre, auquel cette fonction revenait de droit, et qui avait en garde, pour s'en acquitter, l'éphod et les Ourim. Mais le détenteur de cette charge avait été mis à mort sur son ordre, à Nobé ; celui qui aurait dû lui succéder, Abiathar, s'était enfui, en emportant l'éphod, et le nouveau titulaire, arbitrairement nommé par le monarque, n'était pas habilité auprès de Dieu pour de telles communications.

Devant cet insuccès, Saül se tourna vers les *filis des prophètes*, c'est-à-dire : les groupes d'ascètes fondés par Samuel,

8. Num., xii, 6.

9. I Rois, x, 10.

10. La version chaldéenne dit qu'il pria le Seigneur « in dicto », c'est-à-dire, probablement, en récitant des formules *ad hoc* ; mais le Seigneur ne répondit *ni en songe, ni dans les lumières, ni dans les écrits*. La version syriaque porte qu'il tenta le Seigneur *par songe, par l'eau, par le feu*.

qui s'adonnaient à une vie d'intimité avec Dieu dans la prière : mais ils ne furent pas plus heureux.

Alors, dépité par ces échecs successifs, le roi résolut de demander à la magie ce que le ciel lui refusait :

« Cherchez-moi, dit-il à deux de ses familiers les plus intimes, qu'il savait tout à sa dévotion — d'après les Hébreux, c'étaient Abner et Amasa¹¹ — *cherchez-moi une femme ayant un python.* »

D'après certains savants, en particulier Mommsen, le mot grec *Pytho* fut à l'origine un nom de lieu. Il désignait l'endroit, situé au pied du Parnasse où, selon la légende, Apollon avait triomphé d'un serpent monstrueux qu'il perça de ses flèches. Ce lieu reçut le nom de python¹². En souvenir de cette victoire, les Grecs élevèrent là, pour honorer le vainqueur, le célèbre temple de Delphes, et la devineresse qui y parlait au nom du dieu fut appelée la pythie. Placée sur un trépied au-dessus d'une crevasse d'où s'échappaient de sombres vapeurs, elle entraînait bientôt en transes, et prononçait des oracles, souvent incohérents, que les prêtres recueillaient aussitôt, et se chargeaient d'interpréter à leur manière.

Par extension, le nom de pythie — ou pythonisse — fut donné à toutes les femmes qui s'occupaient de sorcellerie ou de magie, et celui de « python » servit à désigner l'ensemble des sciences occultes. Nous voyons, par exemple, dans les *Actes des Apôtres* une pythonisse qui rapportait beaucoup d'argent à ses maîtres par ses prophéties¹³.

Saül voulait donc consulter l'une de ces femmes, pour savoir d'elle quelle serait l'issue de la bataille. C'était là une chose formellement interdite par la Loi, et qui entraînait la peine capitale : « *Qu'il n'y ait personne parmi vous qui consulte les mages, ou qui observe les songes et les pré-*

11. Lyr., c. 496.

12. Ce terme est toujours usité en histoire naturelle pour désigner le géant des ophidiens, lequel mesure couramment 3 m de long, mais qui peut atteindre 8 m, et 80 cm de circonférence.

13. xvi, 16.

sages. Qu'il n'y ait point parmi vous de sorcier ni d'évoca-
teur des esprits ; qu'il n'y ait personne qui interroge les
pythons ou les devins, et qui demande la vérité aux
morts¹⁴. »

Cela, Saül le savait mieux que personne, puisque c'est
précisément en vertu de cette prescription qu'il avait fait
pourchasser et mettre à mort, sur le territoire de son
royaume, toutes les devineresses et tous les devins.

Fût-ce réellement le zèle de la Loi qui le poussa à cette
persécution ? — Ce n'est pas impossible, car ce zèle, il l'eut
certainement, et il faut lui rendre cette justice que, sous
son règne, le service de Dieu ne connut aucun fléchissement
en Israël. Néanmoins, la plupart des commentateurs incli-
nent plutôt à croire que ce fut de sa part un acte de ven-
geance envers les devins : car ceux-ci, reprenant à leur
compte les prophéties de Samuel, qui offraient évidemment
toute garantie, annonçaient à qui mieux mieux que le
règne de Saül touchait à sa fin et qu'il serait bientôt rem-
placé par David.

Après cette exécution massive, le roi était donc moins
qualifié que personne pour aller consulter une magicienne.
Mais complètement dominé par ses passions, il ne se sou-
ciait plus maintenant d'aucune logique dans sa conduite.
A la question qui leur était posée, les deux familiers répon-
dirent qu'ils connaissaient une pythonisse à Endor. D'après
l'Histoire Scholastique, qui s'appuie elle-même sur l'auto-
rité de saint Jérôme, cette femme avait échappé au mas-
sacre, parce qu'elle était la propre mère d'Abner, l'un des
deux confidents de Saül¹⁵. Elle se cachait maintenant dans
la ville d'Endor, près de la source d'Engaddi.

La version hébraïque l'appelle une nécromancienne et les
Septante portent qu'elle était « ventriloque ». D'autres
versions disent dans le même sens qu'elle avait « un python
dans le ventre », c'est-à-dire que son démon parlait en elle,

14. Deut., XVIII, 11.

15. H. S., c. 1320.

sans qu'elle ouvrit la bouche ni qu'elle fit entendre aucun
son avec ses lèvres, donnant l'impression que cette voix
venait d'ailleurs, même de très loin, comme font les ventri-
loques. Voici ce qu'on peut lire à ce sujet dans Dom Calmet :

On a vu en Italie, vers l'an 1513, une possédée nommée
Jacques Rodogine qui proférait des sons articulés du creux du
ventre, quoi qu'on lui fermât très exactement la bouche et les
narines... Un médecin nommé Conrad Amonam, dans sa *Dissert-
ation du parler*, raconte qu'il a vu à Amsterdam une vieille
femme qui parlait un dialogue de la bouche et de l'estomac. Elle
s'interrogeait et se répondait de manière qu'on aurait juré que
c'étaient deux personnes qui s'entretenaient. On raconte d'un
certain Farming, qui vivait en Angleterre en 1645, qu'il avait le
secret de parler du ventre, en sorte que ceux au milieu desquels
il était, s'entendaient quelquefois appeler comme de fort loin,
quoique ce fût lui qui parlât.

Un certain Louis Brabant, valet de chambre de François I^{er},
avait le même secret et il s'en servit utilement en quelques occa-
sions, en contrefaisant comme des voix de personnes mortes qui
commandaient ce qu'il désirait. Il se fit par cette adresse donner
en mariage une jeune personne extrêmement riche, et il tira d'un
banquier de Lyon une fort grosse somme¹⁶.

Ayant obtenu le renseignement qu'il désirait, Saül partit
de nuit, dans le plus grand secret, accompagné seulement
des deux hommes dont nous avons parlé. Il avait quitté ses
insignes royaux, et s'était habillé comme un quidam quel-
conque, afin que la pythonisse ne pût soupçonner sa véri-
table identité.

Arrivé chez elle, il lui dit : « Dévoile-moi l'avenir par le
moyen de ton art, et fais-moi revenir celui que je te dirai. »

Nécromancienne, cette femme avait en effet — disait-
on — le pouvoir d'évoquer les morts.

A cette brusque mise en demeure, elle répondit : « Tu
sais bien ce qu'a fait Saül, et comment il a balayé de la
terre tous les mages et tous les devins. Pourquoi me tends-tu

16. Calm., t. V, p. 366.

un piège ? Tu veux donc me faire mourir ? » Saül lui promit qu'elle n'avait rien à craindre. Cette affaire resterait rigoureusement secrète, et il sanctionna ses affirmations par un serment : « Je te jure par le Seigneur, dit-il, qu'il ne t'arrivera aucun mal pour cette chose. »

Un peu rassurée par le ton énergique de son interlocuteur, la femme demanda : « Qui veux-tu que j'évoque ? » Il répondit : « Samuel. »

D'après saint Cyrille d'Alexandrie, les nécromanciens, pour exercer leur art, commencent par appeler leurs démons familiers au moyen de paroles mystérieuses ; puis, récitant des incantations sur un récipient plein d'eau, ils voient apparaître dans cette eau comme dans un miroir des fantômes, des ombres, des formes humaines qui ressemblent aux personnes qu'ils veulent évoquer, et qui sont en réalité produites par le démon¹⁷.

La Bienheureuse Anne-Catherine Emmerich confirme cette opinion dans ses révélations :

Tous ces devins, dit-elle, qui s'adonnaient aux sciences occultes, avaient un respect singulier pour l'eau ; c'était auprès d'elle qu'ils se livraient à leurs pratiques principales, et, avant d'entrer dans l'état de prophétie ou de vision, ils devaient considérer un bassin rempli d'eau... A cette occasion, j'ai vu comment ils voyaient l'invisible : rien de plus curieux, c'est comme si le monde entier était encore sous l'eau, avec les différents objets qui le couvrent maintenant ; les montagnes, les eaux, les arbres paraissent placés les uns dans les autres, et entourés d'un cercle ténébreux et maudit... Ils voyaient dans des tableaux de ce genre, les événements qui allaient arriver : les guerres, les mouvements des tribus, les dangers qui les menaçaient...

La pythonisse d'Endor commença donc ses incantations et au bout d'un moment, elle aperçut un fantôme. Mais elle y remarqua un je ne sais quoi qui n'était pas habituel ; quelque chose de divin, qui la remplit de trouble et de

17. *De adoratione in spiritu*, l. VI ; — Pat. gr., t. LXVIII, c. 438.

crainte. Alors, elle se mit à crier, et dit au roi : « Mais tu es Saül ! Pourquoi m'as-tu trompée ? — Tu dis vrai en effet, répondit-il, mais je te l'ai juré, tu n'as rien à craindre. Qu'est-ce qui te fait crier ainsi ? — C'est, dit-elle, que je vois venir à moi un homme qui paraît tout divin. — Quel âge a-t-il, reprit Saül, et comment est-il vêtu ? — Il a l'apparence d'un vieillard très vénérable, et il porte un habit sacerdotal. »

Saül comprit que c'était Samuel, et il se prosterna le visage contre terre. Il ne semble pas, d'après l'Écriture, qu'il ait vu lui-même l'apparition de ses yeux ; il s'en remit à ce que disait la femme. Mais il entendit que le mystérieux personnage parlait, et il reconnut la voix de Samuel. « Pourquoi me troubles-tu dans mon repos, disait-elle, et m'as-tu fait revenir ? — J'y suis contraint par la nécessité, répondit le roi. Les Philistins m'attaquent avec une armée très puissante, et Dieu m'a abandonné : il ne veut me répondre ni par l'intermédiaire des prophètes, ni par des songes. Je n'ai pas d'autre ressource que de vous appeler, vous qui m'avez toujours témoigné tant d'affection, afin que vous me montriez ce que je dois faire. — A quoi bon m'interroger ? répondit Samuel. C'est là une démarche bien inutile. Le Seigneur t'a abandonné et il est passé du côté de ton rival. Il te traitera comme Il te l'a annoncé par ma bouche, après ta victoire sur Amalec. Il te reprendra ton royaume, et le donnera à David : parce que tu n'as pas obéi à sa voix. Tu n'as pas exécuté la rigueur de sa colère contre Amalec, tu as épargné Agag, et conservé une partie du butin malgré sa défense formelle. Au contraire, tu as persécuté David, et tu as massacré les prêtres qui étaient fidèles à leur Dieu. C'est pour cela que le Seigneur te châtie maintenant. A cause de tes crimes, Israël va tomber avec toi au pouvoir des Philistins. Demain, tes fils et toi, vous me rejoindrez dans le royaume des morts, et le camp d'Israël sera livré par le Seigneur aux mains des Philistins. »

Ces paroles, dit Joseph, glacèrent d'effroi le cœur de Saül : il s'éroula la face contre terre, à la fois sous l'action

du saisissement que lui causa la prophétie de Samuel, et parce qu'il y avait près de deux jours qu'il n'avait pris aucune nourriture. La pythonisse, en rentrant dans la pièce où elle l'avait laissé seul avec l'apparition, le trouva en cet état : « Vous voyez, lui dit-elle, que votre servante vous a obéi. Elle a suscité celui que vous désiriez voir, et cela au péril de sa vie. Maintenant, à votre tour, écoutez-moi ; permettez à votre servante de vous apporter un peu de nourriture, afin qu'ayant mangé vous repreniez des forces, et puissiez continuer votre chemin. »

Saül refusa, disant : « Je ne mangerai pas, je n'ai pas faim. » Mais la femme insista et les deux familiers du roi se joignirent à elle. On peut conjecturer de là que ni elle ni eux n'avaient entendu ce que Samuel disait à Saül : sans quoi ils se seraient employés bien plutôt à le dissuader de se rendre à une bataille où il savait qu'il devait mourir.

A la fin Saül cédant à leurs instances accepta de manger quelque chose. Il se releva et s'assit sur le lit. Il était accablé de tristesse et sans force.

La femme avait dans sa maison un veau gras. Avec une charité et un empressement vraiment touchants, elle alla aussitôt le tuer. Elle prit de la farine, la pétrit et en fit des pains sans levain, qu'elle servit devant Saül et ses compagnons. Les trois hommes mangèrent, puis ils prirent congé, marchèrent toute la nuit, et rejoignirent au point du jour le camp des Hébreux.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

C'est une question controversée, parmi les Docteurs, de savoir si ce fut réellement l'âme de Samuel qui apparut à Saül, ou si ce fut un démon qui prit l'apparence extérieure du Prophète. Théologiquement parlant, il est absolument certain que la pythonisse était hors d'état de faire revenir

un mort de l'autre monde : c'est là un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu, et Satan lui-même ne saurait renvoyer un instant sur la terre une âme qu'il détient dans ses prisons de feu. Toute la prétendue science de la nécromancie repose, en réalité, sur une supercherie de ce maître menteur : c'est lui qui prend les traits des personnages que l'on désire évoquer, usant de la faculté que lui reconnaît saint Paul, de pouvoir se transfigurer même en Ange de lumière¹⁸. Aussi, certains Docteurs — saint Ephrem, par exemple — considèrent-ils comme une sottise et une impiété de croire, dans le cas qui nous occupe, que ce fut vraiment Samuel qui répondit à l'appel de la magicienne.

Mais d'autres sont moins catégoriques. Ainsi, saint Augustin admet que les deux opinions sont plausibles :

Si le Christ, dit-il, a permis au démon de le prendre dans ses mains et de le porter sur le pinacle du Temple, il n'est pas absurde de croire que, par une permission de la volonté divine, l'esprit de Samuel, non pas malgré lui et sous la contrainte des procédés magiques, mais volontairement, et obéissant à un secret dessein de Dieu — qui ne fut connu ni de Saül, ni de la pythonisse — apparut lui-même au roi, pour lui annoncer la sentence du Souverain Juge¹⁹.

Cette manière de voir a pour elle, d'abord un texte de l'*Écclésiastique* qui dit de Samuel « qu'après s'être endormi dans la mort, il fit connaître au roi et lui annonça la fin de sa vie²⁰, — ensuite la précision, l'exactitude et la fermeté de la prédiction que l'apparition fit à Saül, chose dont le démon est bien incapable, puisqu'il ne connaît pas l'avenir et n'emploie jamais dans ses pseudo-prophéties que des formules ambiguës ; — enfin la stupeur de la femme, en voyant apparaître, avant même qu'elle n'eût fini ses incantations, un fantôme dans lequel elle ne reconnut pas son démon familier.

18. II Cor., xi, 14.

19. *Lettre à Simplicien*.

20. *Écclé.*, xlvi, 23.

On peut penser que Dieu agit ici comme il l'avait fait pour Balaam : il empêcha le démon de venir aux appels de la nécromancienne, et il envoya lui-même sur terre l'âme de Samuel, tentant un suprême effort pour sauver Saül²¹.



Saint Pierre Damien s'extasie longuement sur le geste de la pythonisse :

Qui donc, dit-il, ne serait édifié et excité à la perfection de la charité ; qui ne se sentirait porté, non seulement à exercer la miséricorde envers le prochain, mais même à rendre le bien pour le mal, en lisant l'histoire admirable de cette pythonisse qui, à l'imitation de Dieu, traita si bien Saül, alors que, non seulement il avait perdu tout espoir de conserver son trône, mais qu'il devait périr le lendemain sous le glaive des Philistins. Avec une vertu digne de l'Evangile, elle le gratifia d'un bienfait dont elle n'avait à attendre aucune récompense. C'était cet homme qui, comme elle s'en plaint, avait fait disparaître de la terre d'Israël tous les magies et tous les devins, la privant ainsi du gagne-pain que lui assurait son art divinatoire. Cependant, elle sacrifia pour lui son veau gras, le seul avoir qu'elle conservât précieusement dans sa pauvreté. Elle le lui offrit, en y ajoutant des pains sans levain, qu'elle fit pour lui avec le peu de farine qui lui restait. Voyant que, consterné et terrifié par la pensée de la mort toute proche, il se refusait absolument à prendre aucune nourriture, elle l'assiégea obstinément de ses prières et de ses arguments, pour qu'il observât envers elle la loi du talion... « Voici, dit-elle, que (tout à l'heure) votre servante a obéi à votre parole. Au péril de ma vie, j'ai fait ce que vous me demandiez. Maintenant donc, à votre tour, écoutez la voix de votre servante. Laissez-moi vous apporter un peu de nourriture, afin que vous repreniez des forces et soyez à même de vous remettre en route. » Aujourd'hui, où brille la lumière du Nouveau Testament, en trouve-t-on beaucoup qui aient accompli ce que fit cette femme, laquelle vivait encore sous l'ombre de la loi ancienne ?

21. Cf. saint Th., I^a, qu. LXXXIX, a. 8, ad 2 ; — saint Augustin, *De cura pro mortuis agenda*, c. xv et autres références, Corn., p. 124.

Et pourtant celle-ci disait : « Tu aimeras ton ami et tu haïras ton ennemi », tandis que le Nouveau Testament fait retentir cette parole terrible : *Votre Père ne vous pardonnera pas vos péchés, si vous ne pardonnez chacun à votre frère, du fond de vos cœurs*²².

Saül avait fait une telle guerre à tous les devins et sorciers, qu'il les avait tous tués, et il n'en restait plus un seul sinon cette pauvre femme ; et elle, qui avait survécu, était tellement gênée par la persécution du roi, que n'osant plus exercer son art divinatoire, elle avait complètement perdu le gain qu'elle en tirait d'habitude. Et, cependant, rendant le bien pour le mal, elle offrit allégrement ce qui lui restait, et elle donna à manger à son ennemi, comme si l'Apôtre déjà le lui avait commandé²³. Et elle fit cela, alors qu'elle savait que Saül était sur le point de périr, et qu'elle n'avait ni à attendre ses faveurs, ni à redouter sa colère²⁴.

22. Mt., v, 43, et vi, 15.

23. Rom., xii, 20.

24. Dam., col. 1098.

CHAPITRE XXII

L'ESCLAVE ÉGYPTIEN

(I Rois, xxx)

L'ARMÉE des Philistins cependant, après s'être rassemblée à Sunam, s'était portée sur Aphec, tandis que celle d'Israël avait établi son camp près de la fontaine de Jezraël. Les Philistins, ayant leurs satrapes à leur tête, marchaient en bon ordre, groupés en centurions, et en bataillons de mille hommes. Le roi Achis arriva le dernier, amenant, avec ses propres troupes, David et son corps franc, dont il avait fait sa garde personnelle, tant il avait confiance en lui. Mais les autres satrapes ne l'entendirent pas de cette oreille : « Qu'est-ce que font là ces Hébreux ? demandèrent-ils ; pourquoi viennent-ils avec nous ? — Vous ne connaissez donc pas David ? répondit le roi. Vous n'avez jamais entendu parler de sa bravoure, de sa valeur, de sa générosité ? Vous ne savez pas tout ce que lui fait endurer Saül, au point qu'il a été forcé de s'exiler chez moi ? Or, depuis qu'il est parmi nous, je n'ai qu'à me louer de sa présence, je n'ai pas à lui reprocher la plus petite infidélité à mon égard. »

Bien loin de se rendre à ces raisons, les satrapes se fâchèrent, s'indignant de l'imprudence du roi. « Renvoyez cet homme, dirent-ils, et qu'il se tienne dans le lieu que vous lui avez assigné ; mais qu'il ne vienne pas au combat avec nous, de crainte qu'il ne se retourne contre nous, une fois la bataille engagée. Où trouverait-il une meilleure occasion d'apaiser son roi, que de lui envoyer nos têtes coupées

comme il l'a fait jadis pour Goliath ? N'est-ce pas lui, ce David auquel les femmes chantaient en chœur : Saül a tué mille Philistins, et David en a tué dix mille ? »

Devant cette insistance, Achis finit par céder. Il fit appeler David et lui dit : « Je vous jure par le Seigneur, qu'à mes yeux vous êtes un homme droit et bon. Je suis sûr de votre fidélité comme de votre bravoure, et votre venue dans notre camp, ainsi que votre présence à nos côtés sur le champ de bataille, m'agréaient tout à fait. Je n'ai rien trouvé en vous de mauvais, depuis que vous êtes venu chez moi jusqu'à aujourd'hui. Mais vous ne plaisez pas aux satrapes, ils n'admettent pas votre présence parmi nous. Retournez-vous-en donc et allez en paix, afin de ne pas choquer les yeux des princes des Philistins, car ils pourraient vous faire un mauvais parti. »

A dire vrai, cette décision fut une vraie bénédiction du ciel. Si David avait marché avec les satrapes, il se serait vu acculé à un dilemme insoluble : il aurait dû, ou bien combattre son propre roi, Saül, et les Hébreux ses frères de race, ou bien passer à eux en plein combat et trahir ainsi ce roi Achis, pour lequel il avait conçu une véritable affection : car ce prince s'était toujours montré bon et compréhensif à son endroit, et la nature généreuse du fils de Jessé s'attachait sincèrement et profondément à quiconque lui faisait du bien.

Il ne put cependant s'empêcher d'exprimer le regret qu'il ressentait de cette exclusive prononcée contre lui. « Qu'ai-je donc fait, dit-il, et qu'avez-vous trouvé en moi, votre serviteur, depuis le moment où je vous ai vu pour la première fois, jusqu'à aujourd'hui, pour que vous m'interdisiez d'aller avec vous et de marcher contre les ennemis de monseigneur le roi ? — Soyez sans crainte, répondit Achis. Non seulement je n'ai rien contre vous, mais je vous considère comme un ange de Dieu, et j'ai toujours pour vous une grande estime et une profonde affection. Seulement, il m'est impossible d'aller contre le sentiment des princes, qui ne veulent pas de vous. Faites-moi donc le plaisir de retourner

à Sicéleg, et de là vous nous protégerez contre les incursions que l'ennemi pourrait tenter sur nos derrières. En acceptant cette mission, vous me rendrez un service aussi précieux que si vous combattiez avec nous¹. Tenez-vous prêt demain matin, de très bonne heure, avec vos gens, et vous partirez dès que le jour commencera à poindre.

David se résigna, et le lendemain, dès l'aurore, il se mit en route pour Sicéleg. Mais là une pénible surprise l'attendait : pendant son absence, les Amalécites avaient exécuté un coup de main sur la ville, l'avaient mise à sac, puis incendiée. Ils n'avaient pas massacré la population, mais ils s'étaient contentés d'emmener captives toutes les femmes, et tout ce qui restait, depuis le plus petit jusqu'au plus grand.

Lorsque David se rendit compte de l'étendue du désastre, il se laissa aller à la plus vive douleur et déchira ses habits². Ses hommes à leur tour furent pris d'un tel désespoir à la pensée d'avoir perdu leurs femmes, leurs enfants et tous leurs biens, qu'ils se mirent à crier et à pleurer, jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus de larmes. Puis avec cette irascibilité, cet esprit de révolte, si prompt à s'enflammer chez les Juifs, et dont Moïse, jadis, avait eu tant à souffrir ils rejetèrent la responsabilité de ce malheur sur leur chef, et ne parlaient de rien moins que de le lapider !

Cette ingratitude fut très sensible à David, accablé lui-même par la perte de ses deux épouses, Abigaïl et Achinoas. Mais il se ressaisit vite, et mettant, selon son habitude, toute sa confiance en Dieu, il pria le grand-prêtre Abiathar de revêtir l'éphod et de consulter le Seigneur, pour savoir ce qu'il devait faire : « *Dois-je poursuivre ces bandits, demanda-t-il, et les atteindrai-je, si je le fais ? — Poursuis-les, répondit le Seigneur, tu les atteindras sans aucun doute, et tu rentreras en possession de tout ce qu'ils ont pris.* »

David ne perdit pas de temps. Prenant avec lui toute sa

1. Flav., l. VI, ch. v.

2. Flav., loc. cit.

troupe, il se lança à la poursuite des pillards. Il marchait à une telle allure qu'en arrivant au torrent de Besor³, un tiers de ses hommes durent s'arrêter, épuisés de fatigue, incapables d'aller plus loin. David leur enjoignit alors de rester là à garder les bagages, et continua la poursuite avec les 400 hommes encore valides.

Tandis qu'ils allaient, ils rencontrèrent dans la campagne un Egyptien à demi-mort d'épuisement : depuis trois jours il n'avait ni bu ni mangé. David, avec sa bonté ordinaire, lui fit donner du pain, de l'eau, des figues, des raisins secs. Et lorsque le pauvre diable eut repris ses esprits, il l'interrogea : « *Quel est ton maître ?* demanda-t-il. *D'où viens-tu, et où vas-tu ? — Je suis,* répondit l'homme, *un esclave égyptien, au service d'un Amalécite. Mon maître m'a laissé là, parce que je suis tombé malade avant-hier. Car nous avons fait une expédition vers la partie méridionale des Céréthiens⁴, vers Juda et vers le midi de Caleb, et nous avons brûlé Sicéleg.* »

David lui demanda alors s'il était capable de le conduire jusqu'à la troupe des agresseurs. « *Jurez-moi,* répondit l'Egyptien, *que vous ne me tuerez pas, et que vous ne me remettrez pas entre les mains de mon maître, et je vous conduirai à eux.* » David le lui jura, et l'homme le mena jusqu'au lieu où les ennemis s'étaient arrêtés.

Comme ils ne se défiaient de rien, dit Josèphe, et qu'ils étaient dans la joie du butin dont ils venaient de s'emparer, on les trouva plongés dans le vin et la bonne chère. Les uns étaient ivres et couchés, endormis à même le sol ; les autres avaient déjà tant bu, qu'ils étaient prêts à les imiter ; et les autres avaient encore le verre en main. Ainsi, n'étant pas en état de se défendre et ceux qui purent prendre les armes se trouvant aussitôt accablés par les Israélites, il en fut tué un si grand nombre que seuls en réchappèrent 400 jeunes hommes qui réussirent à sauter sur des chameaux et à s'enfuir⁵.

3. Peut-être l'ouadi Esch-Scheria, au sud de Gaza.

4. Tribu alliée des Philistins.

5. Flav., l. VI, ch. xv.

David délivra ses deux épouses ; tous ses hommes retrouvèrent leurs femmes et leurs enfants. Ils récupérèrent entièrement le butin fait par les Amalécites, sans qu'il y manquât rien, et prirent le chemin du retour, poussant devant eux les troupeaux de bœufs et de moutons retombés en leur possession. Et ceux qui les voyaient passer disaient : *Voilà le butin de David.*

Ils revinrent ainsi jusqu'au torrent de Bésor, où étaient restés les deux cents hommes qui n'avaient pas pu suivre. Ceux-ci s'avancèrent au-devant de leur chef, témoignant leur joie de le revoir sain et sauf, lui et tous ses compagnons, David leur adressa quelques paroles bienveillantes. Mais une discussion ne tarda pas à s'élever entre les deux groupes. Malgré la qualité exceptionnelle de ce corps franc, tous les hommes qui le composaient n'étaient pas des saints : il comptait, comme tout groupement humain, des individus plus prompts à écouter la voix de l'égoïsme et de la cupidité que celle de la charité ou de la justice. Ceux-ci prirent aussitôt les devants pour ne pas laisser entamer leur part de butin. « *Puisqu'ils ne sont pas venus avec nous, dirent-ils, ils n'ont droit à rien, nous ne leur donnerons quoi que ce soit des prises que nous avons faites. Que chacun d'eux se contente de récupérer sa femme et ses enfants ; et après cela, qu'il s'en aille sans réclamer autre chose.* »

Ainsi, ils attribuaient à un manque de courage l'absence de leurs camarades sur le champ de bataille. Mais David les en reprit, et leur reprocha avec douceur leur manque de générosité. « *Ce n'est pas ainsi, mes frères, leur dit-il, que vous devez disposer de ce que le Seigneur a remis entre vos mains. Il nous a protégés, au point qu'aucun de vous n'est mort dans ce combat ; il a livré en notre pouvoir les brigands qui étaient venus nous piller. Il n'est pas juste que ceux-ci soient privés de toute participation au butin, sous prétexte qu'ils sont restés à garder les bagages, puisque c'est moi qui leur en avais donné l'ordre. Ce faisant, ils nous rendaient un grand service, et ils n'étaient pas à l'abri d'une attaque de l'ennemi. Que personne donc n'écoute cette pro-*

position. Au contraire, partageons fraternellement ce qui est tombé entre nos mains : *une part égale sera attribuée à celui qui aura combattu, et à celui qui sera resté à garder les bagages.* »

Ce jugement devint pour Israël une loi qui a toujours été observée depuis.

David envoya aussi des dons, prélevés sur le butin, à ses proches et à ses amis, dans les villes de la tribu de Juda : il voulait par là les remercier des services qu'ils lui avaient rendus pendant sa vie errante, et aussi sans doute les dédommager des pertes que leur avaient fait subir les Amalécites, au cours de leurs incursions sur leur territoire.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

L'épisode de l'esclave égyptien montre, au témoignage de saint Grégoire, que Dieu utilise souvent pour des fins rédemptrices, des hommes que le monde dédaigne et rejette comme des non-valeurs.

« Il y a des individus, dit-il, qui sont méprisés du monde, et que le siècle abandonne comme des indignes et comme les moindres des hommes, ne les jugeant propres à aucune gloire. Or ce sont ces moindres et ces indignes que Dieu daigne choisir, selon ces paroles de l'Apôtre : *Il y a peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu de nobles. Mais Dieu a choisi ce qui était sot aux yeux du monde pour confondre les sages ; et ce qui était faible aux yeux du monde, pour confondre les forts*⁶. C'est ce qui nous est merveilleusement bien figuré au livre des Rois, dans cet esclave égyptien, qui, défaillant en route, fut abandonné malade par les Amalécites sur le chemin. David le trouva, le restaura et, l'ayant pris pour son guide, il poursuivit

6. I Cor., I, 26, 27.

les Amalécites, les rejoignit en train de faire bonne chère, et les détruisit entièrement. Que signifie en effet la fatigue en chemin de cet Egyptien esclave d'un Amalécite, sinon que souvent l'amateur du siècle présent, couvert de la noirceur de son péché, est tellement méprisé et délaissé de tout le monde, qu'il ne peut plus courir avec le monde, et que brisé par l'adversité, il s'abandonne ? Mais David le trouve : parce que le vrai David, notre Rédempteur, convertit parfois à son amour ceux qu'il trouve ainsi méprisés et délaissés par le monde. Il les restaure avec des aliments, parce qu'il les nourrit de l'intelligence de sa parole ; il les prend pour guides dans le chemin, parce qu'il en fait même, quelquefois, les prédicateurs de sa vérité.

Et celui qui n'était pas capable de suivre les Amalécites devient le guide de David ; parce que celui que le monde a abandonné comme indigne, non seulement reçoit Dieu dans son cœur mais le porte dans le cœur des autres par la prédication.

Sous la conduite de ce guide, David trouve les Amalécites en train de festoyer, et les défait, parce que le Christ anéantit les vaines joies du monde, grâce à la prédication de ces mêmes hommes, que le monde a refusé d'avoir pour compagnons⁷.



David, en accordant la même récompense à ceux qui sont restés à garder les bagages qu'à ceux qui ont combattu, nous fait comprendre que ceux qui ne peuvent, dans l'Eglise, se livrer à un apostolat actif, aller en mission, affronter les conférences contradictoires, parce qu'ils n'en ont pas les moyens, ne seront pas pour autant frustrés de leur récompense. Pourvu qu'ils restent dans l'obéissance ; pourvu qu'ils gardent fidèlement les *bagages de l'Eglise*, les vérités de la foi et les enseignements de sa doctrine, ils auront part eux aussi à la vie éternelle. C'est le même enseignement que

7. Greg., *Mor. sur Job*, l. V, 73 ; — Pat. lat., t. LXXV, ch. 721.

celui des travailleurs de la vigne, dans l'Evangile. *Il y a bien des demeures dans la maison de mon Père*. Que chacun fasse ce qu'il peut, en fonction des dons qu'il a reçus, et il recevra le denier promis aux bons ouvriers. Ceux qui, faute d'intelligence, d'éloquence, de moyens, sont incapables de prendre part au labeur apostolique ne seront pas frustrés de leur récompense, pourvu qu'ils demeurent dans l'obéissance, qu'ils aident les Apôtres dans la mesure où ils le peuvent, et qu'ils restent fidèles à la doctrine⁸.

8. Saint Bonaventure, *Apologia pauperum* ; R. IV, ch. III, t. XIV, p. 610.

CHAPITRE XXIII

LA MORT DE SAÛL
(I Rois, xxxi)

LE combat s'engagea entre les Philistins et les Juifs et il fut très opiniâtre de part et d'autre. Mais enfin l'avantage se dessina du côté des premiers, et les Israélites commencèrent à faiblir. Saül, lui, cependant, continuait à combattre avec un courage hors de pair. Il avait près de lui trois de ses fils : Jonathas, Aminadab et Melchisua, ainsi que quelques hommes de sa maison. Les forces de l'ennemi se concentraient sur eux, et ils ne tardèrent pas à être accablés par le nombre. Successivement Jonathas, puis ses deux frères, furent tués. A cette nouvelle, la panique se mit dans les rangs des Hébreux : ils s'enfuirent en désordre, poursuivis par l'ennemi qui en fit un grand carnage sur le mont Gelboë. Seul le petit groupe que le roi dirigeait en personne demeurait intrépide et ne reculait que pied à pied. Mais les traits de l'ennemi les décimaient, et ils tombaient les uns après les autres. Enfin, une flèche atteignit Saül et le blessa à mort. Il sentit que ses forces l'abandonnaient et qu'il lui devenait impossible de continuer la lutte. Alors il dit à son écuyer : « *Tire ton glaive et tue-moi, car je redoute que ces incirconcis ne viennent jusqu'à nous, ne s'emparent de moi et ne me tuent, après m'avoir fait subir les derniers outrages.* » D'après la tradition des Hébreux, confirmée par saint Jérôme¹, cet

1. Carth., p. 419 ; — Gloss., ch. 511 ; — H. S., c. 1322. — Opinion com-

écuyer n'était autre que Doëg l'Iduméen. Mais il se refusa à faire ce que le roi demandait : *parce qu'il était*, dit l'Écriture, *plein de la crainte la plus vive*. Il était terrifié à la pensée de la mort qui approchait, et de plus, il n'osait porter la main sur l'Oint du Seigneur.

Alors Saül appuya la pointe de son glaive sur son ventre et se laissa tomber sur elle. Ce que voyant, son écuyer l'imita, et se jeta lui aussi sur son épée. Il ne voulait à aucun prix tomber vivant aux mains de David, dont il redoutait la vengeance. Tous les compagnons de Saül et tous les soldats de sa garde périrent dans ce combat suprême.

Epouvantés par le désastre dont ils étaient témoins, les Israélites qui habitaient les villes et les campagnes environnantes s'enfuirent dans toutes les directions, et les Philistins occupèrent le pays.

Le lendemain de cette journée tragique, ils vinrent sur le champ de bataille, afin de déponiller les cadavres, et ils trouvèrent le corps de Saül, ainsi que ceux de ses trois fils, étendus sur la montagne de Gelboë. Ils les décapitèrent tous les quatre, et s'emparèrent de leurs armes. Des courriers furent expédiés pour annoncer dans tout le pays la nouvelle de cette victoire et en rendre grâce à leurs dieux. La tête de Saül, et celles de ses fils furent promenées de ville en ville, puis suspendues dans le temple de Dagon², tandis que leurs armes étaient déposées comme un trophée dans le temple d'Astaroth. Quant à leurs corps, ils furent cloués sur des gibets, que l'on dressa à l'extérieur des murs de Bethsam, afin que tous les Israélites pussent les contempler : car cette place était située sur la frontière qui séparait le pays des Juifs de celui des Philistins. Elle s'appela ensuite Scytopolis, d'après Josèphe, et porte aujourd'hui le nom de Beisâm, dans la vallée du Jourdain, à l'est du mont Gelboë³.

mune. Certains commentateurs ont pensé que Saül ne pouvait se tuer lui-même, à cause d'une cuirasse de mailles qu'il portait. Corn., p. 434.

2. Flav., l. VI, ch. xv.

3. B. J.

Les habitants de Jabès-Galaad manifestèrent en cette circonstance la grandeur de leur courage (et aussi la reconnaissance qu'ils gardaient à Saül, pour les avoir jadis délivrés de Naas l'Ammonite)⁴ : indignés de voir que, non seulement on privait de si grands princes des honneurs de la sépulture, mais qu'on les traitait avec tant d'ignominie, les plus braves d'entre eux marchèrent toute la nuit, vinrent hardiment détacher ces corps sous les yeux des Philistins, et les emportèrent sans que personne osât les inquiéter. Toute la ville leur fit un enterrement fort honorable : la population entière passa sept jours en pleurs, y compris les femmes et les enfants, dans un deuil public, et un jeûne si extraordinaire qu'ils ne voulurent ni boire, ni manger durant tout ce temps, tant la perte de leur roi et de leurs princes les pénétrait de douleur⁵.

La Vulgate dit ici qu'ils brûlèrent les corps. L'incinération n'était certainement pas pratiquée, au moins d'une façon courante, par les Juifs : d'abord parce qu'ils tenaient des Patriarches une vague croyance à la résurrection des corps ; et d'autre part parce qu'ils avaient conservé de leur long séjour en Égypte l'usage d'enterrer les morts avec le plus grand soin. Mais on pouvait recourir à la crémation en cas de guerre ou de peste. Si, en l'occurrence, ils brûlèrent les cadavres de Saül et de ses fils, ce fut, ou bien parce que l'état de corruption avancée où ils étaient rendait cette mesure indispensable, ou bien par crainte que les Philistins ne vinssent les leur reprendre.

Plusieurs auteurs pensent cependant qu'il faut entendre l'expression de la Vulgate au sens de : brûler des parfums sur leurs corps⁶, comme le dit la version chaldaïque de la Bible, et comme l'usage en existait pour les souverains et les grands personnages. Le II^e livre des Paralipomènes le rapporte expressément pour le roi Asa : *Son corps, dit-il, fut étendu sur une couche remplie d'aromates et de parfums*

4. Cf. I Rois, xi.

5. Flav., l. VI, ch. xv.

6. Lyre, c. 514 ; Carth., p. 420 ; D. B., au mot *crémation*.

*préparés avec soin, et on en fit pour lui une grande combustion*⁷.

La version arabe porte qu'ils allumèrent une lampe, comme on a coutume de le faire pour les rois.

« Voilà de quelle sorte, continue Josèphe, le roi Saül finit sa vie, selon ce que lui avait annoncé le prophète Samuel, pour avoir contrevenu au commandement de Dieu touchant les Amalécites, fait mourir le grand-prêtre Abimélech avec toute la race sacerdotale, et réduit en cendres la ville de Nobé, que Dieu même leur avait assigné comme séjour⁸. » Il avait régné vingt ans.

Le livre des *Paralipomènes* laisse planer une menace redoutable sur son sort éternel : *Saül mourut donc à cause de ses iniquités, parce qu'il viola le commandement que le Seigneur lui avait donné, et il ne le garda point ; bien plus, il consulta une pythonisse, et il ne mit pas son espérance dans le Seigneur. C'est à cause de cela que Dieu le fit mourir, et fit passer son royaume à David, fils de Jessé*⁹.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Saül est la figure des âmes que leurs qualités naturelles et les prévenances divines appelaient à une haute destinée, mais qui, comme le démon lui-même, se sont laissées corrompre peu à peu par l'orgueil et ont fini misérablement.

Saint Jean Chrysostome décrit ainsi la lente dégradation de ce malheureux roi :

Le démon, étant aussi artificieux qu'il l'est, emploie toutes ses adresses et toute sa malice pour perdre les hommes. Il ne commence d'abord que par des choses légères et peu impor-

7. xiv, 14.

8. Flav., l. VI, ch. xv.

9. I Paralip., x, 13.

tantes... Il suggéra à Saül de désobéir à Samuel, et à offrir lui-même à Dieu victimes et holocaustes en l'absence du prophète. Lorsque Samuel lui reprocha cette grave faute, il répondit qu'il y avait été contraint par la pression de l'ennemi, et au lieu de déplorer son péché, il n'en fut pas plus touché que s'il ne l'eût point commis. Dieu lui ordonna ensuite d'exterminer entièrement les Amalécites, et, contre cet ordre, il conserva le roi, ainsi qu'une partie du peuple et du butin. Il se prit ensuite de haine contre David, et fit tout ce qu'il put pour le perdre : ainsi, tombant sans cesse en de nouvelles fautes, perdant chaque jour du terrain, il roula jusqu'au fond de l'abîme où le démon avait résolu de l'entraîner. Il faut donc veiller avec grand soin contre le mal dans ses premières approches. Quand le péché dont nous sommes tentés ne devrait attirer après lui aucune suite fâcheuse, nous devrions cependant le fuir de toutes nos forces ; mais tenant pour certain qu'un premier mal est bientôt suivi d'un autre et qu'il croît dans l'âme par des degrés insensibles, nous ne devons rien négliger pour l'étouffer dès sa naissance...

Ce que je vais vous dire vous surprendra : il me semble que nous devons moins veiller contre les grands crimes que contre les fautes qui nous paraissent légères et dont nous ne faisons aucun cas. L'horreur que nous inspirent les premiers nous protège contre eux, tandis que le peu de crainte des autres nous porte à l'apathie et à l'indifférence. Cette insensibilité même nous empêche de nous élever contre ces péchés pour les combattre et pour les vaincre. C'est ce qui fait qu'en très peu de temps, ils croissent par notre faute, et de petits, deviennent grands¹⁰.



Au sens moral, l'assaut des Philistins contre Saül représente l'assaut suprême des démons contre l'âme qui, après avoir reçu l'onction du Saint-Esprit, est tombée dans le péché et s'est engagée sur le chemin de sa perte éternelle.

Néanmoins ces esprits du mal ne peuvent en venir à bout que s'ils ont d'abord exterminé Jonathas, dont le nom signifie : *don de la colombe*, et qui représente la simplicité

10. Chrysostome, Hom., LXXXVI sur Mt., 3.

de la foi. Tant qu'il reste dans l'âme quelque chose de cette vertu, elle ne peut mourir. Mais quand Jonathas succombe, quand toute étincelle de confiance en Dieu s'éteint, les démons ont beau jeu pour l'accabler sous les flèches de leurs tentations. Et cependant ces traits eux-mêmes ne suffisent pas à la tuer. Saül ne meurt que parce qu'il se laisse tomber lui-même sur son épée : le démon ne peut pas précipiter une âme dans la mort éternelle. Il faut qu'elle s'y jette elle-même par le désespoir.

La mort de Saül représente allégoriquement la fin des Juifs en tant que race royale et peuple élu. Ils se sont suicidés avec leur propre glaive, avec l'arme excellente qu'ils possédaient dans la législation mosaïque, quand ils ont crié : « *Nous avons une Loi et selon cette Loi, Il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu* ¹¹. » Ils ont voulu se servir de ce glaive pour tuer le Sauveur, et c'est leur propre nation qu'ils ont frappée de mort, parce qu'il est écrit : *Celui qui frappe avec le glaive périra par le glaive* ¹².

Les habitants de Jabès-Galaad sont la figure des Pères de l'Eglise qui ont respecté, malgré ses crimes, la dignité du peuple juif. Ils en ont précieusement recueilli les restes. Ils en ont *brûlé les chairs*, c'est-à-dire abandonné tout ce qu'il y avait de charnel en lui, mais ils ont conservé ses os, c'est-à-dire l'Écriture et la liturgie qui étaient comme l'ossature du peuple élu.

11. Jo., XIX, 52.

12. Mt., XXVI, 52.

deuxième partie du livre, nous avons vu comment le roi est représenté comme un être divin, un être qui est au-dessus de la loi humaine, un être qui est au-dessus de la loi divine. C'est ce qui explique que le roi est considéré comme un être sacré, un être qui ne peut être touché par la violence humaine. C'est ce qui explique que le roi est considéré comme un être qui est au-dessus de la mort, un être qui est au-dessus de la vieillesse, un être qui est au-dessus de la souffrance. C'est ce qui explique que le roi est considéré comme un être qui est au-dessus de la peur, un être qui est au-dessus de l'angoisse, un être qui est au-dessus de la tristesse. C'est ce qui explique que le roi est considéré comme un être qui est au-dessus de tout, un être qui est au-dessus de la terre, un être qui est au-dessus du ciel, un être qui est au-dessus de tout ce qui est au-dessous de lui.

Le roi est donc un être sacré, un être qui est au-dessus de la loi humaine, un être qui est au-dessus de la loi divine, un être qui est au-dessus de la mort, un être qui est au-dessus de la vieillesse, un être qui est au-dessus de la souffrance, un être qui est au-dessus de la peur, un être qui est au-dessus de l'angoisse, un être qui est au-dessus de la tristesse, un être qui est au-dessus de tout, un être qui est au-dessus de la terre, un être qui est au-dessus du ciel, un être qui est au-dessus de tout ce qui est au-dessous de lui. C'est ce qui explique que le roi est considéré comme un être sacré, un être qui est au-dessus de la loi humaine, un être qui est au-dessus de la loi divine, un être qui est au-dessus de la mort, un être qui est au-dessus de la vieillesse, un être qui est au-dessus de la souffrance, un être qui est au-dessus de la peur, un être qui est au-dessus de l'angoisse, un être qui est au-dessus de la tristesse, un être qui est au-dessus de tout, un être qui est au-dessus de la terre, un être qui est au-dessus du ciel, un être qui est au-dessus de tout ce qui est au-dessous de lui.

Le roi est donc un être sacré, un être qui est au-dessus de la loi humaine, un être qui est au-dessus de la loi divine, un être qui est au-dessus de la mort, un être qui est au-dessus de la vieillesse, un être qui est au-dessus de la souffrance, un être qui est au-dessus de la peur, un être qui est au-dessus de l'angoisse, un être qui est au-dessus de la tristesse, un être qui est au-dessus de tout, un être qui est au-dessus de la terre, un être qui est au-dessus du ciel, un être qui est au-dessus de tout ce qui est au-dessous de lui. C'est ce qui explique que le roi est considéré comme un être sacré, un être qui est au-dessus de la loi humaine, un être qui est au-dessus de la loi divine, un être qui est au-dessus de la mort, un être qui est au-dessus de la vieillesse, un être qui est au-dessus de la souffrance, un être qui est au-dessus de la peur, un être qui est au-dessus de l'angoisse, un être qui est au-dessus de la tristesse, un être qui est au-dessus de tout, un être qui est au-dessus de la terre, un être qui est au-dessus du ciel, un être qui est au-dessus de tout ce qui est au-dessous de lui.

DEUXIÈME PARTIE

LE ROI

Commentaire historique et mystique sur le II^e Livre des Rois

Le roi est un être sacré, un être qui est au-dessus de la loi humaine, un être qui est au-dessus de la loi divine, un être qui est au-dessus de la mort, un être qui est au-dessus de la vieillesse, un être qui est au-dessus de la souffrance, un être qui est au-dessus de la peur, un être qui est au-dessus de l'angoisse, un être qui est au-dessus de la tristesse, un être qui est au-dessus de tout, un être qui est au-dessus de la terre, un être qui est au-dessus du ciel, un être qui est au-dessus de tout ce qui est au-dessous de lui. C'est ce qui explique que le roi est considéré comme un être sacré, un être qui est au-dessus de la loi humaine, un être qui est au-dessus de la loi divine, un être qui est au-dessus de la mort, un être qui est au-dessus de la vieillesse, un être qui est au-dessus de la souffrance, un être qui est au-dessus de la peur, un être qui est au-dessus de l'angoisse, un être qui est au-dessus de la tristesse, un être qui est au-dessus de tout, un être qui est au-dessus de la terre, un être qui est au-dessus du ciel, un être qui est au-dessus de tout ce qui est au-dessous de lui.

CHAPITRE PREMIER

MONTES GELBOË...

(II Rois, 1)

LE désastre de Gelboë eut lieu le jour même où David remporta la victoire qui lui permit de récupérer tout ce que les Amalécites avaient emporté à Sicéleg. Deux jours après, il vit arriver un jeune homme qui venait du camp de Saül : *le garçon avait les vêtements déchirés, la tête couverte de poussière*, ce qui était chez les Juifs un signe de deuil et de douleur. Dès qu'il fut en présence du jeune chef, *il se prosterna le visage contre terre, et l'adora*, manifestant ainsi qu'il le reconnaissait pour son Seigneur. « *D'où viens-tu ?* » demanda David, anxieux d'avoir des nouvelles de la bataille, qu'il savait imminente entre les Juifs et les Philistins. — *Je me suis enfui de l'armée d'Israël*, répondit l'homme. — *Qu'est-il donc arrivé ?* reprit David. *Dis-le-moi...* » Le messager conta alors comment s'était engagé le combat et comment les Hébreux avaient été battus. Ils avaient subi des pertes considérables, les survivants s'étaient enfuis en débandade, le roi était au nombre des morts, ainsi que Jonathas et ses autres fils.

Le nom de Jonathas atteignit le cœur de David dans ses fibres les plus profondes. « *Comment sais-tu, demanda-t-il, que Saül et Jonathas ont succombé ?* » Il ne pouvait croire à la mort de son meilleur ami, ni à la défaite de Saül, qu'il savait si brave, et si capable à la guerre. « *Les as-tu vus de tes yeux ? Ou bien l'as-tu entendu dire ?* — *Je suis venu par hasard sur le mont Gelboë*, répondit le jeune homme, et

j'aperçus le roi. Il était blessé, et s'appuyait sur sa lance, pour se soutenir. Cependant, les chars et la cavalerie ennemis convergèrent vers lui, et il n'avait aucune chance de leur échapper. En m'entendant venir, il se retourna et me fit signe d'approcher. " *Qui es-tu ? demanda-t-il. — Je suis Amalécite, répondis-je. Il me dit alors : Viens près de moi et tue-moi, car les angoisses m'enserrent de tous les côtés, et cependant toute la vigueur de mon âme est encore en moi.* " »

Certains Docteurs d'Israël ont pensé que Saül à ce moment voyait autour de lui les spectres de tous les prêtres qu'il avait fait massacrer à Nobé¹, et que c'était là la cause des angoisses dont il parle.

« *Alors, continua le jeune homme, je m'approchai de lui, et je le tuai. Je savais qu'il n'aurait pu survivre à ce désastre. Et j'ai pris le diadème qu'il avait sur la tête, — c'est-à-dire, probablement, la couronne qui ornait le casque de Saül, comme insigne de sa royauté —, ainsi que le bracelet d'or², qu'il avait à son bras, et je vous les ai apportés à vous, mon seigneur.* »

Ce récit des derniers instants de Saül ne concorde pas avec celui qui a été donné au chapitre précédent. Josèphe essaie de les fusionner l'un avec l'autre, en disant que le roi, ne pouvant arriver à se tuer lui-même en se jetant sur son épée, et voyant cet étranger près de lui, lui demanda de l'achever. Mais les commentateurs catholiques sont unanimes à penser que la vraie version est la première, celle du chapitre xxxi : Saül se tua de sa propre main, comme l'Écriture le dit, et le rapport de l'Amalécite est un mensonge imaginé par lui, pour se concilier les bonnes grâces du nouveau souverain.

D'après les traditions juives, cet homme n'était pas un quelconque détrousseur de cadavres : c'était le propre fils de Doëg l'Iduméen. L'ensemble de l'histoire montre qu'il

1. Corn., p. 434.

2. Flav., l. VII, ch. 1.

n'ignorait rien de ce qui se passait à la cour, et savait les droits de David à la royauté. En voyant Saül mort, Doëg comprit que tout était perdu, et qu'il n'échapperait pas à la vengeance de David. Mais dans un sursaut d'amour paternel, il voulut du moins sauver son fils. Il pensa que ce serait une joie pour le jeune héros d'apprendre la mort du persécuteur qui l'avait tant fait souffrir, et de tenir dans ses mains les insignes de la royauté. Le porteur d'une si bonne nouvelle recevrait sans doute en échange des faveurs exceptionnelles. Il prit donc sur le corps de Saül la couronne ainsi que le bracelet, et les confia à son fils, avec mission d'aller les offrir à David. Après quoi, il se jeta à son tour sur son glaive, et se tua.

Saint Augustin rapporte un trait tout semblable de Caton : pour ne pas laisser à César la gloire de lui accorder sa grâce, il se pendit : mais auparavant, il enjoignit à son fils de faire sa soumission à César, et de se concilier son amitié³.

David était bien au-dessus de telles ambitions : pas un instant il ne songea que la disparition de Saül lui ouvrait l'accès du trône. Il ne vit que la mort de son roi, celle de Jonathas, le désastre du peuple élu, et, saisi de douleur, il déchira ses vêtements et fondit en larmes. Tous ses hommes l'imitèrent, par amitié pour lui, sans doute, encore plus que par conviction : car beaucoup, en leur for intérieur, devaient se réjouir de voir disparaître le tyran qui les avait persécutés sans répit, et de penser que c'était leur chef à eux, — qu'ils estimaient profondément et en qui ils avaient toute confiance —, qui allait devenir roi d'Israël.

Toute la journée se passa dans le deuil, les larmes, les gémissements, et l'on observa un jeûne rigoureux jusqu'au soir. La pensée que le roi, que Jonathas, qui était chéri de tous pour son courage et sa vertu, et que la fleur des guerriers du peuple saint étaient tombés sous le glaive des incirconcis, déchirait le cœur des fils d'Israël.

3. Cité de Dieu, l. I, ch. xxiii.

Quand il eut donné libre cours à sa douleur, David manda l'individu qui avait apporté la fatale nouvelle. « De quel pays es-tu ? interrogea-t-il. — *Je suis, répondit l'homme, le fils d'un étranger, d'un Amalécite établi depuis longtemps au milieu des Juifs.* » Il se garda de nommer son père, sachant la haine que Doëg avait nourrie contre David. « *Comment n'as-tu pas craint, reprit celui-ci, de lever la main sur l'Oint du Seigneur, et de le mettre à mort ? Comment as-tu osé accomplir un pareil crime ? Tu as montré, ce faisant, que tu es un véritable Amalécite, non seulement par ta naissance, mais par les sentiments de ton cœur. Que le sang que tu as versé retombe sur ta tête ! Tu as prononcé toi-même ta sentence, quand tu as dit : « C'est moi qui ai tué l'Oint du Seigneur. » Et appelant un de ses officiers, il lui donna l'ordre d'exécuter le misérable sur-le-champ.*

Une fois cet acte de justice accompli, David, pour graver le souvenir de la mort de Saül et de Jonathas dans l'esprit des enfants d'Israël, composa un poème d'une émotion tellement intense qu'on peut le considérer comme l'un des plus purs chefs-d'œuvre de la littérature élégiaque, et qu'il est impossible de le lire aujourd'hui encore sans en être touché. Avant d'en reproduire le texte, l'Écriture ajoute que *David prescrivit d'enseigner l'arc aux fils de Juda, selon ce qui est écrit au livre des Justes.*

La plupart des commentateurs ont vu dans cet ordre une mesure de sécurité pour l'avenir : David, impressionné par le fait que la victoire des Philistins était due surtout à l'habileté de leurs archers, comprit la nécessité d'enseigner avec le plus grand soin le maniement de cette arme aux jeunes Hébreux, en prévision des guerres futures ; et surtout à ceux de Juda, qui constituaient la principale force militaire d'Israël⁴.

4. Certains auteurs ont voulu entendre l'arc comme si ce mot signifiait : le chant, ou la force. Mais l'interprétation que nous donnons ci-dessus est corroborée par la *Paraphrase chaldaïque*, qui dit : *pour tirer de l'arc*, et par la version arabe : *pour lancer des flèches avec les arcs*. Elle semble donc préférable.

Quant au *livre des Justes*, dont ils est fait mention ici, et dans Josué⁵, il n'en reste plus trace aujourd'hui. Il est probable qu'il disparut, comme beaucoup d'autres, dans l'incendie qui détruisit entièrement Jérusalem, lorsque la ville fut prise par Nabuchodonosor⁶. Saint Ephrem l'appelle le *livre Hascir*, et dit qu'il contenait tous les chants ou poèmes des Hébreux⁷.

« *Rentre en toi-même, Israël, devant ceux qui sont morts sur les hauteurs, percés de coups. L'élite d'Israël a été tuée sur les montagnes. Comment les preux ont-ils succombé ? Ne manifestez pas trop haut votre douleur : ne l'annoncez point dans Geth, ne le publiez pas dans les carrefours d'Ascalon : de crainte qu'elles ne se réjouissent, les filles des Philistins, et qu'elles ne dansent de joie, les filles des incirconcis ! Montagnes de Gelboë ! Que ni la rosée, ni la pluie ne descendent plus sur vous ! Qu'il n'y ait plus sur vos flancs de champs fertiles, dont on puisse offrir au Seigneur les prémices ! Parce que c'est là qu'est tombé le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme s'il n'avait été qu'un homme ordinaire ; comme s'il n'était pas le roi, que l'huile sainte avait consacré⁸ !*

« *Pourtant, ils étaient si valeureux ! Devant le sang des morts, devant la robuste carrière des vaillants, jamais la flèche de Jonathas n'est revenue en arrière ; jamais le glaive de Saül n'a frappé en vain ! (Ce qui veut dire : jamais la flèche de Jonathas n'a visé un homme sans le blesser à mort ; jamais le glaive de Saül n'a été arrêté par la musculature des hommes les plus vigoureux.)* »

« *Saül et Jonathas, eux si attachants durant leur vie, par leurs qualités naturelles ; si beaux, par la noblesse de*

5. x, 3.

6. H. S., c. 1324 ; Lyr., c. 517.

7. Ephr., c. 393.

8. Les commentateurs hésitent pour savoir si cette dernière expression se rattache à Saül, ou à son bouclier. On peut admettre que le bouclier des rois recevait lui-même une consécration. Le sens mystique demande cette interprétation.

leurs caractères et leur bravoure, ils n'ont pas été séparés non plus dans la mort. Ils étaient plus rapides que des aigles, plus forts que des lions. Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous rapportait, sur les dépouilles des vaincus, des vêtements d'écarlate, dont vous étiez ravies, et qui vous donnait, pour vous parer, des ornements d'or pris à l'ennemi. Comment les preux sont-ils tombés dans le combat ? Comment Jonathas a-t-il été tué sur vos hauteurs ? Jonathas mon frère, je pleure sur toi, toi qui avais tant de charmes, toi que j'aimais plus tendrement qu'aucune femme, et que je chérissais comme une mère chérit son fils unique. Comment sont-ils tombés, ces héros ? Comment leurs armes de guerre ne les ont-elles pas sauvés ? »

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Cette histoire nous montre la richesse du cœur de David en même temps que sa propre humilité. Il aspire si peu à la royauté, qu'il ne manifeste aucune joie, aucun empressement quand l'heure sonne pour lui d'en ceindre la couronne. Il ne pense qu'au désastre qui vient de frapper son peuple, à ces braves, le matin encore pleins de vie, qui gisent maintenant, épars en tous sens, exsangues et raidés, sur la montagne fatale où la mort les a couchés ; il pense à Jonathas, à ce garçon si noble, si chevaleresque, qui était la moitié de son âme, et dont la chaude affection, née le jour du duel avec Goliath, ne s'était jamais démentie ensuite, quand David avait connu l'humiliation, l'opprobre et la misère. Mais ce qui élève notre héros sur les plus hautes cimes de la charité, ce qui fait de lui un des plus parfaits disciples du Christ, avant la lettre, ce sont les sentiments qu'il exprime à l'endroit de Saül. Il oublie la haine que lui a portée cet homme, et tous les maux qu'il lui a fait souffrir, pour ne se souvenir que des brillantes qualités

dont il était doué, et surtout de l'onction sainte qu'il avait reçue et qui faisait de lui le représentant du Seigneur. Les expressions qu'il emploie ne laissent aucun doute sur sa sincérité : il ne fait pas là une oraison funèbre conforme à ce qu'exigent les convenances ; il parle vraiment du fond de son cœur, et il prouve que, malgré les procédés odieux dont Saül a usé à son endroit, il lui a toujours gardé, au fond de lui, une sincère affection. La haine n'a pas engendré en lui la haine : elle n'a pas réussi à troubler la limpidité de son âme, et à faire tourner en rancune, en esprit de vengeance, la simplicité candide de sa charité.



Cette élégie est, nous l'avons dit, une des pièces les plus émouvantes de la littérature universelle. Il était impossible d'exprimer avec une tendresse plus délicate la douleur que peut causer la mort d'un ami.

Mais elle a aussi une profonde signification symbolique. Quel crime avaient commis les monts de Gelboë, pour être frappés à jamais de stérilité ? Sans doute on peut admettre, avec certains commentateurs⁹, que David voulut rappeler par là à ses successeurs le malheur survenu à Saül pour avoir méprisé les ordres de Dieu et s'être laissé aller à tant de crimes. Malgré tout son courage et ses actions d'éclat antérieures, bien qu'il fût rapide comme l'aigle, et généreux comme le lion, Saül a péri misérablement, parce qu'il n'a pas su se servir de l'arc qui a fait la force des vrais Israélites, c'est-à-dire des authentiques serviteurs de Dieu ; comme cela est écrit dans le livre des Justes, c'est-à-dire : dans la vie de tous les Saints ; de cet arc, avec lequel l'âme envoie des flèches qui montent jusqu'à Dieu, et qui mettent en fuite ses ennemis ; de cet arc, qui est l'intention du cœur. Oui certes, il est très important d'apprendre à tous les fils

⁹ Saint Ambroise, *De Cain et Abel*, l. II, ch. VIII ; — Patr. lat., t. XIV, c. 373, ch. IX ; Patr. lat., t. XVI, c. 172.

de Juda, à tous ceux qui veulent être des chrétiens d'élite et conquérir le royaume de Dieu, à se bien servir de cet arc-là ; faute de quoi, ils seront infailliblement mis en déroute par les Philistins, c'est-à-dire par les démons.

Médite, Israël ; médite, âme intérieure, sur ceux qui sont tombés blessés sur tes montagnes ; sur ceux qui sont tombés dans le péché, après avoir été élevés aux cimes de la contemplation. Les forts d'Israël ont été tués sur leurs propres montagnes : des hommes que leurs vertus rendaient les égaux des plus grands saints, sont tombés, par le fait même de ces montagnes, de ces hauteurs sur lesquelles ils s'étaient élevés. *Comment les forts sont-ils tombés dans le combat ? Comment ont-ils été vaincus par la tentation, comment se sont-ils laissés surmonter par les suggestions du démon, par les attrait du monde et de la chair, eux qui paraissaient invincibles ? Mais n'allez pas annoncer cela dans Geth, ni dans les carrefours d'Ascalon ; n'allez pas rapporter à tort et à travers, surtout chez les Philistins, chez ceux qui n'ont aucune piété, les chutes des hommes de bien, de crainte que les filles des incirconcis ne tressaillent de joie ; de crainte que les âmes de ceux qui ne pratiquent aucune circoncision spirituelle, qui n'ont de circoncis ni les yeux, ni la langue, ni le cœur, ne se réjouissent et ne se moquent des fidèles qui travaillent à se mortifier, à pratiquer les bonnes œuvres, en leur disant : « Voyez à quoi cela vous sert. »*

Montagnes de Gelboë, hauteurs glissantes, la rosée et la pluie ne viendront plus sur vous... Ceux qui sont sur vous ne recevront plus ni la rosée de la grâce, ni la pluie féconde de la vraie doctrine, ils sont stériles à jamais ; s'ils portent encore des fruits pour le monde, ils ne portent plus de ces prémisses qui sont la part du Seigneur.

Parce qu'ils ont rejeté le bouclier des forts... c'est-à-dire : la patience (d'après saint Bonaventure). Ils n'ont pas su attendre l'heure de Dieu et se soumettre à sa Volonté. Ils ont suivi leurs propres inspirations, ils ont marché selon leur propre volonté, ils ont abandonné le bouclier de Saül,

comme s'il n'était pas oint d'huile... comme si ce n'était précisément par ce bouclier, par cette patience, que descend sur nous l'onction divine, l'huile qui donne la vraie force, celle du Saint-Esprit.

Pourtant jusque-là ils n'avaient remporté que des victoires ; ils étaient aimables et ornés des plus belles vertus ; ils étaient unis entre eux par la charité, et la mort elle-même ne les a pas séparés ; ils étaient *plus rapides que des aigles*, par la hauteur de leur contemplation, par leur regard qui pouvait fixer le soleil ; *plus forts que des lions*, par leur courage et leur ténacité au combat.

Pleurez, filles d'Israël ! Pleurez, vous qui leur étiez soumises, qui aviez confiance en eux, qui vous abandonniez en toute innocence à leur direction ! Pleurez sur Saül, qui vous revêtait d'écarlate, et vous paraît d'ornements d'or ; qui vous apprenait à tisser la robe somptueuse avec laquelle vous entreriez un jour au Paradis, et vous enseignait à embellir votre âme avec les fleurs des bonnes pensées et les purs joyaux que sont les vertus.



Au sens allégorique, David représente ici le Christ, qui gémit sur la mort de Saül, c'est-à-dire sur la ruine de Jérusalem et du peuple juif. L'appel pathétique aux monts Gelboë fait écho au douloureux avertissement de Jésus à Jérusalem : « *Quia si tu cognovisses et tu*¹⁰... »

Comment David, qui ne se vengea pas de ceux qui lui faisaient du mal, maudit-il les montagnes de Gelboë, après la mort de Saül et de Jonathas ? se demande saint Grégoire... En quoi étaient-elles coupables de la mort de Saül, pour se voir ainsi privées de rosée et de pluie, pour qu'une sentence royale les dépouillât de tout germe de végétation ? C'est qu'elles représentent ici les cœurs orgueilleux des Juifs, des Princes des

¹⁰ Luc, XIX, 41. *Jérusalem, si tu connaissais comme moi (les maux qui vont fondre sur toi).*

prêtres et des Pharisiens. C'est sur les hauteurs mêmes où Dieu les avait appelés qu'ils se sont perdus : la noblesse à laquelle ils avaient été élevés, a été la cause de leur ruine. Dans l'orgueil qu'ils ont conçu de se voir la race élue, le peuple saint, ils ont rejeté le bouclier des forts, Celui qui était le vrai protecteur et défenseur d'Israël. Ils l'ont renié et bafoué solennellement devant Pilate, quand ils ont crié : *Nous n'avons pas d'autre roi que César*. Ils se sont refusés à reconnaître en Lui le Christ, l'Oint par excellence du Saint-Esprit, le Messie promis depuis les origines du monde. A cause de cela, ni la rosée de la grâce, ni la pluie, c'est-à-dire la prédication de l'Évangile, ne viendront les féconder. Les Apôtres les abandonneront à leur incrédulité, et iront porter l'Évangile aux nations, à ces incirconcis que les Juifs méprisent. Ils ne seront plus les prémices de la moisson, ils seront au contraire les derniers à entrer dans les greniers célestes du Père de famille ¹¹.



Plainte de saint Augustin à propos de la mort d'un ami, dont il ne donne pas le nom.

... La douleur de sa perte ennuagea mon cœur de ténèbres. Tout ce que je regardais n'était que mort. Et la patrie m'était un supplice, et la maison paternelle une étrange désolation. Tout ce que j'avais partagé avec lui, sans lui se tournait pour moi en abominable souffrance. Mes yeux le demandaient partout, et ils ne le rencontraient pas. Et je prenais en haine toutes les choses, parce que toutes étaient vides de lui, et qu'elles ne pouvaient plus me dire : « Voici qu'il va venir », comme pendant sa vie, quand il était absent. J'étais devenu une grande énigme pour moi-même ; je demandais à mon âme pourquoi elle était triste, et me troublait si fort, et elle ne savait rien me répondre. Et si je lui disais : « Espère en Dieu », elle ne m'obéissait pas, et elle avait raison, parce que l'homme qu'elle avait tant aimé et qu'elle avait perdu, était meilleur et plus vrai que le fantôme en qui je lui commandais d'espérer. Il n'y avait que les larmes

11. Pat. lat., t. LXXIX, col. 797.

qui me fissent du bien, et elles avaient pris la place de mon ami dans les délices de mon cœur...

Je m'étonnais de voir vivre les autres mortels, puisqu'il était mort, celui que j'avais aimé, comme s'il n'eût jamais dû mourir. Et je m'étonnais davantage de me voir vivre, alors qu'il était mort, moi qui n'étais qu'un autre lui-même. Qu'il a bien parlé, celui qui a appelé son ami : la moitié de son âme ¹². Oui, j'ai senti que son âme et la mienne n'avaient été qu'une âme en deux corps : c'est pourquoi la vie m'était en horreur, je ne voulais plus vivre, réduit à la moitié de moi-même ¹³.

12. Horace, *Carm.*, l. III, 8.

13. *Confess.*, l. IV, 9 et 11.

CHAPITRE II

DAVID, ROI DE JUDA

(II Rois, II)

Après avoir rendu à Saül et à Jonathas tous les honneurs que méritaient leur dignité royale et leur bravoure, David laissa s'écouler les sept jours de deuil que prescrivait la Loi ; puis, par l'entremise d'Abiathar, il consulta le Seigneur afin de savoir s'il devait dorénavant fixer sa résidence dans une cité de la tribu de Juda, et, si oui, dans laquelle ?

Il appartenait en effet lui-même à cette tribu et il l'aimait pour sa bravoure, sa générosité, sa fidélité. Dieu lui répondit de s'établir à Hébron. C'était — on s'en souvient — la ville sainte des Patriarches, où Abraham, Isaac et Jacob avaient voulu être enterrés à côté de leurs épouses¹. Bien qu'elle fût encore au pouvoir des Jébuséens, elle servait déjà, dans sa partie basse, de capitale à la tribu de Juda qui, lors du partage de la Terre promise par Josué, l'avait reçue dans son lot. David s'y rendit donc sans différer, avec ses deux épouses, ses guerriers d'élite et les familles de ceux-ci. Toute ce monde s'installa, soit dans la cité elle-même, soit dans les bourgs environnants. A peine l'arrivée du jeune chef fut-elle connue, que la population s'empressa de venir le voir, et bientôt, d'un commun accord, décida de le faire roi. Peut-être savait-on que Samuel déjà, sur l'ordre de Dieu, l'avait désigné pour succéder à Saül, et

1. Cf. *Les Patriarches*, ch. xvii, p. 169.

avait, dans cette perspective, versé l'huile sainte sur son front. Mais surtout, les Judéens préféraient de beaucoup voir monter sur le trône un des leurs, conformément d'ailleurs à la prophétie de Jacob², plutôt qu'Isboseth, le dernier des fils de Saül, le seul qui eût échappé au désastre de Gelboë. A première vue, celui-ci semblait tout désigné pour succéder à son père, et un parti se formait autour de lui qui cherchait à le pousser vers le trône. Mais c'était un personnage falot, qui faisait piètre figure à côté du vainqueur de Goliath, et surtout il avait le tort, aux yeux des hommes de Juda, d'appartenir à la tribu de Benjamin, non à la leur. C'est pourquoi, sans tenir compte de l'onction que David avait déjà reçue de Samuel — peut-être sous le prétexte qu'elle n'avait eu qu'un caractère privé — ils se hâtèrent de le faire sacrer à nouveau par le grand-prêtre, ou par quelque prophète. Ceci se passait en l'année 1055, la 437^e depuis l'Exode.

L'un des premiers actes du nouveau roi fut d'envoyer une ambassade aux habitants de Jabès-Galaad, pour les féliciter et les remercier d'avoir soustrait aux outrages des Philistins les corps de Saül et de Jonathas, et de leur avoir donné une sépulture convenable.

« *Bénis soyez-vous du Seigneur, leur manda-t-il, vous qui avez exercé cette miséricorde envers Saül, votre seigneur, et qui l'avez pieusement enseveli. Un jour, je vous le déclare, le Seigneur vous le rendra selon sa miséricorde et sa vérité. Mais moi aussi je vous récompenserai pour cette bonne œuvre que vous avez accomplie. Ne vous laissez pas abattre par nos malheurs présents, soyez des hommes de cœur. Saül votre roi est mort, c'est vrai, mais la famille de Juda m'a fait consacrer pour lui succéder, et vous pouvez être assurés de mon amitié.* »

Cependant, au milieu de l'élan qui, de partout, portait les populations vers David, l'ex-généralissime des armées de Saül, Abner, homme de grande valeur, restait très attaché

2. Gen., xlix, 10.

au roi défunt. Il s'était hâté de mettre en sûreté Isboseth, dont nous venons de parler, alors âgé de vingt ans. Il entreprit avec lui une randonnée à travers les points occupés par les Hébreux, le présentant comme le successeur de son père. Puis il le fit sacrer, et l'installa à Mahanaïm, ville rendue célèbre par la vision que Jacob y avait eue jadis³. Presque toutes les tribus d'Israël acceptèrent ce nouveau roi, sauf celle de Juda et probablement aussi celle de Siméon⁴. Néanmoins, le livre des *Paralipomènes* nous indique⁵ que, dans toutes les tribus, un grand nombre de Juifs avaient préféré se rallier à David.

La consécration octroyée à Isboseth n'avait aucune valeur, puisque Dieu lui-même, par la bouche de Samuel, avait désigné David pour être le successeur de Saül, et lui avait dans ce dessein fait conférer déjà l'onction sainte. Abner ne l'ignorait certainement pas, et sa campagne en faveur d'Isboseth constituait donc une faute grave⁶. Mais il était aveuglé par son attachement pour Saül, qui était son roi et aussi son cousin.

Dès qu'il connut l'élection de David par les Judéens, il ne put supporter cette décision, et il marcha avec ses meilleures troupes contre celui qu'il considérait comme un usurpateur. David pour l'arrêter envoya contre lui une armée dont il donna le commandement à son neveu Joab, fils de sa sœur Sarvia, qui emmena avec lui ses deux frères : Abisaï et Asaël.

Les deux armées se rencontrèrent près de la piscine de Gabaon, l'El-Djib moderne. Cette « piscine » était peut-être une belle fontaine que l'on voit encore aujourd'hui, mais plutôt, si nous en croyons les commentateurs anciens, une mare où l'on recueillait les eaux de pluie pour faire boire les bestiaux.

3. Gen., xxxiii, 2. — Cf. *Les Patriarches*, p. 287.

4. Fill., p. 338.

5. I Paralip., xii.

6. Carth., p. 441. Mais Corn. est de l'avis contraire : il pense qu'Abner ignorait l'élection de David et son onction antérieure.

Les deux armées s'établirent en face l'une de l'autre, séparées par cette pièce d'eau. Avant d'en venir aux mains, Abner proposa de faire s'affronter d'abord quelques champions que chacun des deux camps choisirait dans son sein. Il ne semble pas que son intention fut d'attendre de leur rencontre la solution à donner au débat qui les divisait, comme dans le célèbre épisode des Horaces et des Curiaces, afin d'épargner ainsi le sang des Israélites ; mais ce fut plutôt pour obéir à un usage, qui voulait qu'on préludât aux grandes batailles par un simulacre d'engagement. Chacun des deux adversaires pouvait ainsi se rendre compte de l'ardeur de l'autre et de ses méthodes de combat⁷. Les Germains, au dire de Tacite, étaient coutumiers du fait⁸.

Joab acquiesça à la demande d'Abner. Aussitôt douze hommes du parti de David se levèrent et s'offrirent comme champions ; et douze hommes du parti d'Isboseth en firent autant. Ces derniers appartenaient tous à la tribu de Benjamin, qui était celle de Saül et qui tint à honneur de défendre seule le fils du roi que Dieu avait pris naguère dans ses rangs⁹.

D'après Josèphe, les combattants ainsi choisis commencèrent par se lancer des flèches, puis ils en vinrent au corps à corps. Mais alors ils se jetèrent les uns sur les autres avec une vraie furie : chacun d'eux, saisissant son vis-à-vis par les cheveux, lui plongea jusqu'à la garde son épée dans le flanc, si bien qu'ils moururent tous dès ce premier choc, étroitement enlacés les uns dans les autres. Et ce lieu fut appelé, en souvenir de ce tournoi héroïque, le champ des forts, à Gabaon.

Les deux armées alors s'avancèrent l'une contre l'autre pour venger leurs champions. Un combat acharné s'engagea entre elles, qui se termina par la victoire de David. Abner, mis en déroute, assista impuissant à la débandade de ses

7. C'est l'avis de beaucoup d'anciens commentateurs, en particulier d'Ephr., p. 396.

8. Corn., p. 440.

9. Fill., p. 339.

troupes et fut contraint lui-même de prendre la fuite. Ce que voyant, l'un des frères de Joab, Asaël — que nous avons cité plus haut — s'élança à sa poursuite. Il était, dit l'Écriture, aussi léger que les gazelles que l'on voit dans les bois, et si rapide à la course qu'il pouvait lutter de vitesse avec les meilleurs chevaux¹⁰. Il s'était attaché aux pas d'Abner, et ne le quittait pas d'une semelle, sans s'occuper des autres fuyards, sans se laisser distraire de sa poursuite par quoi que ce soit. Abner, se sentant pressé ainsi, se retourna tout en courant, et le reconnut : « *N'es-tu pas Asaël ?* demanda-t-il. — *Je le suis*, répondit le jeune homme. — Alors prends un autre adversaire, reprit Abner, qui n'aurait pas voulu le tuer. *Choisis l'un de ces hommes qui fuient, à droite et à gauche ; jette-toi sur lui, et tu auras ses dépouilles à meilleur compte que les miennes.* » Mais Asaël ne voulut pas renoncer si aisément à la gloire de prendre le général ennemi : il sentait que celui-ci, beaucoup plus âgé et moins lesté que lui, ne pourrait pas continuer longtemps à courir, et qu'il serait bientôt à sa merci. Une deuxième fois, Abner renouvela son avertissement : « *Eloigne-toi*, lui dit-il, *cesse de me poursuivre : sinon je vais être obligé de l'étendre sur le sol. Et comment oserai-je ensuite regarder en face ton frère Joab ? Jamais il ne me pardonnera de l'avoir tué.* » Asaël, le sentant à bout de souffle, ne fit pas plus de cas de cet avis que du premier : mais il avait compté sans la force physique d'Abner et sa prestigieuse habileté à manier ses armes. Brusquement, celui-ci retourna la pointe de sa lance¹¹ et, d'un seul coup dans le bas-ventre d'Asaël, l'étendit raide mort¹². Cette fin inattendue et brutale provoqua

10. On se souvient qu'Homère loue aussi la vélocité d'Achille aux pieds légers (πόδας ὠκύς).

11. La Vulgate dit *aversa hasta*, ce qui semble indiquer qu'il retourna sa lance, fer en arrière. Mais Septante, Chald., Syr., Hébr. portent : avec le *talon* de sa lance. Septante, Chald. et Syr. ajoutent néanmoins qu'elle le traversa de part en part, et ressortit par le dos.

12. Contre son intention, dit Ephr., p. 396.

naturellement une vive émotion. Tous ceux qui passaient à l'endroit où Asaël était tombé, s'arrêtaient, pénétrés de compassion en voyant un si beau jeune homme, le propre neveu de David¹³, tout à l'heure encore plein de dynamisme et de vitalité, et réduit maintenant à l'état de cadavre.

Mais ses frères, Joab et Abisaï, ne s'arrêtèrent pas longtemps. Ce spectacle excita en eux un ardent désir de venger cette mort. A leur tour ils se lancèrent sur les traces d'Abner, et le talonnèrent sans répit jusqu'au coucher du soleil. Ils étaient parvenus alors jusqu'à un lieu nommé *la colline de l'aqueduc, dans la direction du désert de Gabaon*¹⁴. Là les fuyards s'arrêtèrent. Ils se regroupèrent autour d'Abner, se formèrent en troupe serrée, et s'établirent sur une hauteur, bien décidés à reprendre la lutte. Mais lorsque les poursuivants arrivèrent, et se mirent en devoir de les attaquer, Abner éleva la voix pour arrêter cette lutte fratricide : « *Est-ce que ton glaive sévira jusqu'à l'extermination ?* cria-t-il à Joab. *Prétends-tu nous poursuivre jusqu'à ce que tu nous aies tous tués ? Ne sais-tu pas qu'il est dangereux d'acculer un ennemi au désespoir ? On risque de provoquer alors en lui un sursaut suprême d'énergie, qui peut changer la face des choses. Cela s'est vu souvent dans l'histoire ! Qu'attends-tu pour dire à tes hommes de cesser de poursuivre leurs frères ? Ne sommes-nous pas comme vous les descendants de Jacob ? Est-ce que nous n'avons pas les mêmes lois, est-ce que nous ne formons pas avec vous une seule nation ?* »

Joab fut touché en entendant ce discours : « *Je le jure par le Seigneur*, dit-il, *si tu avais parlé ainsi ce matin, au lieu de provoquer ce combat de champions, qui a entraîné tout le reste, le peuple se serait retiré dès le matin, et il n'aurait pas poursuivi ses frères.* » Cela dit, il donna à son armée, par des sonneries de trompette, l'ordre de s'arrê-

13. Asaël était le fils de Sarvia, la sœur de David.

14. Ce lieu est inconnu aujourd'hui. L'hébreu dit : *la vallée d'Ammah*.

ter, et campa non loin de là. Abner, au contraire, se hâta de s'éloigner. Il marcha toute la nuit, passa le Jourdain, et vint rejoindre Isboseth à Mahanaïm, où était établi son camp. Le lendemain, Joab revint sur le champ de bataille pour enterrer les morts : il y en avait trois cent soixante du côté d'Abner, et vingt seulement de son armée à lui, mais parmi lesquels il lui fallait compter son frère Asaël. Il fit porter son corps jusqu'au tombeau de ses ancêtres, à Bethléem, qui était le berceau de leur famille. Puis il se mit en route avec ses hommes, et après une longue étape de nuit, ils arrivèrent au point du jour à Hébron, où ils retrouvèrent David.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

« La conduite d'Abner vis-à-vis d'Asaël qui s'acharne à le poursuivre, nous montre comment nous devons nous conduire vis-à-vis des personnes qui, emportées par un zèle amer, nous poursuivent de leurs insultes et de leurs affronts. S'il est impossible de les éviter, il ne faut pas les reprendre ouvertement. Il est plus à propos d'user de détours, et de ne leur faire que des réprimandes enveloppées, pour leur marquer qu'on les respecte, et qu'on les traite avec civilité et douceur.

Tant qu'ils sont sous l'empire de la colère, on doit les fuir, comme des furieux qui ont perdu la raison. C'est pourquoi Abner commence par se dérober, et ne se sert point de son arme, c'est-à-dire ne fait point d'abord d'aigre réprimande. Mais lorsque ces furieux ne se laissent apaiser par aucune considération et, comme Asaël, ne cessent point de poursuivre ceux contre lesquels ils en ont et d'exhaler leur fureur, il est nécessaire que ceux qui tâchent de les remettre dans leur bon sens prennent bien garde de ne point s'emporter eux-mêmes. Qu'ils conservent au contraire tout leur

calme, et qu'ils leur disent quelque chose de vif, qui atteigne leur âme comme par la bande (*ex obliquo*). Abner, voulant arrêter Azaël qui le poursuit toujours, le frappe, non de la pointe, mais du talon de sa lance. Frapper de la pointe, c'est résister en face à celui qui nous poursuit, et lui faire d'aigres réprimandes ; le frapper avec le talon, c'est tâcher, par des paroles douces et insinuanes, de calmer les transports de sa fureur, et le vaincre en lui pardonnant. Asaël mourut immédiatement, du coup qu'Abner lui porta. Ainsi une personne emportée, voyant qu'on la ménage et se sentant vivement frappée, dans le fond du cœur, de la bonté et de la douceur qu'on lui témoigne, fait tout son possible pour apaiser sa colère ; de sorte que l'on peut dire que la manière obligeante avec laquelle on la traite, la fait mourir en quelque façon, sans qu'on y emploie le secours du fer¹⁵. »

15. S. Grégoire le Grand, *Pastoral*, III^e P., c. xvi.

CHAPITRE III

LA MORT D'ABNER

(II Rois, III)

DAVID demeura sept ans à Hébron et il engendra là six fils, de six femmes différentes. Le premier fut Amnon, qu'il eut d'Achinoas la Jesraélite. Il avait épousé celle-ci quand, traqué par Saül, il menait une vie errante dans le désert de Juda¹.

Le second lui fut donné par Abigaïl, l'ancienne épouse de Nabal. L'enfant reçut le nom de Cheleab².

Le troisième fut Absalon, de triste mémoire, qui eut pour mère une femme nommée Maacha, dont nous savons seulement qu'elle était fille de Tholmai, roi de Gessen.

Le quatrième fut Adonias, fils d'Haggith³ ; il devait plus tard être mis à mort par son frère Salomon.

Le cinquième, né d'Abital, fut appelé Saphatia.

Et le sixième, Jéthroam, eut pour mère une nommée Eglâ, sur laquelle l'Écriture ne nous apprend rien ; d'après les traditions juives, elle ne serait autre que Michol, la fille de Saül, la première épouse de David. C'est pourquoi, seule des six femmes énumérées ici, elle est dite : *uxor*.

1. Cf. I Reg., xxv, 43.

2. Au moins d'après le *Livre des Rois*. D'après le passage parallèle des *Paralipomènes*, il aurait été appelé *Daniel* et ce serait là, pense-t-on, son vrai nom. Mais on lui aurait donné ensuite le surnom de Cheleab, qui veut dire : « semblable à son père » parce qu'il était le vivant portrait de David.

3. On ne sait rien sur cette femme, ni sur la suivante : Abital.

Cette polygamie n'a jamais été reprochée à David, ni par l'Écriture, ni par les Docteurs de l'Église. On ne peut douter que le saint roi n'ait joui du même privilège que les Patriarches : Abraham, Jacob et d'autres, auxquels Dieu l'accorda, non pour qu'ils puissent satisfaire librement leurs instincts sensuels, mais parce qu'il importait au plus haut point de hâter la multiplication du peuple saint, menacé d'étouffement par la prolifération des Gentils. David, de même, avait besoin d'asseoir solidement sa maison, appelée à de si hautes destinées. Or, si nous en croyons Tacite, ni les légions, ni les flottes ne sont pour un empire une protection aussi efficace que de nombreux enfants⁴.

Cependant la guerre civile continuait entre le parti de David et celui qui avait opté pour Isboseth. Ce dernier n'était à la vérité qu'un pauvre être chétif et malingre : mais sa principale force, dit Josèphe, consistait en la valeur et la prudence d'Abner qui, par sa sage conduite, maintenait la population dans son obéissance⁵. Malheureusement pour lui, sa maladresse ne tarda pas à lui faire perdre ce concours inappréciable. Saül en effet avait eu une épouse secondaire — légitime ou illégitime, on ne sait — qui était d'une grande beauté, et qui s'appelait Respha. Isboseth apprit bientôt que, depuis la mort du roi son père, Abner lui faisait une cour assidue ; que même il l'avait prise chez lui, et ne cachait pas son dessein de l'épouser. A cette nouvelle, Isboseth entra dans une grande colère, et fit une scène violente à son généralissime. C'était en effet un prince admis, non seulement chez les Hébreux, mais chez plusieurs peuples de l'antiquité, qu'il n'était pas permis à un particulier d'épouser la veuve d'un roi. On voyait dans cette prétention une atteinte à la dignité royale, et une manière sournoise de se poser en concurrent du souverain régnant. C'est ce qui expliquera plus tard la sévérité de

4. Hist., I. V.

5. Flav., I. VII, ch. 1.

Salomon envers son propre frère Adonias, quand celui-ci osera prétendre à la main d'Abisag, la dernière épouse de David⁶.

En l'occurrence, on peut penser qu'Isboseth redoutait qu'Abner, s'il avait des enfants de cette femme, ne voulût en faire les héritiers du trône, au détriment des siens.

Le bruit qui courait sur cette liaison entre Respha et le généralissime était-il fondé ? Le texte actuel de la Vulgate ne le dit pas. Cependant la plupart des commentateurs penchent pour l'affirmative. Josèphe au contraire semble dire que c'était une calomnie.

En tout cas, Abner fut blessé au vif par les reproches d'Isboseth : « Suis-je à présent une tête de chien, après ce que j'ai fait contre Juda ? » cria-t-il. J'ai été plein de sollicitude pour la maison de Saül votre père, pour vos frères et pour ses proches, et je ne vous ai pas livré, vous, entre les mains de David, ce qui probablement vous aurait coûté la vie. *Et vous venez maintenant m'accabler de reproches pour une histoire de femme ?* Comme si c'était une chose extraordinaire qu'un chef d'armée fasse la cour à une personne qui lui plaît ! *Que Dieu traite Abner avec toute sa sévérité*, si, à partir d'aujourd'hui, je ne m'emploie de toutes mes forces à seconder les prophéties que Dieu a faites à David ; à transférer sur sa tête la couronne de Saül, et à assurer sa souveraineté sur tout le peuple juif, *sur Israël comme sur Juda, depuis Dan jusqu'à Bersabée !* »

Isboseth n'osa rien répondre à cette algarade : il était pusillanime, et il avait peur d'Abner. Celui-ci cependant ne s'en tint pas aux menaces. Il envoya sur-le-champ des messagers à Hébron, qui se présentèrent de sa part à David, et lui demandèrent : « *A qui appartient ce pays ?* » Ce qui voulait dire : « Bien que vous portiez le titre de roi, vous savez qu'en fait, c'est moi qui en suis le maître. *Si vous le voulez, concluons ensemble un traité d'alliance : je mettrai ma puissance à votre service, et je vous ramènerai tout*

6. Cf. III Rois, II, 24.

Israël. — J'accepte de grand cœur, répondit David, et je suis prêt à faire alliance avec vous, mais j'y mets une condition préalable. Il n'est pas possible que nous traitions ensemble, tant que vous ne m'aurez pas rendu Michol, fille de Saül, ma femme légitime, que son père m'a enlevée injustement. — Cela ne dépend pas de moi, répondit Abner, mais du roi Isboseth : il est son frère et c'est lui seul qui peut disposer d'elle⁷.

David dépêcha alors une ambassade à Isboseth : « Rendez-moi Michol, lui fit-il dire, car elle est mon épouse légitime. Je l'ai conquise à la pointe de l'épée, j'ai donné pour elle à son père cent prépuces de Philistins : il est outrageant pour moi de penser qu'elle m'a été enlevée, et qu'elle vit avec un autre homme. » Isboseth, ne voulant pas mécontenter David, se rendit à ces raisons, et fit donner l'ordre à Phaltiel de rendre Michol à son premier mari. Phaltiel, nous l'avons dit, était un homme juste ; il avait respecté l'épouse de David, et n'avait eu aucun commerce avec elle. Néanmoins il l'aimait beaucoup, et c'est pour cela, vraisemblablement, que quand il lui fallut se séparer d'elle, l'Écriture souligne qu'il *la suivit jusqu'à Bahurim, en pleurant*. Cependant certains commentateurs prétendent que ces larmes étaient des larmes de joie. Cet excellent homme se réjouissait à la pensée qu'elle allait retrouver son mari, et qu'elle était demeurée chaste pendant toute cette absence⁸.

Cette restitution une fois opérée, Abner réunit les anciens d'Israël, et leur parla en ces termes : « *Il y a longtemps que nous souhaitiez d'avoir David pour roi. Je m'y suis opposé jusqu'à maintenant parce que je croyais sincèrement que la succession de Saül revenait à Isboseth. Mais j'ai appris récemment que Dieu avait fait sacrer David par les mains de Samuel⁹, et l'avait désigné Lui-même comme devant être le libérateur d'Israël : C'est par la main de David, mon*

7. D'après Hier., *Quæst. hebr.* ; Carth., p. 448 ; Lyre, c. 529.

8. Lyre, c. 530 ; — Carth., p. 448.

9. Flav., I, VII, ch. 1.

serviteur, a-t-il dit, que je sauverai mon peuple de l'oppression des Philistins et de tous ses ennemis. Agissez donc maintenant comme bon vous semblera. » Ce discours, dit Josèphe, fit une telle impression sur ceux qui l'entendirent, qu'ils se prononcèrent ouvertement pour David. Seule la tribu de Benjamin voulut d'abord rester fidèle à la maison de Saül : elle n'acceptait pas de voir la dignité royale transférée à une autre. Or, c'est elle qui constituait le meilleur élément de l'armée d'Isboseth. Mais Abner l'entreprit à son tour, et réussit à la gagner, elle aussi, à la cause de David. Alors, fort de ce résultat, il vint trouver personnellement ce dernier à Hébron. Il était accompagné seulement d'une vingtaine d'hommes, pour montrer qu'il avait pleine confiance en son adversaire d'hier. Celui-ci le reçut avec les plus chaudes marques d'amitié, offrit en son honneur un grand banquet, et le traita splendidement pendant quelques jours¹⁰. Après quoi Abner lui demanda la permission de partir et d'aller achever ce qu'il avait commencé, à savoir la soumission de tout Israël à son autorité.

David l'accompagna quelque temps par déférence, puis ils se séparèrent. Sur ces entrefaites, Joab revint d'une expédition qu'il avait menée dans le sud, contre une bande de brigands, et il en rapportait un énorme butin. A peine fut-il arrivé qu'il apprit tout ce qui s'était passé : la venue officielle d'Abner, sa réconciliation avec David, l'alliance conclue entre les deux hommes. Joab connaissait Abner : il n'ignorait pas ses hautes qualités, et sa valeur comme chef de guerre : il soupçonna aussitôt qu'il allait le supplanter dans le commandement de l'armée, et devenir le premier personnage du royaume. En hâte, il se rendit auprès du roi : « *Qu'avez-vous fait ?* lui dit-il. *Comment ? Abner est venu à vous, et vous ne l'avez pas fait arrêter ? Vous l'avez congédié, et il est parti tranquillement, et il s'en est retourné chez lui ? Vous ne connaissez donc pas le fils de Ner ? Vous*

10. Flav., l. VII, ch. 1.

ne comprenez pas qu'il n'est venu ici que pour vous tromper, pour se rendre compte de la disposition des lieux, de votre manière de vivre, afin de pouvoir ensuite vous assassiner tout à son aise ? »

David avait l'âme trop haute pour se prêter d'emblée à de pareils soupçons, et renier l'alliance qu'il venait de conclure. Il croyait au contraire à la loyauté d'Abner, tandis qu'il se méfiait des intrigues de Joab.

Lorsque celui-ci vit qu'il ne réussissait pas à convaincre son prince, il prit, dit Josèphe, « une résolution détestable ». Sans rien dire à David, il envoya en grande diligence des courriers sur les pas d'Abner, pour le prier de revenir promptement, parce que le roi, assurait-il, avait oublié de lui parler d'une affaire très importante. Les messagers rejoignirent Abner à 20 stades à peine d'Hébron, près de la citerne de Sira, aujourd'hui : Aïn-Sareh. Sans aucune méfiance, le généralissime revint sur ses pas. Joab, accompagné de son frère Abisaï, alla au-devant de lui, lui prodiguant des témoignages d'amitié, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui nourrissent de mauvais desseins. Il l'attira à l'écart auprès d'une porte, sous prétexte de lui parler en secret d'une affaire de grande conséquence, et soudain, traîtreusement, lui plongea un poignard dans l'aine. Pour justifier cet attentat, il déclara qu'il avait voulu venger la mort de son frère Asaël ; mais Josèphe et la plupart des commentateurs pensent que ce ne fut là qu'un prétexte pour couvrir son crime : en réalité, il avait voulu se débarrasser d'un rival, par lequel il redoutait de se voir supplanté dans les bonnes grâces du roi et dans le commandement de l'armée, auquel il tenait lui-même beaucoup.

Rien ne peut dire la douleur de David, quand il apprit ce crime atroce. Il lui était intolérable de penser qu'on pouvait l'accuser d'avoir manqué de parole et violé son serment. Il n'osa pas faire mettre à mort Joab, parce qu'il craignait que cette condamnation ne suscitât une révolte dans l'armée. Mais il flétrit sa conduite de la manière la plus véhémement : « *Je suis innocent à jamais devant le Seigneur, s'écria-t-il en*

levant les mains au ciel¹¹, moi, et mon peuple comme moi, de la mort d'Abner, fils de Ner ! Que son sang retombe sur Joab et sur la maison de son père ! Et qu'il y ait à jamais dans la maison de Joab des gens qui souffrent d'un flux honteux, des lépreux, des hommes qui tiennent le fuseau — c'est-à-dire : des efféminés — des gens qui périssent sous le glaive, ou qui meurent de faim. »

Puis, il dit à Joab et à tous ceux qui étaient là : « Déchirez vos vêtements ! » Il ordonna un deuil public pour la victime et lui fit faire des obsèques solennelles : les personnes de la plus haute condition accompagnaient le corps, la tête couverte d'un sac, et les habits déchirés. Le roi marchait derrière le cercueil : ses larmes et ses gémissements montraient combien cette mort le touchait au vif, et combien il était éloigné d'avoir consenti à une si noire et si méchante action¹². Il fit élever au défunt un tombeau magnifique à Hébron, et il composa lui-même l'épithaphe qu'il voulut y voir gravée :

Ce n'est pas comme ont coutume de mourir les lâches,
Qu'est mort Abner !
Ses mains n'ont pas été liées,
Ses pieds n'ont pas été chargés de fers ;
Mais tu es tombé, toi, le plus courageux des hommes
Comme tombent les hommes de cœur
Devant les fils d'iniquité.

Il pleura longtemps devant le tombeau, lorsque le corps y eut été déposé, et tout le peuple l'imita. Et il refusa ce jour-là de prendre aucune nourriture avant le coucher du soleil, malgré toutes les instances qu'on lui en fit.

11. Flav., l. VII, ch. 1.

12. Flav., l. VII, ch. 1.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Le conflit qui s'élève entre David et Isboseth représente la lutte où s'affrontera un jour le christianisme naissant, en pleine croissance, avec le judaïsme et le paganisme sur leur déclin. Les multiples épouses du saint Roi sont la figure de diverses nations qui, successivement, s'uniront au Christ, et lui donneront des fils, qu'elles feront naître à la vie de la grâce par le baptême ; mais elles accouchent toujours à Hébron, c'est-à-dire dans l'Eglise Catholique. Hébron en effet, la ville sainte des Patriarches, où reposaient leurs corps, était l'image de ce que serait un jour pour nous Rome, avec le tombeau des Apôtres.

Abner représente les hommes sérieux, les hommes de bon conseil, dont le jugement a du poids. Ceux-là en principe défendent Isboseth, c'est-à-dire la forme traditionnelle du pouvoir. Mais ils ne sont pas exempts pour autant de la faiblesse humaine, et il leur arrive de courtiser quelque Respha. De là naissent pour eux des querelles, des dissensions, des ruptures, des ennuis de toutes sortes, si bien qu'un beau jour ils se déterminent à changer de conduite, et à se tourner entièrement vers le Christ. Celui-ci alors leur redemande Michol, c'est-à-dire : leur âme, âme qui lui appartient, qui est son épouse à lui d'abord et qu'ils ont livrée indûment à quelque serviteur du monde. Abner acquiesce et se donne entièrement au Christ. Le divin Maître le reçoit avec toute sa tendresse, et le fait asseoir à sa table, où il lui offre le pain de l'Eucharistie, mais aussi le réconfort des consolations spirituelles, celui des lectures vivifiantes, celui des grâces d'oraison, etc.

Joab représente les hommes qui introduisent dans l'Eglise un esprit d'ambition et de cupidité. Sous la pression de ces vices, ils peuvent aller jusqu'au meurtre, corporel ou spirituel, de ceux qu'ils considèrent comme des rivaux. Mais Notre-Seigneur les maudit : il les condamne à un flux hon-

teux c'est-à-dire à n'être que des bavards, des palabreurs, dont la parole n'a aucune efficacité ; à voir leur descendance perpétuellement rongée par la lèpre de l'erreur et du péché ; à tenir le fuseau, à se traîner dans des mœurs efféminées qui les tiennent perpétuellement esclaves de leurs passions et qui leur interdisent d'être de vrais militants ; à tomber sous le glaive des justes jugements de Dieu ; et à croupir dans une indigence perpétuelle, privés qu'ils seront toujours de la grâce qui les sauverait.

CHAPITRE IV

L'ASSASSINAT D'ISBOSETH
(II Rois, IV)

TANT de témoignages de la justice et de la piété de David, dit Josèphe, « lui gagnèrent l'affection de tout le peuple, principalement de ceux qui en avaient le plus pour Abner. Ils ne pouvaient se lasser de le louer pour avoir conservé si religieusement, après sa mort, la foi qu'il lui avait donnée durant sa vie, et de ce que, au lieu d'insulter la mémoire de celui qui avait été son ennemi, il lui avait fait rendre les mêmes honneurs que s'il eut été toujours son meilleur ami et son proche parent. Aussi, bien loin de diminuer la réputation de David, cet événement ne fit que l'accroître : en admirant cette extrême bonté, chacun espérait en bénéficier quand l'occasion s'en offrirait, et il ne resta pas le moindre soupçon qu'il eût eu quelque part à cet odieux assassinat¹. »

Dans l'intimité, il s'excusa auprès de ses familiers de ne pouvoir punir l'auteur du crime :

Notre nation tout entière, disait-il, a fait une perte immense en la personne d'Abner, car c'était un grand capitaine et un homme de très bon jugement, capable de nous donner les meilleurs conseils dans les affaires les plus importantes. Celui qui l'a assassiné mériterait un châtiment exemplaire. Mais ma royauté est trop faible encore, seule la tribu de Juda l'a recon nue : les fils de Sarvia — c'est-à-dire Joab et Abisaï — sont

1. Flav., l. VII, ch. 1.

plus puissants que moi. Je ne puis rien maintenant contre eux, mais je remets à la justice divine le soin de les punir : ils recevront un jour le châtement qu'exige leur crime.

De fait, quand, après avoir bien établi son pouvoir, David le transmit à son fils Salomon, il recommanda à celui-ci d'exercer une juste vengeance sur les auteurs de ce forfait².

Lorsque Isboseth fut informé, par la rumeur publique, du meurtre d'Abner, il comprit que sa cause était perdue ; son courage l'abandonna, et l'inquiétude se répandit chez tous ceux qui jusque là lui étaient restés fidèles. David apparaissait manifestement comme le maître de l'heure et le roi de demain. Ce courant d'opinion fit germer dans le cerveau de deux chefs de bande, deux espèces de condottieri, qui s'étaient mis au service d'Isboseth, le projet d'assassiner celui-ci. Ils pensaient se concilier par là les bonnes grâces de David. Ils s'appelaient, l'un Baana, l'autre Rechab, et appartenaient l'un comme l'autre à la tribu de Benjamin. C'étaient deux frères, fils d'un certain Remmon, originaire de Béroth, sur le territoire de cette tribu : Béroth était l'une des villes dont la population avait été épargnée par Josué, au moment de la conquête³, ainsi que Gabaon, Caphira, et Cariathiarim. Les deux hommes avaient donc encore probablement une forte dose de sang chananéen dans les veines.

D'après les traditions des Hébreux⁴, ils s'étaient proposé déjà antérieurement, lors du meurtre d'Abner, d'assassiner Isboseth, pour le remplacer par Miphiboseth, fils de Jonathas, qu'un accident avait rendu boiteux à l'âge de cinq ans : sa nourrice, en apprenant la mort de Saül et de Jonathas à Gelboé, s'était enfuie, l'emportant dans ses bras ; mais, dans son affolement, elle l'avait laissé tomber, et il avait eu les deux jambes brisées. C'était encore un enfant et nos conspirateurs, en le plaçant sur le trône, espéraient s'assurer des

2. Flav., I. VII, ch. 1.

3. Jos., IX, 3-18.

4. Cf. H. S., col. 1327 ; — Carth., p. 456 ; — Rup., col. 1124 ; — Gloss., col. 536, note 5.

postes de choix dans le gouvernement du pays. Mais leur projet fut trahi, peut-être par Miphiboseth lui-même, qui, loin de s'y prêter, rapporta à Isboseth ce qui se tramait contre lui. Les deux conjurés n'eurent que le temps de s'enfuir à Gethaïm, sur le territoire des Philistins, où ils demeurèrent quelque temps. Bientôt, voyant que les affaires d'Isboseth déclinaient de jour en jour, tandis que l'étoile de David ne cessait de monter, ils reprirent, sous une autre forme, leur criminel projet. Raisonnant comme l'Amalécite, qui, après la bataille de Gelboé, avait pensé se concilier la faveur de David en lui apportant les insignes royaux pris sur Saül⁵, ils se figurèrent qu'en le débarrassant de son rival, ils s'assureraient ses bonnes grâces, et se ménageraient une situation brillante dans le nouvel Etat. Ils décidèrent donc, pour la seconde fois, de tuer Isboseth.

A l'heure de la sieste, tandis que le pauvre roi fantoche dormait seul, étendu sur son lit, ils se présentèrent à la porte de la maison où il demeurait. Tout le monde était assoupi par la chaleur, et la servante chargée de garder la porte et qui, pour se tenir éveillée, s'occupait à vanner du blé, s'était endormie elle aussi. Les deux mécréants entrèrent donc sans difficulté, prirent au passage, sur les genoux de la portière, quelques épis de blé, afin de pouvoir dire qu'ils venaient offrir à leur prince les prémices de la moisson, et parvinrent ainsi, sans être arrêtés par personne, jusqu'à la chambre où reposait Isboseth. En hâte, ils lui plongèrent un poignard dans l'aine, puis lui coupèrent la tête, et s'enfuirent en emportant ce témoignage de leur crime. Après avoir marché toute la nuit, ils atteignirent Hébron, où ils se présentèrent à David, leur hideux trophée à la main : « Voici, lui dirent-ils, la tête de votre rival, le fils de Saül, qui cherchait à vous ôter la vie. Le Seigneur venge aujourd'hui monseigneur le roi de tout le mal que lui ont fait Saül et sa descendance. »

Mais au lieu des félicitations et de la récompense qu'ils

5. Cf. plus haut, p. 269.

escomptaient, ce fut une terrible apostrophe qui déferla sur eux : « Scélérats que vous êtes, s'écria David ⁶, je le jure par le Seigneur qui a délivré mon âme de toutes les tribulations que j'ai eu à endurer, vous allez recevoir sur l'heure le châtimement de votre crime. Si j'ai fait mettre à mort sans appel l'homme qui m'apportait le diadème de Saül, pour avoir osé tuer le roi, bien qu'il ne l'eût fait, à l'entendre, que pour obéir à celui-ci et l'empêcher de tomber vivant aux mains de ses ennemis, quelle attitude pensez-vous que je vais avoir vis-à-vis d'hommes impies, qui avez eu le cynisme de tuer sur son lit, dans sa maison, votre maître, un homme débonnaire, qui n'avait jamais fait le moindre mal à personne, et à qui vous étiez redevables au contraire de tant de bienfaits ? Pensez-vous que je ne vous demanderai pas compte de son sang, et que je ne vous exterminerai pas de dessus la terre ? »

Sans plus attendre il ordonna à ses serviteurs de mettre à mort les deux criminels. Puis il leur fit couper les mains et les pieds, et leurs corps ainsi mutilés furent suspendus près de la piscine d'Hébron, afin que ce terrible exemple servit de leçon à quiconque serait tenté d'imiter leur félonie.

Quant à la tête d'Isboseth, elle fut déposée dans le mausolée que David avait fait construire pour Abner.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Isboseth qui dort sur son lit, représente le paresseux ou le négligent, qui croupit dans ses habitudes de péché et d'immortification. Les brigands, qui profitent de l'assoupissement de la portière pour l'attaquer, sont la figure des démons qui, voyant que cette âme ne se garde pas, mais qu'elle laisse entrer chez elle toutes les pensées, les bonnes

6. Flav., l. VII, ch. II.

comme les mauvaises, l'assaillent de leurs tentations. Ils sont deux, à savoir celui de l'intempérance et celui de la luxure, car d'après le prophète Osée ⁷, ces deux vices vous enlèvent le sens, c'est-à-dire : le bon usage de la raison.

Ils prennent des épis de blé ; ils se munissent de bons prétextes pour arriver jusqu'à la chambre du roi, c'est-à-dire à la volonté. Ils le frappent dans l'aine : ils excitent ses mauvais désirs. Ils lui coupent la tête : ils lui enlèvent l'usage de la raison. Ils se présentent ensuite devant le vrai David, le Christ, et se font les accusateurs de cette âme.

Mais ils n'obtiennent de lui qu'un châtimement nouveau parce que, même quand il exécute la justice de Dieu, le démon n'en reçoit aucune récompense, son intention étant toujours mauvaise. Et c'est l'intention qui fait la valeur de nos actions.

**

Rhaban Maur voit dans Abner, qui veut amener le peuple juif à David, une figure des prédicateurs, qui veulent convertir le genre humain à Jésus-Christ. Mais qu'ils se tiennent sur leurs gardes, car Joab, c'est-à-dire le démon, craignant de perdre son empire, cherchera à les frapper dans l'aine, c'est-à-dire à les entraîner dans le péché de la chair.

David se déclare innocent de ce crime : parce que la mort spirituelle des pécheurs n'est pas imputable à Dieu, qui veut le salut de tous les hommes. C'est par la jalousie du démon, dit l'Écriture, que la mort est entrée dans le monde, non par la volonté de Dieu ⁸.

Joab, qui assassine Abner, représente aussi le peuple juif qui met à mort les prophètes, et s'oppose de toute sa force à la diffusion de la vérité ⁹.

7. iv, 11. Fornicatio et ebrietas auferunt cor.

8. Sap., II, 24.

9. Rhab., col. 78.

CHAPITRE V

DAVID ROI D'ISRAËL
(II Rois, v)

APRÈS le double assassinat d'Abner et d'Isboseth, les douze tribus se rallièrent à David. Leurs chefs et les principaux officiers de l'armée, ainsi que les anciens d'Israël, vinrent le trouver à Hébron, et lui firent leur soumission. « Voici, dirent-ils, que nous sommes, nous aussi, *ton os et ta chair*, tout comme ceux de Juda ; nous sommes tes frères par le sang, nous descendons comme toi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'est toi que nous voulons pour roi : plusieurs fois déjà, sous le règne de Saül, tu nous a menés au combat et tu nous en as toujours ramenés sains et saufs. De plus, nous savons que le Seigneur t'a choisi, et que c'est toi qui dois être le chef d'Israël. »

David leur exprima la très vive satisfaction que lui causait cette démarche, et les assura qu'ils n'auraient jamais à s'en repentir. Il leur offrit un grand banquet, conclut avec eux un traité d'alliance, et fut sacré roi d'Israël, selon ce que Samuel avait prophétisé¹. Il avait alors trente-sept ans. Il les congédia ensuite, en demandant que chaque tribu lui envoyât tous ceux de ses hommes qui étaient en état de faire la guerre. Cet appel fut entendu, et le total des contingents que lui fournirent les différentes tribus s'éleva à trois cent trente mille hommes environ, qui se présentèrent sans

1. I Rois, xvi, 13.

tarder, apportant avec eux quantité de munitions de guerre et de bouche².

Lorsqu'il eut réuni et organisé cette armée, David marcha sur Jérusalem. Il savait que c'était elle, la Ville Sainte, où Dieu voulait qu'on lui bâtît un Temple digne de sa Majesté souveraine, et qu'on lui rendît un culte solennel au nom de toute la terre. Or elle était encore, dans sa plus grande partie, au pouvoir des Jébuséens, lesquels appartenaient à la race de Chanaan. Lors de la conquête de la Palestine, après Josué, les Hébreux n'avaient pu réussir à les déloger de la citadelle, ni de la ville haute, et avaient dû se contenter d'occuper les quartiers du bas. Depuis lors, les Jébuséens n'avaient cessé de croître en nombre, et de consolider leur position. Protégés par des ravins que l'on regardait comme infranchissables, et par des remparts que renforçaient des tours impressionnantes, ils se croyaient à l'abri de toute agression. Lorsqu'ils virent approcher l'armée de David, ils affichèrent à son endroit le plus profond mépris. Ils se contentèrent de fermer les portes de la ville. Par dérision, ils ne placèrent sur les remparts que des aveugles, des boiteux et d'autres estropiés, comme si c'était là une garnison suffisante pour arrêter les assaillants³.

Le prophète Ezéchiel nous fera entendre plus tard que c'est la même raison qui porta les habitants de Tyr, confiants dans leur situation insulaire, à ne mettre dans leurs tours que des pygmées, c'est-à-dire : des nains. Et ceux-ci, par surcroît de moquerie, laissaient leurs boucliers accrochés aux murs⁴.

David, dit Josèphe, irrité de cette insolence, résolut d'attaquer (les Jébuséens) avec une extrême vigueur, afin d'imprimer, par la prise de cette place, la terreur dans toutes les autres villes

2. Flav., l. VII, ch. II.

3. Cf. H. S., col. 1328 ; — Lyre, col. 539 ; — Carth., p. 458 ; — Flav., l. VII, ch. II.

4. xxvii, 11.

qui voudraient lui résister. Il commença par occuper toute la ville basse, mais la grosse difficulté était de prendre la citadelle, campée sur la montagne de Sion. Pour animer les siens, il promit récompenses et distinctions à ceux qui se signaleraient par leur courage. Quant au chef qui monterait le premier sur la brèche, et toucherait de sa lance, avant quiconque, certaines gouttières fixées sur le sommet de l'édifice, et destinées à assurer l'évacuation des eaux de pluie⁵, il recevrait le grade de généralissime.

Les Hébreux, galvanisés par ces paroles, se précipitèrent vers les murailles avec des échelles. Mais le plus prompt de tous fut Joab, le général en chef : il s'élança avec une telle fougue qu'il atteignit le premier le point indiqué. Certains auteurs supposent qu'il se servit pour monter, non d'une échelle, mais d'un passage souterrain en forme de puits, qui reliait la citadelle à la source de Gihon et permettait de se ravitailler en eau⁶.

Quoi qu'il en soit, dès que Joab eut réalisé son exploit, il appela David à grands cris, lui réclamant l'exécution de sa promesse. Le roi le nomma séance tenante, non pas chef de l'armée, puisqu'il l'était déjà, mais gouverneur de la capitale.

Tous les Jébuséens furent passés au fil de l'épée ou mis en fuite. Un seul fit exception, que David traita avec beaucoup d'égards, parce que c'était un homme de bien, qui s'était toujours montré l'ami fidèle des Juifs : il s'appelait Ornan, et c'est à lui qu'appartenait le terrain sur lequel plus tard fut bâti le Temple⁷.

5. C'est ainsi que saint Jérôme interprète ce passage très obscur : *Et qui toucherait les tuyaux des terrasses* (II Rois, v, 8) ; — cf. Gloss., col. 541.

6. Cf. Carth., p. 460. Cette hypothèse est très vraisemblable, on peut en trouver confirmation dans des performances récentes : « Au cours de la mission Parker... un des jeunes officiers, muni de trois morceaux de bois découpés à sa demande, réussit en moins d'une demi-heure, avec l'aide d'un ouvrier, à se hisser au sommet du puits et à atteindre l'emplacement de la citadelle. » Cf. Lusseau et Collomb, t. II, p. 845.

7. Corn., p. 450.

Une fois cette conquête accomplie, David s'installa dans la ville, et l'institua capitale de son royaume. Il en fit réparer les brèches, relia la partie basse à la citadelle, en comblant — croit-on — un creux profond qui les séparait et qu'on appelait Mello⁸. Puis il chargea Joab d'enfermer le tout dans une seule enceinte fortifiée, et ne cessa plus dès lors d'embellir la ville qu'il rendit ainsi très célèbre⁹.

La réputation de David ne cessait de croître. Sa droiture, sa noblesse d'âme, sa haute piété, attiraient vers lui tous les cœurs. Son voisin, le roi de Tyr, Hiram, désireux de s'assurer l'amitié et l'alliance d'un prince si manifestement appelé à de hautes destinées, lui envoya dans ce dessein une ambassade qui devait s'enquérir de ce qui pourrait lui être agréable. David lui fit savoir que son désir était d'embellir la ville de Jérusalem, et en particulier de construire pour lui-même un palais royal digne de ce nom. Les Tyriens avaient en effet la réputation d'être des architectes remarquables ; nous verrons plus tard Salomon recourir lui aussi à leurs services. Hiram se hâta d'envoyer du bois de cèdre en quantité, avec des charpentiers et des maçons très habiles, qui bâtirent l'édifice demandé.

David reçut alors de Dieu l'assurance que c'était bien lui qui était destiné à régner sur Israël, comme l'avait prophétisé Samuel, et que sa descendance serait bénie entre toutes. C'est pourquoi, soucieux d'accroître celle-ci pour donner au peuple saint une assiette plus solide, il utilisa le privilège de polygamie concédé aux Patriarches dans ce dessein, et prit de nouvelles épouses. Si certaines d'entre elles sont appelées *concubines*, ce mot ne doit pas être entendu dans le sens péjoratif que nous lui donnons aujourd'hui : les femmes ainsi nommées étaient des épouses légitimes, mais d'un rang social inférieur, comme jadis Cethura dans l'histoire d'Abraham, Bala et Zelpha dans celle de

8. Corn., p. 451.

9. Flav., l. VIII, ch. III.

Jacob ¹⁰. Elles recevaient une bénédiction nuptiale, au même titre que les autres, mais sans solennité ni contrat ¹¹.

Jamais, remarque le célèbre moraliste Lemkuhl, la Sainte Ecriture n'a condamné les Patriarches, ni David, pour avoir pris plusieurs épouses. Il serait téméraire de dire qu'en cela ils ont péché, même matériellement (car ils agissaient ainsi *non lasciviandi, sed gignendi causa*, dit saint Augustin ¹²). Il faut donc admettre qu'ils ne l'ont fait qu'avec dispense et permission divine. Mais Jésus a rétabli la loi du mariage dans sa pureté originelle et cette dispense ne saurait plus être invoquée aujourd'hui. Bellarmin pense qu'elle fut concédée à Noé et à ses descendants pour repeupler la terre après le déluge — et que même les païens purent en profiter dans une certaine mesure ¹³.

**

Lorsque les Philistins apprirent que David avait réuni sous son sceptre toute la nation des Hébreux, ils en conçurent une grande inquiétude, car ils connaissaient sa bravoure, son audace, son génie guerrier. Ils comprirent qu'ils avaient tout à craindre s'ils le laissaient accroître ainsi sa puissance. Il fallait attaquer les premiers, afin d'étouffer dans son germe cette menace qui montait à l'horizon. Ils mobilisèrent donc toutes leurs forces et firent même appel, d'après Josèphe, aux Syriens et aux Phéniciens, constituant ainsi une armée redoutable qui vint camper au voisinage immédiat de Jérusalem, dans la vallée de Raphaïm, c'est-à-dire : *des géants* ¹⁴. David, en l'apprenant, se prépara au combat. Néanmoins, selon son habitude, il commença par consulter le Seigneur sur ce qu'il devait faire et pria le grand-prêtre de revêtir l'éphod dans ce dessein ¹⁵ : « Seigneur, demanda-t-il, dois-je marcher contre les Philistins ? Les livrerez-vous entre mes mains ? — Va, répondit le

10. Gen., xxv, 7 ; — xxxv, 22.

11. D'après Calm., p. 451.

12. *Contra Faustum*, xxii, 47.

13. Lemkuhl, *Theologia moralis*, t. II, n° 698.

14. Des Titans, disent les Septante.

15. Flav., l. VII, ch. iv.

Seigneur, je les livrerai sûrement entre tes mains. » Fort de cette promesse, David se mit en mouvement aussitôt, surprit l'ennemi par la soudaineté de son attaque, et le mit en pleine déroute. Il fit jeter au feu les idoles tutélaires abandonnées par lui sur le terrain, disant : « Dieu a dispersé mes ennemis devant moi, comme les eaux qui se répandent quand on brise le vase ¹⁶. » C'est pourquoi ce lieu fut appelé Baalpharasim, c'est-à-dire : champ de la division.

Mais les Philistins n'acceptèrent pas leur défaite. Ils réunirent une nouvelle armée, plus forte que la première, et vinrent à nouveau s'établir dans la plaine de Raphaïm. David, à nouveau, consulta le Seigneur : « Dois-je marcher contre les Philistins, et les livrerez-vous entre mes mains ? — Ne les attaque pas de front, lui fut-il répondu, mais prend-les à revers, en faisant le tour des poiriers sous lesquels ils se dissimulent. Lorsque tu entendras au-dessus des arbres comme le bruit de quelqu'un qui marche, alors engage le combat sans hésiter : c'est le signe que l'Ange du Seigneur passera devant ta face, pour anéantir l'armée des Philistins. » David obéit ponctuellement, et, quand Dieu lui rendit sensible sa présence près de lui, il marcha à l'ennemi avec la certitude absolue de remporter la victoire. Dès le premier choc, en effet, les Philistins lâchèrent pied ; les Israélites en tuèrent sans peine un grand nombre et poursuivirent les fuyards jusqu'à Gezer (aujourd'hui : Tell Djézer) qui se dressait alors sur la frontière des deux royaumes ; puis ils revinrent piller leur camp et mirent en pièces les nombreuses statues de Dagon, qu'ils y trouvèrent.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

David, élu d'abord roi à Hébron, sur la seule tribu de Juda, puis étendant sa domination sur tout Israël, est la

16. Poly., col. 326 (Chald.).

figure du Christ reconnu comme le Messie durant sa vie terrestre par l'élite du peuple juif, par les disciples qui eurent le courage de le confesser et de dire avec saint Pierre : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Mais ensuite, il devint roi du monde, après la Pentecôte.

Tous ceux qui viennent à lui, lui disent : « Nous sommes vos os et votre chair », affirmant par là leur foi en l'Incarnation et leur désir de s'insérer dans le Corps mystique du Christ. « Auparavant déjà, lorsque Saül régnait sur nous, c'était vous qui nous meniez au combat et nous en rameniez » ; quand le peuple juif était gouverné par les Princes des prêtres, c'était vous déjà qui étiez son véritable chef. « C'est à vous que le Seigneur a dit : " Tu gouverneras mon peuple. " C'est vous que les Prophètes ont annoncé comme le Roi d'Israël. C'est de vous que parlait Ezéchiel, au nom du Seigneur, quand il disait : " Je sauverai mon peuple et je susciterai sur lui un pasteur qui le fera paître, David mon serviteur ". »

Mais la Cité de Dieu est encore occupée par les Jébuséens, c'est-à-dire par les Juifs — qui mettent sur les remparts pour la garder — et ici il faut suivre à la lettre le texte de la Vulgate — « des aveugles et des boiteux qui haïssaient l'âme de David », c'est-à-dire : les Scribes et les Pharisiens qui ont haï le Christ jusqu'à la mort. Lui-même a flétri leur cécité spirituelle, quand il a dit : « Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles » ; et il les a implicitement traités de *boiteux*, quand il leur a reproché de préférer leurs traditions toutes humaines, à la loi de Dieu. C'est eux déjà que visait le Psalmiste quand il disait : « Ils ont boité par leurs voies » ; c'est-à-dire par le fait des voies mauvaises qu'ils ont suivies.

Parce qu'ils possédaient l'Ancien Testament, explique saint Augustin, ils ont méprisé le nouveau, et ils sont devenus boi-

17. xxxiv, 22, 23.

18. Mt., xv, 14.

19. xvii, 46.

teux. Même dans l'ancienne Loi, ils suivaient plutôt leurs traditions que celles de Dieu. Ils faisaient un crime de ne point se laver les mains¹⁹ ; telle était en effet la voie qu'ils s'étaient eux-mêmes tracée, qu'une longue habitude avait battue, loin des préceptes du Seigneur²¹.

Mais les soldats du Christ, les Apôtres, avec saint Pierre à leur tête, — figuré ici par Joab —, se sont emparés d'abord des gouttières, par lesquelles les Juifs laissaient perdre toute l'eau vive, toute la fraîcheur, la saveur de l'Écriture, et le Christ peut ainsi s'établir dans la citadelle, sur la montagne de Sion, c'est-à-dire : dans l'Église, d'où il gouverne toute la terre.

De même, au sens moral, on peut dire que ce sont les aveugles et les boiteux qui empêchent le Christ de s'établir dans les âmes : les aveugles, c'est-à-dire l'aveuglement de l'esprit ; et les boiteux, entendez : la discordance qui règne entre les principes que l'on professe et la conduite que l'on a. Si nous souffrons de cette cécité ou de cette boiterie, demandons-lui d'abord de nous en guérir, et alors il nous fera entrer dans sa maison²².



L'agression des Philistins contre David représente l'offensive que ne manque pas de mener le démon contre toute âme qui s'établit dans le service de Dieu. D'après saint Grégoire le Grand, cette attaque comporte trois phases : la suggestion, la délectation sensible, le consentement. Le premier assaut des Philistins représente la première de ces phases, la suggestion : c'est ainsi que le serpent *suggéra* à Eve de manger le fruit défendu. A cette insinuation, il importe d'opposer une résistance immédiate et énergique — ce qu'Eve négligea de faire, ce que l'âme courageuse

20. Mt., xv, 2.

21. *Enarrat. in Ps. XVII.*

22. Luc., xiv, 21.

exécutera par de ferventes oraisons jaculatoires qui obligeront l'ennemi à lâcher prise. Bientôt cependant il reviendra à la charge, en se dissimulant cette fois *sous un bois de poiriers*, c'est-à-dire sous la délectation sensible, figurée par la douceur savoureuse du fruit que portent ces arbres. Mais cette forme nouvelle de la tentation, il faut se garder de la considérer en face, sous peine de se laisser fasciner par le plaisir sensuel qu'elle promet. Il convient de la prendre *par derrière*, c'est-à-dire : de songer aux maux qu'elle traîne *derrière* elle : la tristesse, le remords, le dégoût d'avoir péché, la recrudescence de force donnée à l'inclination mauvaise. C'est la même pensée qu'exprime l'auteur des *Proverbes*, quand il dit : *Ne regarde pas le vin quand il brille, et que sa couleur étincelle dans le verre : il pénètre en te flattant, mais ensuite, il te mordra comme un serpent, et il répandra (en toi) ses venins comme le basilic*²³.

Et lorsque tu entendras venir celui qui marche au-dessus des poiriers, c'est-à-dire Celui qui, par sa nature divine, a toujours tenu sous ses pieds la concupiscence de la chair et toutes les jouissances sensibles ; lorsque tu sentiras dans le fond de ta conscience qu'il vient à ton secours, marche hardiment contre la tentation, et tu auras la victoire²⁴.

Saint Bernard a raconté, avec l'autorité d'un homme qui en a l'expérience, comment se réalise cette irruption de Dieu dans l'âme des grands mystiques²⁵. Pour ceux qui ne sont point initiés aux mystères de la vie contemplative, on peut décrire ainsi cet état :

(En certaines circonstances très précises), je me suis senti envahi par une présence que je ne puis appeler que personnelle. Nous sommes toujours envahis par la présence de Dieu : mais (à certains moments) il me semble qu'il Lui plaisait de se rendre plus sensible à mes sens intérieurs... (j'avais l'impression) qu'Il me parlait, de cette voix articulée, qui ne fait aucun bruit, même

23. xxiii, 31.

24. (Commentaire tiré d'Ephr. p. 402 ; et de God. col. 936.)

25. Cf. Sermon LXXIV sur le Cantique, 5.

intérieur, mais que l'on entend distinctement, que l'on entend en réalité, ou que l'on a l'impression d'entendre comme un appel lointain, ou comme une réponse toute proche²⁶.

Et le Père Joseph de la Tremblaye s'exprime ainsi :

C'est une semonce animée, c'est un certain bruit, un petit son... (qui) nous porte à être plus fidèles à Dieu, à quitter telle ou telle imperfection, à étendre et à déployer (nos) ailes, la foi et l'amour, pour (nous) envoler vers Dieu... (On entend) comme une voix... on ne sait discerner ce que c'est. Ce n'est pas un commandement exprès, car (dans cet état), Dieu ne dit pas toujours par un commandement absolu : faites ceci, faites cela... Mais vous sentez en votre intérieur une attraction qui émeut votre volonté et vous attire intimement à Dieu. Quelquefois, ce vent est mêlé de menaces. Si vous ne vous amendez pas, Dieu vous délaissera, il retirera ses grâces²⁷...

Ce qu'il faut retenir de là, c'est la nécessité impérieuse, pour résister à la délectation sensible, de recourir à l'oraison, de prendre contact intérieurement avec Dieu : *car si ce n'est pas le Seigneur qui garde la cité, c'est en vain que veille celui qui la garde*²⁸.

26. Mgr Calvet, *La Lumière de Complies*, Aubier, 1960, p. 61.

27. *Ezhortation au jour de l'Ascension*, 1636.

28. Ps. CXXVI, 1.

CHAPITRE VI

TRANSFERT DE L'ARCHE
DANS LA MAISON D'OBEDEDOM

(II Rois, vi)

LORSQUE David eut restauré l'unité politique de la nation, et consolidé cette unité en prenant possession de la ville qui devait en être la capitale, son premier soin fut de faire de celle-ci le centre du culte divin. Il résolut donc d'y transporter l'arche d'alliance, qui était comme le signe sensible de la présence de Dieu au milieu de son peuple et qui, depuis quatre-vingts ans environ, était demeurée sur la colline de Gabaon, près de Cariathiarim, dans la maison d'Abinadab, où elle avait été déposée à la suite de son renvoi par les Philistins¹.

Dans ce dessein, il fit dresser, pour l'abriter, près de son palais, une tente semblable au Tabernacle que Moïse avait fait construire dans le désert. Puis, pour donner à la cérémonie du transfert le plus d'éclat possible, il convoqua à Jérusalem tous les dignitaires de la tribu de Juda, et se rendit avec eux sur la colline de Gabaon. Là, les prêtres prirent l'Arche², la placèrent sur un chariot neuf, attelé d'une paire de bœufs dont la conduite fut confiée aux deux fils d'Abinadab, qui se nommaient Ahio et Oza. Le premier

1. I Rois, vii. — Cf. *supra*, p.

2. Mais l'arche seulement : l'autel des holocaustes et le reste du mobilier, sauf quelques courtines, qui servirent à l'ornementation de la nouvelle tente, demeurèrent à Gabaon, où continuèrent à s'offrir les sacrifices quotidiens. Cf. I Rois, vii ; — H. S., col. 1330 ; I Paralip., xxi, 29.

marchait devant, le second, derrière le char. David et la foule des Israélites précédaient l'arche sainte, en chantant des cantiques et en s'accompagnant de tous les instruments connus : harpes, lyres, tambourins, sistres et cymbales.

Mais au moment où le cortège arrivait en un point qui ne peut être identifié aujourd'hui, et que l'Écriture nomme : *l'aire de Nachor*, les bœufs firent brusquement un écart ; le chariot vacilla, et pencha assez pour que l'arche parût en danger de tomber. Ce que voyant, Oza appliqua la main sur elle pour la retenir et l'empêcher de choir. Mais par ce geste inconsidéré il violait un précepte formel de la loi de Moïse : les objets sacrés ne pouvaient être touchés que par les prêtres, membres de la famille d'Aaron, et cela sous peine de mort³. Aussi le châtement ne se fit-il pas attendre, l'imprudent s'écroula à l'instant, foudroyé : *Et ce lieu, dit l'Écriture, fut appelé : punition d'Oza, nom qu'il garde encore aujourd'hui.*

Les commentateurs ont longuement épilogué sur la rigueur de cette sanction : car il semble à première vue qu'Oza ait obéi là à un mouvement de piété et de respect pour cet objet trois fois saint.

Mais il avait commis une première faute en plaçant l'arche sur un chariot, au lieu de la faire porter sur les épaules des prêtres, comme le prescrivait la Loi, sous peine de mort, et comme son père, le prêtre Abinadab, le lui avait enjoint⁴.

Il connaissait certainement cette ordonnance : mais il s'était laissé abuser par le fait que, lorsque les Philistins avaient renvoyé l'arche aux Hébreux, ils l'avaient fait porter ainsi par un chariot, et il ne leur était rien arrivé. Oza, obéissant à la loi du moindre effort, crut pouvoir les imiter. Il oubliait seulement que les Philistins n'étaient pas soumis aux prescriptions mosaïques, puisqu'ils étaient païens.

Sans doute, la faute était-elle imputable à tous ceux qui

3. Num., iv, 15 ; xviii, 3.

4. Gloss., t. II, col. 1080, d'après Hier. ; — Carth., p. 467.

prenaient part à cette procession, et en premier lieu, à David lui-même, qui la présidait. Mais on peut penser, avec saint Ephrem, qu'Oza en fut tenu pour responsable parce que c'est lui qui avait été chargé d'organiser les détails de la cérémonie. Dieu voulut montrer une fois de plus, par ce terrible exemple, avec quel soin il veut que soient observées toutes les prescriptions liturgiques. Oza commit en outre, comme nous l'avons dit, une irrévérence personnelle, en touchant de sa main un objet sacré, alors que c'était là un privilège réservé aux prêtres. On peut penser aussi que l'Arche ne fut pas réellement en grand danger de tomber, et qu'il agit plus par vanité et présomption que par un vrai zèle pour les choses saintes⁵.

Enfin, les commentateurs, juifs ou chrétiens, le soupçonnent d'avoir pris part à cette cérémonie sans être en état de pureté légale — soit qu'il se fût approché de son épouse la nuit précédente, soit qu'il eût commis quelque péché secret⁶.

David fut épouvanté par ce tragique incident : il craignit d'encourir un châtement pire encore s'il faisait entrer l'arche dans la ville, puisque Oza avait été si sévèrement frappé pour avoir eu seulement la prétention d'y toucher. Il la fit donc conduire chez un Lévite, nommé Obédédom, qui habitait dans les faubourgs, hors des murs d'enceinte, et qu'il connaissait pour un homme de bien. C'était l'un des six cents qui l'avaient suivi lors de son exil forcé à Geth, et cela lui avait valu le surnom de Géthéen⁷. Il était pauvre : mais la présence de l'arche dans sa maison lui attira tant de bénédictions et de présents qu'en peu de temps il devint riche, au point d'exciter la jalousie de ses voisins. Cette prospérité inattendue rassura David comme un signe de l'approbation divine et, au bout de trois mois, il n'hésita plus à faire entrer l'arche dans Jérusalem. Cette fois, cependant, pour éviter un châtement semblable à celui d'Oza, il

5. D'après Ephr., p. 402.

6. Cf. Corn., p. 454.

7. I Reg., xxvii, 2.

eut soin de désigner lui-même des prêtres pour porter le précieux coffre d'acajou sur leurs épaules.

En outre, il prescrivit à ceux-ci de se purifier par des ablutions rituelles, et de changer de vêtements, afin d'être dans un état de pureté légale.

Sept chœurs, bien fournis, furent organisés, accompagnés chacun d'instruments variés : guitares, lyres, trompes, trompettes, harpes, afin de faire retentir au loin le bruit de leur joie. Le Livre des *Paralipomènes*⁸ nous donne quelques détails complémentaires sur l'organisation du cortège. La direction générale en avait été confiée à Chonénias, prince des Lévites, et c'est lui qui entonnait les airs que l'on devait chanter : *Les chantres Héman, Asaph et Ethan jouaient des cymbales d'airain ; Zacharie, Oziel, Sémiramoth, Jahiel, Ani, Eliab, Maasias et Banaïas chantaient, avec des guitares, des airs sacrés ; Mathathias, Eliphalus, Macénias, Obédédom, Jéhiel et Ozaziu chantaient des hymnes de victoire, en s'accompagnant de harpes à huit cordes, ... les prêtres Sébéniás, Josaphat, Nathanaël, Amazai, Zacharie, Banaïas et Eliézer sonnaient de la trompette.*

Sur tout le parcours, on offrait continuellement à Dieu des sacrifices ; on immolait des bœufs, des brebis, des béliers pour conjurer un châtement semblable à celui d'Oza.

David cependant exultait. La joie qui inondait son cœur était telle qu'il ne pouvait la contenir : il était obligé de la manifester extérieurement par les mouvements de son corps. *Il sautait de toutes ses forces*, dit l'Écriture, il dansait, bondissait et cabriolait comme un enfant. Il avait — au moins c'est l'opinion commune — déposé ses insignes royaux pour se revêtir, comme les Lévites, d'une simple tunique et d'un éphod de lin. Certaines versions ajoutent qu'il avait sur les bras un petit orgue portatif, c'est-à-dire sans doute quelque chose comme un accordéon, ou une cornemuse⁹. Et toute

8. I, xv.

9. Cependant la Vulgate n'y fait aucune allusion, ni Chald., ni Syr., ni Arab., ni Hebr. Il est possible que cette leçon vienne d'une

la foule suivait, manifestant la joie la plus vive en chantant des cantiques, en sonnait de la trompe, de la trompette et de tous les instruments de musique alors en usage.

Pendant Michol de sa fenêtre regardait passer le cortège. Quand elle vit le roi son mari habillé comme un simple lévite, clamant à gorge déployée, et se livrant aux démonstrations quelque peu excentriques que lui suggérait l'enthousiasme de sa foi, elle en fut vivement choquée. Peut-être avait-elle hérité un peu de l'orgueil de son père. Elle crut que David céda à un entraînement naturel, et manifestait un regrettable manque de contrôle sur lui-même. Elle ne comprit pas qu'il agissait au contraire sous l'empire d'une ferveur surnaturelle semblable à celle qui devait transporter les Apôtres au jour de la Pentecôte et qui les fit passer pour ivres ; elle ne vit pas que, mettant tout respect humain sous ses pieds, il voulait montrer que sa dignité royale n'était rien en face de celle de Dieu, qu'il ne se considérait devant Lui que comme un histrion. *Et elle le méprisa dans son cœur.*

C'est donc dans cette ambiance d'enthousiasme que l'arche fut conduite jusqu'à la tente préparée pour elle, et qu'elle y fut solennellement déposée. On offrit alors des holocaustes, des sacrifices d'actions de grâces, et l'on immola tant d'animaux qu'il y eut de quoi rassasier le peuple entier. Tous, hommes, femmes, enfants, reçurent chacun un morceau de bœuf rôti, un beignet frit dans l'huile et une tourte de pain.

Lorsque, la cérémonie terminée, David rentra en son palais, Michol vint au-devant de lui ; et, après lui avoir souhaité toutes sortes de bonheur¹⁰, elle lui déclara sans ménagement combien son attitude l'avait scandalisée :

« En vérité, dit-elle, le roi d'Israël s'est couvert de gloire aujourd'hui, en se déshabillant devant les servantes et les

mauvaise traduction des Septante, selon lesquels il jouait devant le Seigneur d'instruments « modulés » (harmonieux).

10. Flav., l. VII, ch. iv.

femmes de la plus humble condition, en s'exhibant tout nu, et en se livrant publiquement à toutes sortes d'excentricités, comme ferait un saltimbanque ! Il a certainement donné à son peuple une haute idée de la majesté royale ! »

Il y avait quelque exagération dans ces reproches : David ne s'était pas exhibé tout nu, puisqu'il portait une tunique de lévite qui descendait jusqu'aux talons. Mais ces outrances sont coutumières chez les personnes de mauvaise humeur.

David répondit sans se fâcher à son irascible épouse : « Sache que, devant le Seigneur qui m'a choisi, de préférence à ton père et à toute sa maison, et qui m'a ordonné d'être le chef de son peuple, en Israël, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, je danserai, je ferai le bouffon, je m'abaisserai plus encore que je ne l'ai fait, par des démonstrations extérieures, tout en restant petit à mes yeux — c'est-à-dire : en gardant intérieurement de très humbles sentiments de moi-même. Et cela me vaudra plus de gloire aux yeux des femmes dont tu parles, que si je paraissais devant elles vêtu d'or et de pourpre¹¹. »

En punition de son orgueil, Michol fut frappée par Dieu de stérilité jusqu'à sa mort. Ce qui, on le sait, était pour une femme juive le châtement le plus humiliant qui se puisse concevoir.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

La tragique aventure d'Oza met en lumière la grave irrévérence que commettent ceux qui osent toucher et manipuler les vases sacrés, sans y être autorisés par les Lois de l'Eglise.

Saint Grégoire le Grand y voit en outre un sévère aver-

11. Cf. *Les XII degrés d'humilité*, p. 37.

tissement à l'adresse de ceux qui, « avec une audace insupportable », se permettent de porter à la légère « la main de leur répréhension » sur tels actes de leurs supérieurs ou de personnes solides en vertu ; parce qu'ils n'en comprennent pas la raison, et les prennent pour des erreurs ou des faiblesses. C'est là une marque d'arrogance qui peut être mortelle pour leur âme.

« ... Ce n'est pas que, quand les faibles et les imparfaits trouvent à redire aux actions des justes, ils doivent toujours taire ce qui les choque ; mais ils doivent le faire avec retenue et humilité ; car ce n'est qu'en marchant par ce chemin qu'une intention bonne conserve son innocence et sa simplicité¹². »



Cherchons maintenant à pénétrer le sens allégorique de cet épisode. Aux yeux des maîtres de l'exégèse mystique, David qui convoque, non pas le peuple hébreu tout entier, mais seulement Juda, la tribu de prédilection, pour conduire l'arche de Gabaon à Jérusalem, est la figure du Christ, qui se propose de transférer à l'Eglise les privilèges de l'alliance que Dieu a conclue jadis avec les Patriarches, et consacrée solennellement au Sinaï. Lui non plus, n'appelle pas tout le peuple, il se contente de l'élite, constituée par les Apôtres, les disciples et les saintes femmes. L'alliance conclue jadis entre Dieu et Israël ne s'est conservée pure que dans la descendance spirituelle d'Abraham, c'est-à-dire chez ceux qui ont conservé la foi et l'esprit de ce saint patriarche. C'est lui que représente ici Abinadab. Les bœufs qui traînent l'arche sont la figure des Apôtres. Mais pourquoi font-ils un écart en arrivant à l'aire de Nachor ? — Parce que Nachor, qui est un païen, représente la Gentilité. Or les Apôtres, en abordant celle-ci, se sont écartés de leurs observances : ils ne sanctifient plus le sabbat, n'immolent plus de

12. Grég. le Grand, Mor., 1. V, 24, in Job, III, 26 ; — Pat. lat., t. LXXV, col. 691.

victimes au Temple, ne pratiquent plus la circoncision. Oza, qui personnifie les Juifs attachés à la lettre de la loi, voyant cela, s'inquiète et craint de voir l'alliance se briser, s'il laisse les choses aller ainsi. Il cherche donc à empêcher ces déviations : *Si vous ne vous faites pas circoncire, selon la loi de Moïse, dit-il, vous ne pouvez pas être sauvés*¹³. Mais aussitôt, il est frappé de mort : comme le lui signifie saint Paul quand il déclare : *si vous vous faites circoncire, le Christ ne vous servira de rien*¹⁴, et vous en mourrez spirituellement ; car « vouloir conserver les observances (de la loi de Moïse) après la promulgation de l'Evangile, est un acte d'idolâtrie et donc un péché mortel, même pour les Juifs »¹⁵.



Michol, qui se scandalise de voir David danser devant l'arche, est la figure de la synagogue qui méprisa le Christ quand elle le vit flagellé, giflé, humilié à outrance, suspendu à un gibet d'infamie. En vérité, lui disait-elle, *il prétend sauver les autres, et il ne peut pas se sauver lui-même*¹⁶ ! Et elle personnifie aussi tous ceux qui méprisent les chrétiens, à cause des actes d'humilité et de révérence qu'ils leur voient faire : s'agenouiller, se confesser, prendre de l'eau bénite, suivre une procession avec un cierge, etc.

Le Bienheureux Thomas Moore, chancelier d'Angleterre, aimait à chanter au chœur avec un surplus, à servir la Messe, à sonner les cloches, à remplir les fonctions de sacristain. Comme le duc de Norfolk lui reprochait un jour ce comportement, l'assurant qu'une telle conduite déplairait certainement au roi, s'il l'apprenait, Thomas répondit : « Il ne peut déplaire à Monseigneur le roi que je m'emploie au service du Seigneur des rois. »

13. Act., xv, 1.

14. Galat., v, 2.

15. Saint Thomas, *Comment. sur l'Ep. aux Galates*, v, lec. 1.

16. D'après Ephr., p. 403.



« *Je danserai pour qu'on se moque de moi.* » Heureuse facétie, dit saint Bernard, dont Michol s'indigne, mais dont Dieu fait ses délices ! Heureuse facétie, où les hommes voient un ridicule, et les Anges un spectacle magnifique ! Heureuse facétie, certes, par laquelle nous devenons un sujet de honte pour les riches, et de mépris pour les orgueilleux ! Car, en vérité, que faisons-nous, sinon une facétie, aux yeux des gens du monde, quand nous fuyons tout ce qu'ils recherchent, quand nous recherchons au contraire tout ce qu'ils fuient, à la manière des acrobates qui se tiennent et marchent sur leurs mains, contrairement à l'usage ordinaire, ayant ainsi la tête en bas et les pieds en haut, et attirant tous les regards ? Cette danse n'est pas un jeu d'enfants ; ce n'est pas non plus un jeu de théâtre qui, par des gestes sensuels et honteux, excite la passion, et évoque des actions infâmes. C'est un jeu aimable, honnête, sérieux, qui mérite d'être regardé et qui peut charmer les yeux des spectateurs célestes. C'est à ce jeu chaste et religieux que se livrait celui qui disait : *Nous sommes devenus un spectacle pour les Anges et pour les hommes*¹⁷. Jouons nous aussi à ce jeu, pour qu'on se moque de nous, pour qu'on nous confonde et qu'on nous humilie, jusqu'à ce que vienne Celui qui exalte les humbles et dépose les puissants, et qui lui nous comblera de joie, nous glorifiera et nous exaltera pour l'éternité¹⁸.

17. I Cor., iv, 9.

18. Saint Bernard, Ep. 87, à Oger, chanoine régulier.

CHAPITRE VII

DAVID VEUT BATIR UN TEMPLE AU SEIGNEUR (II Rois, vii)

DAVID, dit Josèphe, voyant que toutes choses lui réussissaient à souhait grâce à l'assistance qu'il recevait de Dieu, crut ne pouvoir, sans l'offenser, habiter un magnifique palais en bois de cèdre, enrichi de toutes sortes d'ornements, et souffrir en même temps que l'arche de la divine alliance fût abritée seulement sous une tente. Il résolut donc de bâtir pour Dieu un temple digne de sa souveraine majesté, comme Moïse avait annoncé que cela devait se faire un jour¹.

Mais, se méfiant de ses propres inspirations, et soucieux avant tout de faire la Volonté de Dieu, il s'en ouvrit à un homme en qui il avait grande confiance, un nabi très avancé dans les voies du Seigneur, le prophète Nathan : « *Voici, lui dit-il, que j'habite dans un palais de cèdre, et l'arche du Seigneur repose sous des peaux.* »

Nathan devina aussitôt la pensée du roi, et acquiesça de tout son cœur à ce noble dessein. Mais il eut tort de parler trop vite, sans avoir pris le temps de prier et de consulter Dieu. « *Allez, dit-il au roi, faites tout ce que vous avez dans le cœur, parce que le Seigneur est avec vous.* » La nuit suivante, Dieu se manifesta à lui et lui parla en ces termes : « *Va trouver mon serviteur David, et dis-lui : Est-ce donc toi qui me bâtiras un temple pour que j'y habite ? Je ne t'ai pas*

1. Flav., I. VIII, ch. iv.

chargé de ce soin. Depuis que j'ai tiré Israël de la terre d'Égypte, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais habité dans une maison. J'ai vécu au milieu de mon peuple, sous la tente et sous des peaux. Dans tous les lieux où j'ai passé avec les enfants d'Israël, je n'ai jamais dit à aucun des hommes que j'ai chargés successivement de gouverner mon peuple : Pourquoi ne m'avez-vous pas construit une maison en bois de cèdre ? »

Dieu assura ensuite le roi — toujours par l'entremise du prophète — qu'Il continuerait à l'assister comme Il l'avait toujours fait, depuis le jour où Il l'avait tiré de son métier de berger ; qu'Il affermirait son trône, et qu'Il y ferait monter son fils après lui.

« Toi, lui dit-il, tu as répandu beaucoup de sang, tu as fait des guerres nombreuses, tu ne peux pas bâtir un temple à mon nom, après tant de sang versé en ma présence. Mais tu auras un fils, dont la vie sera tout à fait tranquille, et qui, grâce à MOI, vivra en paix avec tous ses ennemis. A cause de cela il sera appelé : Pacifique³. C'est lui qui bâtira un temple, où mon nom sera glorifié, et j'assurerai à jamais la stabilité de son trône. Je serai son père et il sera mon fils. S'il commet quelque iniquité, je le châtierai..., mais je ne retirerai pas ma miséricorde de lui, comme je l'ai retirée à Saül, que j'ai rejeté de devant ma face. Et ta maison sera fidèle, et ton royaume subsistera éternellement devant ma face, et ton trône sera solide, toujours. »

Nathan s'empressa de venir rapporter ces paroles au roi, qui, pénétré de reconnaissance, se rendit dans la Tente sacrée, se prosterna devant l'arche, et laissa son cœur s'épancher librement :

« Je ne suis pas digne, Seigneur, disait-il, de tous les bienfaits dont vous me comblez. Qui suis-je, moi, Seigneur Dieu, et quelle est ma maison, pour que vous m'ayez conduit à une telle destinée ? Et cependant cela a paru peu de chose à vos yeux. Non content de me donner à moi-même le trône

2. Paralip., xxii, 8, 9.

d'Israël, vous avez voulu en assurer la possession à mes héritiers. C'est là en effet une loi qui remonte à Adam, Seigneur Dieu, et qui est la conséquence de la peine de mort dont il a été frappé : l'homme ne peut se désintéresser de sa progéniture, il veut assurer le bonheur de celle-ci, et mettre les générations à venir en mesure de continuer et de mener à bien l'œuvre conçue par les précédents³. Que pourra vous dire encore David, votre serviteur, que pourra-t-il ajouter, devant tant de libéralité de votre part ? Les mots me manquent pour vous exprimer ma gratitude, mais vous connaissez votre serviteur, vous savez que c'est du fond de son cœur qu'il vous parle et qu'il vous remercie. »

Le roi continua longtemps encore ses effusions, remerciant Dieu de toutes les faveurs qu'Il avait accordées à sa maison ; du choix qu'Il avait fait d'Israël entre tous les peuples ; de la protection dont Il l'avait couvert pour le soustraire à la servitude d'Égypte, et le rendre à la liberté⁴.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

David qui, dès qu'il peut goûter quelque paix dans son royaume, se préoccupe de construire pour Dieu un temple digne de sa souveraine majesté, donne aux princes et aux prélats un bel exemple de sa haute piété. Il rougit d'avoir un palais plus beau que la tente sous laquelle est abritée l'arche d'alliance, alors que tant de seigneurs ecclésiastiques ou séculiers, plus tard, consacreront des sommes énormes à se faire bâtir des demeures somptueuses, sans se soucier des églises qui s'en vont à l'abandon.

L'interdiction faite au saint roi de construire lui-même le temple dont il rêve est une prophétie dont la réalisation ne

3. Cf. Dam., col. 1100.

4. Cf. I Paralip., xvii.

fut que très partielle en Salomon, et qui n'a son vrai sens qu'appliquée à Jésus-Christ.

Quiconque s'imagine, dit saint Augustin, que cette magnifique prophétie s'est pleinement accomplie en Salomon, est dans une erreur profonde. Il ne considère que ces mots : *Celui-là me bâtera une maison*, puisque Salomon en effet construisit le fameux Temple de Jérusalem, mais ne prend pas garde à ceux qui suivent : « *Sa maison sera fidèle, et son royaume demeurera éternellement devant moi.* » Qu'il réfléchisse donc, et qu'il voie le palais de Salomon rempli de femmes païennes, rendant un culte aux faux dieux, séduisant ce roi si sage et l'entraînant lui-même dans leur idolâtrie ! Et qu'il n'aille pas penser que Dieu s'est trompé dans ses promesses, comme s'il ignorait à l'avance la chute malheureuse que devait faire Salomon !

Bien que celui-ci ait bâti le Temple, et que son nom signifie *pacifique*, il n'était cependant qu'une figure du véritable Roi pacifique, du vrai fils de David, c'est-à-dire : du Christ. S'il fut fils de David selon la chair, il ne le fut pas selon l'esprit. Remarquons que le texte de la prophétie dit, s'adressant à David : *Lorsque tes jours seront accomplis, lorsque tu seras endormi avec tes pères, je susciterai après toi un rejeton de ta race...* Or, c'est un fait que Salomon a été placé sur le trône avant la mort de son père.

Il est donc évident que cette prophétie vise proprement le Christ, et que la maison qu'il s'agit de bâtir n'est pas une demeure faite de pierres et de bois, mais une maison spirituelle, celle que le Sauveur construit avec les âmes des fidèles, et dont saint Paul disait : *Le Temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple*⁵.

Lui seul, à cause de son innocence et de sa sainteté, pouvait élever ici-bas la maison de la vraie louange, l'Eglise ; les autres, même les meilleurs, comme David, en étaient incapables parce qu'ils étaient des *hommes de sang*, c'est-à-dire : des pécheurs.

5. D'après saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. XVII, ch. VIII et suiv. — I Cor., III, 17.

Il ne faudrait pas cependant prendre cette défense au pied de la lettre : tout au long de l'histoire du Moyen Age, nous voyons des *hommes de sang* — des hommes de guerre, des princes batailleurs — bâtir des églises et fonder des monastères, précisément pour se concilier la faveur divine et obtenir le pardon de leurs fautes. Ce que veut nous indiquer l'interdiction faite à David, c'est que les hommes encore engagés dans les luttes et les combats de la vie publique ne sont pas aptes à la construction des temples intérieurs, c'est-à-dire à la direction des âmes. D'où l'obligation pour les prêtres de se mêler le moins possible de politique et d'affaires séculières.

Et même, d'après saint Grégoire, ceux-là seuls ont vraiment qualité pour diriger les autres dans les voies spirituelles, qui ont triomphé en eux-mêmes des vices et des passions de la chair.

Quiconque s'occupe à corriger les défauts des autres doit être lui-même exempt de vices ; il doit ne plus penser aux choses de la terre, et savoir résister aux désirs du monde ; afin d'être d'autant plus perspicace à voir les fautes où les autres peuvent tomber, qu'il les évite plus véritablement par la connaissance qu'il en a et sa manière de vivre, à lui. Car un œil que la poussière obscurcit ne saurait discerner clairement une souillure sur un membre, et des mains qui tiennent de la boue ne sauraient essuyer des taches faites sur un vêtement... Ceci se peut fort bien appliquer à David, quand Dieu lui dit : *Ce n'est pas toi qui me bâtiras un temple*, parce que tu es un homme de sang... Or celui qui s'applique à la correction et à l'instruction du prochain bâtit vraiment un temple à Dieu. Parce que c'est nous qui sommes en effet le Temple de Dieu, nous qui nous élevons vers la vie éternelle, grâce à son inhabitation en nous. Mais il est défendu à un homme de sang de bâtir ce temple, parce que celui qui mène encore une vie charnelle doit rougir de prétendre instruire son prochain des choses spirituelles⁶.

6. *Mor.*, I, VII, 56. — *Pat. lat.*, LXXV, col. 799.

Pour ne pas décourager cependant les prédicateurs et les prélats qui s'adonnent avec zèle aux œuvres extérieures, ajoutons ce commentaire de l'abbé Godefroi : « *Est-ce toi qui me bâtiras une demeure pour que j'y habite ?* Toi, je t'ai élevé à la prélature. Si, tiraillé par les soucis apostoliques, tu ne peux élever en toi une demeure stable pour moi, n'aie pas peur : parce que ce labeur et l'édification du prochain te vaudront un jour une abondante moisson de récompenses⁷. »

7. God., col. 470.

CHAPITRE VIII

AFFERMISSEMENT DU ROYAUME

(II Rois, VIII)

LORSQUE David eut établi sa capitale à Jérusalem et assuré son pouvoir sur l'ensemble d'Israël, il résolut de mettre son peuple à l'abri de la menace que faisait peser sur lui l'hostilité de ses mauvais voisins, et il entreprit successivement contre ceux-ci quatre campagnes.

Il attaqua d'abord les Philistins, les vainquit, leur prit la ville de Geth avec ses dépendances. Non seulement il abolit le tribut que les Juifs leur versaient jusqu'alors, mais il leur imposa l'obligation d'en payer un à leur tour. Ensuite, il se tourna contre les *Moabites*, à l'Est, et les battit à plate coulure ; après quoi, dit le texte sacré, *il les fit étendre à terre, et les mesura au cordeau ; il en mesura deux cordeaux, dont il destina l'un à la mort, l'autre à la vie.*

Certains commentateurs, Théodoret de Cyr, par exemple, ont entendu ces paroles à la lettre¹ ; et M. Fillion, marchant dans son sillage, écrit :

David, ayant fait de nombreux prisonniers dans cette guerre, les fit étendre à terre, par rangées, que l'on mesura au cordeau : le sort décida ainsi qui mourrait, qui serait épargné (d'après l'hébreu : deux cordeaux pour les livrer à la mort, et un plein cordeau pour leur laisser la vie) : les deux tiers furent donc massacrés².

1. Qu. xxiii.

2. Fill. p. 360.

Mais la plupart des auteurs pensent que ces expressions doivent être prises au sens figuré. David défit complètement les Moabites, les mit plus bas que terre, et rasa toutes leurs villes. *Il les mesura au cordeau*, c'est-à-dire qu'il disposa librement de leurs personnes et de leurs biens, comme si c'était de la terre, de l'herbe ou des objets sans valeur. Puis, parmi les prisonniers, il fit deux parts : l'une qui fut exécutée, l'autre qui fut épargnée.

Il fit cela, non à la manière d'un souverain oriental, pour montrer qu'il avait un droit de vie et de mort discrétionnaire sur eux, mais au contraire dans un esprit de profonde équité ; car, dit Josèphe, « l'amour que cet admirable roi avait naturellement pour la justice était si grand, qu'il ne prononçait point de jugements qui ne fussent très équitables »³. Il fit donc exécuter les chefs et tous ceux qui étaient responsables à un titre quelconque des agressions contre les Juifs, et du meurtre de ses parents : on se souvient qu'au temps où il était persécuté par Saül, David avait confié ceux-ci aux Moabites, sans doute avec quelques autres personnes, pour les mettre en sûreté⁴. Or, si nous en croyons les traditions hébraïques, les Moabites les auraient ensuite massacrés⁵.

Au contraire, il épargna tout le menu peuple et tous ceux auxquels il n'avait rien de particulier à reprocher : il se contenta de les asservir, et de leur imposer à eux aussi un tribut.

La troisième expédition fut dirigée contre les Syriens, ou Araméens, à l'Ouest. David s'en prit d'abord aux Sophoniens⁶ qui formaient alors un royaume particulier, enclavé dans la Syrie. Ils avaient pour capitale Soba⁷, et pour roi un certain Adarézér (ou Nadad'ézer), fils de Rahab. Saül déjà avait eu maille à partir avec eux, et les avait vaincus.

3. Flav., l. VII, ch. vi.

4. I Reg., xxii, 3.

5. Lyr., col. 564.

6. Flav., l. VII, ch. v.

7. Aujourd'hui : Tsoba ; — L. et C., p. 856.

David les attaqua à son tour, leur livra bataille sur les bords de l'Euphrate, « leur tua deux mille hommes de pied, et cinq mille de cheval »⁸, fit prisonniers dix-sept cents cavaliers⁹, vingt mille fantassins, et s'empara de mille chariots dont il ne conserva que cent avec leurs attelages, pour le service de la cour : les autres furent brûlés par son ordre, et les chevaux eurent les tendons coupés, afin de respecter la loi de Moïse, qui interdisait au roi d'entretenir une nombreuse cavalerie¹⁰.

Adarézér était très lié d'amitié avec le roi qui gouvernait alors la Syrie, et qui se trouvait être le plus puissant des princes de la région. Il se nommait Adad. En apprenant la défaite des Sophoniens, il se hâta de voler à leur aide avec une forte armée. Mais il fut vaincu lui aussi, bien qu'il se fût comporté, dit Josèphe, en grand capitaine et en grand roi¹¹. Il laissa 22 000 hommes sur le champ de bataille et le reste se débanda.

David, devenu ainsi maître de toute la Syrie, y établit des garnisons, pour maintenir le pays dans l'obéissance, et surtout pour assurer le paiement du tribut qu'il imposa aux habitants. Il rentra ensuite triomphalement à Jérusalem, où il offrit à Dieu en ex-voto les splendides carquois d'or que portaient les gardes d'Adarézér. Ces objets précieux furent plus tard suspendus dans le temple de Jérusalem, jusqu'au jour où Suzac, roi d'Egypte, après sa victoire sur Roboam¹², les emporta en son pays. David trouva aussi dans Bette et

8. Flav., l. VII, ch. v.

9. C'est le chiffre donné par le *Livre des Rois*. Le passage parallèle des *Paralipomènes* dit : sept mille. On peut penser ou que l'une des leçons est fautive ; ou qu'il y avait déjà une distinction entre les chevaliers et les hommes d'armes qui les accompagnaient, comme dans les « lances garnies » du Moyen Age. Cf. Carth., p. 160 ; Corn., p. 468.

10. Deut., xvii, 16. — Le fait d'avoir les tendons coupés les rendait inaptes à la guerre et aux services rapides, mais non aux travaux de culture et aux charrois lents.

11. *Id.*, ch. vii.

12. Flav., l. VII, ch. vii.

Berotte, deux villes qu'il avait conquises au cours de cette campagne, et dont l'emplacement est inconnu aujourd'hui, des quantités considérables d'or, d'argent et d'airain. Il les consacra au Seigneur et les mit en réserve pour le Temple, à la construction duquel maintenant, il songeait sans cesse. L'airain dont il est question ici était d'une qualité exceptionnelle, et on le tenait pour aussi précieux que l'or. On l'appelait *airain de Corinthe*, parce que l'idée de sa fabrication était née en cette ville, à la suite de l'incendie d'un Temple, où l'or, l'argent, le fer, le cuivre, et d'autres métaux encore se fondirent ensemble, pour former une masse d'un éclat étincelant et d'une résistance à toute épreuve¹³. Salomon l'employa pour la construction du Temple, en particulier pour la mer d'airain. D'après Josèphe, la célèbre porte appelée *Speciosa*¹⁴, qui séparait le parvis des femmes de celui des hommes, était faite de ce métal extraordinaire, et elle pesait un tel poids, qu'il ne fallait pas moins de vingt hommes pour en manœuvrer les battants, quand on ouvrait ou fermait le Temple.

En apprenant la défaite d'Adarézér, un autre prince syrien qui s'appelait Thou, et qui était roi d'Emath (ou Hamath), jugea prudent de se concilier la faveur du vainqueur, pour éviter un sort semblable : il dépêcha donc vers ce dernier son fils Joram (Adoram, disent les *Paralipomènes*¹⁵), pour le féliciter de cette victoire, le remercier de l'avoir délivré d'un voisin qu'il n'aimait pas, et solliciter son alliance. Il joignit à ses hommages de magnifiques vases d'or, d'argent et de bronze, « d'un travail très ancien », dit Josèphe. David accueillit cet ambassadeur avec beaucoup d'affabilité, consentit volontiers aux propositions d'alliance qui lui étaient faites, et accepta les présents, qu'il consacra au Seigneur, ainsi que la plus grande partie du butin dont il s'était emparé au cours de ces différentes campagnes.

13. H. S., 1331.

14. Act., III, 2.

15. I Par., XVIII, 10

Restait à régler le compte des Idumécens (ou Edomites). David monta dans ce dessein une expédition (la quatrième), dont il confia le commandement à son neveu Abisaï. Celui-ci marcha contre eux, leur livra bataille dans la vallée des Salines, au sud de la mer Morte, leur tua 18 000 hommes, les défit complètement, les obligea à payer tribut, et à reconnaître la suzeraineté de David. Alors se réalisa la prophétie qui jadis avait été faite à Rébecca, lorsque ses deux jumeaux se battaient dans son sein¹⁶. *L'ainé* — c'est-à-dire Esaü — *sera assujéti au plus jeune* — c'est-à-dire Jacob. Les descendants de l'ainé étaient les Idumécens, et ils se trouvaient maintenant vassaux des Israélites, héritiers de Jacob.

Bien que David n'eut pas pris part en personne à cette campagne, l'Écriture nous dit cependant qu'il *s'y acquit un grand nom* : les historiens juifs rapportent que cette auréole lui vint de la piété avec laquelle il fit enterrer les 18 000 ennemis qui étaient restés sur le terrain. La Loi en effet prescrivait : *Ne déteste pas l'Iduméen, car il est ton frère*¹⁷.

••

Lorsque David eut ainsi assuré la sécurité du pays contre les ennemis de l'extérieur, il s'occupa de mettre de l'ordre dans son organisation intérieure.

Les plus hauts dignitaires du royaume étaient : Joab, qui exerçait les fonctions de généralissime ; Josaphat, fils d'Ahilud, directeur des archives, c'est-à-dire grand chancelier ; Saraïas le scribe, qui tenait le rôle de Premier ministre, ou de secrétaire d'État : il était chargé de classer les affaires, de les préparer, de les présenter au roi et de les expédier. Banaias, fils de Joiada, avait le commandement des Céréthéens et des Phéléteens, troupe d'élite chargée de veiller sur la personne du roi — Josèphe les appelle les gardes

16. Gen., xxv, 23. — Cf. *Les Patriarches*, p. 204.

17. Dent., xxiii, 7. — Cf. Carth., p. 489. — Lyr., col. 567.

du corps¹⁸ — et d'exécuter ses arrêts de justice. Le même historien nous apprend que les propres fils de David servaient dans ses rangs.

La charge de grand-prêtre était partagée entre deux titulaires : Sadoc et Abiathar. C'était une dérogation à la Loi, qui n'admettait qu'un seul Pontife, mais les circonstances avaient contraint David à agir ainsi. Le détenteur légitime de cette haute fonction était Abiathar, fils héritier d'Achimélech, le grand-prêtre précédent. Lorsque celui-ci avait été massacré à Nobé, Abiathar s'était enfui en emportant l'éphod, et avait cherché refuge auprès de David. Mais Saül, après avoir fait périr Achimélech, l'avait remplacé par Sadoc, qui était le descendant le plus direct¹⁹ d'Aaron. David, par mesure de prudente sagesse, et aussi, dit Josèphe, parce qu'il avait pour lui une réelle amitié, ne voulut pas le destituer, et l'adjoignit comme coadjuteur à Abiathar. Ils se partagèrent les fonctions suprêmes : Abiathar fut chargé de veiller sur l'arche, qui avait été transportée dans l'aire d'Ornan, tandis que Sadoc présidait aux sacrifices et aux cérémonies régulières, qui continuaient à se dérouler à Gabaon, où étaient restés le Tabernacle construit par Moïse, l'autel des holocaustes, et la plupart des objets du culte.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Voici comment saint Pierre Damien interprète le verset suivant : *David se fit un nom lorsqu'il revint après avoir soumis la Syrie, ayant tué douze mille (ennemis) dans la vallée des Salines.*

Le vrai David, c'est le Christ qui (plus encore que son ancêtre) était d'une grande vigueur physique et d'une rare

18. σωματο-φύλακες

19. Corn., p. 469.

beauté. Il tua douze mille hommes dans la vallée des *Salines* quand, par ses Apôtres, il triompha du faux *sel*, c'est-à-dire de la fausse sagesse de ce monde. Aidé en effet de douze guerriers dans ce combat spirituel, il trucidait spirituellement autant de fois (par leur intermédiaire) un millier d'hommes, lorsqu'il les convertit de la vanité frivole (à la vraie sagesse). C'est l'un de ces guerriers qui écrivait aux Corinthiens : *Vivant dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair. Car les armes de notre milice ne sont pas (des armes) charnelles : mais elles sont puissantes en Dieu pour renverser les forteresses, pour détruire les raisonnements (de la sagesse humaine), ainsi que toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu, et pour réduire en servitude toute intelligence, sous l'obéissance du Christ*²⁰.

Les quatre rois auxquels s'attaque successivement David représentent les quatre passions principales dont l'homme doit s'affranchir, s'il veut arriver à la pure connaissance de la vérité et suivre la voie droite qui conduit à Dieu. Ces passions sont bien connues par le quatrain célèbre de Boèce :

Gaudia pelle
Pelle timorem
Spemque fugato
Nec dolor adsit²¹.

Ecarte les *joies* frivoles que te font concevoir les biens qui t'adviennent, ou les succès que tu remportes, ici-bas ; repousse la *crainte*, qui te fait appréhender toutes sortes de malheurs imaginaires pour l'avenir, et vivre dans une continue anxiété ; expulse l'*espérance*, les espoirs immodérés qui naissent de la présomption, ou des élucubrations de la « folle du logis » ; ne laisse pas la *douleur* t'abattre quand survient l'adversité.

20. II Cor., x, 3-5.

21. Boèce, *De Consolatione*, Lib. I, metr. 7.

CHAPITRE IX

DAVID RECUEILLE MIPHIBOSETH
(II Rois, ix)

LORSQUE David eut ainsi assuré à son royaume la sécurité au-dehors, et l'ordre au-dedans, il s'occupa de tenir la promesse qu'il avait faite jadis à Jonathas, de veiller sur les siens, s'il venait à mourir¹. Il ne pouvait oublier tout ce que l'amitié du fils de Saül avait été pour lui car, dit Josèphe, « entre ses autres qualités, il avait celle d'être extrêmement reconnaissant² ». Il se mit donc en quête de savoir s'il ne restait pas quelque membre de la famille de son ami auquel il pût venir en aide. On lui indiqua un ancien serviteur de Saül, qui s'appelait Siba. Il le fit appeler et lui demanda s'il ne connaîtrait pas quelque survivant de la maison de son maître, envers lequel il se ferait un plaisir d'exercer la *miséricorde de Dieu*, c'est-à-dire : qu'il pourrait combler de grâces et de faveurs.

Siba lui signala aussitôt Miphiboseth, ce fils de Jonathas, que sa nourrice avait laissé tomber, en s'enfuyant du palais royal, à l'annonce du désastre de Gelboë³, et qui en était demeuré infirme. Il vivait maintenant à Lodabar, petite ville située à l'est du Jourdain, dont l'emplacement nous est inconnu, chez un certain Machis, fils d'Ammiel. David l'envoya chercher aussitôt. Miphiboseth en arrivant se prosterna

1. I Rois, xx, 14 et sqq.
2. Flav., l. VII, ch. vi.
3. II Rois, iv, 4.

à ses pieds, plus mort que vif : il tremblait que le roi ne se vengeât sur lui de tous les maux que lui avait fait endurer Saül. David devina cette appréhension, et avec sa bonté coutumière, il lui dit : « *C'est toi qui es Miphiboseth ? — C'est moi, pour vous servir* », répondit le fils de Jonathas. Mais le ton de sa voix trahissait la crainte qui le tenaillait, de se voir condamner à mort pour expier les fautes de Saül, son grand-père. « *N'aie pas peur*, reprit David, non seulement je ne te veux aucun mal, mais je multiplierai les bienfaits envers toi, à cause de Jonathas ton père. Je te rendrai toutes les terres de Saül, ton aïeul, et de plus, tu auras toujours ta place à ma table pour les repas. »

Miphiboseth, stupéfait d'une bonté à laquelle il était loin de s'attendre, se prosterna à nouveau le visage contre terre et se confondit en protestations d'humilité : « *Qui suis-je, disait-il, moi votre esclave*, pour que vous me traitiez avec une telle générosité ? Comment daignez-vous abaisser votre regard sur un chien mort, comme je le suis ? »

David alors manda de nouveau Siba : « *A dater d'aujourd'hui*, lui dit-il, j'ai décidé de rendre à Miphiboseth tout ce qui avait appartenu à Saül. Je te confie la charge de faire valoir ses terres, de manière à assurer la subsistance du petit-fils de ton maître. » Siba acquiesça naturellement à cet ordre. Il avait quinze fils et vingt serviteurs, avec lesquels il pourvut à l'entretien de Miphiboseth et de l'enfant de celui-ci, encore en bas-âge, qui s'appelait Micha. Miphiboseth cependant prenait chaque jour ses repas à la table du roi.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Après la mort de Saül (David), non content d'épargner sa race, fit plus qu'il n'avait promis. Saül laissait un petit-fils boiteux, infirme d'une jambe : il le fit entrer dans sa maison, asseoir à sa table, et le combla d'honneur. Et loin d'en rougir,

loin de s'en cacher, loin de croire la table royale déshonorée par l'infirmité de ce jeune homme, il y voyait bien plutôt un honneur. Tous ceux qui étaient ses convives s'en allaient de là, nantis d'une grande leçon de sagesse. En voyant le rejeton de Saül, qui avait été l'acharné persécuteur de David, traité avec tant d'égards par ce dernier, il n'y en avait point, fût-il plus inhumain que les animaux les plus féroces, qui ne s'empressât, honteux et confus, de se réconcilier avec tous ses ennemis. C'eût été déjà beaucoup que de pourvoir à la subsistance de ce jeune homme, et de ne le laisser manquer de rien : mais l'avoir admis à sa table, c'est le comble de la vertu. Vous savez cependant qu'il n'est pas facile d'aimer les fils de ses ennemis. Que dis-je, de les aimer ? Je devrais dire : de ne pas les haïr, de ne pas les persécuter. Combien de gens, après la mort de leurs ennemis, ont déversé leur ressentiment sur les enfants que ceux-ci avaient laissés ! Bien loin de faire comme eux, le généreux David, après avoir protégé les jours de son ennemi durant sa vie, reporta, après sa mort, sa sollicitude sur les enfants qu'il avait laissés.

Quoi de plus auguste qu'une pareille table, où siègent les enfants d'un ennemi, d'un meurtrier ? Quoi de plus spirituel qu'un banquet où abondaient tant de bénédictions ? C'était le festin d'un Ange, plutôt que d'un homme. En effet, fêter les enfants d'un homme qui avait tant de fois attenté à ses jours et qui, là-dessus, avait perdu la vie, c'en était assez pour assurer à David une place dans les chœurs célestes. Suis cet exemple, mon cher auditeur, et durant la vie de tes ennemis comme après leur mort, aie soin de leurs enfants : pendant leur vie, afin de regagner par ce moyen l'affection des pères ; après leur mort, afin d'attirer sur toi une abondance de faveurs divines... Au jour du jugement... les ennemis que tu auras comblés de bienfaits seront pour toi de puissants défenseurs. Par là tu te feras pardonner bien des fautes et tu pourras prétendre à la récompense. Quand bien même tes péchés seraient innombrables, tu n'auras qu'à te couvrir de cette prière : *Pardonnez à vos ennemis, et votre Père vous pardonnera vos fautes, pour obtenir en sécurité rémission de tous tes péchés*⁴.

4. Chrys., 3^e Homélie sur David et Saül.

CHAPITRE X

OU LES AMMONITES PAIENT CHER UNE PLAISANTERIE DÉPLACÉE DE LEUR ROI (II Rois, x)

QUELQUE temps plus tard, David apprit que Naas, roi des fils d'Ammon, venait de mourir. Toujours sensible au malheur d'autrui, il décida d'envoyer une ambassade au fils du défunt, pour lui exprimer ses condoléances. « *Je veux, dit-il, témoigner ma compassion à Hanon, fils de Naas, comme son père a eu compassion de moi.* » A quel incident ces paroles font-elles allusion ? L'Écriture ne le dit pas. Saint Jérôme, suivi par la plupart des commentateurs¹, pense que lorsque David, pour éviter la vengeance des Philistins, avait été contraint de quitter Geth, en simulant la folie², il s'était réfugié d'abord chez le roi des Ammonites, qui lui fit bon accueil, et ensuite seulement avait gagné la caverne d'Odollam.

Ce Naas était-il celui que nous avons rencontré déjà au I^{er} Livre des Rois³, et que Saül avait contraint de lever le siège de Jabès-Galaad ? C'est l'opinion commune. On pense que le bon accueil qu'il avait fait à David en détresse fut inspiré surtout par le désir d'offenser Saül. Quoi qu'il en soit, David dépêcha donc une ambassade pour porter ses condoléances à Hanon. Mais à peine ses envoyés eurent-ils atteint le pays des Ammonites que les ministres de ce

1. Gloss., col. 570 ; H. S., col. 1332 ; Carth., p. 494, etc.

2. Cf. p. 161.

3. xi, 1-11. — Cf. *supra*, p. 80.

royaume furent pris de panique et vinrent dire à leur souverain : « Pensez-vous vraiment que David, en vous envoyant des consolateurs, n'ait d'autre dessein que d'honorer votre père ? Ne voyez-vous pas qu'il veut surtout reconnaître la ville, et se renseigner sur ses défenses, afin de s'en emparer ensuite et de la détruire ? » La ville, c'était Rabbat-Ammon, la capitale du pays, qui était en effet puissamment fortifiée. Hanon était jeune, il manquait d'expérience, il eut le tort d'écouter ces conseillers soupçonneux, que les campagnes victorieuses de David contre les Philistins, les Syriens, les Moabites, avaient impressionnés outre mesure.

Sans s'informer davantage, il ordonna d'arrêter les envoyés, de leur raser la tête, ainsi que la moitié de la barbe, et de raccourcir ignominieusement leurs habits jusqu'au haut des cuisses, de façon à mettre à découvert les membres honteux. Puis il les congédia en cet équipage.

Il était impossible de faire à ces hommes un affront plus sanglant. La barbe est en Orient le signe de la virilité, et le symbole de la dignité d'un homme. La loi juive défendait expressément de la raser⁴. La toucher constituait déjà une insulte, la couper de cette manière ridicule équivalait à les déshonorer publiquement. David, informé de la chose, avant le retour de ses gens, envoya en hâte un courrier à leur rencontre pour leur épargner la honte de reparaitre dans cette tenue ignominieuse. « Arrêtez-vous, leur dit-il, dans la première ville qui se trouvera sur votre chemin — c'était Jéricho — et demeurez-y jusqu'à ce que vos barbes aient repoussé. » Cependant, malgré son calme apparent, il n'en était pas moins outré d'une injure qui foulait aux pieds le droit des gens⁵, et il déclara hautement qu'il s'en vengerait par les armes.

Les Ammonites ne furent pas longs à comprendre la faute qu'ils avaient commise. Mais au lieu d'en présenter leurs excuses comme le demandait la bienséance, ils se prépa-

4. Lévit., xix, 27 ; — Deut., xiv, 1.

5. Flav., l. VII, ch. vi.

rèrent à la guerre. Cependant, connaissant le courage de David, et sa haute valeur militaire, ils n'osèrent pas se mesurer seuls avec lui. Ils envoyèrent donc recruter à prix d'or des auxiliaires, dans les royaumes de Syrie et de Mésopotamie. Ils obtinrent ainsi, de différents côtés, trente-trois mille hommes, bien pourvus de cavalerie et de chars. Cette armée se rassembla devant la ville de Médaba⁶, à quatre kilomètres de Rabbat-Ammon. Dès que David en fut informé, il dirigea contre elle ses meilleures troupes, sous la conduite de Joab. En les voyant approcher, les Ammonites sortirent de la ville, et se déployèrent en avant des murailles, prêts à se replier derrière celles-ci, si la bataille tournait à leur désavantage. Les contingents syriens, au lieu de venir se joindre à eux, restèrent épars dans la plaine, du côté de Médaba. Leur plan était de laisser les Juifs s'engager contre les Ammonites, et de les prendre alors à revers. Mais Joab devina leur manœuvre : pour éviter l'attaque qui le menaçait sur ses arrières, il constitua avec les meilleurs éléments de son armée un détachement d'élite dont il prit en personne le commandement. Il confia le gros des troupes à son frère Abisaï en lui prescrivant de marcher droit aux Ammonites. « Moi, pendant ce temps, expliquait-il, j'attaquerai les Syriens, afin de prévenir la manœuvre par laquelle ils vont tenter de nous encercler. Si ce sont eux qui me bousculent, envoie-moi du secours, afin d'empêcher que je ne sois pris à revers ; si ce sont les fils d'Ammon qui te dominent, je viendrai à ton aide. Ne crains rien. Agis en homme de cœur, et combattons pour notre peuple, et pour la cité de notre Dieu. Et le Seigneur ordonnera tout comme il lui plaira. »

Aussitôt il attaqua les Syriens avec toute la vigueur dont il était capable ; ceux-ci résistèrent d'abord courageusement⁷, mais, affaiblis par les pertes considérables qu'ils subissaient, ils finirent par lâcher pied. Leur déroute

6. Paral., xix, 7.

7. Flav., l. VII, ch. vii.

ébranla les Ammonites, qui cédèrent eux aussi devant Abisaï, et se retirèrent derrière leurs murailles. Joab, qui n'avait peut-être pas les moyens d'entreprendre un siège en règle, rentra triomphant à Jérusalem.

Mais les Syriens se refusèrent à accepter leur défaite. Ils firent appel à ceux de leurs frères qui habitaient au-delà de l'Euphrate, et qui n'avaient pas encore été mobilisés. Ils rassemblèrent ainsi une puissante armée, qu'Adarézér plaça sous le commandement de Sobach, son généralissime. Dès que David l'apprit, il appela, lui aussi, son peuple aux armes, et il jugea bon, cette fois, de se rendre en personne sur le lieu des combats. Préférant, en bon stratège, engager les opérations sur le territoire de l'ennemi plutôt que sur le sien, il franchit le Jourdain, et vint camper à Hélam — ville aujourd'hui entièrement inconnue. Le combat s'engagea aussitôt, mais les Syriens ne purent soutenir la vaillance d'Israël, et se firent complètement écraser. David les tailla en pièces, leur prit sept cents chars, et leur tua quarante mille hommes⁸. Le général ennemi, Sobach, reçut dans la bataille une blessure dont il mourut. Les rois qu'Adarézér avait appelés à son aide se hâtèrent de l'abandonner et de faire leur soumission à David, qui leur imposa un tribut, et les Syriens n'osèrent plus venir en aide aux Ammonites.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

David, qui envoie courtoisement des messagers chez un roi païen, est une figure du Christ envoyant ses Apôtres chez les Gentils, c'est-à-dire dans les pays où règne le démon, représenté par Hanon. Celui-ci cherche aussitôt à perdre ces missionnaires dans l'opinion publique, en dénaturant tout ce

8. Carth., t. IV, p. 161, concilie ainsi les chiffres divergents donnés par les *Rois* (x, 18) et les *Paralipomènes* (xix, 18).

qu'ils disent et tout ce qu'ils font. Il leur prête d'obscurs desseins de domination et d'accaparement, il les présente comme des espions à la solde du Vatican, etc. Il leur rase la moitié de la barbe, et met à nu les parties honteuses de leur corps, il les défigure et cherche à ridiculiser leurs attitudes ; il prétend dévoiler des fautes secrètes contre la chasteté, afin de leur ôter le prestige qu'ils tirent de cette vertu. Il se flatte d'enlever ainsi toute autorité à leur prédication.

Cette anecdote est destinée à nous faire comprendre avec quelle circonspection nous devons accueillir les accusations portées contre les membres du clergé, et combien nous devons nous garder de les ridiculiser, de les outrager, de leur prêter à la légère des intentions perverses.

David cependant n'intervient pas tout de suite : il prescrit à ces hommes de se mettre à couvert dans une ville. De même, Dieu ne venge pas ses ministres sur l'heure : il leur enjoint de se séparer davantage du monde, de pratiquer la solitude et la pénitence. Mais au jour du Jugement, sa colère éclatera contre ceux qui ont ainsi ridiculisé ou malmené ses serviteurs, et nombre d'entre eux peuvent s'attendre à la mort éternelle. Puissent ceux qui persécutent les prêtres, religieux, religieuses, derrière le rideau de fer, méditer ce redoutable avertissement !

9. Commentaire rédigé d'après Dam., col. 1102 ; — Rhab., t. CIX, col. 98 ; Pierre de Riga, dans *Spicilegium Solesmense*, de D. Pitra, t. II, p. 221.

CHAPITRE XI

CAVE MULIEREM¹

(II Rois, XI)

L'ANNÉE suivante, David résolut d'achever sa victoire en réglant le compte des Ammonites, qui avaient échappé à la défaite en s'enfermant dans la place de Rabbat-Ammon. Dès que la saison le permit, il leva dans ce dessein une forte armée ; mais, jugeant que sa présence n'était pas nécessaire sur le front, parce que le succès lui paraissait assuré, il confia le commandement de l'expédition à Joab. Celui-ci pénétra sans difficultés sur le territoire des Ammonites, ravagea leurs cultures, et vint mettre le siège devant Rabbat-Ammon, où la population s'était à nouveau réfugiée.

Cette ville, appelée aujourd'hui Amman, bâtie sur l'une des branches du Jaboc, occupait une situation très forte. Les écrivains arabes ne parlent qu'avec admiration des ruines magnifiques et considérables qu'elle a laissées, et cet enthousiasme a été partagé par les explorateurs du XIX^e siècle, qui l'ont redécouverte.

Au temps de David, elle se composait de deux parties la ville basse et l'acropole. La première s'appelait aussi « ville des eaux », parce que les nombreux cours d'eau qui l'arrosaient lui donnaient un aspect fertile et riant. En son milieu se dresse une colline sur laquelle était bâtie la ville

1. Prends garde à la femme.

haute (ou citadelle), qu'enveloppaient de gros remparts munis de tours, et faits de blocs posés sans ciment.

Tandis que Joab en faisait le siège, David continuait à mener une existence paisible à Jérusalem. Mais un jour, comme il se promenait dans une galerie haute de son palais, après avoir fait sa sieste, il aperçut sur une terrasse voisine, une femme dont la beauté l'éblouit comme un coup de foudre. Dans une tenue qui évoquait celle d'Eve au Paradis terrestre, elle se livrait à des ablutions d'eau froide, sans doute parce qu'il faisait très chaud². Elle s'aperçut très vite que David la dévorait des yeux ; mais, au lieu de reprendre ses vêtements, ou de rentrer à l'intérieur, comme l'exigeait la modestie, elle chercha à tirer parti de l'admiration qu'elle inspirait à son royal voisin ; non pas dans un dessein de libertinage, mais sous l'empire de la sainte ambition qui travaillait alors toute femme juive : celle d'être la mère du Messie. Elle savait que ce Sauveur devait être de race royale, et naître dans la tribu de Juda. Or David réalisait ces deux conditions³.

Elle n'eut aucune peine à parvenir à ses fins. L'effet produit par sa beauté sur le roi était tel que celui-ci n'était déjà plus maître de sa passion naissante, et ne pensait à rien moins qu'à l'épouser. En hâte, il dépêcha dans sa direction un homme de confiance, avec mission de savoir qui elle était, et si elle était mariée. Le messenger revint bientôt : elle s'appelait Bethsabée, elle était fille d'Elias et petite-fille d'Achitopel ; elle avait épousé un Héthéen, nommé Urie, qui servait comme officier dans l'armée royale. De ce fait, tout projet de mariage avec elle s'évanouissait : mais David était déjà trop pris par sa passion pour pouvoir en rester là. Justement, le mari était absent pour une période de longue durée : il était au siège de Rabbat-Ammon avec Joab. David expédia vers la maison de Bethsabée un deuxième messenger, avec ordre de lui ramener la femme...

2. D'après H. S., col. 1333, et Carth., t. III, p. 498.

3. D'après Ephr., p. 407.

Et ce qui devait arriver arriva : égaré par son amour, le roi oublia tous ses devoirs, et commit avec elle le péché d'adultère. Aussitôt, ajoute l'Écriture : *celle-ci fut purifiée de son impureté, et elle rentra dans sa maison*⁴. Mais, peu de jours après, elle s'aperçut qu'elle était enceinte. Affolée, elle fit prévenir David, qui la manda de nouveau au palais. Écoutons saint Jean Chrysostome nous conter la scène :

Elle vint trouver le roi et lui dit : « Ô Roi, je suis perdue. — Qu'est-ce que tu as ? demanda David. — Je suis enceinte ! Le fruit de mon péché germe, je porte un accusateur au-dedans de moi, j'ai dans mon sein celui qui me trahit. Quand mon mari reviendra et me verra (en cet état) que lui dirai-je ? Quelles explications pourrai-je lui donner ? Il me tuera ! » Voyez, mes frères, et admirez à quels maux s'exposent ceux qui tombent dans le péché ! Le roi craint son soldat, il tremble devant son subordonné ! N'est-ce pas vous qui êtes le chef ? N'avez-vous pas le pouvoir du glaive (le droit de vie et de mort) ? — Oui, mais j'ai commis un grand péché... J'ai peur, je tremble, parce que moi aussi je porte au-dedans de moi un témoin qui me condamne⁵.

Pour sortir de cette situation dramatique, David ne vit qu'un moyen : faire revenir Urie, sous un quelconque prétexte de service, et lui accorder à cette occasion la permission de passer quelques jours auprès de sa femme, pour se reposer. La grossesse de Bethsabée serait ainsi tout à fait explicable, et rien ne laisserait soupçonner son adultère avec le roi. Un courrier fut donc expédié à Joab, avec prière de renvoyer le Héthéen à Jérusalem pour quelques jours.

Urie était bien connu de David. L'Écriture le mentionne parmi *les forts d'Israël*⁶, c'est-à-dire parmi ses compagnons d'armes les plus fidèles. Sa qualité de Héthéen (ou Hittite)

4. Passage inexplicable au sens littéral, mais dont on trouvera plus loin le très beau sens mystique.

5. Chrysost. in Ps. L. — Pat. gr., t. LV, col. 570. Ce sermon est peut-être apocryphe.

6. II Rois, xxiii, 39.

montre que David savait admettre des étrangers dans son entourage, et qu'il ne se refusait pas même à leur laisser épouser des filles d'Israël.

Quand Urie arriva, David l'accueillit de la manière la plus cordiale. Il lui demanda des nouvelles de Joab, s'enquit de l'état de l'armée et de la marche des opérations. Puis il le pressa de rentrer chez lui, de prendre un bain, pour se remettre de la fatigue du voyage⁷, et de rester quelques jours avec sa femme, qui sans doute serait ravie de cette aubaine. En même temps, il ordonnait que l'on portât chez lui tout ce qui était nécessaire pour faire un succulent repas.

Urie sortit du palais. Mais au lieu de regagner sa demeure, il passa la nuit au corps de garde avec les hommes de service. Lorsque le roi fut informé de ce détail, qui démolissait son plan, il en éprouva naturellement une vive contrariété. « Pourquoi n'es-tu pas allé chez toi hier ? demanda-t-il au Héthéen. N'était-ce pas ton devoir de prendre un bon repos après la route que tu as faite, et de réjouir ton épouse par cette visite inattendue ? — Eh quoi ! répondit le brave soldat, *l'arche de Dieu, les tribus d'Israël, y compris celle de Juda, la tribu royale, demeurent sous la tente ; Joab, mon chef, et ses compagnons couchent à même la terre ; et moi, pendant ce temps-là, j'entrerais dans ma maison pour boire, manger et dormir avec mon épouse ! Jamais, je le jure par votre vie et par le salut de votre âme, je ne ferai une chose semblable.* »

Aveuglé par sa passion et le désir d'arriver à ses fins, David fut insensible à la noblesse de ce langage. Il comprit seulement que ni la force, ni la persuasion ne pourraient amener Urie à changer d'avis. Il ne craignit pas alors de recourir à un moyen dégradant : il invita le soldat à sa table, et là s'appliqua à le faire boire tant qu'il put, lui

7. Le texte sacré dit seulement : « *Lave-toi les pieds.* » Mais les commentateurs l'entendent en général d'un bain complet. A parte intelligitur totum, dit Carth., p. 499. De même la Glose : col. 576.

faisant verser secrètement les boissons les plus excitantes⁸. Il espérait que, sous l'empire de l'ivresse, le Héthéen oublierait ses belles résolutions, et n'opposerait aucune résistance, si on tentait de le conduire chez lui. Urie but en effet plus que de raison, mais il conserva néanmoins assez de lucidité d'esprit pour ne pas se départir de la décision qu'il avait sanctionnée par un serment ; il passa encore toute la nuit dans les communs du palais.

David, alors, voyant que ses tentatives échouaient, résolut d'en venir aux moyens extrêmes, et ne rougit pas de recourir à un crime monstrueux pour faire disparaître l'homme dont la présence constituait maintenant un danger mortel pour la femme dont il était follement épris. Il ne doutait pas, en effet, que quand Urie s'apercevrait de l'état de Bethsabée, ou bien il la tuerait sur-le-champ, ou bien il la dénoncerait aux prêtres, comme le prescrivait la Loi, et alors ce serait l'examen de la coupable, l'épreuve des eaux amères⁹, la lapidation, un scandale épouvantable.

David écrivit donc à Joab un billet où il lui disait qu'Urie avait commis une faute très grave, et qu'il était obligé de le condamner à mort. Néanmoins, pour éviter le scandale d'une exécution, il pria le général de le placer, lors de la prochaine attaque, à l'endroit le plus exposé, et de donner des ordres pour qu'au moment critique tout le monde l'abandonnât.

David cacheta cette lettre de son sceau et la remit à Urie lui-même. De là est venue, dit-on, chez les anciens, l'expression « lettres d'Urie » pour désigner le sort tragique de ceux que l'on charge de porter à destination leur propre arrêt de mort¹⁰.

8. Glos., ch. 577. — Théodoret, qu. 25.

9. Num., v, 11-34.

10. Corn., p. 478. — Les Grecs disaient dans le même sens : lettres de Bellerophon, parce que leur mythologie attribuait à ce dernier un sort semblable à celui d'Urie : Proctos, roi de Corinthe, qui le soupçonnait d'être l'amant de son épouse, l'envoya à son beau-père Iobathès, roi de Lycie, avec des tablettes fermées, disant de le faire

autrement que d'obéir, malgré la haute estime qu'il avait pour Urie, et le soupçon que fit naître en lui la conduite étrange du roi¹¹. Il confia au Héthéen, explique Josèphe, le commandement d'une troupe d'élite qui devait donner l'assaut sur un point des plus périlleux. Il l'assura que, dès qu'il aurait réussi à faire une brèche dans la muraille, toute l'armée le suivrait. Il lui expliqua que c'était une mission de confiance : il espérait qu'il justifierait par son courage l'estime que le roi avait de lui, et la réputation de bravoure dont il jouissait dans l'armée. Urie accepta avec joie, malgré le danger que présentait l'entreprise. Joab alors commanda secrètement à ceux qui devaient l'accompagner, de l'abandonner, et de se replier dès que l'ennemi commencerait à contre-attaquer. Les choses se passèrent ainsi en effet : dès qu'ils virent se dessiner cette attaque, les Ammonites en comprirent le danger, et ripostèrent aussitôt avec énergie. Alors ceux qui accompagnaient Urie lâchèrent pied, comme ils en avaient reçu l'ordre, sauf quelques-uns qui n'étaient pas dans le secret. Urie, préférant mourir plutôt que de reculer, accomplit des prodiges de valeur ; mais enfin, accablé sous le nombre, percé de coups, il succomba glorieusement, avec les quelques braves qui lui restèrent fidèles jusqu'au bout¹².

Joab envoya aussitôt un courrier au roi pour l'informer de ce fâcheux accident. Le messenger devait expliquer que, redoutant pour ses troupes l'ennui qui résulte d'un long siège, le général en chef avait cru devoir monter une opé-

périr. Ajoutons cependant que, plus heureux qu'Urie, Bellerophon échappa à la mort. Pour obéir à son gendre, Iobathès l'envoya combattre la Chimère, persuadé qu'il succomberait dans la lutte. Mais ce fut Bellerophon qui tua le monstre.

11. Saint Ephrem rapporte une tradition selon laquelle Joab, ayant eu vent du péché de David, et comprenant pourquoi il cherchait à faire disparaître Urie, conserva précieusement la lettre du roi, afin d'avoir une arme contre celui-ci. Il redoutait en effet toujours quelque vengeance de sa part depuis qu'il avait assassiné Abner (p. 268).

12. Flav., l. VII, ch. vu.

ration de grand style. Mais celle-ci avait échoué : l'ennemi, alerté aussitôt, avait réagi avec une extrême vigueur, et les assaillants s'étaient vus contraints de se replier, en laissant de nombreux morts sur le terrain.

Prévoyant que David serait peut-être mécontent de cette affaire, Joab ajoutait : « Si le roi s'irrite et commence à te faire des reproches, tu lui diras simplement : Urie le Héthéen, votre serviteur, est parmi les morts. »

Les choses se passèrent comme Joab l'avait prévu. Dès que David apprit la fâcheuse nouvelle,

il dit avec chaleur que le général avait fait une lourde faute en engageant cette attaque, sans avoir au préalable pratiqué une brèche dans la muraille avec les machines de guerre. Il aurait dû se souvenir d'Abimélech, fils de Gédéon, qui, bien qu'il fût très brave, avait fini sa vie d'une manière honteuse pour un guerrier, puisqu'il avait été tué par une femme, en voulant témérairement emporter de force la tour de Thèbes¹³. C'était bien mal profiter des exemples des autres capitaines, que de tomber dans les mêmes fautes qu'eux, au lieu de les imiter dans les actions qu'ils ont menées avec prudence et énergie¹⁴.

« Les assiégés ont été plus forts que nous, répondit le messager. Ils ont fait une sortie et nous ont rejetés dans la campagne. Nous avons contre-attaqué aussitôt et nous les avons poursuivis jusqu'à la porte de la ville. Mais les archers, du haut des murailles, ont concentré leurs flèches sur vos serviteurs. Beaucoup d'entre eux-ci sont tombés, parmi lesquels il faut déplorer la mort d'un homme qui vous était tout dévoué, Urie le Héthéen. »

A ces mots, la mauvaise humeur du roi tomba comme par enchantement. Il changea de langage, et dit au messager : « Retourne vers Joab, et recommande-lui de ne pas se laisser décourager par cet insuccès. C'est la loi de la guerre : tantôt les affaires réussissent, tantôt elles échouent, sans qu'on puisse en imputer la responsabilité à personne. Un

13. Jug., ix, 53.

14. Flav., loc. cit.

jour, c'est l'un ; un jour, c'est l'autre, qui périt par l'épée. Il faut ranimer le courage des soldats et continuer le siège sans défaillance, jusqu'à ce que la ville soit prise et détruite de fond en comble. »



Quand Bethsabée apprit la mort de son mari, elle le pleura, dit l'Écriture, et prit le deuil. Beaucoup d'auteurs ont pensé que ces larmes furent de pure hypocrisie ; qu'elle fut ravie au fond d'échapper au drame de jalousie qui la menaçait, et de pouvoir épouser le roi¹⁴. Mais une telle supposition ne s'impose pas. Tout nous permet de croire que cette femme, qui devait prendre rang parmi les aïeules du Messie, avait un caractère noble. Elle aimait vraiment son mari, et regrettait sa faute avec David. Mais elle était faible, elle ne pouvait étouffer la passion qu'elle avait conçue pour un être aussi séduisant que le jeune roi. Le deuil chez les Juifs ne durait que huit jours¹⁵, peut-être un mois pour un mari tué à la guerre¹⁶. Quand ce délai fut écoulé, David la fit venir en son palais, régularisa son union avec elle, et lui donna rang parmi ses épouses légitimes.

Certains Talmudistes ont cherché à innocenter David du crime d'adultère, en prétendant que les Juifs, lorsqu'ils partaient pour la guerre, avaient coutume de donner à leurs femmes un libelle de répudiation, qui permettait à celles-ci de se remarier, s'ils venaient à être portés disparus. Urie en avait sûrement donné un à Bethsabée, qui se trouvait ainsi dégagée de toute obligation envers lui¹⁷.

Mais une telle opinion va manifestement contre l'Écriture qui stigmatise l'adultère de David, et contre le roi lui-même, qui confessa son péché et le pleura amèrement. Ne cherchons pas à diminuer sa faute, nous dit au contraire

14. Gloss., col. 579.

15. Eccl. xxii, 13.

16. Carth. déduit cela d'un passage du Deutéronome (XXI, 11-13). — Sa conclusion ne paraît pas évidente.

17. Carth., p. 500.

saint Jean Chrysostome. Dieu permit cette chute verticale, pour rappeler à l'humilité cet homme qui avait reçu tant de grâces, et qui peut-être, maintenant qu'il était en plein succès et au faite de la gloire, était tenté d'oublier cette vertu fondamentale.

Et Dieu le permit surtout pour notre instruction, à nous qui lisons l'Écriture ; afin, d'une part, que nous soyons toujours sur nos gardes, puisqu'il suffit d'un regard pour faire tomber un homme aussi saint dans une cascade de péchés tous plus graves les uns que les autres ; mais aussi pour que nous ne perdions pas courage, quand nous sommes tombés, et que nous nous relevions, comme ce saint roi, par la pénitence.

CHAPITRE XII

COMMENTAIRE SUR LE PÉCHÉ DE DAVID

LE récit de l'adultère de David a suscité chez les Pères de nombreux commentaires, remplis des enseignements les plus précieux.

Et d'abord, ils nous font voir le danger de l'oisiveté, et de l'immortification des sens.

David, qui s'était montré si généreux, si noble, si chevaleresque, tant qu'il mena une vie active et fut persécuté, tomba dans les péchés les plus graves quand, arrivé au faite de la gloire, il fut établi dans une haute situation. Au lieu d'aller à la guerre, il reste chez lui, se laisse glisser aux satisfactions d'une table bien servie, après quoi il fait la sieste. Il néglige le contrôle de ses sens, en particulier celui des yeux, qui sont les fenêtres par lesquelles la mort entre dans l'âme¹. Il s'attarde à regarder une femme dans une tenue peu correcte ; la passion s'allume aussitôt dans son cœur, si ardente qu'il envoie incognito chercher la belle avec l'intention de l'épouser. Quand il la sait mariée, il commet avec elle le péché d'adultère, puis veut faire attribuer au mari légitime l'enfant conçu de lui ; la loyauté de cet homme l'empêchant d'arriver à ses fins, il n'hésite pas à l'accuser d'un crime dont il serait bien en peine de préciser la nature, et le condamne à périr sans enquête, sans

1. Jérém., ix, 21.

jugement, et pousse le cynisme jusqu'à lui faire porter à lui-même son arrêt de mort².

Saint Grégoire insiste, à ce propos, sur la nécessité de garder ses yeux.

Les saints veillent d'autant plus soigneusement sur eux-mêmes, dit-il, qu'ils auraient honte d'être émus par le moindre sentiment d'une délectation passagère. C'est pour cela que Job (disait) : « *Si mon œil a suivi mon cœur...* » Il rétablit ainsi la discipline des mouvements extérieurs, par la fermeté de la garde intérieure ; afin que, si son cœur se laissait aller à former quelque désir illicite, ses yeux au moins étant retenus par une sévère discipline, s'abstinsent de jeter leurs regards sur ce qui ne doit pas être désiré. De même en effet que la tentation est souvent provoquée par les yeux, de même il arrive parfois que, lorsqu'elle a fait concevoir une mauvaise pensée dans le cœur, elle force les yeux à la servir au dehors... Ce n'est pas parce qu'il désirait l'épouse d'Urie, que David regarda celle-ci avec attention ; mais bien plutôt, il la désira parce qu'il l'avait regardée sans précautions. Ainsi, il arrive, par un juste jugement de Dieu, que celui qui est négligent à garder ses yeux extérieurs, est justement aveuglé dans son œil intérieur. Souvent, il arrive que la concupiscence domine à l'intérieur, et alors l'esprit en étant possédé oblige les sens extérieurs à servir à ses fins, à la manière d'un tyran : il force les yeux à servir ses voluptés, et ainsi, il ouvre, si j'ose dire, les fenêtres de la lumière aux ténèbres de l'aveuglement. C'est pourquoi les hommes saints, lorsqu'ils se sentent pressés par la dangereuse délectation du péché, ferment ces yeux de crainte qu'à travers eux, la beauté des choses sensibles ne pénètre dans leur esprit, et que cette vue séduisante ne renforce la mauvaise pensée. Si l'on néglige de garder soigneusement ses yeux, l'impureté de l'intérieur passe bientôt dans les actes³.

Écoutons maintenant saint Ambroise nous expliquer pourquoi il est nécessaire que les Saints succombent quelquefois à la tentation :

2. D'après Carth., p. 501.

3. Mor., l. XXI, 13. — P. lat., t. 76, col. 197.

Les saints, écrit-il, sont parfois tombés, parce qu'ils sont des hommes ; ils sont tombés, plus par la faiblesse de notre nature, que par le désir de pécher. Mais ils se relèvent, plus énergiques pour courir, affrontent de plus grands combats sous l'aiguillon de la honte ; afin que l'on comprenne que leur chute, non seulement ne leur fut pas un empêchement, mais au contraire qu'elle apporta de nouveaux stimulants à leur zèle... C'est parce qu'ils ont été proposés à notre imitation, que Dieu a veillé à ce qu'ils tombent eux aussi quelquefois. Car s'ils avaient parcouru une carrière que n'eût entachée aucun vice, au milieu de tous les dangers de la vie présente, ils nous auraient donné occasion, à nous qui sommes plus faibles, de croire qu'ils étaient d'une nature supérieure et divine, et qu'ils ne pouvaient avoir rien de commun avec le péché. Et ce sentiment nous aurait détourné de chercher à leur ressembler, comme si nous n'étions pas de la même nature qu'eux. Dieu permit donc que sa grâce les abandonnât momentanément, afin que leur vie nous fût une règle à imiter, et que nous puissions prendre modèle sur eux, non seulement pour garder l'innocence, mais aussi pour faire pénitence. Aussi, en lisant leurs chutes, je vois qu'ils ont connu la faiblesse humaine. Et croyant cela, j'estime qu'ils peuvent être imités⁴.

**

Abordons maintenant l'interprétation allégorique de cette aventure. Parce qu'elle renverse complètement les valeurs et paraît invraisemblable à ceux qui ne sont point familiarisés avec le sens mystique de l'Écriture, nous nous abriterons, pour l'exposer, sous l'autorité de trois des plus grands Docteurs de l'Église romaine : saint Ambroise, saint Augustin et saint Grégoire le Grand.

Y a-t-il une action plus noire que celle de David, se demande ce dernier, et une conduite plus loyale, plus innocente que celle d'Urie ? Cependant, si l'on regarde le mystère, rien n'est plus saint que ce que fait le pécheur David, rien n'est plus infidèle que ce que fait l'innocent Urie⁵.

4. 1^{re} Apologie de David, II, 6, 7.

5. Mor., l. III, ch. xxviii, Pat. lat., t. LXXV, col. 626.

C'est un péché, si nous suivons le sens historique, dit saint Ambroise, mais un mystère, si nous considérons le sens figuré ; une faute commise par un homme, mais un Sacrement accompli par le Verbe⁶.

La même note se retrouve chez tous les Docteurs postérieurs. Pour eux, David est la figure du Christ, du Roi du ciel, s'éprenant de l'âme humaine pécheresse, représentée par Bethsabée, dont le démon — Urie — a fait son épouse. Le Christ l'enlève à cet indigne mari, et l'introduit dans son royaume de gloire⁷.

David déambulait dans sa maison ?... Quelle est cette maison du Christ, se demande saint Ambroise, sinon celle dont il a dit : *Chez mon Père, il y a beaucoup de demeures*⁸. Tandis qu'il demeurait dans ce palais royal, il vit la nature humaine, toute nue, il eut pitié d'elle, et il l'aima. Elle était nue en effet, parce que la ruse du démon l'avait dépouillée des vêtements de vertu qu'elle avait reçue en naissant. Il n'est pas vraisemblable en effet qu'une femme ait osé se découvrir ainsi devant le palais du roi, et se soit lavée là : comme s'il n'y avait pas eu d'autre endroit où elle pût se livrer à ses ablutions ! Cela ne cadre pas, ne convient pas, ne s'accorde pas avec la foi : cela ne va pas avec la vérité, et répugne à la raison. Une femme aussi lascive, aussi impudente, le roi l'aurait plutôt prise en aversion, il ne pouvait l'aimer. Si elle n'avait pas de retenue devant un homme, ne devait-elle pas craindre au moins le regard du roi ? Et les serviteurs de celui-ci n'auraient-ils pas pu la faire disparaître, avant que leur maître ne la vît ?

Étant donné donc que cela ne peut s'accorder avec la foi, cherchons quelle est celle qui est nue ; à savoir la condition humaine, dépouillée de tous ses vêtements de nature, privée du manteau de l'immortalité, et du voile de l'innocence. Celui-là est nu en effet, qui a été privé (de la grâce) par sa faute et par le péché. Le premier pécheur de notre race — plutôt au ciel qu'il eût été le seul ! — ne sentit pas qu'il était nu, avant d'avoir failli.

6. In Lucam, ch. III.

7. Cf. saint Augustin, 1. XXII, *Contra Faustum*, ch. 87.

8. Jo., XIV, 2.

Mais après avoir commis la faute, il vit qu'il était nu. S'il chercha à se couvrir avec des feuilles, c'est qu'il avait pris conscience de sa nudité. Il devint donc nu pour lui-même, quand il fut devenu coupable d'un crime. En lui, toute la condition humaine a été mise à nu, par succession de nature ; elle est devenue désormais sujette, non seulement au péché, mais à la misère...

(Cette nature humaine ainsi dépouillée) c'est elle que le Christ a vue (du haut du ciel) et qu'il a aimée : car le Christ aime l'âme sainte. *Jésus aimait Lazare et Marie*. Le Christ aimait son Eglise, bien qu'elle fût encore nue, bien qu'elle n'eût aucun vêtement de vertu pour se couvrir.

... Apprenons maintenant comment l'Eglise s'est purifiée... comment elle se lavait devant la maison du Christ. Ce fut tandis que Jean baptisait dans le Jourdain. Il disait : *Pour moi je vous baptise dans l'eau, en vue de la pénitence. Mais celui qui vient derrière moi est plus fort que moi, lui dont je ne suis pas digne de porter les chaussures. C'est Lui qui vous baptisera dans l'Esprit-Saint*⁹. Ainsi, la foule qui se faisait baptiser en vue de la pénitence, cherchait le Christ, tout proche de sa maison, afin de parvenir à la grâce. L'Eglise demandait le Christ à Jean, lui disant : *Faites-moi connaître celui que mon cœur aime*¹⁰. Elle rappelait que c'était Lui, l'objet de son désir, la cause pour laquelle elle se lavait.

Je suis noire comme les tentes de Cédar, mais je suis belle comme les pavillons de Salomon. Vous avez là la raison pour laquelle elle se lave : c'est qu'elle est noire, mais parce qu'elle est belle, elle ne craint pas d'être vue toute nue... Le Christ la vit donc... lui qui sonde les reins et les cœurs, pour lequel rien n'est caché, rien n'est enveloppé. Il vit son Eglise toute nue, il la vit et il l'aima. Il vit sa bien-aimée nue, et, parce qu'il est le fils de la charité, il s'éprit d'elle¹¹.

Pour nous, comprenons que, si nous voulons que le Roi des rois pose son regard sur nous, et désire nous attirer à

9. Mt., III, 11.

10. Cant., I, 6.

11. Saint Ambroise, *II^e Apologie de David*, ch. VIII ; — Pat. lat. t. XIV, col. 945 et suiv.

Lui, il nous faut imiter le geste de Bethsabée, mettre notre conscience à nu devant Lui, enlever tous les voiles sous lesquels l'orgueil voudrait dissimuler les fautes que la honte nous empêche d'avouer, et laver nos souillures dans ces larmes que saint Benoît nous recommande avec tant d'insistance, et qui ne sont autre chose qu'une sincère contrition.

CHAPITRE XIII

C'EST TOI QUI ES CET HOMME !
(II Rois, xii)

DAVID avait donc commis toute une série de péchés très graves ; et cependant — chose extraordinaire ! — ce saint homme resta des semaines et des mois sans en éprouver aucun remords. C'est que le péché, explique saint Jean Chrysostome, grise comme le vin :

il met la raison par terre, et fait commettre les pires extravagances. Qui fut plus sage autrefois que le prophète David ? Cependant il pécha, et il ne comprit pas qu'il péchait. Sa passion enivra, pour ainsi parler, toute sa raison, et remplit son âme comme d'une fumée épaisse. C'est pourquoi il fut nécessaire qu'un prophète vint éclairer ses ténèbres, et lui faire voir, par la lumière de sa parole, quel crime il avait commis¹.

Dieu, vivement irrité de l'insouciance criminelle d'un prince qu'il avait comblé de faveurs, chargea le Prophète Nathan d'aller le reprendre de sa part.

Comme ce prophète était extrêmement sage, et qu'il savait que les rois, dans la violence de leurs passions, font peu de cas de la justice, il crut que, pour mieux connaître les dispositions du prince, il devait d'abord lui parler doucement, avant d'en venir aux menaces qu'il avait mission de faire entendre²...

1. *Comment. sur Mt., Hom., LX, 1.*

2. *Flav., l. VII, ch. vii.*

Il ne commença pas, dès le seuil de la porte, à invectiver le coupable, à lui dire : « Scélérat, fornicateur, assassin ! maudit ! Quoi ! Dieu t'a comblé de tant d'honneurs, et c'est ainsi que tu violes ses commandements ? ! »

Il vint à lui calmement comme pour le consulter sur une affaire difficile, et lui conta un apologue, qu'il présenta comme un fait réel, mais qui était calculé pour amener le roi à prononcer sa propre condamnation. « *Il y avait, dit-il, dans une ville de votre royaume, deux hommes, dont l'un était riche, et l'autre, pauvre. Le riche avait des bœufs et des brebis en très grand nombre, le pauvre au contraire n'avait qu'une petite brebis, qu'il avait achetée et nourrie. Elle avait grandi parmi ses enfants, mangeant de son pain, buvant de sa coupe, dormant dans son sein, et elle était pour lui comme une fille. Or il advint un jour qu'un étranger étant venu voir le riche, celui-ci ne voulut pas toucher à ses bœufs ni à ses brebis pour lui offrir un festin, mais il prit de force la brebis du pauvre, et s'en servit pour traiter l'hôte qui était venu à lui.* »

Dans cette parabole, l'homme riche, évidemment, représentait David, qui possédait plusieurs épouses ; le pauvre était Urie, qui couchait sur la dure, vivait comme un soldat en campagne, et n'avait qu'une femme dont il était très épris. Le voyageur de passage figurait l'esprit de fornication, qui s'était présenté chez David pour le tenter. Et celui-ci, au lieu de recourir à ses épouses légitimes, dont il était pourtant bien pourvu, s'en était allé, pour satisfaire cet hôte exigeant, chercher la femme du Héthéen.

David — on le conçoit sans peine — ne saisit pas tout d'abord le sens de ce discours ; il le prit pour une histoire véridique, et aussitôt son âme ardente et généreuse s'enflamma d'un beau zèle pour la justice. *Il entra dans une grande indignation contre cet homme, et dit à Nathan : « Je le jure par le Seigneur, il est digne de mort, celui qui a fait cela ! Il rendra au quadruple la brebis qu'il a prise,*

3. Chrys., *Hom. sur la pénitence*, II, 2.

pour avoir agi de la sorte, et pour n'avoir pas eu pitié de ce pauvre ! » Le quadruple ! c'était le tarif fixé par la Loi⁴. David devait en faire plus tard la cruelle expérience : en punition du meurtre d'Urie le Héthéen, il vit périr successivement quatre de ses fils : d'abord celui que Bethsabée allait mettre au monde ; puis Ammon, Absalon et Adonias, qui tous trois moururent de mort tragique.

En voyant la réaction du monarque, Nathan, chasseur d'âmes expérimenté, lâcha sa flèche qui porta coup : « *C'est toi qui es cet homme !* » dit-il gravement. Puis, comme David, brusquement arrêté dans l'effusion de sa colère, le regardait avec stupeur, il continua : « *Voici ce que le Seigneur, le Dieu d'Israël, m'a chargé de vous dire : « Je l'ai sacré roi sur Israël, je l'ai sauvé de la main de Saül, qui tant de fois a voulu te tuer ; je l'ai donné la maison et tous les biens de celui qui avait été ton maître, j'ai mis toutes ses épouses à ta disposition, j'ai fait de toi le chef d'Israël et de Juda. Ce ne sont pas là, je pense, de petites faveurs ; et je ne parle pas de tous les dons surnaturels que je t'ai octroyés en même temps. Cependant, si tu trouves que c'est peu de choses, je suis prêt à faire beaucoup plus encore ! Comment après cela, au lieu de te montrer reconnaissant envers Moi, as-tu méprisé mes paroles jusqu'à commettre le mal devant mes yeux, ouvertement, sans la moindre pudeur ? Tu as fait périr sous le glaive Urie le Héthéen, tu as pris sa femme, et tu n'as pas rougi de faire tomber ce soldat si brave sous l'épée des fils d'Ammon ! Eh bien ! puisque tu as usé ainsi du glaive au mépris de toute justice, sache que le glaive ne s'éloignera plus de ta maison, tant que tu vivras ! Tes fils s'entre-tueront, ils commettront le péché d'inceste avec leurs sœurs, ou les femmes de leur père, parce que tu m'as méprisé et que tu as pris pour en faire ton épouse, celle qui était l'épouse d'Urie le Héthéen. A cause de cela, je susci-*

4. Ex., xxii, 1. — C'est pourquoi Zachée dira plus tard à Notre-Seigneur : *Si j'ai lésé quelqu'un, je le lui rends au quadruple* (Luc, xix, 8).

terai le mal contre toi, de ta propre maison. Ton fils te déclarera la guerre et te chassera de ta capitale. Je prendrai tes épouses à toi, sous tes yeux, pour les donner à ton parent le plus proche, qui dormira avec elles, publiquement, sur la terrasse de ton propre palais, aux yeux de tous ! Toi, tu as commis le péché d'adultère en secret : mais Moi, j'accomplirai cette parole à la vue de tout Israël, et en plein soleil ! »

L'algarade était dure, mais elle fit son effet. En un clin d'œil, les ténèbres qui enveloppaient l'esprit du roi, depuis qu'il avait connu Bethsabée, se dissipèrent, il comprit l'énormité de son crime, il vit l'abîme dans lequel il avait roulé. Il n'essaya pas de se justifier, ni de rappeler Nathan au respect de la majesté royale ; bouleversé, percé jusqu'au fond du cœur d'un trait de feu, il descendit de son trône¹, se jeta le visage contre terre, sans souci de ses officiers, de ses chambellans, de tous ceux qui assistaient à cette scène, et articula en gémissant : « *Peccavi Domino ! J'ai péché contre le Seigneur. Ce Dieu si bon, qui n'a cessé de me combler de ses bienfaits, qui m'a prouvé son amour par tant de témoignages, je l'ai lâchement trahi, je l'ai outragé par des offenses répétées, je lui ai infligé la plus grande peine que je pouvais lui faire, j'ai péché contre Lui !* » Les larmes le suffoquaient maintenant, et sa douleur était telle qu'elle semblait devoir l'étouffer. Il n'en fallut pas davantage pour toucher le Cœur de Dieu. Sa colère s'apaisa aussitôt, et avec la tendresse d'une mère qui voit pleurer son enfant qu'elle aime, il lui fit dire par le prophète : *Le Seigneur t'a pardonné. Tu ne mourras pas.* Ce qui signifiait : « Tu ne subiras pas la mort temporelle que tu mérites deux fois : pour ton adultère, et pour ton homicide ; mais tu ne subiras pas non plus la mort éternelle, à cause de la sincérité de ta contrition. Néanmoins, parce que ton péché a donné aux ennemis du Seigneur une occasion de blasphémer son nom, et de Le tourner en dérision, en disant : « Voilà tout ce que Dieu a trouvé pour remplacer Saül à la tête d'Israël,

5. H. S., col. 1334.

pour en faire son élu et l'homme de son cœur : un fornicateur, un adultère et un assassin » à cause de cela, cette faute exige un châtimement public : *le fils que tu as eu de Bethsabée mourra.* »

Ces mots remplirent David d'une immense tristesse : car il aimait éperdument cette femme, et il comprit la peine qu'elle allait avoir. De fait, l'enfant tomba gravement malade, aussitôt après que le prophète eut achevé de parler. David cependant, sachant que les menaces de Dieu sont souvent conditionnelles, mit tout en œuvre pour fléchir la rigueur de la justice, et éviter qu'un petit innocent ne subit la peine de son péché à lui. Il se revêtit d'un sac, et pendant sept jours, prosterné à terre, sans prendre aucune nourriture, il supplia Dieu de sauver son enfant. C'est alors, pense-t-on, qu'il composa le Psaume *Miserere*, dont il répétait inlassablement les paroles. Ses plus vieux serviteurs, inquiets de le voir en cet état, venaient le trouver, dans le lieu où il s'était confiné, et le pressaient de se lever, de prendre quelque nourriture. Mais il s'y refusait obstinément. Dieu cependant demeura inflexible, et le septième jour, l'enfant mourut.

Personne n'osait aller l'annoncer au roi : « *Lorsque l'enfant vivait encore, disaient ses domestiques, et que nous lui parlions, il ne nous écoutait pas. Quelle sera sa douleur, si maintenant nous lui disons : L'enfant est mort !* » Ils craignaient que cette fatale nouvelle ne le portât à prolonger encore son jeûne et sa prostration, au risque d'en perdre la vie ! Lui cependant, voyant qu'ils chuchotaient entre eux à voix basse, devina la vérité : « *Est-ce que l'enfant est mort ?* demanda-t-il. — *Il est mort* », lui fut-il répondu. Alors il se leva de terre, alla prendre un bain, se parfuma, reprit ses vêtements habituels, puis se rendit devant la tente qui abritait l'arche, et qui servait de sanctuaire. Là, *il adora* la souveraine justice de Dieu qui avait puni son crime, et il se soumit pleinement à la divine volonté. Cela fait, il rentra chez lui, et se fit servir à manger.

Ses proches et ses serviteurs furent très étonnés de cette

conduite : « *Que faites-vous là ?* lui dirent-ils. *A cause de l'enfant, tandis qu'il vivait encore, vous jeûniez et vous pleuriez. Maintenant qu'il est mort, vous vous levez et vous mangez !* — *En effet,* répondit-il, *tant que l'enfant a vécu, je me suis dit : Qui sait si Dieu ne me l'accordera pas, et ne lui sauvera pas la vie ? Mais maintenant qu'il est mort, pourquoi jeûnerais-je ? Est-ce que je puis encore le faire revivre ? C'est moi, bien plutôt, qui quitterai un jour cette terre, pour aller à lui. Lui ne reviendra jamais jusqu'à moi. »*

Saint Ambroise montre la haute pensée de foi qui dictait à David cette conduite :

David, dit-il, pleurait son fils quand il allait mourir, il ne le pleura plus, quand il fut mort. Il pleurait pour que l'enfant ne lui fût pas enlevé, mais il ne pleura plus quand il eut été enlevé, parce qu'il savait qu'il était maintenant avec le Christ. Et pour que vous sachiez que ce que je vous dis là est vrai, remarquez qu'il pleura au contraire son fils Ammon, tué après son inceste, et Absalon, après sa révolte. Mais il ne pensa pas devoir pleurer un enfant innocent : parce qu'il crut qu'il vivait, à cause de son innocence, et que les autres avaient péri à cause de leurs crimes⁶.

David cependant s'en fut consoler Bethsabée, et quelque temps après il eut d'elle un nouveau fils, celui que Dieu lui avait promis comme devant être le constructeur du Temple, l'héritier de ses promesses, le roi glorieux et pacifique : il lui donna le nom de Salomon, et confia son éducation au prophète Nathan.

6. *De Obitu Valentiniani*, 47. — Pat. lat., t. XVI, col. 1433.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Cet épisode est destiné à nous montrer l'utilité et la puissance d'une contrition sincère. Écoutons d'abord sur ce sujet saint Jean Chrysostome :

Etes-vous pécheur ? Ne vous découragez pas. Entrez (à l'église), en vous mettant à couvert derrière la pénitence. Vous avez péché ? Dites à Dieu : « *J'ai péché !* » Quelle peine faut-il, quel détour, quelle fatigue, quelle inquiétude pour dire ce mot : « *J'ai péché !* » Si vous ne voulez pas vous déclarer vous-même pécheur, croyez-vous que le diable, lui, ne vous accusera pas ? Prenez les devants, enlevez-lui son rôle : son rôle est d'accuser. Pourquoi ne le prévenez-vous pas ? Pourquoi ne pas purger votre faute, ne pas dire votre péché, puisque vous savez bien que vous êtes en face d'un accusateur qu'on ne peut faire taire ? Vous avez péché ? Entrez à l'église, et dites à Dieu : « *J'ai péché.* » Je n'exige de vous nulle autre chose que celle-là ; car la divine Écriture dit : *Pour être justifié, déclare toi-même le premier la faute*⁷. Déclarez le péché pour détruire le péché. En cela, il n'est besoin ni de fatigue, ni de périodes oratoires, ni de dépenses d'argent, ni de rien de pareil. Dites un mot, dites-le avec une loyale franchise : « *J'ai péché* ». »

Cependant, il ne suffit pas de prononcer ces mots du bout des lèvres ; il faut qu'ils montent du cœur, qu'ils soient accompagnés de repentir et de ferme propos. Saint Ephrem nous l'explique, en faisant un parallèle entre la confession de David, et celle de Saül :

Saül pécha, et repris par Samuel, il dit lui aussi : « *J'ai péché.* » Cependant il ne mérita point de se voir absous. Parce que, s'il confessa qu'il avait péché, il ne rejeta pas la volonté de pécher. La conduite très différente de Saül et de David après leur confession prouva que, s'ils prononcèrent les mêmes mots,

7. Is., XLIII, 26.

8. Chrys., *Hom. sur la pénitence*, II, 1.

ce ne fut pas dans le même esprit. David répara ses crimes par de bonnes œuvres, tandis que Saül ajouta péchés sur péchés. Il excusa sa faute, et il ne donna aucune preuve de repentir. David au contraire ne chercha aucune justification de son forfait : il condamna publiquement sa conduite par ses paroles, il la racheta par de bonnes œuvres. Par la confession écrite de ses fautes, comme par les larmes continuelles qu'il versa durant sa vie, il montra aux pécheurs ce que doit dire, ce que doit faire, celui qui veut sincèrement faire pénitence du péché qu'il a commis⁹.



Le riche qui traite son ami avec la brebis prise au pauvre, est la figure de ceux qui donnent des fêtes brillantes, construisent des palais, mènent une existence fastueuse, mais en font supporter les frais aux contribuables, aux petites gens, sans se priver eux-mêmes de quoi que ce soit. C'est là un péché qui crie vengeance devant le Seigneur¹⁰.

La promptitude de David à s'emporter contre ce riche nous montre l'aveuglement de ceux qui aperçoivent *une paille dans l'œil du voisin, et ne voient pas la poutre qui est dans le leur*¹¹, qui condamnent les autres sans enquête, et ne se jugent pas eux-mêmes.

Voici enfin comment saint Grégoire le Grand nous invite à imiter Nathan, dans la pratique de la correction fraternelle, qui demande toujours beaucoup de prudence et de tact, surtout lorsqu'il s'agit des grands de ce monde.

Parfois aussi, dit le saint Docteur, lorsqu'on reprend les puissants de ce monde, il faut avoir soin de procéder à l'aide de quelque allégorie, comme s'il s'agissait d'un autre cas que du leur propre. Et lorsqu'ils ont (eux-mêmes) porté une juste sentence, comme ils eussent fait pour un étranger, alors il faut, en termes appropriés, les attaquer pour leur propre crime; de telle sorte que leur âme enflée de puissance temporelle, et

9. Ephr., p. 410.

10. Carth., p. 509.

11. Mt., vii, 3.

qui, spontanément, vient de se libérer du joug de l'orgueil, ne puisse d'aucune façon se dresser contre celui qui la reprend, ni davantage essayer de présenter sa défense, liée qu'elle est par un jugement sorti de sa propre bouche.

C'est en de telles conditions que le prophète Nathan était venu reprendre le roi David, et lui demandait un jugement dans la cause d'un pauvre contre un riche : afin que, tout d'abord, le prince rendit la sentence, et entendit ensuite prononcer au sujet de son propre crime. De telle façon qu'il lui fût totalement impossible de contester la décision qu'il avait, en personne, portée contre lui-même.

Done ce saint homme, se trouvant en présence d'un pécheur et d'un roi, s'appliqua tout d'abord, avec grand à propos, à enfermer l'orgueilleux délinquant dans les liens de sa propre confession; puis à l'atteindre par une forte invective. Il lui laissa ignorer un moment quel coupable il cherchait, mais il le frappa aussitôt qu'il l'eût convaincu de sa faute. Peut-être n'aurait-il pas aussi vivement atteint le roi, s'il avait essayé dès les premières paroles de châtier son forfait. Procédant, au contraire, au moyen d'une allégorie, il rendit plus aigu le reproche qu'il avait d'abord dissimulé. Il était venu, médecin, vers un malade. Il se rendait bien compte de la nécessité d'une opération; mais il doutait de la patience de celui qui était souffrant. Il cacha donc sous son manteau le fer du chirurgien; puis, le tirant, il l'enfonça brusquement dans la plaie, de telle façon qu'avant de l'avoir aperçue le malade sentit la lame faire son travail de résection. Cela, afin de prévenir le refus probable du patient si ce dernier, au préalable, avait eu la vue de l'instrument¹².

12. Grég., *Pastoral*, III P., ch. II. — Pat. lat., t. LXXVII, col. 52.

CHAPITRE XIV

LA PRISE DE RABATH

(II Rois, XII)

JOAB cependant pressait activement le siège de Rabath. Après avoir intercepté, par un blocus rigoureux, toute entrée de vivres dans la ville, il fit couper les aqueducs qui lui amenaient de l'eau. Les habitants n'ayant plus qu'un puits pour assurer les besoins de toute la population¹ se trouvèrent bientôt réduits à la dernière extrémité.

Lorsque Joab vit que la chute de la place était imminente, il fit prier David de venir en personne, et d'amener avec lui de nouvelles troupes, afin de donner lui-même l'assaut final ; de peur, disait-il, que *si c'est moi qui détruis la ville, on ne m'attribue l'honneur de cette victoire*. David, dit Josèphe, loua fort cette conduite si pleine d'égards. Il rassembla en hâte les troupes qui lui restaient, mena lui-même l'attaque, et emporta la ville. Abandonnant aux soldats le butin, qui était considérable, il ne voulut pour lui que la couronne d'or dite : du roi des Ammonites, qui pesait un talent, soit environ quarante-deux kilos. Un tel poids indique manifestement que ce joyau n'était pas fait pour être placé sur la tête du souverain : il était destiné à orner la statue monumentale du dieu des Ammonites, qui s'appelait Melchom, ou Moloch². Il était enrichi d'une quantité de pierres précieuses, au milieu desquelles étincelait une

1. Flav., l. VII, ch. vii.
2. I Paralip., xx, 2.

sardoine, d'une valeur inestimable. Comme la Loi défendait aux Juifs de prendre quoi que ce soit sur une idole, la tradition rapporte que ce fut Ethai qui l'enleva de la tête du faux dieu, et la remit au roi³. Ethai était en effet le chef des Philistins que David avait ramenés avec lui de Geth, et qu'il s'était attachés comme gardes du corps. Il était donc païen. La couronne fut fondue, et avec une partie du précieux métal on fit un diadème pour le roi, dans lequel on incrusta les plus belles des pierres précieuses, en particulier la fameuse sardoine.

David exerça ensuite de terribles représailles sur les habitants de Rabath. On les conduisit hors de la ville, et on fit passer sur eux des herses et des chars armés de fers tranchants, pour les broyer et les mettre en pièces.

Un châtiment aussi barbare nous étonne de la part d'un homme comme David dont l'Écriture loue la douceur et la mansuétude. Mais la bonté n'étouffait pas en lui le sens de la justice. On peut penser que les Ammonites avaient coutume d'infliger ce traitement à leurs ennemis vaincus : David voulut leur donner une leçon qui leur ôtât l'envie de recommencer. Le texte sacré semble dire que tous les habitants furent ainsi mis à mort ; c'est aussi l'opinion de Josèphe. Mais les grands commentateurs pensent que David ne soumit à ce supplice que les chefs qui s'étaient rendus coupables de cruautés semblables, et surtout ceux qui l'avaient obligé à déclarer la guerre en insultant son ambassadeur⁴.

Puis il rentra à Jérusalem avec toute son armée.

3. Cette tradition est rapportée par la *Gloss.*, col. 1101, qui s'appuie sur saint Jérôme ; et par Carth., p. 508.
4. Carth., p. 509 ; — *Gloss.*, col. 588.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Joab, qui ne veut pas que la victoire soit inscrite à son nom, symbolise ici l'homme apostolique qui, faisant le siège des âmes, ne s'attribue pas à lui-même le mérite de leur conversion, et dit avec le Psalmiste : *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, c'est à votre nom qu'il faut donner la gloire*¹. Car c'est Dieu qui opère en nous le vouloir, c'est-à-dire la résolution de changer de vie, et la persévérance nécessaire pour conduire cette œuvre à bonne fin.

David qui enlève la couronne de l'idole, la fond, et en fait ainsi un diadème pour lui-même, est l'image du Christ, qui enlève au démon les âmes que celui-ci se glorifiait d'avoir conquises, les convertit, les transforme à son image et s'assure, grâce à elles, une gloire immortelle : parce que ce sont les élus qui, au ciel, seront sa couronne pour l'éternité.

1. Ps. CXIII, 1.

CHAPITRE XV

THAMAR

(II Rois, XIII)

DIEU avait fait savoir à David, par Nathan¹, que le malheur lui viendrait de sa propre maison. Cette prophétie ne tarda pas à se réaliser. A peine le roi était-il rentré à Jérusalem que l'aîné de ses fils, qui s'appelaient Amnon, tomba éperdument amoureux de l'une de ses sœurs, ou plutôt de ses demi-sœurs, laquelle avait nom Thamar. Celle-ci, dit Josèphe, surpassait en beauté toutes les filles et toutes les femmes de son temps². Elle avait pour mère Maacha, fille elle-même du roi de Gessur, que David avait épousée dans des conditions qui nous sont inconnues. Amnon, lui, était fils d'Achinois. Son amour pour sa sœur le consumait tellement qu'il en tomba malade. Il dépérissait à vue d'œil, ne voyant aucun moyen de satisfaire sa passion, parce que, non seulement la jeune fille était très belle, mais elle était aussi très chaste ; de surcroît, sa qualité de princesse royale la condamnait à être toujours sévèrement gardée, en sorte qu'il était impossible de la voir seul à seul. Tandis qu'Amnon se rongait de chagrin, un de ses cousins, nommé Jonadab, homme très astucieux et sans scrupules, voulut connaître un jour la cause de sa tristesse. « Pourquoi maigris-tu ainsi de jour en jour, fils du roi ? demanda-t-il, alors que tu jouis de tous les avan-

1. II Rois, xii, 11.

2. Flav., l. VII, ch. vii.

tages de la situation de ton père, et que tu es assuré de monter un jour sur le trône ? » Amnon lui avoua alors la passion incestueuse qui le dévorait : « *J'aime Thamar, dit-il, la sœur de mon frère Absalon.* » Ce dernier était en effet, lui aussi, un fils de Maacha. Amnon employa cette formule détournée, au lieu de dire, tout simplement : ma sœur, afin que son amour parût moins coupable : « Je l'aime tellement, continua-t-il, que j'en perds l'appétit. Je n'ai plus de goût à rien, je me meurs de consommation, et je ne vois aucun moyen de m'approcher d'elle, pour lui parler en particulier. — Qu'à cela ne tienne, répartit Jonadab. Tu vas te coucher et faire savoir que tu es malade. Le roi ton père ne manquera pas de venir te rendre visite. Demande-lui alors de t'envoyer ta sœur, pour qu'elle te prépare une gâterie quelconque, et te la serve elle-même. C'est là un caprice qui paraîtra tout naturel chez un malade, et qu'on ne saurait te refuser. » Amnon écouta cet infâme conseil. Il se mit au lit, et quand son père vint le voir, il le pria de lui envoyer sa sœur, pour qu'elle fit, *sous ses yeux, deux petits gâteaux* et les lui présentât de sa main. Ne pouvant soupçonner la perfidie de cette requête, David y acquiesça volontiers, et fit dire à Thamar de se rendre chez son frère. La jeune fille s'en vint donc chez Amnon sans méfiance et le trouva couché ; il lui demanda de lui apprêter la friandise dont il avait envie, l'assurant qu'il en mangerait plus volontiers si elle était préparée de sa main. Aussitôt, Thamar prit de la farine, la délaya, la pétrit et fit cuire deux petits gâteaux, qu'elle posa sur un plat devant lui. Mais Amnon ne voulut pas y toucher ; il déclara qu'il avait envie de dormir, et demanda qu'on fit sortir tout le monde de la pièce où il couchait ; en même temps, il pria Thamar de porter ce qu'elle venait d'apprêter dans un cabinet attenant à sa chambre, et qui n'avait pas d'autre issue. Dès que tout le monde fut sorti, il la rejoignit dans ce cabinet³, où gentiment elle lui offrit ce qu'elle avait préparé ; mais lui

3. Flav., l. VII, ch. vii.

alors la saisit brusquement, lui avoua sa passion et voulut abuser d'elle. « Oh ! mon frère, s'écria la jeune fille, ne me déshonore pas ! Une chose pareille n'est pas pensable en Israël. Que deviendrai-je ? Où cacherai-je ma honte et ma misère ? Et toi, que dira-t-on de toi ? Tu passeras aux yeux de tout le peuple pour un rustre, pour un dément ! Songes-tu à la flétrissure qui rejaillira de ce crime sur toute la famille royale ? » Voyant que ses arguments n'avaient aucune prise sur le cœur du jeune homme, Thamar essaya de gagner du temps. « *Demande-moi plutôt au roi, dit-elle, et il ne refusera pas de me donner à toi !* » A la vérité, ce qu'elle proposait là était impossible. La Loi défendait formellement, sous peine de mort, à un homme d'épouser sa sœur, même s'il n'était que son demi-frère⁴. Mais Amnon ne voulait rien entendre. En proie à la fureur de son amour, il était comme hors de lui. Malgré la résistance de la jeune fille, il se jeta sur elle et lui fit subir les derniers outrages. Puis soudain dégrisé, il passa de l'amour qu'il avait pour elle à une aversion voisine de la haine.

Folle de douleur, la jeune fille rentra au palais, se couvrit la tête de cendre, et déchira la longue robe qui indiquait sa qualité de princesse royale ; bientôt elle ressortit dans cette tenue de pénitence, et se mit à errer par les rues, *les mains sur la tête, c'est-à-dire* : se cachant le visage, criant et pleurant sur la violence qu'elle avait subie⁵. Elle arriva ainsi jusque chez Absalon, qui, lui, était son frère de père et de mère, et qui l'aimait tendrement. Devant l'égarément de la pauvre fille, il pressentit tout de suite la cause du drame : « *Amnon aurait-il abusé de toi ?* » demanda-t-il. Thamar ne répondit pas, et il comprit qu'il avait deviné juste. Aussitôt, une indignation inexpiable

4. Lévit., xx, 17 ; — Deut., xxvii, 22. Certains Rabbins cependant ont fait valoir que Maacha, la mère de Thamar, ayant été mariée à un païen avant d'avoir épousé David, il était possible que ce fût ce païen qui fût le vrai père de la jeune fille. Mais il est probable que c'est là une pure fable. Cf. Carth., p. 512 ; — Lyre, ch. 589.

5. Cette scène est décrite ici d'après Flav., Chrys., Carth., et la Glose, col. 590.

envahit son cœur contre le misérable qui s'était livré à un pareil forfait, et il résolut d'en tirer une vengeance exemplaire, quand l'occasion s'en présenterait. Pour le moment il s'appliqua à consoler sa sœur, qu'il aimait d'une profonde affection : « Calme-toi, lui dit-il, ne manifeste pas ta douleur d'une façon si désordonnée. *C'est ton frère, c'est Amnon qui est le seul coupable. Tu n'as rien à te reprocher, tu n'avais pas à te méfier de lui, personne ne pourra t'accuser d'imprudenc. N'afflige donc pas ton cœur outre mesure.* Reste chez moi, sèche tes larmes, et je le punirai un jour comme il le mérite. » Thamar acquiesça et demeura chez lui, en proie à la plus extrême désolation. Absalon ne dit rien à Amnon de cette affaire. Il simula au contraire l'indifférence la plus complète, afin de ne pas éveiller sa méfiance : mais sa décision de venger ce crime était irrévocable, et il en guettait sans cesse l'occasion.

Lorsque David apprit la honteuse conduite d'Amnon, il en ressentit une peine profonde. Cependant, il ne put se résoudre à le punir : c'était son fils aîné, l'héritier du trône ; il éprouvait pour lui une tendresse particulière. En cela il l'aima mal. Car l'*Ecclésiastique* dit : *Celui qui aime son fils le corrige assidûment*⁶. Et tout le monde connaît le proverbe : *Qui bene amat, bene castigat*. Amnon, d'après la Loi⁷, méritait la mort. Cependant comme Thamar, sur le conseil d'Absalon, n'avait pas porté plainte, afin d'éviter un scandale qui aurait atteint la famille royale, on pouvait se contenter d'un châtement moindre. Encore aurait-il fallu qu'il y en eût un, mais il semble bien, d'après l'Écriture, que David ne prit aucune sanction, et en cela il pécha gravement. Saint Ephrem dit qu'il n'osa pas reprendre son fils, parce qu'il avait été lui-même adultère⁸.

Deux ans se passèrent ainsi, au bout desquels Absalon, dont la colère n'avait pas désarmé, résolut de mettre son

6. xxx, 1.

7. Lévit., xx, 17 ; — Deut., xxvii, 22.

8. Ephr., ch. 413.

projet de vengeance à exécution. Il profita pour cela de la tonte de ses troupeaux, opération qui était toujours chez les Hébreux une occasion de grandes réjouissances — nous l'avons déjà vu à propos de Nabal — parce que les ancêtres, qui étaient la gloire de leur nation, avaient été pasteurs, et parce que les moutons restaient pour eux la principale source de richesse.

Absalon organisa donc un grand banquet à Baal-Hasor⁹ au nord de Bethel, et il y invita tous ses frères. Il pria aussi le roi d'y venir : non qu'il désirât beaucoup sa présence ; mais il craignait que, mécontent d'avoir été laissé de côté, il n'empêchât ses fils de s'y rendre.

David, cependant, déclina l'invitation : « Non, non, mon fils, dit-il, ne nous invite pas tous. Nous t'obligerions là à trop de frais. » Absalon insista ; mais comme le roi persistait dans son refus, il lui dit : « Si vous ne voulez pas venir vous-même, permettez au moins, je vous prie, que mon frère Amnon soit des nôtres. » David, agité peut-être d'un secret pressentiment, essaya encore de refuser : « Il n'est pas nécessaire qu'il aille avec toi, dit-il. » Mais Absalon le pressa tellement qu'il finit par céder, et laissa partir tous ses fils avec lui, Amnon à leur tête.

Le festin préparé était digne de la famille royale comme de la circonstance qui le motivait, et qui ne se présentait qu'une fois par an. Au moment de se mettre à table, Absalon appela à lui quelques hommes de main, qui faisaient partie de sa maison : « Vous allez surveiller attentivement Amnon, leur dit-il, et vous vous tiendrez sur vos gardes, à partir du moment où il commencera à être sous l'empire de l'ivresse. Lorsque je vous dirai : « Frappez et tuez-le », vous vous jetterez sur lui, et le mettrez à mort. Ne craignez rien, c'est moi qui vous donne cet ordre, j'en prends toute la responsabilité, personne ne pourra vous inquiéter à ce sujet. Soyez résolu, et agissez en hommes de cœur. » On pense que les individus auxquels s'adressaient ces paroles n'étaient pas

9. Aujourd'hui Djebel al-Assur.

des Hébreux, car ils n'auraient pas accepté de tuer un fils du roi. Ils venaient probablement du pays de Gessur, dont la mère d'Absalon était originaire¹⁰. En tout cas, ils ne firent aucune objection à la consigne qui leur était donnée, et quand ils virent qu'Amnon commençait à divaguer sous l'action de l'ivresse, ils se jetèrent sur lui et l'égorgeèrent. A cette vue, tous les autres fils de David se précipitèrent vers les mules qui les avaient amenés. Ignorant les griefs qu'avait Absalon contre le seul Amnon, ils crurent qu'il se proposait de les tuer tous, afin qu'aucun d'eux ne pût lui disputer la couronne de leur père, et l'empêcher de monter sur le trône. Ainsi avait fait Abimélech, au temps de Gédéon¹¹, et c'est là un genre de crime qui s'est renouvelé bien souvent au cours de l'histoire ancienne.

Talonnés par la peur, ils s'enfuirent donc au galop vers le palais de leur père. Mais, dans cette course affolée, il advint qu'un de leurs serviteurs, perdant complètement la tête à la suite du meurtre dont il avait été témoin, gagna tout le monde de vitesse, et, aussitôt arrivé, se mit à crier qu'Absalon avait massacré tous les fils du roi, qu'il n'en restait plus un seul vivant ! On devine la douleur de David en entendant cette affreuse nouvelle. Le cœur percé d'un glaive, *il se leva (de son trône), déchira ses vêtements, s'étendit sur le sol, et tous les serviteurs qui l'assistaient déchirèrent leurs vêtements, eux aussi*. Le roi gémissait et sanglotait : il pleurait, non pas seulement la mort de ses fils, mais aussi le crime de celui qui les avait assassinés. Heureusement Jonadab, l'ami qui avait donné à Amnon le perfide conseil que l'on sait, devina la cause du drame. Sans doute avait-il décelé, sous son indifférence apparente, la haine qu'Absalon nourrissait contre Amnon. *Prenant donc la parole, il dit : « Que le roi, mon seigneur, n'aille pas croire que tous les fils du roi ont été tués. Seul Amnon est mort, parce qu'Absalon l'avait décidé, depuis le jour où il*

10. Carth., p. 515.

11. Judic., viii, 5.

avait fait violence à sa sœur Thamar. Que le roi, mon seigneur, ne se mette donc pas cela dans l'esprit, disant : Tous les fils du roi ont été tués. En réalité, Amnon seul est mort : c'est contre lui uniquement que se portait le ressentiment d'Absalon. Il n'y a aucune apparence que ce dernier ait voulu tremper aussi ses mains dans le sang de ses autres frères¹². »

Tandis qu'il parlait encore, on entendit une troupe de cavaliers qui arrivait : et la sentinelle qui veillait sur les murs du palais reconnut sans peine les fils du roi. David, aussitôt prévenu, courut les embrasser, mêla ses larmes avec les leurs, et son chagrin d'avoir perdu un fils à leur douleur d'avoir perdu un frère¹³.

Ce nouveau drame de famille cependant lui causa une peine profonde parce qu'Amnon était son aîné et qu'à ce titre il le chérissait particulièrement, comme l'héritier du trône ; parce que ce malheureux était mort en état d'ivresse, sans préparation ; parce qu'enfin il voyait dans ce crime le châtement de ses propres fautes à lui, David.

Il en conçut une vive irritation contre Absalon, et se résolut à lui infliger une punition sévère. Mais le garçon prit les devants et s'enfuit chez son grand-père maternel, le roi de Gessur, avec les serviteurs qui avaient assassiné Amnon. Il y passa trois ans¹⁴.

12. Flav., 1. VII, ch. viii.

13. Flav., loc. cit.

14. Carth., p. 516.

CHAPITRE XVI

LA VEUVE DE THÉCUA
(II Rois, XIV)

PEU à peu cependant, le temps fit son œuvre, la douleur du roi s'adoucit, sa colère contre Absalon s'apaisa et, l'affection paternelle reprenant ses droits, il éprouva le désir de revoir son fils. Mais les convenances ne lui permettaient pas d'inviter lui-même le coupable à revenir, ni même de lui pardonner, sans que quelqu'un eût intercédé pour lui. Par bonheur Joab s'aperçut, dit saint Jérôme¹, que le roi soupirait après Absalon, et il se mit en devoir d'arranger l'affaire. Il y avait dans la ville une veuve, qui jouissait d'une grande réputation de sagesse. Les historiens juifs disent qu'elle était l'aïeule, ou la bisaïeule du prophète Amos, dont nous savons en effet, par l'Écriture, qu'il était, lui aussi, de Thécua². Joab la fit appeler et la pressa d'aller demander au roi le retour d'Absalon, en utilisant le procédé de l'apologue, comme l'avait fait le prophète Nathan. La femme mit ses vêtements de deuil, et se rendit au palais dans l'appareil négligé d'une personne accablée de chagrin, qui n'a plus le cœur de penser à sa toilette. Quand elle fut en présence de David, elle se prosterna jusqu'à terre : « O roi, s'écria-t-elle, sauvez-moi ! — Qu'as-tu donc ? demanda le souverain, es-tu menacée de quelque danger ? — Hélas ! répondit-elle, je suis veuve, car mon

1. Gloss., col. 585.

2. Amos, I, 1.

mari est mort. J'avais deux fils qui étaient toute ma consolation et ma raison de vivre. Mais un jour, ils se sont pris de querelle dans les champs. Ils se sont battus, et il n'y avait personne pour les séparer. L'un des deux a frappé si malencontreusement son frère, qu'il l'a tué. Et maintenant, voici que toute ma parenté se dresse contre moi, votre servante. Ils me disent : « Livre-nous celui qui a assassiné son frère, afin que nous lui infligions la mort qu'il mérite pour ce crime, et que nous l'effacions de la liste des héritiers. Ainsi, sous prétexte de faire justice, mais en réalité pour s'emparer de l'héritage, ils veulent tuer mon dernier enfant, la seule étincelle qui reste de notre famille, si bien qu'il ne subsistera à mon mari sur la terre, ni descendance, ni aucune trace de son nom. » »

Les auteurs juifs pensent en général que cette histoire était vraie³, et que c'est pour cela que Joab avait eu l'idée de faire appel à cette femme. D'autres estiment au contraire que l'apologue était inventé de toutes pièces, pour les besoins de la cause⁴. Quoi qu'il en soit, David prit au pied de la lettre ce que disait la veuve, et il promit à celle-ci de faire droit à sa requête : « Rentre chez toi, lui dit-il, je donnerai des ordres pour que ton fils ne soit pas mis à mort. — Seigneur, mon roi, reprit la plaignante, s'il y a là quelque injustice ; si c'est un crime de ne pas venger mon fils mort, comme toute ma parenté le réclame, j'en prends toute la responsabilité. Que la faute retombe sur moi et sur la maison de mon père, mais que le roi et son trône en soient innocents, c'est-à-dire : qu'elle ne puisse jamais être imputée ni au roi ni à ses successeurs. — Sois tranquille, poursuivit David, et va en paix. Si quelqu'un ne veut pas te croire, quand tu lui rapporteras ce que je t'ai dit, qu'il vienne me trouver ; et je lui parlerai de telle façon qu'il cessera de te tourmenter. »

La femme insista encore : « Je vous conjure par le Sei-

3. Rhab., col. 104.

4. Carth., p. 517.

gneur votre Dieu, d'empêcher que les membres de ma famille ne s'élèvent l'un après l'autre pour châtier le crime commis, et qu'ils ne tuent le fils qui me reste, sous prétexte de venger le premier. — Je te le jure par le Seigneur, déclara le roi, il ne tombera pas un cheveu de la tête de ton fils. »

Par son insistance, la femme avait obtenu ce qu'elle voulait : le roi venait de se lier par un serment ; il ne pourrait plus se délier.

Alors, avec prudence, elle démasqua ses batteries : « Seigneur, lui dit-elle, je ne sais comment vous remercier d'avoir eu compassion de ma vieillesse et de la détresse qui eût été la mienne, si j'avais perdu le seul enfant qui me reste⁵. Mais permettez encore à votre servante de dire une parole. — Parle, répondit le roi. — Pourquoi n'agissez-vous pas de même à l'égard de vos propres enfants ? Si vous jugez bon d'effacer le crime qu'a commis mon fils en tuant son frère, pourquoi n'effacez-vous pas celui de votre fils à vous ? Pourquoi avez-vous pris une pareille décision à l'endroit d'hommes qui appartiennent au peuple du vrai Dieu⁶ ? Ne voyez-vous pas que vous péchez, en obligeant Absalon et ses compagnons à demeurer chez les païens et en les mettant ainsi dans le danger prochain de sombrer dans l'idolâtrie ? Pourquoi ne leur permettez-vous pas de revenir dans vos états ? »

« Nous mourons tous, et nous nous écoulons sur la terre comme des eaux qui ne reviennent plus. La brièveté de la vie, son incertitude, exigent que nous pardonnions promptement les offenses.

Amnon est mort, et il ne reviendra pas. Même si vous tuiez Absalon, vous ne lui rendriez pas la vie. A quoi bon alors l'exiler indéfiniment ? Il doit mourir aussi un jour. Votre devoir n'est-il pas de l'inciter à faire pénitence ? La volonté de Dieu n'est pas que l'âme périsse ; il ne veut pas

5. Flav., l. VII, ch. VIII.

6. Carth., p. 518 ; — Gloss., col. 597.

que le pécheur meure dans son péché. Il n'applique pas strictement la loi qu'il avait promulguée devant Adam, quand il lui avait dit : *Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous mourrez de mort*. Il laisse au pécheur le temps de faire pénitence, il l'y provoque par mille moyens. Il fait tout son possible pour l'arracher au démon, et vous au contraire, vous poussez votre fils dans ses bras !

C'est en songeant à tout cela que je suis venue aujourd'hui à mon seigneur pour lui conter cette affaire en public, afin qu'après m'avoir rendu justice, il ne pût se dédire. Je me suis dit : « Je parlerai au roi en toute confiance, connaissant sa bonté, pour voir s'il daignera acquiescer à ma demande. Et le roi a bien voulu m'écouter ; il a consenti à délivrer votre servante de l'étreinte de ceux qui voulaient la rayer de l'héritage du Seigneur⁷, et la faire mourir de chagrin, en mettant son fils à mort. Permettez, maintenant, mon seigneur, à votre servante, d'affirmer que votre décision est aussi inviolable, aussi sacrée qu'un sacrifice offert à Dieu ; et que vous la maintiendrez aussi bien dans le cas de votre fils que dans l'affaire du mien. Vous n'êtes pas, seigneur, de ces hommes qui changent constamment d'opinion. Vous êtes aussi constant, aussi juste, aussi véridique qu'un Ange du Seigneur, que ne sauraient faire dévier ni les louanges ni les malédictions. Aussi le Seigneur Dieu est avec vous, dans tout ce que vous faites. »

Quand la femme eut fini de parler, David lui dit : « Ne me cache rien, réponds bien franchement à la question que je vais te poser. Est-ce que la main de Joab n'est pour rien, dans tout ce que tu viens de me raconter ? — Monseigneur le roi, répondit la femme, je le jure par le salut de votre âme, vous avez deviné juste. Rien n'est plus vrai que ce que vous venez de dire. C'est en effet votre serviteur Joab qui m'a prescrit ce que j'avais à faire, et qui a mis dans la bouche de votre servante tout ce que je viens de vous dire, m'enjoignant de vous parler ainsi sous forme de parabole.

7. C'est-à-dire : du peuple élu.

En vérité, monseigneur le roi, votre sagesse ressemble à celle d'un Ange de Dieu, puisque vous comprenez tout, avec une telle pénétration. »

David n'ignorait pas l'amitié de Joab pour Absalon, c'est pourquoi il le soupçonna d'être l'instigateur de la démarche de cette femme. Il fut content de savoir que le généralissime opinait pour la rentrée en grâce du coupable, car il la désirait secrètement, lui aussi. S'adressant donc à Joab qui assistait à la scène, il lui dit : « Soit ! Je me suis laissé gagner, je ferai ce que cette femme m'a demandé de ta part. Va donc et rappelle mon fils Absalon. »

Joab, touché jusqu'au fond du cœur de la générosité et de la simplicité de son souverain, se prosterna le visage contre terre et se répandit en action de grâces. « Monseigneur le roi, lui dit-il, aujourd'hui votre serviteur a compris qu'il avait trouvé grâce devant vous ; car vous avez exécuté ce qu'il vous demandait. » Et il partit en hâte pour se rendre à Gessur, d'où il ramena le proscrit.

David cependant crut devoir ajouter une restriction à la grâce qu'il venait d'accorder. Tout en permettant à Absalon de rentrer à Jérusalem, il refusa de l'admettre en sa présence. Peut-être voulait-il par là l'amener à comprendre la gravité de son crime, dont il ne manifestait pas de repentir. Cependant les auteurs pensent plutôt qu'il redoutait que la vue du meurtrier ne lui rappelât sans cesse l'assassinat d'Amnon, et ne renouvelât son chagrin⁸.

Absalon revint donc à Jérusalem, mais il ne fut pas admis en présence de son père, ce qui lui causa une vive irritation et devait l'entraîner bientôt dans la révolte ouverte.

8. Carth., p. 522 ; — Gloss., col. 599.

CHAPITRE XVII

LA RÉVOLTE D'ABSALON (II Rois, XIV et XV)

ABSALON vécut donc à Jérusalem pendant deux ans « en simple particulier » : il ne paraissait pas à la cour, ni dans les cérémonies officielles, et peut-être même était-il consigné dans sa maison. Cette mise en quarantaine lui était d'autant plus sensible qu'il aimait beaucoup le faste et l'apparat. Il était habitué à exciter partout où il passait l'admiration et la flatterie, parce qu'il n'avait pas d'égal pour sa beauté. On n'aurait pu trouver dans tout Israël un homme aussi bien fait et aussi beau que lui. Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il ne présentait pas le moindre défaut dans sa personne. Mais ce dont il était le plus fier, c'était son admirable chevelure. Lorsqu'il la faisait couper, ce qui lui arrivait, les uns disent une fois par an, les autres une fois par mois, on la pesait, et elle atteignait deux cents sicles (c'est-à-dire trois kilos), au poids ordinaire.

Absalon avait trois fils, et une fille, qui portait le nom de Thamar, et qui, comme sa tante du même nom, était extrêmement jolie. Certains prétendent que son vrai nom était Maacha, et que ce surnom de Thamar lui avait été donné à cause de sa beauté. Mais tous quatre moururent avant leur père : c'est pourquoi il sera dit un peu plus loin qu'Absalon n'avait pas d'enfant¹.

1. xviii, 18.

Au bout de deux ans, Absalon, exaspéré d'être toujours tenu à l'écart par son père, voulut tenter une deuxième démarche par l'intermédiaire de Joab, pour rentrer en grâces. Il fit donc demander à celui-ci de passer chez lui. Mais il ne reçut pas de réponse. Il renouvela sa requête, et Joab, pour une raison que nous ignorons, ne vint toujours pas. Alors, Absalon envoya ses serviteurs mettre le feu dans un champ d'orge qui appartenait au généralissime. Quand les domestiques de Joab virent l'incendie, et en connurent la cause, ils déchirèrent leurs vêtements, et coururent chez leur maître, en disant : « Les serviteurs d'Absalon ont brûlé une partie de votre champ. » Cette fois, Joab se leva et se rendit à la maison d'Absalon : « Qu'est-ce à dire ? demanda-t-il ? Comment se fait-il que vos gens aient mis le feu à ma moisson ? — Je vous ai fait demander à deux reprises, répondit Absalon, de passer chez moi pour transmettre une requête au roi, et vous n'êtes pas venu. Il fallait bien que je trouve un moyen de vous y contraindre. Maintenant, dites-moi : Pourquoi suis-je revenu de Gessur ? Il aurait bien mieux valu pour moi rester là-bas, où j'étais traité par le roi du pays avec les honneurs dus à mon rang, plutôt que de revenir ici, où je suis banni de la cour, et tenu en pénitence. Je vous en conjure donc, allez trouver mon père et demandez-lui pour moi la grâce de le revoir. S'il ne veut pas me pardonner entièrement, s'il est décidé à me garder rancune toujours, qu'il me tue, j'aime mieux mourir ! »

La suite de l'histoire prouvera que ce désir de revoir son père n'était qu'une feinte. Ce qu'il voulait surtout, c'était reprendre sa place au palais, et mener la vie fastueuse qui lui plaisait. David cependant s'y laissa prendre, et lorsque Joab vint solliciter la grâce complète du coupable, il céda. Il fit mander Absalon, qui, dès qu'il fut en sa présence, se prosterna jusqu'à terre. David l'embrassa, témoignant ainsi que tout le passé était oublié.

Mais il ne se doutait pas qu'il avait réchauffé un serpent dans son sein : sous ses protestations d'affection et ses

dehors séduisants, ce mauvais fils lui gardait une rancune tenace de la punition qu'il venait de subir. Et ce sentiment se mêlant dans son cœur à sa vanité, à son ambition, à son désir de popularité, il en vint à commettre une suite de fautes très graves, qui causèrent sa perte.

Il commença par mettre sa maison sur un pied royal : il se procura des équipages de gala, tout semblables à ceux de son père, se pourvut de cavaliers pour l'escorter ; et quand il sortait sur son char, il se faisait précéder de cinquante Phoruncos qui couraient devant lui².

Par là, il s'imposait à l'attention du peuple, et il se présentait lui-même comme étant l'héritier présomptif de la couronne. Mais peu à peu, son ambition allant croissant, il en vint à former le projet d'évincer son père, et de se faire proclamer roi lui-même. Il résolut d'utiliser dans ce but la popularité que lui valaient auprès de la masse sa belle prestance physique et ses manières affables. Il prit donc l'habitude de venir dans la rue le matin, à l'heure où les plaignants se pressaient à la porte du palais de son père, pour se faire rendre justice. Il les interrogeait familièrement, leur demandait d'où ils étaient originaires, à quelle tribu ils appartenaient ; il se faisait exposer en détail les affaires pour lesquelles ils venaient ; et sans souci de la justice ni de la vérité, leur donnait toujours raison. « Ce que tu demandes me paraît juste et équitable, disait-il, tu devrais avoir gain de cause. Mais hélas ! pourquoi faut-il qu'il n'y ait personne pour rendre la justice dans ce royaume ! Le roi est trop âgé, il est accablé d'affaires ; il est entouré de mauvais conseillers qui l'égarent³ ; il n'a pas le temps de juger lui-même, et il ne pense pas à se faire suppléer par des magistrats qui expédieraient les affaires en son nom. Quand donc aurai-je entre les mains le pouvoir nécessaire pour que tous ceux qui ont quelque difficulté viennent à moi, et que je les juge selon la justice ! »

2. On appelait ainsi des coureurs très agiles dont on se servait pour porter les dépêches. Ephr., p. 415.

3. Flav., l. VII, ch. VIII.

Lorsque quelqu'un s'approchait de lui et voulait se prosterner pour le saluer⁴, il l'arrêtait, le prenait avec sa main, le pressait contre lui et l'embrassait. Et il agissait ainsi avec tous ceux qui venaient trouver le roi, les petits comme les grands, les riches comme les pauvres, sans faire acception de personne, comme s'il était poussé par le seul désir de la justice. *Ainsi il volait les cœurs*, dit très heureusement le texte hébreu : il s'emparait, par ces manœuvres hypocrites, d'une affection qui aurait dû aller à David. Tout le monde s'attachait à lui, séduit par sa beauté, sa bonne grâce, ses attentions, ses manières simples et cordiales.

Pendant quatre ans, il travailla ainsi l'opinion en sa faveur. Lorsqu'il sentit que le moment était venu, il résolut de passer à l'action. Mais il se garda bien d'essayer d'organiser un soulèvement à Jérusalem même, parce qu'il se serait fait écraser immédiatement. Il demanda à son père la permission de se rendre à Hébron, pour accomplir un vœu qu'il avait fait, disait-il, lorsqu'il était en exil à Gessur. La chose n'avait rien que de très naturel : Hébron était considéré comme un des lieux saints de la Palestine, puisque les corps des Patriarches y reposaient ; c'était aussi l'endroit où lui, Absalon, était né, et où David avait été sacré roi de Juda⁵.

Celui-ci ne fit donc aucune objection, et lui accorda volontiers ce qu'il demandait : « *Va en paix*, lui dit-il. »

Absalon partit aussitôt, et se rendit à Hébron. Il emmenait avec lui deux cents notables, personnages de marque, auxquels il n'avait rien révélé de ses projets criminels, et qu'il avait simplement invités à venir à Hébron, célébrer le sacrifice qui servait de prétexte à son voyage. Eux le suivirent sans méfiance. Il se proposait par là de faire le vide autour de son père, et de montrer que l'élite de la population hiérososolymitaine était pour lui. En même temps, il

4. D'après le texte hébreu. Mais les Septante, Syr., Chald., Arab. disent : pour l'adorer. — Poly., p. 360, 361.

5. II Rois, II, 3.

dépêcha dans les villes principales des XII tribus, des hommes à lui, qui, à un jour et une heure déterminés, devaient se mettre à sonner de la trompette et à crier : « *Absalon règne dans Hébron.* »

Il manda aussi près de lui un certain Achitopel, qui était l'un des conseillers de son père, et qui habitait la ville de Gilo. Grâce à toutes ces intrigues et à la popularité dont il jouissait, ce projet réussit à merveille : après qu'il eut offert les sacrifices pour lesquels il était venu, une conjuration se forma en sa faveur, qui n'eut pas de peine à gagner la foule et il fut proclamé roi. Le mouvement s'étendit rapidement dans les autres tribus, et la nouvelle en parvint bientôt à David. « *Israël en entier suit Absalon de tout son cœur*, disait-on autour de lui. Le roi fut pénétré de douleur, en voyant l'audace et l'impiété de ce fils, qui, à peine obtenu le pardon de son crime, ne pensait à rien moins qu'à lui ôter, avec la vie, le royaume que Dieu lui-même lui avait donné⁶. » Mais en même temps, il comprit que cette trahison dans sa propre famille était le châtement que Dieu lui avait annoncé, pour son adultère avec Bethsabée⁷. C'est pourquoi il décida de céder la place, et de se retirer sans combat : une telle conduite surprend à première vue de la part d'un chef de guerre aussi brave, aussi capable, et qui n'aurait pas eu de peine à rallier plus de partisans qu'Absalon. On a cherché à cela des raisons naturelles, et celles-ci pesèrent peut-être de quelque poids dans la balance. Mais la vraie raison, comme il arrive si souvent dans la Bible, fut d'ordre surnaturel : David vit dans la révolte de son fils l'instrument de la vengeance divine. Il avait trop d'humilité, trop de remords de sa conduite avec Urie le Héthéen, pour ne pas s'incliner sous la main qui le frappait. Résister par les armes à l'agression d'Absalon, c'était à ses yeux vouloir tenir tête à Dieu lui-même. Il dit donc à ses serviteurs : « *Levez-vous, fuyons, car il n'y aura pas*

6. Flav., I, VII, ch. VIII.

7. Cf. supra, II Rois, XII, 21.

de salut pour nous devant Absalon. Hâtons-nous de sortir, de peur qu'il ne survienne, ne s'empare de nous ; qu'il ne précipite sur nous la ruine et ne fasse passer la ville au fil de l'épée. »

Écoutez encore saint Jean Chrysostome sur ce sujet : « David, dit-il, fuyait devant son fils, parce qu'il avait fui la pureté ; il fuyait devant son fils, parce qu'il avait attenté aux droits d'une union légitime ; il fuyait devant son fils, parce qu'il avait transgressé la loi de Dieu, qui dit : « *Tu ne tueras pas, tu ne commettras pas l'adultère.* » Il avait introduit dans son domaine la brebis d'autrui, et il en avait tué le berger : et voici que maintenant un agneau de sa propre maison menaçait son berger de la corne. Il s'était attaqué au foyer d'autrui, et maintenant il voyait la guerre s'élever de son propre foyer⁸... »

Absalon, fils de David, fut un homme sans retenue, et perdu de vices. Il ne tenait compte ni de la nature, ni de l'éducation, ni de l'âge, ni de tout ce qui avait précédé : mais il était tellement dur et cruel, bête féroce plutôt qu'homme, que, jetant bas toutes les objections, il insultait aux lois de la nature, et remplissait tout de désordre et de confusion. En effet, c'était tout bouleverser à la fois, prescriptions de la nature, respect de l'opinion, piété envers Dieu, charité, compassion, reconnaissance filiale, respect de la vieillesse. S'il ne voulait pas respecter en David, son père, au moins devait-il l'honorer comme un vieillard. Si des cheveux blancs ne lui inspiraient pas de vénération, au moins, aurait-il dû en montrer pour son bienfaiteur, et à tout le moins ménager un homme qui ne lui avait fait aucun mal. Mais la passion du pouvoir bannit de son cœur tout sentiment de retenue et en fit une véritable bête féroce⁹.

Les serviteurs acquiescèrent sans objection, et toute la cour prit le chemin de l'exode. Non seulement le roi ne voulut pas faire atteler son char, pénétré toujours des sentiments d'humilité dont nous venons de parler, et qui le déterminaient à fuir, mais il allait nu-pieds, dit le même

8. *Comment. sur le Ps. III, 1.*

9. *Comment. sur le Ps. VII, 1.*

Chrysostome, couvert de honte et fondant en larmes¹⁰. Il prit avec lui ses six épouses principales et il laissa au contraire ses dix épouses secondaires pour garder le palais. Toute sa maison le suivit et aussi une grande partie du peuple. On prit la direction de l'Est pour se réfugier de l'autre côté du Jourdain.

Arrivé aux dernières maisons de Jérusalem¹¹, il s'arrêta, pour voir passer ceux qui le suivaient. Tous ses serviteurs sans exception l'accompagnaient, ainsi que la légion des Céréthiens et celle des Phélétiens, qui constituaient la garde royale. Il y avait aussi *tous les Géthéens, combattants vaillants au nombre de six cents hommes de pied, qui l'avaient suivi de la ville de Geth.*

Qui étaient ces Géthéens ? D'après la plupart des auteurs, c'étaient d'authentiques habitants de la ville de Geth, par conséquent des Philistins, qui s'étaient convertis au judaïsme lorsque David demeurait sur leur territoire, et qui l'avaient suivi. La suite du récit semble bien confirmer cette opinion. Cependant, d'après Josèphe, c'étaient les six cents Juifs, qui ne l'avaient jamais quitté, et qui l'avaient suivi en exil à Geth, au temps des persécutions de Saül¹². L'appellation de *Géthéens* était un surnom qu'on leur avait donné.

D'après Carth., il y avait des uns et des autres¹³. Le roi s'adressa à l'un d'entre eux, Ethai, qui était probablement leur chef : « *Pourquoi viens-tu avec nous ?* lui demanda-t-il. *Retourne sur tes pas et reste avec le nouveau roi. Tu es étranger, nos querelles domestiques ne te concernent pas. Tu es sorti de ton pays, tu es à peine arrivé d'hier, et tu serais contraint dès aujourd'hui de t'exiler avec nous ? Non, laisse-moi, tu as fait ton devoir : moi, j'irai là où je dois aller, où Dieu me conduira. Mais toi, retourne et ramène tes frères avec toi, et le Seigneur te traitera selon*

10. *Consolations à Stagire, l. III, 18.*

11. D'après l'hébreu et Fill.

12. Flav., l. III, ch. VII. — C'est aussi l'avis de Corn., p. 498.

13. P. 527.

sa miséricorde et la vérité, parce que toi-même tu as été fidèle avec moi¹⁴. » Mais Ethai ne voulut rien entendre : « Je le jure par le Seigneur, dit-il, et je le jure par mon seigneur le roi, que ce soit pour la mort, que ce soit pour la vie, votre serviteur y sera avec vous. — Soit, répondit le roi, viens et passe le torrent avec nous. » Ethai franchit donc le torrent de Cédron avec ses compagnons, leurs femmes et leurs enfants qui suivaient. Tout ce monde pleurait, manifestant une douleur très vive de la honteuse conduite d'Absalon envers son père. Le roi passa le Cédron¹⁵ à son tour, puis il se mit à gravir la pente du mont des Oliviers, suivi toujours d'une foule considérable.

Cependant le grand-prêtre Sadoc s'était mis en route lui aussi derrière le roi, avec l'arche d'Alliance et tous les lévites. Après le passage du Cédron, l'arche fut déposée dans un endroit convenable, où le grand-prêtre Abiathar, qui était le pontife alors en exercice, la rejoignit. Lorsque tout le peuple eut défilé, il se mit en prières devant elle, et consulta Dieu, sur l'invitation du roi, au moyen de l'Urim et du Thumim, comme il était d'usage. David voulait savoir ce qu'il devait faire, et dans quelle direction se mettre en sûreté. Mais Dieu ne répondit pas : le roi, dans sa profonde humilité, interpréta ce silence comme un signe que sa pénitence n'était pas encore suffisante, et que la colère divine n'était pas entièrement apaisée. Il craignit dès lors, s'il emmenait l'arche avec lui, qu'il n'advint à celle-ci ce qui était arrivé quand les fils d'Héli, grand-prêtre de Silo, l'avait portée à l'armée et qu'elle était tombée au pouvoir des Philistins, pour la plus grande honte d'Israël. Il dit donc à Sadoc :

14. Théodoret souligne ici la bonté de David qui prend ainsi les intérêts de ses soldats plutôt que les siens, qui veut les renvoyer chez eux, pour ne pas les exposer inutilement, alors que leur service lui serait si utile ! Et que dire de la manière dont il parle de ce fils abominable qui lui a déclaré la guerre : il ne l'appelle pas : ce traître, ce filou, ce parricide, mais « le roi ! ».

15. Ravin profond, ordinairement à sec, qui sépare Jérusalem du mont des Oliviers. On l'appelle aujourd'hui : *vallée de Josaphat*.

« Reconduis l'arche dans la ville. Il ne serait pas prudent de l'emmener dans cet exode. Si je trouve grâce devant le Seigneur, et s'il me permet de rentrer un jour dans ma capitale, j'aurai le bonheur de revoir, et l'arche, et le Tabernacle. Mais si Dieu me dit : Tu ne m'agrées plus, je ne veux plus que tu règues, je suis tout prêt à lui obéir, et à accepter ce qu'il lui plaira de décider pour moi. Retourne donc en paix, ainsi qu'Abiathar, et demeurez dans la ville : vous me rendrez plus de services en me tenant au courant de ce qui s'y passera, qu'en m'accompagnant maintenant. Pour moi, je resterai caché dans le désert, jusqu'à ce que j'aie reçu de vous un mot me disant ce que j'ai à faire. » Il congédia en même temps Achimas, le fils de Sadoc, et Jonathas, les fils d'Abiathar, qui lui étaient très attachés, et l'arche rentra à Jérusalem, avec les prêtres, tandis que le roi continuait sa route. Sa douleur avait été ravivée par ce silence de Dieu, qu'il prenait pour un signe de colère : pour s'humilier davantage, il quitta ses chaussures, et c'est nu-pieds qu'il fit l'ascension du mont des Oliviers, la tête couverte, et en versant des larmes abondantes. Tout le peuple le suivait en pleurant et la tête voilée, en signe de pénitence. Tandis que David gravissait la pente, on vint lui rapporter qu'Achitopel était passé au parti d'Absalon. C'était une odieuse trahison : parce qu'Achitopel était l'un des conseillers intimes du roi, qui avait grande confiance en son savoir-faire. C'était en outre, un chef de guerre très capable¹⁶. David comprit aussitôt tous les avantages qu'Absalon allait retirer de ce nouveau partisan : c'est pourquoi il supplia Dieu de faire échouer les desseins qui seraient entrepris sur l'avis de ce traître. « Seigneur, dit-il, faites échouer les conseils d'Achitopel », ce qui arriva en effet.

Lorsque David fut arrivé sur le haut de la montagne, dit Josèphe, il regarda Jérusalem, et répandit quantité de larmes. D'après la Glose, il aimait à monter sur le mont des Oliviers du haut duquel il voyait distinctement le

16. D'après Chrys, in Psalm. vii.

Tabernacle qu'il avait fait ériger sur la montagne de Sion pour abriter l'arche, et à adorer là le Seigneur. Tandis qu'il montait, il fut rejoint par un autre de ses conseillers, Chusaï l'Arachite, ainsi nommé parce qu'il était de la ville d'Arach (aujourd'hui inconnue). Celui-ci avait déchiré ses vêtements et couvert sa tête pour montrer sa douleur. David fut touché de sa fidélité et il lui dit : « *Si tu viens avec moi, tu me rendras peu de services, et tu me seras plutôt à charge* (on conjecture de là que Chusaï devait être âgé, ou infirme¹⁷) *mais si tu veux bien retourner dans la ville, et là, te présenter à Absalon en lui disant que tu viens le servir, comme tu m'as servi moi-même, tu me seras extrêmement utile, en l'employant à combattre l'influence d'Achitopel.* »

On peut s'étonner au premier abord de voir un homme aussi loyal que David prescrire à l'un de ses intimes une conduite qui ressemble fort à de la duplicité. Mais d'une part, nous savons qu'à la guerre il est des ruses qui sont permises pour tromper l'adversaire ; et d'autre part, le dessein de David était bien de *servir* Absalon. Toute la conduite du saint roi dans ce drame est justement d'arriver à tirer ce misérable fils du chemin dans lequel il s'est engagé, et qui le conduit à sa perte.

« Tu trouveras là, continua-t-il, les deux grands-prêtres Sadoc et Abiathar. Tout ce que tu entendras dire dans le palais, tu le leur rapporteras et tu en conféreras avec eux. Puis tu me le feras savoir, par leurs deux fils, Jonathas et Achimas, qui vous serviront d'agents de liaison. » Chusaï obéit et retourna vers la ville. Voici en quels termes saint Jean Chrysostome exalte la noblesse de son attitude et sa fidélité.

Notre bienheureux (David)... errait dans le désert comme un misérable vagabond, accablé de tous les maux qui pèsent sur un homme exilé, tandis que son fils jouissait en paix des biens paternels. Les choses en étaient à ce point : les armées obéis-

17. Fill.

saient au rebelle, les villes reconnaissaient son usurpation. Seul, un homme vertueux, un ami de David, nommé Chus restait fidèle à son amitié dans ce changement de fortune. En le voyant errer sans but dans le désert, il déchira sa tunique, se couvrit de cendres, poussa un amer et pitoyable gémissement ; et, dans son impuissance, il consola du moins l'infortuné avec des larmes. Ce n'était pas la fortune, ni la puissance, mais bien la vertu, qu'il aimait chez David. Voilà pourquoi son amitié résista à la chute du roi.

Celui-ci lui demanda, comme nous l'avons vu, de se rendre auprès d'Absalon, pour déjouer les desseins d'Achitopel, qui lui paraissait plus redoutable par son intelligence et son habileté, que l'usurpateur lui-même. C'était une mission dangereuse. Mais Chusaï n'hésita pas.

Il ne dit point : Et si je suis pris ? Et si je suis démasqué ? Et si l'on découvre le secret de la comédie ? Achitopel est un homme habile. Il est bien capable de deviner cette ruse, et de me prendre sur le fait. Et alors, je périrai : voilà tout ce que nous y aurons gagné. Rien de pareil. Il court au camp de l'usurpateur, après s'être reposé sur Dieu de toutes choses, et s'élançe au milieu des dangers.

David composa à cette occasion le psaume VII, dont les premières paroles furent peut-être de Chusaï lui-même : *Domine Deus meus, in te speravi, salvum me fac ex omnibus persequentibus me*¹⁸.

18. Seigneur mon Dieu, c'est en vous que j'ai mis mon espérance. Sauvez-moi de tous ceux qui me poursuivent.

CHAPITRE XVIII

ABSALON ENTRE A JÉRUSALEM

(II Rois, XVI)

CHUSAI obéit donc et retourna vers la ville : il y arriva au moment où Absalon, flanqué d'Achitopel, y faisait son entrée à la tête de ses troupes.

David cependant continuait son chemin dans la direction de l'Est. A peine avait-il dépassé le sommet du mont des Oliviers, qu'il vit venir à lui Siba, l'ancien serviteur de Saül, auquel il avait confié le soin de Miphiboseth. Siba conduisait avec lui *deux ânes chargés de deux cents pains, de cent paquets de raisins secs, de cent paquets de figues, et d'une outre de vin.* « *Que veux-tu faire de cela ?* » lui demanda le roi. — *J'ai amené les ânes, répondit l'homme, pour faire reposer ceux de vos serviteurs qui seraient fatigués de marcher ; le pain, les raisins et les figues, pour ravitailler vos compagnons ; et le vin, pour reconforter ceux qui défailleraient dans le désert.* — *Où est donc le fils de ton maître ?* continua le roi, étonné de ne pas voir Miphiboseth. *Comment se fait-il qu'il ne soit pas venu avec toi ? — Il est demeuré à Jérusalem, répondit Siba, en disant : Aujourd'hui, la maison d'Israël me rendra le royaume de mon père.* » Cette odieuse calomnie n'avait aucun fondement, comme on le verra par la suite. Mais Siba se rendait compte que, malgré les apparences, c'était David qui avait le plus d'atouts dans son jeu, et qui, en définitive, resterait maître de la situation. Son prestige personnel, son génie militaire, sa piété, sa bonté, lui assuraient sur Absalon une supériorité

écrasante. Siba avait donc résolu de se ménager ses bonnes grâces, en l'assistant dans un moment difficile, et il espérait ainsi obtenir de lui en retour les biens qu'il gérait pour le compte de Miphiboseth. Ce dernier n'étant à ses yeux qu'un personnage tout à fait insignifiant, il n'hésita pas à l'accuser sournoisement de trahir la cause de David, et d'escompter le désordre produit par la révolte d'Absalon pour être rétabli sur le trône de son père. Cette manœuvre perfide réussit à merveille. David fut extrêmement affecté d'apprendre une telle ingratitude de la part d'un homme qu'il avait comblé de bienfaits. Sans réfléchir, il dit à Siba : « *A dater de ce jour, tous les biens de Miphiboseth sont à toi !* » — A quoi le vil calomniateur répondit : « *Ce que je souhaite, monseigneur le roi, c'est de trouver grâce devant vous.* » Ce qui voulait dire : « *La bienveillance et la grâce du roi me sont plus précieuses encore que le don qu'il me fait.* »

David commit là encore une lourde faute, en accueillant sans le moindre contrôle une dénonciation aussi grave ; en prenant une sanction sous l'empire de la mauvaise humeur, sans plus d'enquête, sans avoir convoqué de témoins, ni entendu l'accusé ; en dépouillant un pauvre garçon infirme auquel il ne pouvait rien reprocher, et dont il avait eu maintes fois au contraire l'occasion de constater les réelles qualités ; en donnant enfin les biens mêmes qu'il lui enlevait injustement au misérable qui le trahissait sans vergogne.

Après cet incident, le roi poursuivit sa route, s'éloignant toujours davantage de Jérusalem. Lorsqu'il arriva près d'un lieu nommé Bahurim (aujourd'hui Râs el Tmin), un individu qui répondait au nom de Séméi, fils de Géra, et parent éloigné de Saül, s'avança insolemment vers lui et se mit à l'accabler d'injures. En même temps il lui lançait des pierres et des mottes de gazon, ainsi qu'aux hommes qui l'entouraient. « *Va-t'en, lui criait-il, va-t'en, méchant homme, homme de sang, homme exécration, homme de Bélial, le Seigneur te rend aujourd'hui tout le sang de la maison de*

Saül, que tu n'as pas craint de répandre, sans raison, sans souci de la justice, pour l'emparer du pouvoir. C'est pour cela que le Seigneur fait passer aujourd'hui le trône aux mains d'Absalon. Et voici que tu es accablé des maux que tu as faits, parce que tu es un homme de sang ! »

D'après les Hébreux et saint Jérôme, Séméï traitait David d'adultère (à cause de Bethsabée) ; de Moabite (à cause de Ruth, son aïeule, qui était païenne) ; d'assassin (à cause d'Urie) ; de lépreux (parce qu'il était contraint de fuir hors de la ville), et d'exécration individuelle¹.

Cependant Abisai, ce neveu de David, qui lui avait été si fidèle pendant la persécution de Saül², ne put supporter d'entendre de tels outrages : « Allons-nous tolérer, cria-t-il, que ce chien mort maudisse ainsi monseigneur le roi ? Laissez-moi faire, et je vais lui couper la tête ! » Mais David l'en empêcha : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, dit-il, fils de Sarvia ? — Ce qui voulait dire : « Ne vous mêlez pas de mes affaires personnelles. »

Cet avertissement s'adressait en même temps à Joab, l'autre fils de Sarvia, parce que David connaissait sa tendance à l'emportement et le voyait prêt à bondir sur Séméï, comme son frère. — « Laissez-le donc m'insulter, continua le roi, c'est le Seigneur en effet qui lui a ordonné de maudire David. Qui donc dès lors osera lui demander pourquoi il le fait ? » Puis s'adressant à tous ses serviteurs, il poursuivit : « Et quoi ! mon propre fils, celui qui est sorti de mon sein, cherche à m'ôter la vie ! Combien il est plus naturel, dès lors, que ce fils de Jemini m'insulte ! Laissez-le me maudire tant qu'il lui plaira, selon le commandement qu'il en a reçu du Seigneur ! Peut-être que Dieu daignera considérer mon affliction, et qu'il m'accordera son pardon et sa grâce, en échange de cette malédiction que je subis aujourd'hui. »

On voit à quelle hauteur de sentiments se tenait David. Pénétré de contrition au souvenir de ses péchés, certain

1. Flav., l. VII, ch. VIII.

2. Corn., p. 501 et 552.

d'avoir gravement offensé le Seigneur, il ne voyait dans tout ce qui lui arrivait que les manifestations du châtement qu'il avait bien mérité.

Il poursuivit donc sa route, tandis que Séméï, exaspéré par cette patience, courait de l'autre côté de la montagne pour l'injurier à nouveau et lui jeter des pierres. David cependant arriva au bord du Jourdain, et là il fit rafraîchir, manger et reposer ses gens, fatigués de cette pénible étape.



Absalon cependant avait fait son entrée à Jérusalem, à la tête de ses partisans et flanqué d'Achitopel. Il s'installa au palais royal, où de nombreux notables vinrent lui faire leur soumission. Parmi eux se présenta Chusaï l'Arachite, le fidèle ami de David. Comme les autres il se prosterna devant le vainqueur, et le salua à deux reprises du titre de roi, en lui souhaitant un long et heureux règne³. Absalon, surpris d'une volte-face aussi rapide chez un homme dont il connaissait le dévouement à son père, lui demanda sur un ton moitié ironique, moitié interrogateur : « Est-ce là toute la fidélité que vous gardez à votre ami ? Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec lui ?... — Parce que je crois de mon devoir de rester avec celui que le Seigneur a choisi, répondit l'Arachite, et auquel tout ce peuple et tout Israël se soumettent aujourd'hui. D'ailleurs, quel est celui auquel je viens offrir mes services ? N'est-ce pas le fils de mon roi ? La couronne n'a pas passé d'une maison à une autre, l'héritier du trône succède à son père, je vous servirai comme j'ai servi ce dernier. »

Absalon, dit Josèphe, ajouta foi à ces paroles et ne se méfia plus de lui. Il demanda à Achitopel de réunir un conseil pour étudier ce qu'il convenait de faire, afin d'asseoir sa royauté. Achitopel aussitôt, sans en avoir encore conféré

3. Flav., l. VII, ch. VIII.

avec qui que ce fût, déclara : « *Violiez ouvertement les concubines que votre père a laissées pour garder son palais. Ainsi, lorsque, par cet outrage, tout Israël saura que vous l'avez déshonoré, ils s'attacheront plus fortement à votre parti.* »

Ce conseil infâme était destiné à créer une haine irréconciliable entre Absalon et son père. Beaucoup de Juifs, en effet, n'osaient se ranger ouvertement à la suite du fils révolté. Ils se disaient en effet que, si une entente survenait entre son père et lui, lui obtiendrait facilement son pardon, et le châtement de la rébellion retomberait sur eux. Achitopel, le premier, pouvait être sûr, au cas où cette éventualité se réaliserait, qu'il paierait de sa vie le prix de sa trahison. Il chercha donc à dresser un obstacle qui rendrait toute réconciliation impossible. En traitant les épouses secondaires — mais légitimes, ne l'oublions pas, puisque David, par dérogation à la loi commune, jouissait encore de la licence accordée aux Patriarches en fait de polygamie — comme de vulgaires prostituées, Absalon infligeait non seulement à celles-ci, mais au roi leur époux lui-même, la plus sanglante injure⁴.

Mais le malheureux garçon était complètement aveuglé par son ambition et son désir de monter sur le trône, sans attendre. Par ailleurs, les conseils d'Achitopel étaient reçus comme des oracles aussi bien par lui que par son père. Cet Achitopel était en effet un homme astucieux, d'une prudence extrême, une manière de Talleyrand de l'époque, qui savait prévoir les choses de très loin, et dont les avis étaient souvent ce qu'il y avait de plus sage et de plus judicieux.

C'est pourquoi Absalon l'écouta si facilement, malgré le caractère odieux de ce qu'il proposait, et sans songer qu'un pareil crime ne pouvait qu'attirer sur lui la vengeance du ciel.

Il fit donc dresser sur la terrasse du palais une tente que l'on pouvait voir de partout, et sous laquelle il se retirait,

4. Théodoret, in II Rois, Patr. gr., t. 80, col. 644.

emmenant successivement chacune des épouses laissées par David⁵.

C'était de cette même terrasse que le saint roi, jadis, avait aperçu Bethsabée. La justice divine plaçait le châtement au lieu même où le crime avait commencé. Ainsi se réalisait à la lettre la prophétie de Nathan : *Voici ce que dit le Seigneur : ... Je prendrai tes femmes sous tes yeux et je les donnerai à celui qui est ton plus proche parent, et il dormira avec elles aux yeux de ce soleil, et je ferai cela à la vue de tout Israël*⁶.

En revoyant cette maison où il avait grandi, où il avait été élevé, comment Absalon a-t-il pu ne pas éprouver de remords, se demande saint Jean Chrysostome ? s'il n'avait pas été une brute, si son cœur n'eût été de pierre, tout cela était bien propre à le ramener. Cette table, où il s'asseyait à côté de son père, cette maison, ces salles où il avait obtenu sa rentrée en grâce après le meurtre affreux qu'il avait commis, bien d'autres choses encore auraient dû l'émouvoir. Il savait que son père errait comme un vagabond, en fugitif, en proie à de grandes souffrances... Qu'avait-il d'ailleurs à reprocher à son père ?... Il n'avait aucun grief contre lui. C'est lui-même qui, saisi d'une convoitise prématurée, alors que David était vieux et que l'espoir (d'un prochain accès au trône) lui souriait de près, n'avait pu se résigner à une attente aussi courte. Mais comment n'avait-il pas réfléchi, que, même victorieux, il serait le plus malheureux des hommes, après s'être souillé d'un pareil crime et déshonoré par son propre péché⁷ ?

5. Cette tente était destinée à sauvegarder les droits élémentaires de la pudeur. Car, si Absalon s'était livré ouvertement au péché, il aurait provoqué l'indignation et l'exécration du peuple. Seuls, dans l'antiquité, les Cyniques prétendaient mettre toute décence de côté, et s'adonner publiquement à leurs instincts charnels, comme les chiens. De là, leur nom.

6. II Rois, xii, 11.

7. Chrys., *Comment. sur le Ps. VII*, 15.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Les Pères ont loué à l'envi la patience de David devant les outrages dont l'accable Séméi.

Voici le commentaire qu'en donne saint Grégoire le Grand, à propos de ce verset de Job : *Connais-tu le temps où les chamois mettent bas dans les pierres ? Et as-tu observé les biches, quand elles enfantent ?*

Si quelqu'un, étant offensé par des paroles injurieuses, a peine à garder la vertu de patience, qu'il se souvienne de David, lorsque, voyant ses officiers prêts à châtier par les armes Séméi qui l'accablait d'outrages, il leur dit : « *Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, fils de Sarvia ? Laissez-le proférer ses malédictions. C'est le Seigneur en effet qui lui a prescrit de maudire David. Qui donc osera lui demander pourquoi il agit ainsi ?* »

Et un peu après :

« *Laissez-lui proférer ses malédictions selon l'ordre du Seigneur. Peut-être que Dieu regardera mon affliction, et me rendra quelque bienfait pour cette malédiction que je subis aujourd'hui...* » Réduit à voir son propre fils révolté contre lui, en punition de son crime avec Bethsabée, il s'est remis en mémoire le mal qu'il avait commis, et il supporte avec calme ce qu'il entend ; il considère les paroles injurieuses, non comme des offenses, mais comme des secours favorables qui pourront le purifier de son péché et lui obtenir miséricorde. En effet nous supportons généreusement les injures qu'on nous adresse, lorsque nous revenons dans le secret de notre conscience au mal que nous avons commis. Il nous paraît léger d'être atteint par des injures, lorsque nous voyons dans notre conduite que nous méritons bien pire. De sorte qu'à bien prendre, nous devrions plutôt rendre grâce des outrages, que nous en irriter, puisque par elles, nous avons confiance de pouvoir éviter une peine plus grave au tribunal de Dieu⁸.

8. XXXIX, 1.

9. *Mor.*, 1. XXX, ch. 37. — Patr. lat., col. 545.

Écoutons maintenant saint Basile sur le même sujet :

David, dit-il, ne répondit rien à ces insultes. L'écho du désert ne répond pas à l'injure par l'injure, comme il arrive généralement dans les discussions entre les hommes. Le roi allait toujours en silence, la tête basse. « *J'étais, dira-t-il dans ses Psaumes, comme le sourd qui n'entend pas, comme le muet qui ne peut ouvrir la bouche, comme l'homme qui n'a rien à rétorquer*¹⁰. » Mais ce mutisme n'était pas celui du stoïcien qui méprise et l'injure et la promptitude du vulgaire à répondre. C'était celui d'une âme vraiment humble, oppressée par le souvenir de ses péchés, et qui se jugeait digne du mépris universel¹¹.

10. Ps. XXXVII, 14-15.

11. *Contra irascentes*.

CHAPITRE XIX

ACHITOPEL SE PEND

(II Rois, XVII)

A CHITOPEL ne tarda pas à donner à Absalon un nouveau conseil tout aussi dangereux pour David, car, consulté sur ce qu'il serait bon de faire maintenant, il répondit : « Si vous voulez vous assurer la couronne, et mettre en sécurité ceux qui vous ont secondé il est indispensable d'abord de faire disparaître votre père. Donnez-moi douze mille hommes d'élite, et je me chargerai volontiers de l'opération. L'essentiel est de faire vite, de profiter du désarroi auquel il est réduit actuellement, pour l'écraser. *Je l'attaquerai cette nuit même et, fondant sur lui, tandis qu'il est las et sans forces, je le battrai sans difficulté.* »

Devant l'impétuosité du choc, les hommes qui sont avec lui l'abandonneront, et *je frapperai alors le roi resté seul.* Ainsi je vous ramènerai tout le peuple : car, quand ceux qui lui restent fidèles sauront que David est mort, et qu'il n'y a plus d'autre roi que vous, ils se rallieront à vous comme un seul homme. Sans doute, c'est aller contre la loi naturelle que de chercher à tuer votre propre père : mais Dieu l'a rejeté, Il vous a choisi à sa place, vous ne devez pas hésiter à faire périr *un seul homme*, pour assurer la paix à toute la nation. »

Ce discours trouva naturellement le plus favorable accueil auprès d'Absalon et de tous les notables qui l'entouraient. En soi, le conseil était excellent. Il fallait évidemment profiter du désarroi momentané de David et l'attaquer sans

répit, avant qu'il ait eu le temps d'alerter ceux qui lui étaient dévoués et de lever de nouvelles troupes.

Cependant, Absalon, par déférence, voulut avoir aussi l'avis de Chusaï, qu'il nommait toujours le meilleur ami de son père¹. Il le consulta surtout pour lui marquer sa confiance et se l'attacher davantage. Il ne doutait pas qu'il n'approuvât le plan qu'on venait d'exposer : « *Voici, lui dit-il, le conseil que nous a donné Achitopel. Devons-nous le suivre, ou non ? Quel est votre avis à vous ?* »

Chusaï vit très bien que le projet était excellent en effet. A la guerre, il faut, comme César, saisir l'occasion au vol : *Veni, vidi, vici.* La rapidité est chose capitale. Si le conseil d'Achitopel était mis à exécution, David serait dans le plus grand danger. C'est pourquoy, au risque de se compromettre gravement, Chusaï résolut de tenter un coup hardi afin de sauver son maître. « *Pour une fois, dit-il, je crois que le conseil donné par Achitopel n'est pas bon, et je ne puis l'approuver.* Vous connaissez mieux que personne la valeur militaire de votre père : il n'a jamais été vaincu par personne, il est toujours sorti victorieux de toutes les opérations auxquelles il a pris part². Il est entouré d'hommes d'un courage à toute épreuve, et ils sont aussi furieux de ce qui leur arrive actuellement qu'une ourse à laquelle on vient d'enlever ses petits³. Par ailleurs, étant donné son expérience de la guerre, nous ne pouvons supposer qu'il n'ait pas prévu l'attaque que vous projetez : il a, soyez-en sûr, pris ses dispositions en conséquence, et va nous attirer dans une embuscade, où nous allons nous jeter tête baissée. Enfin ne pensez pas que vous allez le saisir au milieu de ses troupes. Certainement il se tient sur ses gardes. Il sait trop bien que, dans les conjonctures actuelles, il est à la merci du premier venu.

1. Flav., l. VIII, ch. IX.

2. Flav., *loc. cit.*

3. Il paraît que l'ourse, dans cette situation, est particulièrement terrible et qu'elle se jette avec fureur sur le premier animal qu'elle rencontre, comme s'il était l'auteur de ce rapt. — Carth., p. 535.

« Quand il veut dormir, il se retire dans quelque grotte, ou dans un lieu fortifié, pour ne pas courir le risque d'être assassiné, ou fait prisonnier. Si, avec le projet que vous méditez, vous subissez le plus petit échec, ne fût-ce que la perte d'un seul homme, on le grossira aussitôt démesurément, à cause de la réputation de bravoure dont jouissent votre père et ses compagnons. On dira que c'est un désastre, que c'est folie de vouloir s'attaquer à ces gens-là ; et les plus hardis de vos partisans, ceux mêmes qui ont des cœurs de lion, se sentiront liquéfiés par la peur.

« C'est pourquoi j'estime que, sans vous arrêter à l'avis d'Achitopel, il faut appeler aux armes tout Israël, depuis Dan jusqu'à Bersabée, et prendre vous-même en personne le commandement de cette masse qui accourra aussi nombreuse que le sable de la mer. Alors en quelque lieu que puisse être David, nous nous jetterons sur lui dans une ruée irrésistible, nous l'accablerons sous le nombre, comme la rosée quand elle tombe sur la terre, et nous ne laisserons pas vivant un seul des hommes qui sont avec lui. S'il s'enferme dans quelque place, tout Israël entourera celle-ci de cordes, et nous la tirerons jusqu'au ravin, pour l'y précipiter, sans qu'il en reste seulement une petite pierre ! »

Cette dernière phrase était évidemment une hyperbole, destinée à exalter la puissance irrésistible d'Absalon. La thèse de Chusai était ingénieuse : mais malgré l'adresse avec laquelle elle était présentée, elle demeurait loin d'être convaincante. Achitopel avait raison, on ne pouvait en douter : il fallait exploiter la situation présente, sans donner à l'adversaire le temps de se ressaisir ; si l'on attendait, le temps travaillerait pour David, dont la gloire et l'autorité restaient intactes aux yeux de l'immense majorité du peuple. Absalon n'avait dû son succès momentané qu'à l'habileté et à l'audace avec lesquelles il avait mené sa campagne électorale. Mais son prestige ne pouvait être comparé à celui de son père.

L'Écriture reconnaît elle-même que le conseil d'Achitopel était le plus utile : Dieu, cependant, [qui tient le cœur des

rois entre ses mains puissantes] ne permit pas qu'il prévalût. Et ce fut là sans doute l'effet de la prière que Lui avait adressée David : *Infatua, Domine, consilium Achitopel*⁴. Contre toute attente, Absalon et ses conseillers, à l'unanimité, préférèrent l'avis de Chusai, et décidèrent de renforcer leur armée, avant de passer à l'offensive.

Chusai fit prévenir aussitôt les deux grands-prêtres, Sadoc et Abiathar, de ce qui venait de se passer, les priant d'en informer David immédiatement, et de presser celui-ci de ne pas s'attarder dans le désert, mais de franchir le Jourdain sans délai : car Absalon, mobile comme il l'était, pouvait fort bien changer d'avis et revenir au projet d'Achitopel. Il était donc prudent que le roi se mit à l'abri d'un coup de main.

Les deux pontifes envoyèrent aussitôt une servante, en qui ils avaient toute confiance⁵, à leurs deux fils, qui se tenaient cachés près de la fontaine de Rogel⁶, tout contre les murs de la ville, mais en dehors de celle-ci ; car leur attachement à David était trop connu pour qu'ils pussent se montrer à l'intérieur sans danger. La servante sortit, comme si elle allait laver du linge à la fontaine, et rejoignit les deux jeunes gens sans attirer l'attention. « Partez en toute hâte, leur dit-elle, après leur avoir répété le message dont elle était chargée, et prévenez le roi de ce qui se passe. » Les garçons obéirent : mais à peine avaient-ils fait deux stades, qu'ils furent aperçus par des hommes à cheval, qui patrouillaient, sans doute pour le compte d'Absalon, et qui les signalèrent aussitôt à leur chef. Celui-ci ordonna de les arrêter ; eux, cependant, devinant le danger se hâtèrent de disparaître. Quittant le grand chemin, ils prirent à travers champs, et réussirent à gagner sans être vus le village de Bahurim où ils connaissaient un habitant, tout dévoué comme eux à la cause de David. Mis

4. II Rois, xv, 31. — Daigne confondre, Seigneur, le dessein d'Achitopel.

5. Flav., I. VII, ch. ix.

6. Fontaine des foulons.

au courant de leur affaire, celui-ci les fit descendre dans un puits, situé au milieu de sa cour, et pour l'heure complètement à sec. La maîtresse du logis en obstrua l'orifice avec une couverture, sur laquelle elle se mit à répandre du grain pilé, comme si elle avait voulu le faire sécher⁷. Bientôt les cavaliers se présentèrent à la porte. « *Où sont Achimas et Jonathas ?* demandèrent-ils ? — Ils viennent de passer, répondit la femme, mais ils étaient pressés, et ils ont demandé seulement un peu d'eau à boire. » C'était un petit mensonge, mais saint Ambroise les en excuse. « Non seulement les pécheurs, dit-il, mais les justes aussi tombent souvent dans des mensonges officieux. C'est pour cela, me semble-t-il, que le Psalmiste a dit : *Tout homme est menteur*⁸. » Et le saint Docteur cite le cas des sages-femmes de l'*Exode*⁹, qui mentirent pour arracher à la mort les petits Hébreux ; de Rahab, pour sauver les éclaireurs de Josué, et qui en est louée par saint Paul¹⁰ ; et de la servante dont nous parlons ici. Les taches des mensonges de ce genre sont effacées par la charité dont ils procèdent, car cette vertu, comme l'enseigne saint Pierre, *recouvre la multitude des péchés*¹¹.

Reprenons la suite du récit : confiants dans les renseignements donnés par la femme, les poursuivants se hâtèrent dans la direction qu'elle leur indiquait et disparurent bientôt à l'horizon. Lorsqu'elle vit qu'il n'y avait plus rien à craindre, elle fit sortir du puits les deux garçons. Ceux-ci continuèrent leur route avec grande diligence, rejoignirent David, et le mirent au courant de ce qui s'était passé.

Dépêchez-vous, lui dirent-ils, de franchir le fleuve, parce que voici le conseil qu'Architopel a donné contre vous. David ne manqua pas de suivre un avis aussi utile : bien

7. Flav., l. VII, ch. ix.

8. Ps. CXV, 11.

9. Ex., i, 19.

10. Hebr., xi, 31.

11. I Petr., iv, 7. — Tout ce passage de saint Ambroise est cité sans référence dans la Gloss., col. 620.

que la nuit fût déjà venue¹², il se hâta de traverser le Jourdain à l'heure même, lui et tous les gens qui étaient avec lui.

Achitopel conçut un violent dépit de voir que le conseil de Chusaï avait prévalu sur le sien. Sans plus attendre, *il fit seller son âne* et se rendit à Gilo, qui était le lieu de sa naissance¹³. Là, il rassembla tous ses proches et tous ses amis ; il leur rapporta le conseil qu'il avait donné à Absalon, et comment il n'avait pas été écouté. Dès lors, la partie, à ses yeux était perdue sans ressource : David l'emporterait et remonterait sur le trône. Il savait ce qui l'attendait ; il aimait donc mieux mourir librement que d'être livré au bourreau pour avoir abandonné le roi régnant et suivi Absalon. Il s'occupa ensuite de mettre ses affaires en ordre, puis il se retira dans le lieu le plus reculé de sa maison, et là il se pendit. Ses parents le firent enterrer dans le sépulcre de son père. C'est le premier cas de suicide qui soit signalé dans la Bible.

12. Flav., l. VII, ch. ix.

13. Aujourd'hui, peut-être, *Kh. Jala*, dans la région d'Hébron.

CHAPITRE XX

LA MORT D'ABSALON

(II Rois, XVIII)

DAVID, après avoir franchi le Jourdain, avait gagné la ville de Mahanaïm¹. Bâtie au sud du Jaboc, sur l'emplacement où Jacob avait eu une vision des armées célestes, cette cité protégée par de solides remparts était alors en pleine prospérité. David était donc sûr de pouvoir y refaire ses forces et celles de ses compagnons. Les habitants le reçurent de la manière la plus chaleureuse : les uns, dit Josèphe, « par compassion pour son malheur ; les autres, par le respect qu'ils éprouvaient pour la gloire dont ses hauts faits avaient auréolé son nom ».

Ils lui offrirent : « des lits, des tapis, des vases de terre, du blé, de l'orge, de la farine, du blé séché au feu, des fèves, des lentilles, des pois frits, du miel, du beurre, des brebis et des veaux bien gras. Ils apportèrent tout cela à David, et à ceux qui étaient avec lui, devinant que dans le désert ils avaient bien souffert de la faim et de la soif ».

Absalon, cependant, avait rassemblé une nombreuse armée, et il avait mis à sa tête comme général : Amasa, qui était le cousin germain de Joab et le neveu de David. Avec ces troupes, il passa à son tour le Jourdain, et vint s'établir non loin de Mahanaïm. Dès que David en fut informé, il résolut de le prévenir en attaquant lui-même le

1. Aujourd'hui, probablement Tell-Mejjaj.

premier, bien qu'il n'eût que quatre mille hommes² à sa disposition. Il divisa ceux-ci en trois colonnes : la première commandée par Joab, la seconde par Abisaï, la troisième par Ethaï le Géthéen, en qui il avait une entière confiance, bien qu'il fût philistin d'origine. Il se proposait de prendre lui-même le commandement en chef, et de diriger l'ensemble de l'opération. Mais d'un voix unanime, les officiers, les soldats, et ses serviteurs les plus dévoués s'y opposèrent : s'il était tué, c'était la victoire certaine d'Absalon à brève échéance, et leur perte à tous.

Au contraire, si David restait vivant, s'il échappait à ses ennemis, les succès de ceux-ci seraient sans effet, et ils n'obtiendraient pas ce qu'ils cherchaient.

David se rendit à ces raisons : « Soit, dit-il, je ferai ce que vous voudrez. » Et il se plaça près de la porte de la ville pour voir défiler son armée, qu'il avait organisée en bataillons de mille hommes, commandés chacun par un tribun, et en compagnies, ayant à leur tête un centurion. Mais tandis que les troupes passaient ainsi devant lui, une seule chose semblait lui tenir à cœur, qu'il répétait à chacun des chefs avec instance, et que tout le monde entendait : « Pour l'amour de moi, je vous en prie, ne tuez pas mon fils Absalon ! »

Cette armée se déploya en bataille, en face de celle d'Absalon, et un combat acharné s'engagea. Les troupes du fils rebelle étaient beaucoup plus nombreuses que celles de David, et leurs chefs savaient que, s'ils étaient vaincus, ils auraient à répondre de leur trahison. Ils se battirent donc avec un grand courage : mais leurs unités n'étaient que des agglomérats d'hommes sans entraînement, sans cohésion, sans organisation. Les soldats de David, au contraire, étaient de vieux guerriers, rompus au métier des armes, tous gens très braves, et d'un dévouement absolu à leur prince : aussi n'eurent-ils pas de mal à enfoncer les lignes ennemies et à les mettre en débandade sur tout le

2. Flav., I. VII, ch. ix. — H. S. dit 7 000 ; — de même, Carth., p. 538

front. Ils poursuivirent les rebelles, les pourchassèrent dans les bois et dans les lieux fortifiés où ceux-ci cherchaient à s'abriter : nombre de fuyards furent mangés par les bêtes féroces, ou disparurent dans des précipices, et il y en eut davantage qui périrent ainsi, dit l'Écriture, qu'il n'y en eut qui tombèrent sous le glaive ce jour-là.

Au cours de cette chasse à l'homme, Absalon, qui s'était réfugié lui aussi dans la forêt et qui errait, *monté sur une mule*, se trouva brusquement face à face avec un groupe de soldats du parti de David. Ceux-ci, reconnaissant le fils de leur roi et, se souvenant des recommandations faites à son sujet, n'osèrent pas l'attaquer. Lui, cependant, eut peur, et pour leur échapper, se jeta sous bois avec sa monture. Mais là, sa tête se prit malencontreusement dans les branches d'un chêne touffu sous lequel il passait ; son opulente chevelure qui flottait au vent — il avait sans doute perdu son casque, ou l'avait jeté, pour être plus libre de fuir³ — s'entrelaça dans les branches, et il demeura suspendu entre ciel et terre⁴, tandis que la mule, débarrassée de son cavalier, s'enfuyait au galop. Un soldat l'aperçut dans cette posture, et vint le rapporter à Joab, en disant : « *J'ai vu Absalon qui pendait à un chêne. — Pourquoi ne l'as-tu pas transpercé avec ta lance, pour le faire tomber à terre ?* » répondit le général. *Je t'aurais donné dix sicles d'argent⁵, et un baudrier. — Quand même vous me mettriez mille pièces dans les mains, répliqua le soldat, jamais je ne porterais la main sur le fils du roi. Nous avons tous entendu l'ordre qu'il vous a donné, à vous et aux autres généraux, quand il vous a dit : Ne tuez pas mon fils Absalon. Si par malheur, j'avais eu l'audace de faire une chose pareille, le roi n'aurait pas manqué de le savoir. Il m'aurait demandé*

3. Gloss., col. 627 ; — Carth., p. 539.

4. Le texte actuel de la Vulgate ne dit pas qu'il était pendu par les cheveux ; il parle seulement de sa tête : mais le texte hébreu, Josèphe et l'unanimité de la tradition juive aussi bien que chrétienne sont pour les cheveux.

5. Soit : 28 francs-or.

compte de ma conduite, et vous, à ce moment-là, vous vous seriez bien gardé de me défendre. Vous m'auriez au contraire blâmé et condamné, pour faire votre cour au roi, et éloigner de vous tout soupçon ! » On voit à ce trait que Joab avait une fâcheuse réputation dans l'armée : on le tenait pour un homme sans principes et sans scrupules. Irrité de la réponse du soldat, il lui dit : « Ce n'est pas toi qui auras raison ; puisque tu ne veux pas porter les mains sur lui, je vais lui régler son compte moi-même. » Prenant alors trois javelots, il les passa successivement au travers du corps d'Absalon, toujours suspendu à son arbre ; puis, comme le supplicié remuait encore, dix jeunes gens qui servaient d'écuyers à Joab, s'avancèrent vers lui et le lardèrent de coups pour l'achever.

Toute l'armée rebelle était maintenant débandée, ses hommes fuyaient dans toutes les directions, chacun ne pensant plus qu'à regagner sa demeure ; ce que voyant Joab fit sonner de la trompe pour arrêter la poursuite. La révolte ne présentait aucun danger, maintenant que son chef était tué, il était donc inutile de continuer une lutte fratricide. C'est pour cela que, passant outre aux instructions de David, qu'il considérait comme dictées par une trop grande faiblesse envers ce mauvais fils, Joab avait tenu à exécuter Absalon. Il savait bien que ce coup mettrait fin à la guerre, et arrêterait l'effusion du sang.

Cependant, même si son intention était bonne, ce fut de sa part une faute grave que de tuer en pleine révolte un adversaire dont il avait été l'ami, sans lui laisser le temps de se repentir. C'est là justement ce que David voulait à tout prix éviter⁶.

Certains auteurs néanmoins, ont prétendu justifier Joab, en alléguant que le spectacle extraordinaire d'un homme pendu par les cheveux pouvait être interprété comme un signe que Dieu l'avait réprouvé.

Absalon avait fait élever, dans la vallée que l'on nomme

6. Carth., p. 540.

la vallée du roi, toute proche de Jérusalem — et qu'il faut identifier, croit-on, avec celle du Cédron — un monument de marbre destiné à perpétuer son souvenir : « Car je n'ai point de fils, disait-il, et ce sera là un mémorial qui fera vivre mon nom. »

En réalité, il avait eu trois fils, mais on suppose qu'ils étaient morts. Josèphe rapporte que ce monument était une colonne de marbre blanc ; d'autres, que c'était un arc de triomphe avec la statue du prince félon⁷. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas là, certainement, que repose son corps : Joab l'avait fait jeter dans un trou profond qui se trouvait près de l'endroit où il était mort. Puis il appela les siens pour l'écraser sous les pierres, parce que la Loi prescrivait qu'un fils, en révolte contre ses parents, devait être lapidé⁸. Les pierres s'entassèrent au-dessus du cadavre et lui firent ainsi un tombeau rustique, bien différent de celui que le malheureux avait rêvé.

Aujourd'hui encore, dans cette vallée du Cédron, en amont du village de Siloam, entre le tombeau de Josaphat au nord et celui de saint Jacques au sud, on montre un édifice que l'on désigne sous le nom de « tombeau d'Absalon ». C'est un énorme monolithe carré, dont chacune des faces latérales a près de sept mètres de large, qui a été taillé dans la base rocheuse du mont des Oliviers, dont on l'a isolé. A l'intérieur, a été creusée une chambre sépulcrale, aujourd'hui vide, qui a dû renfermer autrefois trois sarcophages. Au-dessus se trouve un pyramidion circulaire de forme originale, que surmonte une touffe de palme. Mais bien que la partie rocheuse, au moins, soit très ancienne, l'authenticité de ce monument est des plus douteuses⁹.

Pendant Achimaas, le fils de Sadoc, brûlait du désir d'aller annoncer le premier à David la nouvelle de la grande victoire remportée par ses troupes et de la déconfiture

7. Carth., p. 540.

8. Deut., XXI, 18-21.

9. D. B., au mot : Absalon, ch. 98.

complète de l'ennemi. Il supplia donc Joab de l'envoyer. Mais Joab avait de l'affection pour lui : il savait qu'une mauvaise nouvelle attire souvent la disgrâce sur celui qui la porte : « Non, dit-il, aujourd'hui ce n'est pas toi qui porteras la nouvelle, ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui, je ne veux pas que ce soit toi, parce que le fils du roi est mort. » — Et appelant un autre courrier, qui se nommait Chusi, il l'expédia à David, avec ordre de raconter ce qu'il avait vu. L'homme partit aussitôt en courant. Mais Achimaas ne pouvait renoncer à la joie d'annoncer lui-même la victoire à David, auquel il était dévoué corps et âme. Il renouvela sa demande et Joab refusa encore ; il insista une troisième fois, et le généralissime finit par céder : Chusi, pensait-il, avait maintenant une bonne avance, il arriverait le premier et ainsi le roi serait déjà informé de la mort de son fils, quand surviendrait Achimaas. Mais celui-ci prit un raccourci, qui lui permit de dépasser Chusi : et c'est lui qui, le premier, fut aperçu par le guetteur posté sur les remparts. David se tenait près de là, attendant avidement les premières nouvelles du champ de bataille. « Je vois, cria la sentinelle, un homme seul qui vient vers nous en courant — S'il est seul, répondit David, c'est qu'il porte une bonne nouvelle. » En effet, s'il annonçait une défaite, on verrait d'autres fuyards derrière lui. Tandis qu'Achimaas s'approchait, courant toujours, le guetteur cria à nouveau : « Je vois un deuxième homme qui court tout seul, lui aussi. — C'est encore un bon signe, répondit le roi. — Il me semble reprit le factionnaire, que je reconnais, dans le premier qui arrive, la manière de courir d'Achimaas, le fils du grand-prêtre. — Oh ! alors, dit David, il ne peut apporter qu'une heureuse nouvelle, car c'est un homme de bien, et Joab ne l'aurait pas choisi pour annoncer un malheur. »

Dès qu'Achimaas aperçut David, il cria : « Salut, ô roi ! » puis, se prosternant à ses pieds, le front contre terre, il ajouta : « Béni soit le Seigneur notre Dieu qui a livré entre nos mains ceux qui avaient osé prendre les armes contre

le roi mon seigneur ! — Mon fils Absalon est-il vivant ? demanda aussitôt David, pour lequel ce souci primait tous les autres. — Je l'ignore, répondit le messager. Lorsque Joab m'a fait partir, le combat n'était pas terminé, et on se battait encore avec ardeur¹⁰. — C'est bien, lui dit le roi, mets-toi là et attends, nous allons voir ce que va dire l'autre coureur. » Chusi en effet, arrivait à son tour, à bout de souffle : « *Mon seigneur le roi*, dit-il, se prosternant lui aussi, je vous apporte une bonne nouvelle. Le Seigneur s'est prononcé aujourd'hui en votre faveur, il vous a délivré de la main de tous ceux qui s'étaient révoltés contre vous. — Qu'en est-il de mon enfant Absalon ? — est-il toujours en vie ? interrogea le roi, dont l'inquiétude grandissait. — *Qu'il en soit de tous les ennemis de mon seigneur comme de ce jeune homme*, répondit le messager, *et de tous ceux qui se soulèvent contre vous, pour vous perdre ! »*

Ces mots percèrent le cœur de David d'un glaive de douleur, et lui firent oublier toute la joie de la victoire. Il monta dans une pièce située au-dessus de la porte, et là il se mit à pleurer. Et ses serviteurs l'entendaient arpenter la chambre, se frappant la poitrine, gémissant et répétant sans cesse : « *Mon fils Absalon, Absalon mon fils ! Qui donc me donnera de mourir pour toi ? Absalon mon fils, mon fils Absalon ! »*

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Absalon, dit saint Augustin, fit plus souffrir son père en mourant dans l'impiété que par sa rébellion. David voulait qu'il fût pris vivant, afin que celui qui avait été conduit par la malice fût guéri par la pénitence. Il persécuta son père en divisant son royaume, en prenant les armes, en faisant la guerre contre la loi de Dieu, contre la royauté légitime de David, mais

10. Flav., l. VII, ch. x.

il supplicia bien plus encore le cœur paternel en mourant dans cette impiété¹¹.

La conduite de David envers lui fut une figure de celle que devait suivre un jour Notre-Seigneur vis-à-vis de Judas. Le divin Maître a éprouvé comme une sorte de pudeur à révéler les mouvements de son âme dans le Nouveau Testament, qui parle de Lui à livre ouvert ; afin de ne pas jeter ces perles devant les porceux ; afin de ne pas exposer des sentiments si purs et si simples, à être bafoués et ridiculisés par des hommes grossiers. Cependant pour que ses amis puissent en connaître quelque chose, et pénétrer les secrets de son cœur, Il les a cachés dans l'Ancien Testament, qui parle de Lui sous le voile de l'allégorie. Il les a comme ébauchés dans les sentiments des hommes qui ont été ses « figures », qui ont dessiné à l'avance, en traits légers, ce que serait sa vie quand il viendrait sur la terre. L'un des plus complets à cet égard est, sans aucun doute, David, et, dans le cas présent, sa douceur envers un fils dénaturé nous fait deviner ce que fut celle du divin Maître à l'endroit de l'Apôtre apostat.

Tandis qu'Absalon le trahit, le force à abandonner sa capitale et se propose de le tuer, David, nous l'avons vu, n'a pas un mot de réprobation contre lui. Il ne pense, au contraire qu'à le sauver, à lui éviter le pire. De là la recommandation instantane qu'il adresse à chacun de ses généraux : *Servate mihi puerum Absalon*. Et quand enfin, malgré ses ordres, le rebelle est tué par Joab, c'est un vrai désespoir chez le saint roi. Il s'enferme dans un lieu solitaire, et l'on ne peut lire sans émotion le ton poignant de la plainte qu'il répète sans cesse : *Absalon mon fils ! qui me donnera de mourir pour toi, mon fils Absalon ?*

Or Absalon a été considéré par les Pères de l'Eglise comme une figure de Judas. Ce prince, doué des plus riches

11. *Contra gaudentium*, l. I. ch. xxii ; — Pat. lat., t. XLIII, col. 720. 720.

qualités, appelé à une destinée incomparable, et qui complota la mort de son propre père avec l'un des conseillers intimes de celui-ci, Achitopel, puis qui meurt tragiquement, pendu à un arbre, évoque invinciblement le personnage de Judas. Destiné à être l'un des princes de l'Eglise naissante, cet Apôtre complota avec les Sanhédrins la mort de son bienfaiteur, et se donna la mort en se pendant à un arbre. Les sentiments de tendresse que David témoigne à ce fils révolté sont l'image de ceux qui occupaient le Cœur de Notre-Seigneur, tandis qu'il suivait en esprit, durant sa Passion, la lamentable aventure de l'Apôtre déicide.

Le crime de cet homme est effroyable. Il trahit l'amitié la plus pure qui se soit jamais rencontrée, il la trahit dans des circonstances odieuses, il en fait un chef-d'œuvre d'iniquité : *Magnificavit super me supplantationem*¹². Notre-Seigneur l'a appelé, entre tant d'autres, à la dignité apostolique, il l'a introduit dans le cercle de ses amis les plus intimes, de ceux auxquels il révèle ses secrets. Il lui a donné une marque particulière de confiance, en le chargeant de la bourse de la petite communauté. Il l'admet, malgré la trahison à laquelle il le sait décidé, à l'institution du Sacrement de son Amour. Et froidement, implacablement, Judas le livre à ses pires ennemis, qui vont exercer sur lui une vengeance épouvantable ; il le livre pour une somme dérisoire, il le livre par un baiser : « *Juda, osculo Filium hominis tradis*¹³ ? »

Et tout cela n'excite pas dans le cœur du divin Maître la moindre pensée de rancune, le plus petit mouvement de colère. Il n'a qu'une idée : empêcher Judas de se suicider. Comme David, il le recommande à tous les princes de son armée, c'est-à-dire à tous les anges. Et quand enfin le crime est accompli, quand le misérable s'est précipité dans la double mort, la mort temporelle et la mort éternelle, c'est chez lui une douleur profonde. Remettons sur ses

12. Ps. XL, 10.

13. Luc, XXII, 48.

lèvres la plainte de David apprenant la mort de son fils, et nous allons en comprendre le sens véritable, qui ne nous apparaissait que voilé dans l'Ancien Testament : « Juda, Juda, qui donc me donnera de mourir *pour toi* ! » — Pour toi ! Ce qui signifie : « Tu veux que je meurs, Judas, tu veux te débarrasser de Moi ? Ne t'inquiète pas, c'est une affaire réglée, je vais mourir, parce que Je le veux, Moi aussi, et rien ne pourra l'empêcher. Mais accorde-moi au moins de mourir *pour toi*. Ne laisse pas perdre le fruit de ce sang qui va être répandu pour le salut des hommes, profite de ce sacrifice au moins pour te sauver ! Ne m'inflige pas la douleur de me dire qu'il sera inutile *pour toi* ! »

Ce *pour toi* est à rapprocher du *pro vobis* que prononce le prêtre quand il consacre le vin du calice. Jésus offre son sang *pro multis*, pour l'immense multitude des hommes ; mais il l'offre spécialement *pro vobis*, pour ceux qui assistent à la messe, comme Il l'a offert spécialement à la Cène, pour les Apôtres qui étaient près de Lui, pour Pierre, pour Jacques, pour André, pour Jean... et s'il n'y avait eu que Judas, il aurait dit : « *pro te...*, pour toi, Judas ! »

CHAPITRE XXI

DAVID REPREND LE POUVOIR

(II Rois, XIX)

CEPENDANT, le désespoir où la mort d'Absalon avait jeté le roi n'avait pas tardé à être connu de tout le peuple, et à provoquer une tristesse générale. A tel point que ce jour de victoire prit les apparences d'un deuil national. Les troupes n'osèrent pas défiler en triomphe, pour rentrer en ville : les hommes passèrent la tête basse, les yeux à terre, comme s'ils eussent été des vaincus.

Le roi cependant demeurait inconsolable. Plongé dans sa douleur, il ne cessait de répéter : « *Mon fils Absalon ! Absalon, mon fils, mon fils Absalon !* »

Lorsque Joab fut informé de cet état de choses, il en conçut une vive indignation. Tout entier à la perte de son fils, David semblait oublier le dévouement de tant de braves gens qui avaient risqué leur vie pour lui rendre son trône. Joab se fit donc introduire auprès du roi, et lui parla avec une sévérité qui frisait l'insolence.

« *Vous avez couvert de honte aujourd'hui, lui dit-il, le visage de tous les serviteurs qui ont sauvé votre vie, celle de vos fils, de vos filles et de vos épouses ! Tout se passe comme si vous haïssiez ceux qui vous aiment, tandis que vous aimez ceux qui vous haïssent ! Vous montrez clairement que vous ne vous intéressez pas le moins du monde à vos officiers, ni à vos soldats. Je crois vraiment que si Absalon était encore vivant, et que nous fussions, nous, tous morts, vous en seriez enchanté ! Cessez, s'il vous plaît,*

de vous affliger pour un sujet qui le mérite si peu, et venez sans tarder vous montrer à vos serviteurs. Parlez-leur, et témoignez-leur votre reconnaissance, pour la victoire qu'ils vous ont assurée au prix de leur sang. *Si vous ne voulez pas le faire, je vous jure par le Seigneur, que cette nuit il ne restera plus un seul homme avec vous. Dès aujourd'hui, sans attendre davantage, je ferai proclamer un autre roi à votre place¹, et vous serez alors dans un plus grand péril que vous n'avez jamais été depuis votre jeunesse jusqu'à maintenant².* »

Ces paroles énergiques ramenèrent David aux devoirs que lui imposaient sa qualité de roi. Il changea de vêtements, sortit de sa chambre, et vint s'asseoir près de la porte. La nouvelle s'en répandit aussitôt : tout le monde s'empressa de venir le saluer et de lui exprimer la joie que causait son retour. Les soldats d'Absalon eux-mêmes qui, après leur défaite s'étaient hâtés de se débarrasser et de rentrer chez eux, se ralliaient maintenant ouvertement à sa cause. « *C'est lui, disaient-ils, qui nous a délivrés de la main de nos ennemis, c'est lui qui nous a sauvés de la puissance des Philistins, et à cause d'Absalon, il a été contraint de fuir son propre royaume. Mais maintenant, cet Absalon que nous avons sacré roi, il est mort à la guerre. Quel intérêt avons-nous, dès lors, à continuer ce schisme ? Qu'attendez-vous donc, et pourquoi ne ramenez-vous point le roi ? Nous lui demanderons de nous pardonner, et de reprendre lui-même le gouvernement du pays.* »

Mis au courant de tous ces bruits, David résolut de regagner Jérusalem sans tarder. Mais la tribu de Juda, qui était sa propre tribu, et qui exerçait une sorte de prééminence sur les autres, n'avait encore fait aucune démarche

1. Flav., I. VII, ch. x.

2. S. Ephrem dit que Joab parle sur ce ton, parce qu'il détenait la fameuse lettre ordonnant le meurtre d'Urie, avec laquelle il pensait pouvoir dresser le peuple contre David.

pour l'inviter à revenir : c'est qu'aussi bien, ses chefs avaient honte maintenant de ne pas lui être restés fidèles, et d'avoir livré si facilement la ville, la citadelle et le palais royal à son adversaire.

Avec sa mansuétude coutumière, David résolut de prendre l'initiative du rapprochement. Il envoya donc un courrier aux grands-prêtres, Sadoc et Abiathar, tous deux amis dévoués, entièrement acquis à sa cause, et qui, on s'en souvient, n'avaient pas quitté la Ville sainte. « Parlez aux anciens de Juda, leur manda-t-il, et dites-leur : Pourquoi êtes-vous les derniers à vouloir ramener le roi dans sa maison ? Ne lui êtes-vous pas liés par des liens plus étroits que les autres ? Vous êtes ses frères, vous êtes sa chair et ses os, pourquoi êtes-vous les derniers à solliciter son retour ? » David pria en outre les deux pontifes de s'aboucher en particulier avec son neveu Amasa, dont Absalon avait fait le général en chef de ses troupes ; de l'assurer que non seulement le roi était prêt à lui pardonner, s'il revenait à lui, mais qu'il se proposait d'en faire son propre généralissime à la place de Joab ; car il était obligé de destituer ce dernier pour avoir manifesté à nouveau son esprit d'insubordination, en tuant Absalon, de sa main, malgré les ordres formels du roi.

Sadoc et Abiathar s'acquittèrent si adroitement de leur mission, que toute la tribu de Juda revint à David comme un seul homme. De tous côtés, on réclamait son retour, et quand on sut qu'ayant repris le chemin de Jérusalem il approchait du Jourdain, on se porta en masse au-devant de lui. Toute la tribu s'avança ainsi jusqu'à Galgala pour le recevoir et l'aider à franchir le fleuve. En passant près de Bahurim, elle vit se joindre à elle un millier d'hommes de la tribu de Benjamin, conduit par Séméï, celui-là même qui avait si violemment insulté David quelques jours auparavant. Siba, le serviteur de Saül, puis de Miphiboseth s'y trouvait aussi, avec ses quinze fils et ses vingt serviteurs. Quand ces nouveaux arrivants parvinrent sur le bord du fleuve, ils se jetèrent hardiment à l'eau, et entreprirent la

construction d'un pont de bateaux³, afin de permettre au roi de passer facilement et toute sa suite avec lui.

Lorsque David apparut, la tribu de Juda éclata en cris de joie. Dès qu'il eut atteint la rive occidentale du fleuve, Séméï le premier se jeta à ses pieds, en implorant son pardon : « Ne me traitez pas, mon seigneur, disait-il, selon mon iniquité ; oubliez les injures que vous avez reçues de votre serviteur, le jour où vous sortiez de Jérusalem ; et que votre cœur, mon seigneur le roi, n'en conserve pas de ressentiment. Je reconnais ma faute, moi votre serviteur, et c'est pourquoi je suis venu, le premier de toute la maison de Joseph⁴, au-devant de mon seigneur le roi. »

En entendant ce discours, Abisaï, le neveu de David, et qui connaissait la bonté de son oncle, voulut s'interposer : « Est-ce qu'il suffit de ces paroles pour sauver la vie à un homme qui s'est rendu coupable du crime de lèse-majesté, et qui a insulté d'une façon ignominieuse l'oint du Seigneur, le roi que Dieu lui-même a choisi pour nous ? La justice ne le permet pas. — Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, fils de Sarvia ? » repartit David⁵. Pourquoi cherchez-vous à vous faire aujourd'hui mon mauvais génie ? Vous voudriez qu'en ce jour, qui est celui d'une réconciliation générale, je fasse mettre à mort un membre de la communauté d'Israël ? A Dieu ne plaise que je me venge, en ce

3. Flav., I. VII, ch. x. — Lyre, col. 533. — Le texte hébreu dit : bac. D'autres pensent qu'ils entrèrent dans l'eau avec des chevaux qu'ils avaient amenés pour transporter le roi et sa suite d'une rive à l'autre, et qu'ils explorèrent soigneusement les passages jugés dangereux.

4. En réalité, Séméï appartenait à la tribu de Benjamin. S'il parle ici de la maison de Joseph, c'est parce que les trois tribus de Benjamin, Ephraïm et Manassé — on se souvient que ces deux derniers patriarches étaient les fils de Joseph — se considéraient comme le groupe le plus aristocratique d'Israël, puisqu'elles descendaient de Rachel, l'épouse aimée de Jacob.

5. Le roi parle au pluriel, parce que sans doute, ici comme ci-dessus, il s'adresse aussi à Joab, l'autre fils de Sarvia, qui s'était joint à son frère pour protester.

jour où je redeviens le roi ! Je considère cette date comme le début d'un nouveau règne, et en conséquence, je décrète une amnistie générale ! » Puis se tournant vers Séméï, il ajouta : « Ne crains rien, tu ne seras pas mis à mort. » Et il confirma cette promesse par un serment. Séméï se prosterna jusqu'à terre et ensuite marcha devant le roi⁶.

Un peu plus loin, on vit arriver Miphiboseth, qui se traînait péniblement, et présentait l'aspect le plus misérable ; depuis le jour où le roi était sorti de Jérusalem, il ne s'était ni lavé, ni peigné, ni brossé ; il n'avait pas changé de vêtements, et n'avait pris aucun soin de ceux qu'il portait, tant était vive la douleur que lui avait causée le départ de son bienfaiteur. On voit combien l'accusation formulée contre lui par Siba était fautive ! David, tout surpris de le voir en cet état, après ce qu'il avait entendu dire, lui demanda : « Pourquoi n'es-tu pas venu avec moi, et avec toute ma maison, Miphiboseth, quand j'ai quitté Jérusalem ? — Monseigneur le roi, répondit l'infortuné prince, c'est mon serviteur Siba qui n'a pas voulu m'obéir. Quand j'ai appris que vous partiez, je lui ai demandé de me seller un âne, afin que je pusse vous suivre, car vous savez que je suis boiteux et ne puis marcher à pied. Non seulement, il n'en fit rien, mais il me traita avec le dernier mépris⁷. Enfin, pour mettre le comble à sa scélératesse, il n'a pas craint de m'accuser faussement auprès de vous, prétendant que c'est moi qui n'avais pas voulu vous suivre. Maintenant, seigneur mon roi, faites ce que vous jugerez bon. Vous êtes pour moi comme un Ange de Dieu : j'ai une confiance absolue en votre bonté comme en votre justice.

6. Flav., l. VII, ch. x. — Fill. écrit ici : David fut fidèle à ce serment jusqu'à sa mort, mais il chargea son fils de sa vengeance. — C'est inexact. David pardonna sans arrière-pensée, mais il s'aperçut par la suite que Séméï était un intrigant et un séditieux. Il engagea Salomon à s'en méfier, ce qui était son devoir. Et Salomon le fit mettre à mort non pour sa conduite envers son père, mais pour avoir désobéi.

7. Flav., l. VII, ch. x.

Vous avez tous les droits sur ma personne. Quand vous êtes monté sur le trône, vous auriez pu me mettre à mort avec toute la maison de mon père. Au lieu de cela, vous m'avez donné place à votre table. De quoi donc pourrais-je me plaindre avec quelque justice, et quel sujet aurais-je de vous importuner encore ? Tout ce que j'ai, je le tiens de vous, et je n'ai rien à dire, si vous le reprenez. » — Malgré cette attitude si humble, David ne put dissiper le ressentiment que la calomnie de Siba avait fait naître en lui contre Miphiboseth. Il lui répondit avec quelque impatience : « Pourquoi tant de paroles ? Je ne peux revenir sur ce que j'ai dit. Partage les biens entre toi et Siba. »

Cette sentence était profondément injuste. Elle renvoyait dos à dos le calomniateur et sa victime, le voleur et le volé. Non seulement David aurait dû rendre à Miphiboseth tous les biens dont il l'avait injustement dépouillé, mais il était de son devoir de punir Siba de sa trahison. Cette obligation s'aggravait pour lui du fait qu'il avait jadis promis à Jonathas de veiller sur ses enfants.

Les commentateurs pensent qu'il faut attribuer cette attitude, vraiment étrange chez David, surtout à la perfidie de Siba. Celui-ci avait su l'influencer si habilement qu'un doute subsistait dans l'esprit du roi sur la culpabilité de Miphiboseth⁸. Ce maître fourbe, par l'empressement qu'il avait mis à secourir David, au moment où la situation de celui-ci était la plus critique, lui avait comme lié les mains, et s'était acquis pour toujours un droit à sa reconnaissance⁹. Néanmoins, cette raison ne suffit pas à innocenter David : c'est pour le punir de cette injustice que Dieu, d'après saint Jérôme et la Glose, permit après sa mort le schisme des dix tribus.

En cours de route, le roi vit venir à lui aussi un vieillard pour lequel il avait beaucoup d'amitié : il s'appelait Berzelai, et il était originaire de Galaad. Il était extrêmement riche, mais généreux et charitable. C'est ainsi qu'il avait

8. Lyr., col. 635.

9. Cf. Ephr., p. 416.

assisté David dans ses jours de détresse, quand il fuyait devant Absalon en lui envoyant des vivres à Mahanaïm, où il avait établi son quartier général. Par reconnaissance, David lui proposa de le ramener avec lui à Jérusalem, pour y finir ses jours près de lui. Mais Berzellaï s'excusa sur son grand âge : « J'ai quatre-vingts ans, dit-il, et je n'ai plus aucun attrait pour les plaisirs du monde. Mes sens se sont affaiblis, et je n'éprouve plus aucune satisfaction à boire, à manger, à entendre la voix des chanteurs ou des chanteuses. Permettez-moi de m'en retourner, afin que je puisse mourir chez moi, et être enseveli auprès de mes parents. Mais si vous le voulez, monseigneur le roi, voici mon fils Chamaam. Il ira avec vous, et vous lui ferez tout le bien qu'il vous plaira. » David accepta cette offre. Il embrassa Berzellaï, lui donna sa bénédiction, et le vieillard s'en retourna en sa demeure.

Lorsque le roi eut franchi le Jourdain, il rencontra vers Galgala toute la foule qui venait à sa rencontre. Mais alors une discussion s'éleva entre les hommes de Juda, et ceux des autres tribus. Parce que les premiers, alertés par leurs grands-prêtres et par la démarche personnelle de David, se trouvaient être les plus nombreux, et aussi les plus enthousiastes, les autres leur reprochèrent aigrement de vouloir accaparer le roi. « Nous sommes onze fois plus nombreux que vous, disaient-ils, nous formons la majorité du royaume, nous avons plus de droits que vous sur le roi ! » A quoi les Judéens n'avaient pas de mal à répondre que, David appartenant à leur tribu, il était bien naturel qu'ils eussent quelques titres à ses préférences.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

1. David pleurant Absalon est la figure des âmes de foi, qui pleurent ceux pour lesquels elles redoutent la mort

éternelle. Joab, au contraire, représente les âmes charnelles, qui ne voient rien au-delà de la vie présente, et se soucient peu de l'enfer. Ce qui les touche, ce sont uniquement les affaires de ce monde et leurs conséquences immédiates.

2. L'histoire de Séméï montre le danger qu'il y a pour les rois ou les grands, à écouter les adulateurs, et l'impuissance où ils se trouvent, même s'ils sont très vertueux, de se dégager des liens dans lesquels les flatteurs savent les envelopper.

3. Berzellaï est la figure de ceux qui viennent jusqu'au Jourdain avec David, c'est-à-dire qui reçoivent le baptême du Christ, mais s'en tiennent là. Ils ne veulent pas changer leurs habitudes, et restent occupés exclusivement de leurs affaires terrestres. Ils disent : « Nous sommes pécheurs, c'est vrai, mais nous sommes incapables de nous plier à une discipline plus stricte au point de vue spirituel. Nous sommes faibles et fragiles, nous ne pouvons pas nous charger d'un poids trop lourd sous lequel nous succomberions. » Ils ne savent pas distinguer ce qui est doux de ce qui est amer, ils ne goûtent pas la beauté cachée de l'Écriture, ils n'ont aucun attrait pour les joies spirituelles, ils désirent mourir dans la peau du vieil homme. Ils sont comme ces personnages de l'Évangile, que le roi invite à manger à sa table et qui lui répondent : « J'ai acheté une villa, cinq paires de bœufs... je viens de me marier, etc. », et qui ne manifestent aucune envie d'habiter la Jérusalem céleste¹⁰.

10. Gloss., col. 643, 644 ; — Dam., col. 1108.

CHAPITRE XXII

RÉVOLTE DE SÉBA, ET MEURTRE D'AMASA
(II Rois, xx)

La discussion, puérile et ridicule, qui s'était élevée entre Juda et les autres tribus à propos de David, ne tarda pas à s'envenimer, au point de réveiller tous les griefs que certains avaient formulés, quand le fils de Jessé avait succédé à Saül. Il y avait alors à Galgala un homme de la tribu de Benjamin, nommé Séba, un fils de Bétial, dit l'Écriture, c'est-à-dire un homme très mauvais, intrigant, et toujours prêt à fomenter des désordres¹. Il résolut de profiter de la circonstance pour essayer de rendre à la tribu de Benjamin — peut-être en sa personne — l'autorité suprême, qu'elle détenait au temps de Saül. Embouchant une trompette, il se mit à en sonner bruyamment pour attirer l'attention². Quand il eut ainsi obtenu le silence, il cria à voix très haute : « Nous n'avons point de part avec David, nous n'attendons rien du fils de Jessé, ce n'est pas lui qui est le roi légitime. Israël, retournez chacun dans vos tentes, afin que nous avisions entre nous à élire un nouveau souverain. »

Et aussitôt, avec cette incroyable versatilité dont les foules donnent parfois l'exemple, les onze tribus abandonnèrent David pour retourner dans leurs territoires respec-

1. On pense que c'était l'un des généraux d'Absalon, peut-être même le premier après Amasa ; — Corn., p. 517.

2. Gloss., col. 637 (d'après saint Jérôme).

tifs. Seuls, les hommes de Juda restèrent près de lui, et le reconduisirent en triomphe à Jérusalem.

Là, son premier soin fut d'expulser de son palais les épouses secondaires qu'il y avait laissées. Peut-être leur reprochait-il de n'avoir opposé qu'une trop faible résistance aux entreprises d'Absalon. En tout cas, les convenances ne lui permettaient pas de les reprendre, après l'attentat qu'elles avaient subi. Il les fit donc mettre dans une maison où l'on pourvut à leur entretien et où elles vécurent dans une situation analogue à celle des veuves, recluses jusqu'à leur mort. Il ne les revit jamais³.

En même temps, il manda Amasa, auquel il voulait confier la mission de réduire la révolte de Séba, à la place de Joab, qu'il était décidé à démettre des fonctions de généralissime, comme nous l'avons vu plus haut : « Va, lui dit-il, rassemble tous les hommes de Juda en état de porter les armes, et amène-les ici dans trois jours, pour marcher ensuite contre les insurgés. »

Amasa s'empressa d'obéir, mais il rencontra sans doute dans sa tâche des difficultés imprévues, car il ne revint pas le troisième jour, comme il en avait reçu l'ordre. David alors commença à s'inquiéter. « Ce Séba, dit-il à son neveu Abisaï, est capable de nous causer plus d'ennuis qu'Absalon, si nous lui laissons le temps de se fortifier. Tu vas prendre toutes les forces qui sont ici, y compris ma garde personnelle, et tu vas marcher contre lui avec toute la diligence possible. Tu l'attaqueras partout où tu le trouveras et tu le poursuivras sans répit, de crainte qu'il ne s'enferme dans quelque place forte et ne réussisse à nous échapper. »

En apprenant la mission confiée à Amasa, puis à Abisaï, Joab se douta des desseins de David à son égard, et prit les devants par un nouveau crime, pour les faire avorter. Il se joignit donc à Abisaï, amenant avec lui tout ce qu'il y avait de troupes à Jérusalem, y compris les Céréthéens et les Phélétiens, qui constituaient la garde personnelle de

3. Flav., l. VII, ch. x.

David. Quand ils arrivèrent au village de Gabaon — aujourd'hui El Djib — au nord-ouest de Jérusalem, ils rencontrèrent Amasa qui amenait un nombreux contingent d'hommes de guerre, levés par lui. Joab était vêtu d'une tunique étroite, qui lui était juste sur le corps⁴, dit l'Écriture, et il portait par-dessus une épée pendue au côté, agencée de telle sorte qu'il suffisait d'un très léger mouvement pour la faire sortir du fourreau. Au moment où il arrivait tout près d'Amasa, il la fit tomber à terre comme par mégarde, et la ramassa, ce qui lui permit de la tenir à la main sans exciter de méfiance⁵.

En même temps, il salua le nouvel arrivant en l'appelant son frère : « *Salve mi frater* », dit-il, et il fit mine de vouloir l'embrasser. Amasa se prêta avec joie à cette marque d'affection. Alors Joab lui enfonça traitreusement son épée dans le ventre, avec tant de force que les entrailles du malheureux sortirent de son corps, et qu'il mourut sur-le-champ.

Sans manifester le moindre regret de son crime, Joab se lança à la poursuite de Séba. Il laissa seulement près du cadavre un homme avec mission de crier à tous les soldats qui formaient le contingent d'Amasa : « *Voilà celui qui a voulu supplanter Joab auprès de David ! Il a reçu le juste châtiment de sa trahison ! Que tous ceux qui veulent montrer leur attachement à David suivent maintenant Joab !* »

Le corps d'Amasa, tout couvert de sang, restait étendu au milieu du chemin, et tout le monde s'arrêtait pour le regarder. Enfin, quelqu'un le tira dans le champ qui bordait la route et le recouvrit d'un manteau, en sorte que les passants n'y prêtèrent plus attention.

Tous les auteurs, à l'envi, ont flétri la conduite de Joab en cette circonstance.

Quelque cruel qu'ait été l'assassinat d'Absalon, dit Josèphe, celui-ci fut encore beaucoup plus détestable. Le premier pouvait

4. D'après Flav. et la Glose, c'était une cuirasse.

5. D'après le texte hébreu et Flav., 1. VII, ch. x.

à la rigueur s'expliquer par la douleur qu'il avait ressentie du meurtre d'Asaël, son frère. Tandis que dans celui-ci, ce fut seulement la jalousie... qui le porta à tremper ses mains dans le sang d'un homme de grand mérite et de grande espérance, qui ne lui avait jamais fait de mal, et qui était son cousin⁶.

Cependant, Séba avait réussi à rallier à lui un grand nombre d'hommes vaillants d'Israël. Avec eux, il s'enferma dans la place forte d'Abel-Beth-Maacha (aujourd'hui le village d'Abil, à l'extrême nord de la Palestine, au nord du lac Mérom). Il comptait établir là sa base d'opération. Dès que Joab connut ce projet, il marcha sur la ville et somma les habitants de lui en ouvrir les portes. Mais ceux-ci refusèrent ; cela le mit dans une telle colère, dit Josèphe, qu'il entreprit aussitôt le siège de la place, avec la résolution de la ruiner entièrement et de ne pas épargner un seul de ses habitants.

Il fit élever à l'entour des murailles, un remblai de la même hauteur que celles-ci, comme on en voit souvent sur les bas-reliefs assyriens. Il se proposait ainsi d'investir entièrement la place et d'attaquer les remparts de plain-pied, pour les détruire et les mettre à ras de terre.

Une femme de la ville, douée d'une grande sagesse, voyant l'extrême péril où ses concitoyens s'étaient engagés par leur imprudence, et poussée par l'amour de sa patrie, monta sur la muraille, et cria aux sentinelles les plus avancées des assiégeants qu'elle désirait parler à leur général. Prévenu, Joab s'approcha pour voir ce qu'elle voulait : « *C'est vous qui êtes Joab ?* lui demanda-t-elle. — *C'est moi,* répondit-il. — *Alors, poursuivit-elle, écoutez les paroles de votre servante.* — *J'écoute,* répondit-il. — Cette ville d'Abela, reprit la femme, a toujours joui, depuis un temps immémorial, d'une grande réputation de sagesse ; à tel point que lorsqu'il se présentait, dans la religion, dans les mœurs,

6. Flav., *loc. cit.*

dans les affaires à entreprendre, quelque chose de difficile ou d'incertain, on avait coutume de recourir à ses habitants, pour savoir ce qu'il convenait de faire ; on se rangeait à leur avis, et on s'en trouvait bien. *Est-ce que ce que je dis là n'est pas vrai ?* Et vous, Joab, c'est cette ville que vous voulez ruiner, elle qui, par sa prudence, par ses conseils, était comme une mère en Israël ? Pourquoi voulez-vous anéantir une cité qui fait partie de l'héritage d'Israël, et qui a toujours gardé une fidélité inviolable à votre roi ? — *A Dieu ne plaise ! répondit Joab. Je ne viens pas pour ruiner, ni pour détruire. Ce n'est pas là mon intention : mais il y a un homme de la montagne d'Ephraïm, nommé Séba, fils de Bochri, qui s'est soulevé contre le roi David, et il s'est réfugié chez vous. C'est lui que nous poursuivons : livrez-le nous, et nous nous retirerons de la ville.* — Soit, dit la femme, ayez un peu de patience, et nous vous donnerons satisfaction : on vous enverra sa tête par-dessus la muraille. »

Sur quoi, elle appela à elle tous les habitants, et leur dit : « Etes-vous donc décidés à périr, avec vos femmes et vos enfants, pour l'amour d'un méchant homme que vous ne connaissez même pas, et à le protéger contre le roi, auquel vous êtes redevables de tant de bienfaits ? Vous croyez-vous assez forts pour résister à une si grande armée ? » Les habitants d'Abela se rendirent à ces raisons : ils se saisirent de Séba, lui coupèrent la tête, et la jetèrent à Joab. Celui-ci fit sonner les trompettes en signe de victoire, et leva le siège à l'heure même. Puis il licencia son armée, et rentra à Jérusalem, où il rendit compte de sa mission à David, qui ne put faire autrement, après cet exploit, que de le maintenir dans sa charge de généralissime, malgré la douleur que lui avait causé le meurtre d'Amasa.

En même temps, il confirma les autres grands officiers

7. Corn., p. 518.

8. Flav., l. VII, ch. x.

dans leurs fonctions, et, tout en laissant les grands-prêtres Sadoc et Abiathar à la tête de la hiérarchie sacerdotale, il se choisit pour lui-même un prêtre qui fut comme son aumônier et son conseiller : il se nommait Ira, et il était natif de la ville de Jair.

CHAPITRE XXIII

OU LES FILS DE SAÛL EXPIENT LE MAL FAIT
PAR LEUR PÈRE AUX GABAONITES

(II Rois, XXI)

QUELQUE temps après, tout le royaume se trouva affligé d'une très grande famine. Comme, au bout de trois ans, elle ne semblait pas vouloir cesser, David pensa qu'il y avait là autre chose qu'une cause naturelle. Il pria donc les deux grands-prêtres de consulter Dieu sur ce sujet. Ceux-ci, après l'avoir fait, lui répondirent que le fléau ne cesserait pas, tant qu'il n'aurait pas fait justice des crimes commis par Saül et sa maison envers les Gabaonites.

On se souvient que ceux-ci, bien qu'ils fussent des Chananéens, avaient obtenu la vie sauve, au temps où Josué faisait la conquête de la Palestine, à la condition qu'ils serviraient à perpétuité les Hébreux, comme porteurs d'eau et de bois pour le service divin¹. Cette concession avait été obtenue, il est vrai, à la faveur d'une supercherie : mais le Sanhédrin avait reconnu qu'elle n'en était pas moins valable, et que, le traité ayant été sanctionné par un serment, il ne pouvait être violé. Il constituait donc pour les Gabaonites un droit inattaquable.

L'Écriture ne dit pas ce que Saül avait fait à ces derniers, mais les commentateurs pensent que, sous le prétexte d'exécuter intégralement les ordres donnés jadis par Dieu, d'exterminer tous les Chananéens — en réalité, parce qu'il convoitait les biens des Gabaonites — Saül aurait déclaré que

Josué avait manqué à ses devoirs en acceptant ce traité, et se serait livré à une persécution sanglante contre ces pauvres gens².

David, ainsi informé des causes de la colère divine, fit donc venir les représentants des Gabaonites, et leur dit :

« *Que puis-je faire pour réparer l'injure que vous avez reçue ? afin que vous bénissiez l'héritage du Seigneur* », c'est-à-dire : afin que vous obteniez par vos prières la cessation du fléau dont nous souffrons depuis trois ans. « Ces derniers mots, dit Théodoret, ont été supprimés dans la version hébraïque, parce que les Juifs ne sauraient accepter que la descendance d'Abraham ait pu avoir besoin de la prière des Chananéens. »

« *Nous ne voulons ni or ni argent, répondirent les Gabaonites, mais nous demandons justice contre Saül et contre sa maison. A part cela, nous ne désirons la mort d'aucun Israélite. — Que voulez-vous donc*, reprit David, *que je fasse pour vous ? — C'est notre devoir*, dirent-ils, *de détruire entièrement la race de l'homme qui nous a tellement opprimés et persécutés, en sorte qu'il ne reste plus un seul représentant (de cette engeance) sur tout le territoire d'Israël.* »

Ce qu'ils demandaient là n'était que l'application de la loi du talion, qui voulait que le meurtre fût expié par le meurtre. Sans doute, en l'occurrence, le seul coupable était Saül : mais Dieu n'avait pas encore dit, par la bouche d'Ezéchiel, que le fils ne porterait pas l'iniquité de son père³, et les Gabaonites pouvaient se réclamer du Décalogue, où Dieu proclame qu'il visitera l'iniquité des pères chez leurs fils, jusqu'à la troisième et quatrième génération.

Surtout, il est probable que les fils de Saül avaient brillamment secondé leur père dans cette persécution, et s'étaient livrés à toutes sortes d'injustices envers les victimes. Il est vraisemblable même que beaucoup d'autres

1. Voir, dans la même collection, *Josué et les Juges*, ch. VII, p. 58.

2. Corn., p. 520.

3. XVIII, 20.

Juifs avaient profité de cette circonstance pour dépouiller et maltraiter ces pauvres Gabaonites.

C'est pourquoi ceux-ci faisaient plutôt preuve de magnanimité, quand ils disaient qu'ils ne voulaient la mort d'aucun Israélite, et qu'ils se contenteraient de l'exécution de la famille royale.

Cependant David fut bien embarrassé par cette demande, d'abord parce qu'il avait promis souvent à Jonathas de veiller sur sa descendance ; et ensuite, parce qu'il avait même juré un jour à Saül qu'il ne détruirait pas sa race⁴. Il expliqua la chose aux Gabaonites, qui acceptèrent une transaction, et se contentèrent de recevoir sept des fils de Saül, pour les mettre en croix. David put ainsi sauver la descendance de Jonathas : Miphiboseth et son fils.

En conséquence après avoir prié et consulté le Seigneur⁵, il se décida à livrer aux Gabaonites sept des héritiers de Saül qui vivaient encore, à savoir les deux fils de Respha, épouse secondaire⁶, et les cinq fils que Mérob, fille aînée de Saül, avait eus de son mari, Hadriel, fils de Berzellaï. Ces cinq fils sont attribués ici, par le texte sacré, à Michol, l'autre fille de Saül, parce qu'à la mort de Mérob, Michol, qui n'avait pas d'enfants, les avait adoptés, et ils étaient devenus légalement ses fils.

David livra donc ces sept princes aux Gabaonites. En cela, il ne manquait pas au serment fait à Saül. Il avait juré de ne pas les détruire lui-même ; mais il n'avait pas juré de les protéger contre la justice des hommes, et encore moins contre celle de Dieu. Dieu avait fait savoir qu'il voulait que les crimes commis contre les Gabaonites fussent punis : il fallait s'en prendre aux principaux responsables encore vivants, et c'étaient ceux-là.

Les Gabaonites les crucifièrent sur la montagne de Gabaôn, dans le territoire de Benjamin, pour que toute la

4. Rois, xxiv, 22, 23.

5. Corn., p. 521.

6. III, 17.

tribu de Saül fût témoin de ce châtiment. Ceci se passa aux premiers jours de la moisson, lorsqu'on commençait à couper les orges, c'est-à-dire, vers le milieu ou la fin d'avril, l'année 1018 av. J.-C.

✱

Bien que le *Deutéronome* prescrive de descendre le cadavre des suppliciés avant la tombée de la nuit⁷, cette règle ne fut pas observée pour les fils de Saül. On les laissa pourrir sur leurs gibets jusqu'à ce que l'eau du ciel tombât sur eux, c'est-à-dire jusqu'à ce que Dieu, en envoyant la pluie, eût montré qu'il agréait l'expiation, et qu'il rendait à la terre sa fertilité naturelle. D'après la *Glose*, David agit ainsi sur un ordre divin que lui transmit le prophète Nathan⁸. « A quelle époque cette pluie tomba-t-elle ? Il serait intéressant de le savoir pour calculer la durée de la faction héroïque de Respha. Le récit biblique paraît supposer un temps assez notable ; il est néanmoins peu probable qu'il s'agisse de la saison ordinaire des pluies en Orient, ce qui nous conduirait d'avril en octobre⁹. » D'après Josèphe, il semble que « Dieu envoya sans tarder à la terre des pluies douces et favorables, qui lui rendirent sa première beauté¹⁰ ». Mais d'autres traditions hébraïques, au contraire, prétendent que les corps seraient restés six mois sur leurs croix, d'avril à octobre¹¹.

Cependant Respha, la mère de deux des suppliciés et la tante des cinq autres, ne put supporter la pensée que les corps de ses enfants seraient dévorés par les oiseaux de proie. Avec l'héroïsme de l'amour maternel, elle vint s'installer au pied des gibets, sans autre campement qu'une pièce de grosse étoffe, qu'elle étendit sur une pierre plate, en guise de lit. *Et elle empêcha les oiseaux pendant le jour,*

7. xxi, 23.

8. Ch. 646.

9. Fill., p. 416.

10. L. VII, ch. x.

11. Corn., p. 522.

les bêtes sauvages pendant la nuit, de venir déchiqúeter les cadavres. On pense cependant que quelques serviteurs l'assistaient dans cette œuvre de miséricorde : car seule, elle aurait eu trop peur la nuit, et, par ailleurs, il lui eût été impossible d'assurer cette garde en permanence sans dormir.

Lorsque David apprit ce trait admirable de fidélité, il en fut touché jusqu'au fond du cœur, et il se reprocha sa propre négligence en ce qui concernait la sépulture de Saül et de Jonathas. Ceux-ci, on s'en souvient, avaient été enterrés dans la forêt de Jabès, après avoir été enlevés des murailles de Bethsan, où les Philistins les avaient outrageusement suspendus, à la suite du désastre de Gelboé.

David se rendit sur place lui-même avec un nombreux cortège ; il fit exhumer leurs restes, et on les transporta à Séla, dans la tribu de Benjamin. Là, ils furent ensevelis dans le tombeau de famille, où reposait déjà le corps de Cis, père de Saül. On enterra auprès d'eux les sept suppliciés de Gabaa. *Après quoi, Dieu redevint propice au pays.*

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

L'histoire des Gabaonites montre combien la justice de Dieu est rigoureuse et fidèle. Les Gabaonites étaient des gens méprisés, envers lesquels on croyait pouvoir tout se permettre. Mais Dieu ne fait point acception des personnes. Il retient en sa mémoire l'injure qui a été faite par Saül à ces hommes sans défense et, quarante ans après, il en exige réparation. Et, comme l'oppression des pauvres est, avec le meurtre des innocents et l'abomination de Sodome, l'un des péchés qui crient vengeance contre le ciel, il envoie une famine de trois ans à tout le peuple juif pour expier ce crime.

Il y avait six cents ans, dit saint Jean Chrysostome, que le contrat avait été juré avec les Gabaonites, et cependant Dieu infligea ce terrible châtement aux fils de celui qui l'avait violé. Qu'en sera-t-il de ceux qui violent sans vergogne les serments qu'ils ont prononcés eux-mêmes ?

CHAPITRE XXIV

L'ORDRE DES 37

(II Rois, XXI, 15 et XXIII)

APRÈS cela, David, qui décidément, ne devait jamais connaître sur la terre une longue paix, se vit dans la nécessité de reprendre la lutte contre les Philistins. Il les attaqua et les vainquit dans un combat sanglant, mais il courut là le plus grand péril : car l'ardeur avec laquelle il les poursuivait le fit s'engager si avant, qu'à un moment donné il se trouva seul¹. En même temps, une impression de fatigue accablante s'empara de lui — car il n'était plus tout jeune — et il sentit que ses forces l'abandonnaient. Un Philistin de la race des géants — qui devait procéder de la même souche que Goliath — s'aperçut de son épuisement et fonça sur lui. Ce colosse avait une épée neuve, et une lance qui pesait 300 onces (soit neuf kilos). Il se nommait Jesbi, et il était originaire de Nob, de la race d'Arapha. Il jeta David à terre et l'aurait infailliblement tué, si Abisai ne s'était précipité au secours de son roi avec une telle fougue qu'il étendit raide mort ce redoutable adversaire. Mais quand l'armée connut le péril que le roi avait couru, il n'y eut qu'un cri pour réclamer qu'il ne s'exposât plus avec une aussi folle témérité. On lui fit jurer qu'il ne s'engagerait plus en personne dans les combats, de crainte, disait-on, qu'il n'éteignît la lumière d'Israël, c'est-à-

1. Flav., I. VII, ch. x.

dire, selon la version chaldéenne, « afin que le royaume d'Israël ne périsse pas avec lui ».

Cette campagne fut suivie de trois autres, où l'on rencontra encore des géants et où différents lieutenants de David : Sobochaï, fils de Hersathi ; Adéodat, fils de Saltus, et Jonathan, fils de Samaa, frère de David, accomplirent des actes d'une bravoure incroyable. Ce Jonathan, renouvelant l'exploit de son oncle contre Goliath, affronta un géant, qui ne mesurait pas moins de six coudées de haut (près de 3 mètres). Il avait six doigts à chaque pied et à chaque main, et il aimait à injurier les Israélites, en blasphémant contre leur Dieu. Jonathan le tua, et les Philistins furent tellement consternés par cette perte qu'à dater de ce jour ils n'osèrent plus faire la guerre².

David, pour récompenser les braves qui s'étaient le plus distingués dans les combats, institua une sorte d'ordre de chevalerie qu'il appela les *forts*, ou les preux. Ils étaient 37, lui compris. Parmi eux, il y en avait trois, qui étaient dits *fortissimi* ou *robustissimi*, les très forts. Au-dessous d'eux, il y avait trois *fortiores*, trois plus forts, et au-dessous de ceux-ci, trente *fortes*. On peut comparer cette hiérarchie à celle de notre Légion d'honneur, qui comprend des grands officiers, des officiers, et des chevaliers.

Les trois *fortissimi* étaient Jesbaam, fils d'Achamoni, Eléazar l'Ahohète, et Samma, fils d'Agé. Le premier, dans une affaire, avait, à lui tout seul, mis hors de combat 300 ennemis³. Eléazar l'Ahohète (c'est-à-dire descendant d'Ahoë, petit-fils de Benjamin⁴), à la bataille de Phesdomim, tandis que les Israélites avaient lâché pied devant les Philistins, resta seul avec David au milieu de la

2. Flav., I. VII, ch. x.

3. C'est le chiffre donné par I Paralip., XI, 11. Le Livre des Rois dit : 800, et Josèphe : 900. Mais il faut penser, ou bien qu'il s'agit de deux affaires différentes (Carth., p. 145, t. IV), ou bien qu'il en mit hors de combat 300 dans l'action elle-même, et que les autres périrent au cours de leur fuite après la bataille. Cf. Gloss., ch. 661.

4. Cf. I Paralip., VIII, 4.

plaine ; il donna tant de coups d'épée, que sa main pleine de sang se figea de fatigue et semblait ne plus faire qu'un avec son glaive. Il réussit ainsi à arrêter l'ennemi, et cette conduite rendit leur courage aux Juifs, qui revinrent sur leurs pas, bousculèrent les Philistins, et remportèrent une victoire signalée, agrémentée d'un fructueux butin⁵. Le troisième fut Semma, fils d'Agé, de la ville d'Arari (peut-être Haras ? localité inconnue), qui s'illustra dans un combat auquel il prit part près de Léchi, là où Samson avait défait 10 000 Philistins avec une mâchoire d'âne. Voyant que les Israélites commençaient à reculer, Semma se jeta seul sur les ennemis, et fit des actions de valeur si extraordinaires qu'il les désorganisa, les mit en fuite, et les poursuivit.

Ceux-là étaient appelés les « Trois », *Tres fortissimi*, au superlatif, parce qu'ils avaient, à eux seuls, vaincu une armée entière. Mais ce qui mit le sceau à leur réputation de bravoure, ce fut la prouesse qu'ils accomplirent, un jour où les Philistins menaçaient Jérusalem. Ces incirconcis étaient venus en nombre, et ils s'étaient établis dans la vallée de Raphaïm. Or l'eau manquait dans la Ville Sainte⁶. David était monté dans la citadelle, pour prier Dieu à son ordinaire. Tandis que de là-haut il inspectait l'horizon, ses yeux tombèrent sur la bourgade de Bethléem, où les Philistins avaient établi un poste. « Oh ! s'écria-t-il, que je serais heureux si quelqu'un me donnait à boire de l'eau de la citerne de Bethléem qui est près de la porte ! » Alors, avec une audace qui montre de quel dévouement ils étaient capables envers la personne de leur chef, les trois héros s'élançèrent, sans craindre d'exposer leur vie pour satisfaire un simple désir exprimé par lui. Ils traversèrent en trombe le camp des Philistins, atteignirent Bethléem, puisèrent de l'eau à la citerne et la rapportèrent au roi. Les Philistins furent tellement stupéfaits de cette audace inouïe, qu'ils ne

5. Flav., l. VII, ch. x.

6. H. S., col. 1344.

cherchèrent même pas à les arrêter. David fut profondément ému par le geste héroïque de ces trois hommes : « Dieu me garde, dit-il, de faire cela, et d'employer pour mon usage personnel une eau qui représente un tel prix. J'aurais honte de boire le sang de ces hommes, qui m'ont apporté cette eau au péril de leur vie. »

Il ne voulut donc point en boire : mais il la répandit sur le sol, l'offrant au Seigneur en libations d'actions de grâces.

Ce haut fait dut avoir lieu au cours de l'une des campagnes que les Philistins menèrent contre Jérusalem, quand ils apprirent que David avait été proclamé roi, vers l'an 1047 av. J.-C.⁷.

Au-dessous de ces trois héros, qui constituaient le rang le plus élevé de l'Ordre des Preux, il y en avait trois autres, qui, sans pouvoir être égalés à ceux-là, s'étaient cependant signalés par des traits d'une bravoure exceptionnelle. C'étaient les trois « *fortiores* », les « *nobiliores* », les robustes.

Le premier était Abisaï, le neveu de David, que nous avons vu accompagner son oncle quand celui-ci pénétra de nuit dans le camp de Saül, d'où ils rapportèrent la lance et la carafe de ce dernier. Il s'était distingué encore dans d'autres circonstances : une fois, en particulier, il avait tué à lui seul avec sa lance trois cents ennemis⁸. Et nous avons vu un peu plus haut qu'il sauva la vie à David aux prises avec un géant, qu'il tua.

Le second était Banaias, fils de Joiada, de la race sacerdotale. L'Écriture dit qu'il tua un jour *les deux lions de Moab* : les commentateurs sont unanimes à penser que c'est là une expression figurée, pour désigner deux Moabites qui par leur bravoure s'étaient acquis le surnom de : lions de Moab⁹. Une autre fois, n'ayant pour toute arme qu'un bâton,

7. Cf. II Rois, v, 18-25 ; — I Paralip., xvi, 9.

8. Carth., p. 567, pense que ce fut dans l'expédition punitive qui fut menée contre les Amalécites, après que ceux-ci eurent pillé Sicéleg (I Rois, xxx).

9. Syr. dit : des géants, et Chald. : des princes.

Banaïas fut attaqué par un Egyptien d'une taille gigantesque et puissamment armé. L'auteur des *Paralipomènes* lui attribue cinq coudées de haut¹⁰. Sans hésiter Banaïas se jeta sur lui, lui arracha sa hache des mains et s'en servit pour le mettre à mort. Enfin, une autre fois, il tua encore un lion : ce fauve, trompé par la neige épaisse qui recouvrait la terre, était tombé au fond d'une citerne très profonde, et il rugissait, ne pouvant plus en sortir. Banaïas, attiré par ces hurlements, voulut en savoir la cause. Quand il eut vu ce qu'il en était, il descendit dans la citerne, et, sans autres armes que son bâton, tua le fauve. Ce Banaïas appartenait à l'ordre sacerdotal. Il faisait aussi partie du conseil secret du roi.

Le troisième membre de ce trio des *fortiores* n'est nommé ni par l'Écriture, ni par Josèphe. On pense généralement que c'était un certain Sabochaï, qui avait tué le géant Saph, de la famille d'Arapha¹¹ — ou bien peut-être Joathan, neveu de David, qui avait vaincu un autre géant, qui avait 6 doigts à chaque pied et à chaque main — soit 24 doigts en tout — et qui outrageait insolemment Israël, comme avait fait jadis Goliath¹².

Et enfin, il y avait les 30, dont les noms sont énumérés au chapitre xxiii du II^e Livre des Rois. Parmi eux nous relevons : Azaël, le neveu de David, qui fut tué d'un coup de lance par Abner, dans les combats livrés contre les partisans d'Isboseth¹³, et Urie le Héthéen, l'infortuné mari de Bethsabée. Au contraire nous n'y voyons mentionnés ni Joab, ni Abner, ni Amasa : tous trois cependant avaient donné au service de David des preuves de bravoure incontestable, au point d'être tour à tour nommés généralissimes de son armée, mais tous les trois manquèrent, à quelque moment, à la fidélité qu'ils devaient à leur souverain : Joab, par ses désobéissances ; Abner, en lui suscitant un

10. I Par., xi, 23.

11. II Rois, xxi, 18.

12. II Rois, xxi, 20-21.

13. Cf. II Rois, ii.

rival dans la personne d'Isboseth ; Amasa, en embrassant le parti d'Absalon.

Tel était donc l'Ordre des Trente-sept, d'après le *Livre des Rois*. Les *Paralipomènes* donnent une liste plus longue, qui compte au moins 48 membres¹⁴. On peut penser que, conformément à ce qui s'est passé dans beaucoup d'institutions analogues, le nombre, fixé d'abord à trente-sept, dut ensuite être élargi.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Parce qu'il avait bu avec délices les eaux défendues de l'adultère, *aquae furtivae dulciores sunt*¹⁵, David ne voulut pas boire. Et bien qu'il eût acquitté déjà la pénitence que le Prophète lui avait fixée de la part de Dieu, il voulut encore s'imposer cette punition. Parce qu'il avait répandu le sang d'Urie, il déclara ne pas vouloir boire le sang de ses soldats¹⁶.

Celui qui se souvient avoir commis des choses défendues, dit saint Grégoire, doit s'appliquer à s'abstenir parfois même de celles qui sont permises, afin d'offrir par là une satisfaction à son Créateur... et il faut qu'il se reproche les petites choses, celui qui se rappelle avoir manqué dans les grandes. Ce que je dis paraît excessif, si je ne l'appuie sur le témoignage de la parole sacrée. La loi de l'Ancien Testament défendait de désirer l'épouse de son prochain¹⁷. Mais elle ne défendait pas à un roi de demander à ses soldats des choses difficiles, ou de désirer de l'eau. Or nous savons tous comment David, transpercé par le glaive de la concupiscence, désira l'épouse d'un autre et l'enleva ; faute qui fut suivie de dignes châtiments, et qu'il effaça

14. I, xi, 26-46.

15. Prov., ix, 17. *Les eaux volées sont plus douces.*

16. D'après Ephr., p. 434.

17. Ex., xx, 17.

par les larmes de la pénitence. Longtemps après, ce même David, alors qu'il était établi en face des bataillons ennemis, désira boire de l'eau d'une citerne qui se trouvait au milieu de ceux-ci. Sur quoi, ses meilleurs soldats s'élançant au milieu des troupes adverses, rapportèrent, sans avoir été blessés, l'eau que le roi avait désirée. Mais celui-ci, instruit par les épreuves, se reprocha aussitôt d'avoir exposé ses hommes au péril, par le désir de cette eau, et il la répandit, l'offrant au Seigneur en libation. Cette eau répandue fut convertie en sacrifice à Dieu, et David châtia ainsi la faute de sa concupiscence, par la pénitence qu'il s'infligea. Celui donc qui jadis n'avait pas craint de désirer l'épouse d'autrui, eut peur maintenant, parce qu'il avait désiré de l'eau. Et parce qu'il se souvenait d'avoir perpétré des choses défendues, il s'abstenait maintenant, devenu sévère pour lui-même, de celles mêmes qui étaient permises¹⁸.



Si l'on veut s'arrêter, et approfondir le mystère de l'eau de Bethléem, dit Bède le Vénéral, David avait soif, non pas de l'eau de la citerne de Bethléem, mais de celle qui sortirait un jour du Christ, lequel devait naître d'une Vierge, dans ce même Bethléem, et qu'il voyait à l'avance en esprit. Donc il voulait boire, non l'eau d'une rivière, mais l'eau purifiante qui jaillirait du côté du Sauveur. Il soupirait, non pas après une eau ordinaire, mais après le sang du Christ. C'est pourquoi il ne but pas l'eau qu'on lui offrait, mais il la répandit devant le Seigneur, montrant par là qu'il désirait non l'eau qui coule dans la nature, mais le sacrifice qui contient la rémission des péchés. Il avait soif de la source éternelle, non de celle qu'il fallait chercher avec beaucoup de risques¹⁹.

Ne commettons pas la même erreur que la Samaritaine, qui, en entendant Jésus lui parler de l'eau vive, crut qu'il s'agissait d'une eau naturelle. « Seigneur, dit-elle, vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond. D'où auriez-vous donc de l'eau vive ? Etes-vous plus grand que notre

18. Saint Grég., Hom. XXXIV sur l'Evang., n. 16.
19. Bède, col. 444.

père Jacob, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu, lui, ses enfants et ses troupeaux ? » Jésus répliqua et lui dit : « Qui-conque boit de cette eau aura encore soif ; au contraire, celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra une source d'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle²⁰. »

David avait pressenti ce mystère. Il savait que sous les créatures visibles se cachent les réalités invisibles, et il aspirait à avoir l'intelligence de celles-ci. Il avait soif de l'eau qui éteint les ardeurs de la concupiscence, le feu des tentations, le feu de la colère, le feu de la luxure, qui purifie l'âme, et étanche sa soif en la laissant boire aux sources de la Sagesse éternelle²¹. C'est cette eau que désirèrent les Patriarches et les Saints de l'Ancien Testament. « Bien des rois, bien des prophètes ont voulu voir ce que vous, vous voyez, et ils ne l'ont pas vu ; entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont pas entendu²². »

Les preux peuvent être considérés comme la figure des Saints dans l'Eglise. A leur tête, il y a le vrai David, le Christ qui n'a pas son égal ; les *fortissimi* sont les Apôtres ; les *fortiores*, les Martyrs ; les *fortes*, les autres saints²³.

20. Jo., iv, 11-14.
21. Ephr., col. 435.
22. Luc, x, 22.
23. Rup., col. 1139.

CHAPITRE XXV

LE DÉNOMBREMENT D'ISRAËL

(II Rois, xxiv)

CEPENDANT l'enfer ne pouvait supporter les succès continus et la prospérité d'Israël depuis que David en était roi. C'est pourquoi le démon vint tenter celui-ci, et l'excita à faire le dénombrement de son peuple, dans un sentiment d'orgueil, afin de se glorifier de sa puissance. David eut le tort de l'écouter. Il fit appeler Joab, son généralissime, et lui dit : « Va dans toutes les tribus d'Israël, depuis Dan jusqu'à Bersabée, et fais le recensement de la population. Etablis le rôle de tous les hommes en état de porter les armes, afin que j'en connaisse le nombre. »

Joab se rendit compte que le roi cédaît là à un mouvement de vaine gloire, qui pouvait entraîner de fâcheuses conséquences pour tout le royaume. Dieu en effet avait rappelé bien souvent que la véritable puissance de la nation juive ne consistait ni dans ses armes, ni dans la vaillance ou le nombre de ses soldats, mais uniquement dans l'assistance que Lui, Dieu, lui avait promise. Or le saint roi était en train d'oublier tout cela. Non seulement il risquait de pécher lui-même, en se glorifiant de la puissance de son armée, mais ce sentiment de vanité se propagerait dans le peuple, qui, grâce à cette force militaire, se croirait en droit de mépriser les nations voisines. Et cette manifestation se solderait par un désastre quelconque, que Dieu leur enverrait pour leur rappeler qu'ils n'étaient rien sans Lui.

« Que le Seigneur votre Dieu multiplie votre peuple, dit

Joab, et le fasse croître au centuple de ce qu'il est maintenant. Mais que prétend faire mon seigneur par cette entreprise ? Tous ne sont-ils pas vos serviteurs ? Pourquoi recherchez-vous une chose qui sera imputée à péché à Israël ? »

Les autres généraux firent la même remarque et essayèrent de dissuader le roi de cette opération. Mais David ne voulut rien entendre, et ils durent s'exécuter. Pendant neuf mois et vingt jours, ils parcoururent la Palestine du Nord au Sud, y comprit les provinces cisjordanienues, recensant soigneusement les hommes au-dessus de vingt ans. Ils arrivèrent ainsi au total impressionnant d'un million cent mille guerriers pour Israël, et quatre cent soixante dix mille pour la seule tribu de Juda¹.

Mais à peine David eut-il connaissance de ces chiffres qu'il sentit le remords envahir son cœur : « J'ai péché, Seigneur, j'ai commis une grande faute en agissant ainsi. Je vous en supplie, pardonnez l'iniquité de votre serviteur, car je me suis conduit comme un sot. »

Le lendemain matin, Dieu lui envoya le prophète Gad pour lui communiquer ses instructions : « Je te donne le choix, dit-il, entre trois fléaux. Dis-moi celui que tu voudras : une famine générale de sept ans ; une guerre de trois mois, pendant laquelle tu seras constamment battu ; ou une peste qui ravagera ton royaume pendant trois jours. Choisis celui que tu voudras. »

David, dit Josèphe, fut tellement troublé par cette proposition, qu'il en demeura tout interdit ; il ne savait lequel choisir entre de si grands maux. Mais le prophète le pressant de prendre une décision, afin qu'il pût porter sa réponse à Dieu, il réfléchit en lui-même que, s'il choisissait la famine, il aurait l'air d'avoir préféré sa propre conservation à celle de ses sujets : car lui ne

1. Ce sont les chiffres donnés par le 1^{er} livre des Paralipomènes (xxi, 5). Le Livre des Rois porte 800 000 pour Israël, et 500 000 pour Juda. Le dénombrement en effet demeura inachevé, l'Écriture le dit formellement : I Paralip., xx, 6, et xxvii, 24. On peut donc admettre que le résultat fut diversement apprécié (Fill.).

manquerait pas de pain, quand eux en manqueraient ; s'il choisissait la guerre, il ne courrait pas non plus de grands risques, puisqu'il avait des places très fortes où il pouvait se retirer, et des troupes nombreuses pour veiller à sa sûreté. Au contraire, s'il choisissait la peste, il montrerait clairement qu'il ne tenait pas compte de son intérêt particulier, puisque cette maladie s'en prend aussi bien aux rois qu'aux derniers de leurs sujets².

Il répondit donc au prophète : « *Les angoisses me pressent de tous côtés. Cependant, il vaut mieux pour moi tomber entre les mains du Seigneur, que dans celles des hommes, parce qu'il est plein de miséricorde.* »

Le prophète, dit Josèphe, n'eut pas plus tôt fait son rapport à Dieu, qu'on vit une épidémie terrible ravager tout le royaume, sans que l'on pût rien comprendre aux formes que prenait cette cruelle maladie. On voyait bien que c'était une peste très violente, mais elle emportait les hommes de façons fort diverses. Le mal des uns ne paraissait pas, et cependant les tuait en quelques instants ; d'autres rendaient l'esprit au milieu des douleurs les plus affreuses ; d'autres, ne pouvant supporter les remèdes, expiraient entre les mains des médecins ; d'autres perdaient subitement la vue, puis mouraient, suffoqués ; d'autres, tandis qu'ils enterraient les morts, se trouvaient soudain avoir besoin eux-mêmes d'être enterrés. Cette épouvantable contagion tua en une seule matinée 70 000 personnes. Et l'Ange exterminateur avait maintenant le bras levé sur Jérusalem pour faire sentir (à la ville qui avait accueilli Absalon révolté contre son père) le poids de la colère divine. David cependant (épouvanté de la marche du fléau) s'était revêtu d'un cilice ainsi que les anciens ; il avait couvert sa tête de cendre et, prosterné contre terre, il suppliait Dieu de se contenter de ce grand nombre de morts et d'apaiser sa colère. C'est alors qu'il aperçut dans les airs, un Ange tourné vers Jérusalem, qui tenait une épée nue à la main³.

« *Seigneur, cria-t-il, c'est moi qui ai péché, c'est moi qui ai commis l'iniquité. Ceux-ci, qui ne sont que des brebis,*

2. Flav., loc. cit.

3. Flav., loc. cit.

qu'ont-ils fait ? Seigneur mon Dieu, que votre main se tourne contre moi, je vous en supplie, et contre la maison de mon père, frappez-moi, moi qui suis le coupable, faites-moi périr avec toute ma famille, mais épargnez votre peuple, qui est innocent. »

Avant même que cette prière n'eût été formulée, Dieu, touché de compassion, avait dit à l'Ange : « *C'est assez, arrête maintenant ta main.* » En même temps, il fit donner l'ordre à David, toujours par le prophète Gad, de lui élever un autel, à l'endroit où se tenait l'Ange, sur l'aire qui appartenait à Ornan le Jébuséen. David obéit aussitôt et monta à l'endroit indiqué. Cet Ornan était bien connu de lui : il l'avait épargné après la prise de la ville, et il témoignait même pour lui beaucoup d'affection⁴. Ornan était occupé alors à battre le blé dans son aire avec ses quatre fils, au moyen de traîneaux tirés par des bœufs. Mais ils avaient aperçu dans les airs l'Ange, avec son épée et, pris de peur, ils s'étaient cachés. Lorsque David se présenta à la porte, accompagné de sa suite, Ornan courut au-devant de lui, et le salua en se prosternant jusqu'à terre, selon l'usage : « *Qu'y a-t-il donc, demanda-t-il, pour que mon seigneur le roi vienne jusqu'à son serviteur ? — J'aurais besoin, lui répondit le souverain, d'acheter votre aire, pour y élever un autel au Seigneur, afin qu'il fasse cesser cette peste qui ravage le peuple. Je vous paierai le prix qu'elle vaut. — Le roi mon seigneur n'a qu'à la prendre, répondit le Jébuséen, et à en faire ce qu'il lui plaira. Je lui donne non seulement l'aire, mais aussi les bœufs pour qu'il les offre en holocauste, les traîneaux et les jougs pour dresser le bûcher, et le blé, pour le sacrifice non sanglant qui doit accompagner celui des victimes. C'est de bon cœur que je lui remettrais tout cela.* »

David le remercia chaleureusement, mais ne voulut pas

4. Flav., l. VII, ch. xi. — Certains auteurs pensent que cet Ornan était roi de Jérusalem avant la prise de la ville par David. — Corn., p. 537.

accepter ces propositions si généreuses. « *Je vous en paierai le prix, dit-il, car je ne dois pas vous dépouiller, pour offrir au Seigneur des sacrifices qui ne me coûteraient rien.* » Et il lui donna six cents sicles d'or — soit environ 25 000 francs-or — pour le tout.

Puis il éleva là un autel, sur lequel il offrit des holocaustes, ainsi que des hosties pacifiques (1017 av. J.-C.). Dieu, pour montrer qu'il les agréait et que sa colère était apaisée, fit descendre le feu du ciel sur l'autel, pour consumer les victimes, comme il l'avait fait jadis pour le sacrifice d'Abel et pour celui d'Aaron ; comme il devait le refaire bientôt pour celui de Salomon, puis pour celui d'Elie⁵.

Pour commémorer cette manifestation divine, David établit là un sanctuaire permanent, et il y offrait des victimes, lorsqu'il ne pouvait aller jusqu'à Gabaon, où se trouvait toujours le Tabernacle de Moïse. Il le choisit en outre pour être l'emplacement du Temple que devait bâtir son fils Salomon. Le lieu en effet était déjà considéré comme un lieu saint : parce que c'était là, disait-on, qu'Abraham avait immolé le bélier mystérieusement envoyé du ciel pour être substitué à Isaac ; c'est là que Jacob avait eu la célèbre vision des Anges sur l'échelle, et qu'il avait dit prophétiquement : *Quam terribilis est locus iste ! non est hic aliud nisi domus Dei et porta coeli*⁶ !

A partir de ce moment, la future construction du Temple devint la grande préoccupation de David. « *Mon fils Salomon, disait-il, est encore jeune et délicat ; et la maison que je veux faire élever au Seigneur doit être telle qu'on en parle dans tous les pays. Je vais donc lui préparer toutes les choses nécessaires.* » Il organisa avec les prosélytes — c'est-à-dire avec les païens convertis au judaïsme, gens besogneux qui constituaient comme l'échelon inférieur de la popula-

5. Gen., iv, 4 ; — Lev., ix, 24 ; — II Paralip., vii, 1 ; — III Rois, xviii, 38.

6. Gen., xxii, 9 ; — xxviii, 11. Que ce lieu est terrible ! Ce n'est pas ici autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel !

tion — des équipes de carriers, et de tailleurs de pierres, de maçons et de charpentiers, qui se mirent dès lors au travail. Il accumula aussi du fer *en abondance pour les clous des portes ; pour les crampons et les jointures, et de l'airain en poids innombrable*. Il fit venir de Tyr et de Sidon des masses de bois de cèdre. Enfin il amassa cent mille talents d'or (soit 13 milliards 508 millions de francs-or) et un million de talents d'argent (soit 8 milliards 500 millions de francs-or). Ces sommes nous paraissent invraisemblables. Cependant :

une telle accumulation de richesses entre les mains de David aux derniers temps de sa vie, ne constitue pas une impossibilité : indépendamment des sommes multiples de ses revenus annuels, ses conquêtes nombreuses avaient fait tomber en son pouvoir les trésors des rois et des peuples vaincus, et l'Orient a toujours été renommé pour ses richesses en or, en argent, en métaux rares et en pierres précieuses. La seule ville de Persépolis fournit 120 000 talents à Alexandre le Grand. Athènes livra à Cyrus jusqu'à 340 000 talents d'or et 500 000 talents d'argent. Le récit biblique n'est donc nullement invraisemblable⁷.

Quand il eut pris toutes ces dispositions, David fit appeler Salomon et lui dit : « Mon fils, la première chose que je vous ordonne de faire, lorsque vous m'aurez succédé, est de bâtir un temple en l'honneur de Dieu. C'est un ouvrage que j'avais ardemment souhaité d'exécuter moi-même. *Mais Dieu m'a parlé et m'a dit : Tu as répandu beaucoup de sang, et tu as mené guerres sur guerres. Tu ne pourras pas bâtir un temple à mon nom, après tant de sang répandu en ma présence. Le fils qui naîtra de toi sera un homme qui jouira d'une très grande tranquillité et que je ne laisserai inquiéter par aucun des ennemis qui l'entourent. C'est pourquoi il sera appelé : le Pacifique. Je donnerai la paix et le repos à Israël durant tout son règne. C'est lui qui bâtira un temple à mon nom. Il sera mon fils, et je serai son père, et*

7. Fill., p. 84.

J'affermirai à jamais le trône de son règne sur Israël. Ainsi, puisque, avant même que vous fussiez né, Dieu vous a destiné à être roi, travaillez à vous rendre digne d'un tel honneur, par votre piété, votre courage, et votre amour pour la justice. Observez religieusement les commandements qu'il nous a donnés par l'entremise de Moïse, et ne souffrez jamais que les autres les transgressent. Considérez comme une très grande obligation la grâce qu'il vous fait, de vous permettre de lui bâtir un Temple, et travaillez à cette entreprise avec ardeur, sans vous laisser arrêter par son importance. Je préparerai avant de mourir tout ce qui sera nécessaire : ... Si néanmoins il vous manquait encore quelque chose, vous y pourvoirez, et vous vous rendrez par ce moyen agréable à Dieu. Il sera votre protecteur, et son secours tout-puissant vous mettra en état de ne rien craindre⁸. »

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

La cause qui provoqua le fléau dont fut frappé Israël fut la colère de Dieu contre les Juifs, à cause de leurs péchés coutumiers, mais spécialement, dit saint Ephrem :

- 1) parce qu'ils n'avaient rien fait pour empêcher, ni pour venger le massacre des prêtres perpétré par Saül ;
- 2) parce qu'ils avaient en grand nombre abandonné David pour suivre Absalon, quand celui-ci s'était révolté ;
- 3) parce qu'ils n'observaient pas la loi du cens⁹.

A cause de cela donc, Dieu permit que David succombât à la tentation de vaine gloire, qui lui fit désirer de connaître le nombre de ses sujets. Que cette tentation vint du démon,

8. Flav., l. VI, ch. xi.

9. Le cens était un impôt établi par Moïse, que devaient acquitter tous les Israélites du sexe masculin, à partir de 20 ans. Il servit d'abord à l'entretien du Tabernacle, puis à celui du Temple.

nous n'en saurions douter, le I^{er} Livre des Paralipomènes le dit expressément¹⁰.

David ne pécha pas, pour le fait matériel de recenser son peuple — c'était chose prévue par la Loi — mais pour l'intention dans laquelle il le fit, qui fut sans aucun doute une pensée d'ambition et d'orgueil.

L'Écriture veut nous rappeler une fois de plus, par ce trait : que l'homme ne voit que les apparences, tandis que Dieu lit dans les cœurs, et que c'est l'intention qui fait toute la valeur morale d'une action.

Un homme n'est jamais puni spirituellement pour la faute d'un autre ; mais dans l'ordre temporel, en vertu de la solidarité du genre humain, il arrive souvent que les hommes subissent les conséquences des péchés des autres : que les enfants expient ceux de leurs parents ; les sujets ceux de leurs princes, etc.¹¹.

10. xxi, 1. Satan se dressa contre Israël et incita David à le dénombrer.

11. Cf. saint Thomas, II^e II^o, qu. 108, a. 4, ad 1.

CHAPITRE XXVI

ABISAG
(III Rois, 1)

DAVID n'avait encore que soixante-dix ans : mais, dit Josèphe, « les grands travaux qu'il avait soufferts durant tout le cours de sa vie l'avaient affaibli de telle sorte qu'il ne lui restait plus aucune chaleur naturelle¹ ». Ses médecins, ne sachant plus par quel moyen arriver à le réchauffer, et craignant que ce refroidissement n'entraînât sa mort, eurent alors une idée singulière : « Cherchons, dirent-ils, pour notre seigneur le roi, une jeune fille vierge : qu'elle demeure en sa présence, qu'elle le soigne, qu'elle dorme près de lui, et qu'elle réchauffe notre seigneur le roi. » Ainsi fut fait. On passa au crible tout le territoire d'Israël pour trouver une jeune fille que sa beauté rendit digne d'un tel honneur : et l'on arrêta son choix sur une certaine Abisag, qui était Sunamite, c'est-à-dire originaire de la ville de Suna.

Elle était belle au-delà de tout ce que l'on peut dire, et, amenée au palais, elle fut agréée aussitôt. Elle assura désormais auprès du roi les fonctions d'infirmière. Cependant les commentateurs pensent que David contracta avec elle, en vertu des droits de la polygamie, un mariage légitime, qui lui permit de l'admettre dans son lit, sans provoquer de

1. Flav., l. VII, ch. xi.

2. Comme la veuve qui devait plus tard héberger Elisée. IV Reg., iv, 8.

scandale. Mais *il ne la connut point*, non pas tant à cause de son âge avancé, que parce qu'il vivait maintenant dans un état de contemplation habituelle, qui le détournait de toute sensualité³.

Cette histoire est tellement extraordinaire que certains commentateurs⁴, se fondant sur le texte de saint Jérôme que nous citerons plus loin, ont voulu n'en retenir que le sens allégorique, et ne voir en Abisag qu'une figure de la Sagesse. Mais il n'est pas douteux qu'il faut prendre d'abord ce récit au sens littéral. Abisag a bel et bien existé, puisque un peu plus loin, Adonias voudra l'épouser.

Quelles furent les raisons qui poussèrent les médecins à imaginer ce moyen étrange, et à se servir d'une jeune fille comme d'une bouillote, pour réchauffer le roi, nous l'ignorons. Ils avaient évidemment des méthodes simplistes adaptées aux connaissances de leur temps⁵, et qui nous font sourire aujourd'hui. Cependant si le fait historique ne peut être mis en doute, il est évident qu'il n'a été consigné dans le récit sacré qu'à cause de sa valeur mystique, que saint Jérôme va nous expliquer dans sa *Lettre à Népotien*.

3. Carth., p. 582.

4. Cf. Gloss., ch. 674.

5. On trouve néanmoins, dans les superstitions populaires du Moyen Âge, un vestige de cette singulière médication. Jusqu'au xvi^e siècle, les bonnes gens s'imaginaient que certaines maladies pouvaient être guéries par des procédés de ce genre, malheureusement contraires à la morale. Lorsque le roi Louis VIII fut à toute extrémité, un de ses familiers conseilla de recourir à ce traitement. A cet effet, une jeune fille de bonne famille fut introduite dans son lit, tandis qu'il somnolait. Lorsqu'il s'en aperçut à son réveil, il la repoussa fermement en disant : « Je n'ai pas besoin de vous, ma fille, car à aucun prix je ne voudrais commettre un péché mortel. » D'après Jacques Levron, *Saint Louis*, chez Perrin, p. 58.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Si vous vous en tenez à la lettre qui tue, dit saint Jérôme, cette histoire ne semble-t-elle pas être une invention de comédien, un fragment des Atellannes ? Comment un vieillard enveloppé de vêtements ne peut-il retrouver un peu de chaleur que par un moyen aussi singulier ? Bethsabée vivait encore, ainsi qu'Abigaïl et les autres épouses primaires ou secondaires du roi, dont parle l'Écriture. Cependant elles sont toutes écartées, seule cette jeune fille est en mesure de réchauffer le vieillard. Abraham dépassa de beaucoup l'âge de David, et cependant, tant que vécut Sara, il ne chercha jamais une autre épouse. Isaac qui atteignit le double des années de David, se contenta toujours de la seule Rébecca. Je passe sous silence les Patriarches qui furent antérieurs au Déluge, qui dépassèrent cinq cents ans, dont les membres étaient non seulement vieillis, mais pour ainsi dire cariés, et qui n'imaginèrent jamais rien de semblable. Moïse, le chef du peuple d'Israël, avait cent vingt ans, et il n'eut d'autre compagne que Séphora.

Quelle est donc cette Sunamite, épouse et vierge, assez ardente pour réchauffer un vieillard, et si sainte cependant, qu'en le réchauffant elle n'excite en lui nulle passion ? Que le très sage Salomon nous expose ce qui faisait les délices de son père ! Que le pacifique nous enseigne les chastes embrassements de l'homme de guerre : *Possède la sagesse, possède l'intelligence. N'oublie pas les paroles de ma bouche, ne t'en écarte pas. Ne délaisse pas la sagesse, et elle s'attachera à toi. Aime-la et elle te gardera. Le principe de la sagesse, c'est que tu fasses d'elle ta possession ; et dans tout ce que tu possèdes, cherche l'intelligence. Enveloppe la sagesse, et elle t'élèvera ; honore-la, et tu l'auras pour épouse, et elle placera sur ta tête une couronne de grâces. Que la couronne des délices te serve aussi de protection*⁶. Toutes les forces du corps s'affaiblissent chez les vieillards. Tandis que seule la sagesse augmente, tout le reste décroît : les jeunes,

6. Prov., iv, 5 et suiv.

les veilles, les aumônes, les austérités, les courses au-dehors, la défense des pauvres, la longueur des prières, la persévérance, la visite des malades, le travail des mains, qui alimente les aumônes, et pour ne pas prolonger cette énumération, toutes les œuvres qui se font par le corps se raréfient à mesure que le corps s'affaiblit. Je ne veux cependant pas dire par là que la sagesse qui languit chez la plupart des vieillards par le fait de l'âge soit glacée chez les jeunes gens et chez les hommes d'âge mûr, chez ceux surtout qui en ont recherché la science, par l'effort, par une ardente application, par la sainteté de leur vie, par la fréquence de leurs prières auprès du Seigneur Jésus : Mais je veux dire qu'à cause des combats que doit subir la jeunesse dans le corps ; à cause de l'entraînement des passions, et des tentations de la chair, la sagesse est étouffée (à cet âge), comme le feu dans le bois vert ; elle ne peut développer sa lumière. Au contraire, la vieillesse, chez ceux qui ont exercé leur adolescence à des études honorables, qui ont médité de jour et de nuit la loi du Seigneur, les rend plus doctes avec le temps, plus riches d'expérience avec l'usage, plus sages avec les années, et ils recueillent alors, de leurs travaux antérieurs, des fruits très doux. Voyez par exemple Théophraste ce sage de la Grèce : ayant atteint l'âge de cent sept ans, et sentant qu'il allait mourir, il déclara, dit-on, qu'il regrettait de quitter la vie au moment où il commençait à devenir sage. Platon mourut dans sa quatre-vingt-unième année, écrivant encore. Isocrate atteignit quatre-vingt-dix-neuf ans, toujours occupé à écrire et à enseigner. J'omets les autres philosophes : Pythagore, Démocrite, Xénocrate, Zénon, Cléante qui, déjà avancés en âge, brillèrent par leurs travaux sur la sagesse. J'aborde les poètes : Homère, Hésiode, Simonide, Stésichore, qui chantèrent à la fin de leur vie, à l'approche de la mort, leur chant le plus suave, ce qu'on peut appeler le chant du cygne. Sophocle, ayant été accusé par ses fils, de démence, à cause de son extrême vieillesse, et parce qu'il négligeait ses affaires domestiques, récita devant les juges la tragédie d'Œdipe, qu'il venait d'écrire, et donna ainsi dans un âge avancé un tel témoignage de sagesse, qu'il changea la sévérité du tribunal en acclamations de théâtre. Et cela n'est pas étonnant, si l'on songe que Caton le Censeur, le plus éloquent des Romains de son époque, ne rougit pas et ne désespéra pas d'apprendre dans sa vieillesse la langue et la littérature grecques. Homère nous raconte aussi que, de la langue de Nestor,

vieillard déjà presque décrépît, coulait une parole plus douce que le miel⁷.

On voit donc quelle admirable leçon se cache dans cette histoire, en apparence extravagante. Comprenons nous aussi que, quand nous n'arrivons plus à échauffer notre esprit par les désirs, les plaisirs, les travaux qui enthousiasmaient notre jeunesse ; quand tout ce que nous avons d'abord aimé et servi, nous laisse froids, nous avons autre chose à faire qu'à nous laisser aller à la décrépitude. Mais, si nous voulons trouver une nouvelle jeunesse, il faut la chercher en dehors du cercle de nos préoccupations familiares, et des idées qui étaient nos compagnes ordinaires, dont nous avons fait comme nos épouses. Il faut nous mettre en quête d'Abisag, c'est-à-dire : de la Sagesse, de cette Sagesse qui est toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante, qui ne se flétrit jamais. Et comme David, nous ne la « connaissons » pas, en ce sens que l'amour que nous aurons pour elle, si fervent qu'il soit, n'aura rien d'une passion charnelle. Il ne nous troublera pas, ne portera aucun préjudice à nos affections légitimes.

Bienheureux l'homme qui a trouvé la Sagesse... Mieux vaut l'acquisition de celle-ci que tous les trésors de la terre. Ses fruits sont de l'or de première qualité, parce qu'ils conduisent à la contemplation de Dieu, qui est le bien suprême de l'Homme, et parce qu'ils nous rendent extrêmement purs. Elle est plus précieuse que toutes les richesses, terrestres ou célestes, et il n'y a rien dans toute la création qui puisse lui être comparé. Elle tient dans sa main droite la longueur des jours (c'est-à-dire la vie éternelle), et dans sa main gauche (c'est-à-dire dans les épreuves qu'elle nous contraint d'accepter), les vraies richesses et la vraie gloire. Ses voies sont belles et ses sentiers sont pacifiques. Pour ceux qui l'acquièrent elle est l'arbre de vie (c'est-à-dire elle est pour eux ce qu'aurait été l'arbre de vie pour nos premiers

7. Hier., Ep. LII, ad Nepot., n° 3.

parents, au Paradis terrestre). *Celui qui la possède sera bienheureux dans l'éternité*⁸. On peut faire l'application de ce texte à la dévotion : lorsque les rites extérieurs, représentés par les vêtements, nous laissent froids, cherchons le culte en esprit et en vérité, et il nous reconfortera⁹.

8. Prov., III, 13-18.

9. Cf. Lyre, col. 673 et suiv.

CHAPITRE XXVII

MORT DE DAVID

(I Paralip., xxiii et xxviii)

SENTANT que ses forces déclinaient chaque jour, et prévenu que des intrigues fermentaient autour de sa succession au trône, David désigna Salomon pour ceindre la couronne après lui, comme il l'avait promis jadis à Bethsabée, au temps de leurs amours. Pour donner à cette décision un caractère officiel, il convoqua une assemblée générale de tous les notables d'Israël, et leur tint le discours suivant :

« Ecoutez-moi, mes frères et mon peuple. J'ai réfléchi et j'ai cru qu'il était de mon devoir de bâtir un Temple, *pour y faire reposer l'arche d'alliance du Seigneur*, l'escabeau des pieds de notre Dieu. J'ai tout préparé en conséquence. Mais Dieu m'a dit : Tu ne bâtiras pas un temple à mon nom, parce que tu es un homme de guerre et tu as répandu le sang... C'est Salomon, ton fils, qui me bâtira ma demeure et mes parvis. Car c'est lui que j'ai choisi pour m'être comme un fils, et moi je serai pour lui comme un père. Et j'affermirai son règne à jamais, pourvu qu'il continue à accomplir mes commandements et mes jugements, comme il le fait aujourd'hui. Or vous savez qu'encore que Jacob, notre aïeul, ait eu douze fils, Juda, par un consentement général, fut établi prince sur tous les autres ; et bien que j'eusse six frères, Dieu me préféra à eux pour m'élever à la dignité royale, sans qu'ils en aient témoigné aucun mécontentement. Je désire de même que tous mes autres enfants acceptent

sans murmurer que Salomon leur commande, puisque c'est Dieu qui l'a choisi pour l'élever sur le trône. Car si, lors même qu'il veut que nous soyons soumis à des étrangers, nous devons le supporter avec patience, n'avons-nous pas sujet de nous réjouir que ce soit à l'un de nos frères qu'il confère cet honneur, puisque la proximité du sang nous y fait participer ? Je prie Dieu de tout mon cœur de vouloir bientôt accomplir la promesse qu'il lui a plu de me faire, de rendre ce royaume très heureux, sous le règne de ce nouveau Roi, et que cette félicité soit durable¹. »

Puis, il se tourna vers Salomon et lui dit : « Cela arrivera infailliblement, mon fils, *si tu connais le Dieu de ton père, si tu le sers avec un cœur parfait, et une âme de bonne volonté. Car le Seigneur sonde tous les cœurs et il pénètre toutes les pensées des esprits. Si tu le cherches, tu le trouveras ; mais si tu l'abandonnes, il te rejettera à jamais !* »

Ce discours achevé, David remit à Salomon le plan du Temple à construire, tel qu'il l'avait reçu lui-même des mains de Dieu, avec la description minutieuse de ses différentes parties : portique, parvis, sanctuaire et saint des saints, chambre des trésors, bâtiments annexes, etc. Il lui remit aussi l'état de tous les objets d'or et d'argent qui seraient nécessaires pour le service du culte, avec le poids du métal qui devait être employé pour chacun d'eux : chandeliers, lampes, tables, fourchettes, coupes, encensoirs, lions et lionceaux, chérubins, autel des parfums, etc.

Il recommanda ensuite à son fils de faire toute la diligence possible pour mener cette grande œuvre à bien, certain que Dieu l'aiderait à surmonter toutes les difficultés. Il demanda aux assistants d'aider son fils dans cette tâche, parce que celui-ci était encore jeune et sans expérience. « La chose leur serait aisée, ajouta-t-il, puisque j'ai travaillé de toutes mes forces à préparer tout ce qui serait nécessaire : l'or, l'argent, l'airain, le fer, le bois, les pierres précieuses, les

1. Flav., l. VII, ch. xi.

émeraudes, les pierres d'onyx, le marbre de Paros ont été amassés en quantités surabondantes. » A cela il voulut joindre encore, pris sur son bien personnel, *trois mille talents d'or d'Ophir* — le plus pur et le plus précieux de tous les ors — *et sept mille talents de l'argent le plus fin, pour en revêtir les parvis intérieurs du sanctuaire*².

Ce discours fut accueilli avec joie par les princes des tribus d'Israël, les prêtres, les lévites, les intendants, les officiers, et ils promirent de contribuer eux aussi à la construction de l'édifice. Les dons formèrent la somme de cinq mille talents d'or (c'est-à-dire 659 250 000 francs-or), deux mille dariques³, dix mille talents d'argent, qui faisaient quatre-vingt-cinq millions d'or, dix-huit mille talents de cuivre, et cent mille talents de fer. De plus, tous ceux qui avaient des pierres précieuses les remirent à Jahiel, de la famille de Gerson, auquel était dévolue la garde des trésors sacrés.

Tout le peuple fut extrêmement touché, en voyant l'empressement de ses chefs à coopérer à la construction du Temple, mais David en fut plus ému que personne. Et il composa alors un dernier cantique de louange et d'actions de grâces, qui ne le cède en rien à ses plus beaux poèmes :

« C'est à Vous, Seigneur, qu'appartient la magnificence et la puissance, et la gloire et la victoire, et c'est à Vous que revient la louange. Car tout ce qui est dans le ciel, et tout ce qui est sur la terre est à Vous. C'est à Vous, Seigneur, qu'appartient la royauté, et Vous êtes au-dessus de tous les princes. A Vous sont les richesses, et à Vous la gloire. C'est Vous qui avez le souverain pouvoir sur toutes choses. C'est dans votre main que se trouvent la force et l'autorité, dans votre main la grandeur et l'empire universel. Maintenant

2. Le talent d'or valait, croit-on, 131 850 francs or. Trois mille talents or faisaient donc 395 550 000 francs or. Sept mille talents d'argent représentaient 60 millions or de notre monnaie.

3. Le darique est une monnaie persane que l'on croit pouvoir évaluer à 25 francs or.

donc, ô notre Dieu, reconnaissant humblement notre misère et notre impuissance, nous Vous rendons hommage, et nous célébrons la noblesse insigne de votre nom. Qui suis-je, moi, et qu'est-ce que mon peuple, pour que nous puissions Vous offrir toutes ces choses ? Tout est à Vous, et ce que nous Vous donnons, nous l'avons reçu de votre main. Nous sommes devant Vous comme des voyageurs, des exilés qui se hâtent vers la patrie céleste, ainsi que l'ont été tous nos pères. Nos jours passent sur la terre comme une ombre, et nous ne pouvons nous fixer nulle part. Seigneur notre Dieu, toute cette abondance de richesses, que nous avons préparée pour bâtir une maison à votre saint nom, vient de votre main, et toutes choses sont à Vous. Je sais, mon Dieu, que Vous ne Vous arrêtez pas aux gestes extérieurs, mais que Vous sondez les cœurs et que Vous aimez la simplicité : c'est pourquoi, moi aussi, c'est dans la simplicité de mon cœur et avec joie que je Vous ai offert toutes ces choses ; et j'ai été ravi de voir votre peuple, qui s'est rassemblé ici, Vous offrir ses dons avec tant d'empressement. Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, nos pères, conservez éternellement cette volonté de leur cœur, et faites que cette disposition à Vous honorer demeure toujours. Donnez aussi à mon fils Salomon un cœur parfait, afin qu'il garde vos commandements, vos témoignages et vos cérémonies, et qu'il les accomplisse tous. Et qu'il bâtisse cet édifice pour lequel j'ai préparé tous les fonds nécessaires ! »

David invita ensuite tous les assistants à louer le Seigneur, ce qu'ils firent aussitôt, se prosternant le visage contre terre, bénissant le Dieu de leurs pères. Puis ils donnèrent au roi des témoignages de leur respect et de leur reconnaissance, et ils immolèrent des victimes en signe d'actions de grâces. Le lendemain, on fit de grands sacrifices, où l'on offrit à Dieu en holocauste mille taureaux, mille béliers et mille agneaux, ainsi que de très abondantes oblations pacifiques. Après quoi on célébra un grand festin, où David s'associa à l'allégresse générale. Salomon fut sacré une seconde fois par Sadoc, qui fut confirmé dans la charge de grand-prêtre,

tandis qu'Abiathar en était écarté. Le nouveau roi fut conduit au palais, où il s'assit à nouveau sur le trône de son père. Et il plut à tous, et tout Israël lui obéit. Et tous les princes, et les grands, et tous les fils de David approuvèrent ce choix et se soumirent au roi Salomon.

Ceci se passait en l'année 1015. Salomon avait à peine vingt ans. Mais Dieu devait combler son règne d'une gloire extraordinaire, tel que nul roi d'Israël, ni probablement nul roi de la terre, n'en eut jamais de semblable.

Peu de temps après cette cérémonie David, se sentant de plus en plus faible, jugea que sa dernière heure était proche. Il fit venir Salomon et lui donna ses ultimes conseils : « Mon fils, lui dit-il, me voici près de payer le tribut que nous devons tous à la nature et d'aller rejoindre mes pères. C'est un chemin que chacun doit suivre, et d'où l'on ne revient jamais : c'est pourquoi je veux employer le dernier souffle de vie qui me reste à vous recommander d'être juste envers vos sujets, religieux envers Dieu, qui vous a élevé sur le trône, et d'observer les commandements qu'il nous a donnés par Moïse, sans que ni la faveur, ni la flatterie, ni la passion, ni autre considération quelconque vous en fasse jamais départir. Si vous vous acquittez fidèlement de ce devoir, ne doutez pas que cette conduite affermira le sceptre dans notre famille, et jamais aucun autre ne régnera sur les Hébreux. »

Après ces recommandations d'ordre général, il lui en fit quelques-unes plus particulières. La première concernait Joab, le généralissime de ses armées : « Tu sais ce que m'a fait Joab, le fils de Sarvia ; ce qu'il a fait à deux chefs de l'armée d'Israël, Abner, fils de Ner, et Amasa, fils de Jéther, deux hommes de la plus haute valeur, qu'il a haineusement assassinés par jalousie, versant durant la paix le sang de la guerre... Tu feras donc selon ta sagesse, et tu ne permettras pas à ses cheveux blancs de descendre en paix dans le tombeau. — Tu témoigneras au contraire de la reconnaissance aux fils de Berzellaï, parce qu'ils sont venus au-devant de moi, m'apportant des vivres et toutes sortes de présents,

lorsque je fuyais devant Absalon⁴. Tu as aussi près de toi Séméï, fils de Gera, qui prononça contre moi d'affreuses malédictions quand je gagnais Manahim, pour échapper à mon fils révolté. Mais ensuite, il est venu au-devant de moi quand je passai le Jourdain pour rentrer à Jérusalem, et alors, je lui promis par serment de ne pas le faire mourir par le glaive. Méfie-toi de lui cependant et ne te crois pas tenu de respecter mon serment : Tu es un homme sage, tu sauras comment le traiter, et, s'il te désobéit, tu le châtieras comme il le mérite. »

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

Les recommandations de David à l'égard de Joab et de Séméï peuvent surprendre à première vue. Certains exégètes considèrent que ce testament, où David confie à Salomon l'exécution de ses *vengeances personnelles*, a « choqué les anciens »... et qu'il jette une ombre sur la mémoire du roi. La vérité oblige à dire que tous les auteurs anciens qui ont commenté ce passage sont unanimes à justifier David, et à montrer que rien ne ressemble moins à une vengeance personnelle⁵.

Les crimes commis par Joab étaient odieux : ils appelaient un châtiment exemplaire. Ce châtiment, David n'avait pu l'infliger, à cause de la puissance de Joab, qui jouissait de la confiance de l'armée. Il avait dû subir ces crimes qui déshonoraient sa propre réputation, sans rien dire. Mais de plus, il connaissait Joab, son esprit d'indépendance et son amour des intrigues. Il avait déjà commencé à comploter avec Adonias : il y avait dix chances contre une qu'il créât

4. Cf. II Reg., xvii, 27-29.

5. Cf. Ambr., Apolog. I, ch. vii ; — Théodoret, col. 672 ; Carth., p. 591 ; — Gloss., col. 684, 685.

les pires ennuis à Salomon, encore tout jeune et sans expérience du pouvoir, après la mort de son père. Il était très capable de l'assassiner, comme il avait assassiné Abner, Amasa et Absalon, ou d'entraîner l'armée derrière lui et de faire un schisme. Il était donc tout naturel et très conforme à une sage politique, que David le signalât spécialement au nouveau roi, et exhortât celui-ci à agir au besoin avec la dernière fermeté.

De même pour Séméï, David ne revient pas sur ce qu'il a promis à celui-ci. Mais sans doute a-t-il remarqué que, malgré sa soumission apparente, et dictée sans doute par la peur, cet homme est resté un adversaire dangereux pour le trône. D'après Théodoret, c'était un homme capable de tout, un scélérat (*miaros*), et un fauteur de troubles. Il faut bien remarquer que David ne donne nullement à son fils l'ordre de venger les outrages dont il a été lui-même l'objet : et Salomon n'agira contre Séméï qu'à la suite d'une désobéissance formelle de celui-ci. La conduite de Salomon, remarque M. Fillion, est le meilleur commentaire des instructions qu'il a reçues de son père.

Après cela, David mourut, et il alla rejoindre les âmes de ses pères dans les limbes. Il était âgé de soixante-dix ans et il avait régné quarante ans : sept ans à Hébron, sur la seule tribu de Juda, et trente-trois ans à Jérusalem, sur tout Israël.

C'était, dit Josèphe, un prince de grande piété, et qui avait toutes les qualités nécessaires à un roi pour procurer le repos et la félicité d'un grand peuple. On ne vit jamais homme plus vaillant que lui : il était toujours le premier à s'exposer au péril pour le bien de ses sujets, et la gloire de sa nation. C'est par son exemple, bien plus que par son autorité, qu'il portait les siens à faire des actes de bravoure si extraordinaires que, bien qu'elles soient authentiques, elles paraissaient incroyables. Il était très sage dans ses desseins, très actif quand il était engagé dans une affaire, très prévoyant en ce qui regardait l'avenir. Il était sobre, doux, compatissant aux maux d'autrui, et très juste : toutes vertus qui conviennent aux grands Princes. Il n'a jamais abusé de la

souveraine puissance où il fut élevé, sinon lorsqu'il se laissa emporter par sa passion pour Bethsabée⁶.

Salomon lui fit faire à Jérusalem des funérailles magnifiques, et il fut enterré dans la cité de David, dit l'Écriture, c'est-à-dire sur cette colline de Sion où était bâtie la citadelle, et qu'il avait conquise sur les Jébuséens. D'après Josèphe, et d'autres traditions juives, Salomon fit déposer dans son tombeau des trésors qui dépassent l'imagination. Ils furent placés dans huit caveaux. Treize cents ans plus tard, lorsque Jérusalem fut assiégée par Antiochus Soter, fils de Demetrius, le grand-prêtre Hircan, pour libérer la ville, fit ouvrir l'une de ces cachettes, et l'on en tira trois mille talents, dont une partie seulement fut donnée à l'assaillant.

6. Flav., l. VII, ch. XII.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie

L'ADOLESCENT

CHAPITRE	I. — Naissance de Samuel	11
CHAPITRE	II. — Le Cantique d'Anne	22
CHAPITRE	III. — Du danger qu'il y a à ne pas corriger ses enfants	27
CHAPITRE	IV. — L'arche chez les Philistins	39
CHAPITRE	V. — Samuel au pouvoir	55
CHAPITRE	VI. — Israël veut un roi	62
CHAPITRE	VII. — L'élection de Saül	68
CHAPITRE	VIII. — Campagne contre les Ammonites	80
CHAPITRE	IX. — Retraite de Samuel et premières difficultés avec Saül	87
CHAPITRE	X. — Jonathas, fils de Saül	95
CHAPITRE	XI. — Désobéissance de Saül	106
CHAPITRE	XII. — Le petit dernier	115
CHAPITRE	XIII. — Goliath	122
CHAPITRE	XIV. — Encore Goliath. Commentaire spirituel	132
CHAPITRE	XV. — Où Saül commence à persécuter David	140
CHAPITRE	XVI. — David s'enfuit chez les Philistins	156

CHAPITRE XVII.	— Le massacre des prêtres	166
CHAPITRE XVIII.	— Le désert de Ziph	177
CHAPITRE XIX.	— Nabal, le mauvais riche	193
CHAPITRE XX.	— David épargne Saül une seconde fois	204
CHAPITRE XXI.	— La pythonisse d'Endor	212
CHAPITRE XXII.	— L'esclave égyptien	226
CHAPITRE XXIII.	— La mort de Saül	234

Deuxième partie

LE ROI

CHAPITRE I.	— Montes Gelboë !	243
CHAPITRE II.	— David, roi de Juda	254
CHAPITRE III.	— La mort d'Abner	262
CHAPITRE IV.	— L'assassinat d'Isboseth	271
CHAPITRE V.	— David, roi d'Israël	276
CHAPITRE VI.	— Transfert de l'arche dans la maison d'Obedom	286
CHAPITRE VII.	— David veut bâtir un temple au Seigneur	295
CHAPITRE VIII.	— Affermissement du royaume ..	301
CHAPITRE IX.	— David recueille Miphiboseth ..	308
CHAPITRE X.	— Où les Ammonites paient cher une plaisanterie déplacée de leur roi	311
CHAPITRE XI.	— Cave mulierem	316

CHAPITRE XII.	— Commentaire sur le péché de David	325
CHAPITRE XIII.	— C'est toi qui es cet homme ! ..	331
CHAPITRE XIV.	— La prise de Rabath	340
LISTE DES OUVRAGES		445
CHAPITRE XV.	— Thamar	343
CHAPITRE XVI.	— La veuve de Thécua	350
CHAPITRE XVII.	— La révolte d'Absalon	355
CHAPITRE XVIII.	— Absalon entre à Jérusalem	366
CHAPITRE XIX.	— Achitopel se pend	374
CHAPITRE XX.	— La mort d'Absalon	380
CHAPITRE XXI.	— David reprend le pouvoir	390
CHAPITRE XXII.	— Révolte de Séba et meurtre d'Amasa	398
CHAPITRE XXIII.	— Où les fils de Saül expient le mal fait par leur père aux Gabaonites	404
CHAPITRE XXIV.	— L'Ordre des 37	410
CHAPITRE XXV.	— Le dénombrement d'Israël	418
CHAPITRE XXVI.	— Abisag	426
CHAPITRE XXVII.	— La mort de David	432

LISTE DES OUVRAGES QUI ONT SPÉCIALEMENT SERVI
A L'ÉTABLISSEMENT DE CE COMMENTAIRE.

- Alb. Saint Albert le Grand, *Opera omnia*, Edit. Vivès, Paris, 1890.
- Ambr. Saint Ambroise, *Première et Deuxième Apologie de David*, Pat. lat. de Migne, t. XIV.
- Arab. Version arabe de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton.
- Aug. Saint Augustin, *Opera omnia*.
- Bède Saint Bède le Vénérable, *In Samuelem prophetam*, Pat. lat. de Migne, t. XCI, col. 499.
- Bern. Saint Bernard, *Opera omnia*.
- B.J. Bible dite : *de Jérusalem*, Paris, 1950.
- Bnv. Saint Bonaventure, *Opera omnia*, Edit. Vivès, Paris, 1868.
- Calm. Dom Aug. Calmet, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testaments*, Paris, 1724.
- Carth. Denys le Chartreux, *Enarrationes in libros primum et secundum Samuelis*, t. III.
- Chald. Paraphrase chaldaique de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton.
- Corn. Cornelius a Lapide, *Commentaires sur l'Écriture*, t. III.
- Chrys. Saint Jean Chrysostome, *Opera omnia*.
- Dam. Saint Pierre Damien, *Commentaires sur l'Ancien Testament*, Pat. lat. de Migne, t. CXLV.
- God. Godefroy, Abbé d'Admont, *Homélie*, Pat. lat. de Migne, t. CLXXIV.

- D.B. *Dictionnaire de la Bible*, Letouzey, Paris, 1895.
- Ephr. Saint Ephrem, *Œuvres complètes*, Rome, 1737.
- Fill. *La Sainte Bible*, commentée par L. Fillion, Paris, 1903.
- Flav. Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, trad. Arnauld d'Andilly, Paris, 1700.
- Gloss. Walafrid Strabon, *Glose ordinaire*, édition d'Anvers, 1617.
- Grég. Saint Grégoire le Grand, *Commentaires sur le 1^{er} livre des Rois*, Pat. lat. de Migne, t. LXXIX, et *Pastoral*, t. LXXVII.
- Hier. Saint Jérôme, *Opera omnia*.
- H.S. Pierre Comestor, *Histoire scolastique*, Pat. lat. de Migne, t. CXCVIII.
- L.C. Lusseau et Collomb, *Manuel d'études bibliques*, Paris, 1934, t. II.
- Lyre *Glose* de Nicolas de Lyre (reproduite au-dessous de celle de W. Strabon, indiquée ci-dessus).
- Poly Bible polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. II.
- Proc. Procope de Gaza, *Commentaires*, Pat. gr. de Migne, t. LXXXVII.
- Ricc. Ricciotti, *Histoire d'Israël*, Paris, 1939 (traduit de l'italien), t. I.
- Rhab. Rhaban Maur, *Commentariorum libri*, Pat. lat. de Migne, t. CIX.
- Rup. Rupert de Deutz, *De Trinitate et operibus ejus*, Pat. lat. de Migne, t. CLXVII.
- Syr. Version syriaque de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton.
- Théod. Théodoret de Cyr, *Questions choisies sur les livres des Rois*, Pat. gr. de Migne, t. LXXX, col. 529.

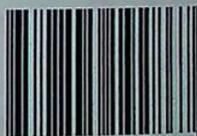
L'étude sur le Roi David que l'on trouvera dans les pages qui suivent n'est pas une biographie à la manière de celles que l'on écrit aujourd'hui. Elle n'est autre chose qu'un commentaire des deux premiers livres des Rois, où est rapportée la vie de notre héros. Nous en avons exposé le sens historique et dans une certaine mesure - encore que ce ne soit pas du goût de tout le monde - le sens spirituel, parce qu'une connaissance au moins élémentaire de celui-ci est indispensable à l'intelligence de la Bible. Malgré les imperfections et les faiblesses de ce travail, nous espérons qu'il aidera le lecteur à se faire une idée exacte de ce saint roi, qui, en dépit de ses qualités charmantes, de ses vertus éminentes, fut à ses heures un pécheur, et un grand pécheur. Mais il sut en faire pénitence, et c'est par là qu'il est pour nous un modèle de perfection.



L'image de la couverture représente le triomphe de David.

26,38 €

ISBN:2-84519-286-X



9 782845 192867